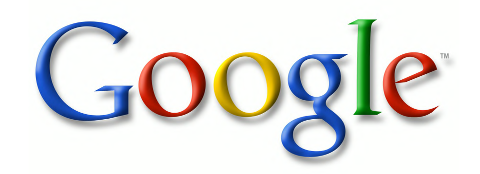
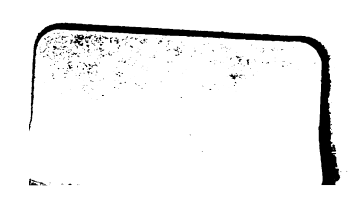



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07592552 3



ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

V

Imprimerie L. TOINON et Ce, à Saint-Germain.

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

PUBLIÉES PAR LES MEMBRES DU CONSEIL

INSTITUÉ PAR ENFANTIN

POUR L'EXÉCUTION DE SES DERNIÈRES VOLONTÉS

ET

PRÉCÉDÉES DE DEUX

NOTICES HISTORIQUES

CINQUIÈME VOLUME



PARIS

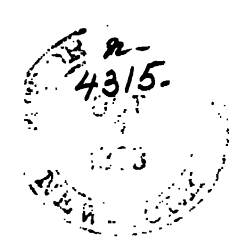
E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1866



NOTICES
HISTORIQUES

II

ENFANTIN

(SUITE)

XIV

(1831)

(Novembre-décembre.)

Une évolution, dès longtemps prévue et d'une haute importance, venait de s'accomplir dans la hiérarchie saint-simonienne. Le duumvirat *Bazard-Enfantin,* modéré par l'intervention consultative du collége dans les questions d'ordre général, avait fait place à la suprématie d'un seul, sans plus de coopération rivale ou indocile à redouter pour ce chef unique. Ce grave chan-

gement fut annoncé à la famille saint-simonienne des provinces et de l'étranger, par la circulaire suivante :

« Notre père ENFANTIN me charge de vous adresser successivement plusieurs lettres, pour vous instruire de l'état présent de la doctrine depuis le changement opéré dans la hiérarchie, ainsi que du caractère nouveau que va revêtir l'apostolat pacifique.

» La famille saint-simonienne habite toujours la rue Monsigny, la rue de Louvois et, par ses associations d'ouvriers, la rue de la Tour-d'Auvergne et la rue Popincourt. Ses temples sont toujours la salle Taitbout et la salle de l'Athénée où les prédications et les enseignements vont reprendre leurs cours : à la salle Taitbout, dès dimanche prochain; à la salle de l'Athénée, dès le jour où les réparations seront achevées. Son organe quotidien est toujours *le Globe*. Toutes ces choses, ainsi que toutes les personnes qui y participent, ne reconnaissent qu'un centre, qu'une direction, qu'un chef, et ce chef est notre père suprême ENFANTIN. Il en est de même des degrés préparatoires des ouvriers et des bourgeois, qui vont recevoir incessamment la réorganisation

après laquelle ils soupiraient depuis si longtemps. Il en est de même de la correspondance apostolique, il en est de même enfin du crédit, du mouvement industriel et financier auquel le père Rodrigues consacre désormais exclusivement tout son dévouement, toute son expérience et toute son activité. Il n'y a donc pas deux familles, il n'y en a qu'UNE; il n'y a pas deux pères, nous n'en reconnaissons qu'UN SEUL, et c'est de lui que vous recevrez d'une manière régulière, complète et sincère, la communication de tout ce qui s'est passé dans le collége, de toutes les choses, en un mot, qui ont amené le départ du père Bazard et des personnes qui l'ont suivi. Ce récit se fera successivement; pour aujourd'hui, nous devons aller au plus pressé.

» Quand, après de longues et nombreuses séances du collége, nous en fûmes arrivés à pouvoir sentir convenablement la nécessité d'un changement dans la hiérarchie, notre père ENFANTIN, à qui le premier, selon la supériorité religieuse qu'il portait en lui, devait être révélée la place que chacun occuperait dans la nouvelle constitution du pouvoir saint-simonien, un et binaire à la fois, notre père Enfantin déclara, en face de Bazard et de Rodrigues, et de tout le

collége, qu'il se sentait, lui, LE PÈRE de *tous*, PÈRE SUPRÊME de la hiérarchie, chef de la religion; que le père Bazard entrait en retraite, comme *gouvernant*, et prenait activement la haute direction de la science et des idées de la doctrine; et le père Rodrigues, désormais libre de consacrer sa vie entière à Saint-Simon, la haute direction de l'organisation de l'industrie et des intérêts de la doctrine.

» Il fut alors constaté, par notre père Enfantin et le père Olinde Rodrigues, par les plus anciens membres du collége, et par ceux qui étaient assez anciens pour avoir pu juger la participation de chacun dans tous les travaux sortis de son sein :

» Que le PÈRE ENFANTIN avait toujours été l'homme du progrès, pressentant, avant tout, la nature de l'œuvre à accomplir à chaque époque, et sachant l'inspirer, la faire désirer, vouloir et achever, en dépit de toutes les résistances.

» Qu'ainsi ce fut lui qui, le premier, sentit au mois de janvier 1830 que la direction de la doctrine n'était plus dans les mains d'Olinde Rodrigues, premier successeur de Saint-Simon; ce fut lui qui, le premier, eut la pensée que c'était à lui et au père Bazard de prendre la direction et le gouvernement de la famille, et qui com-

muniqua cette pensée au père RODRIGUES, qui *accueillit immédiatement* et avec joie *sa retraite*, et au père Bazard qui demanda un délai pour *réfléchir à son avénement*, et se déterminer.

» Il fut constaté que le père ENFANTIN avait toujours été le révélateur dans toutes les grandes questions; qu'il en avait provoqué l'élaboration, inspiré la solution et fait adopter la pratique; et que la participation du père BAZARD avait été principalement une œuvre de discussion, de réglement, de discipline et d'enseignement; qu'ainsi le père ENFANTIN avait été le créateur du dogme qui embrasse la hiérarchie, la trinité religieuse et politique, la famille, dogme qui avait été successivement formulé par le père Bazard, et dont l'enseignement avait été ensuite dirigé par lui, sous la forme politique, dans *le Globe*, et sous la forme scientifique, dans les diverses salles d'enseignement.

» Il fut constaté que le père ENFANTIN seul nous avait, dans nos relations hiérarchiques, fait sentir, comprendre et pratiquer l'autorité de l'avenir, qui doit commander par l'amour et non par la nécessité; que le père ENFANTIN était SEUL le confesseur et le lien vivant de la

famille et que le père BAZARD, en qui s'était incarné, pendant toute sa vie politique, le principe sévère de l'autorité du passé, devait se glorifier aujourd'hui de l'œuvre disciplinaire qu'il avait accomplie, en nous faisant tous sortir de l'isolement et de l'anarchie où nous vivions, pour nous donner l'habitude de la communauté de pensées et d'efforts, dans un but favorable au sort des hommes.

» Il fut constaté enfin, que nous avions assez fait la critique du monde et des partis qui le divisent, assez combattu avec les armes mêmes que nous sommes appelés à briser dans nos mains pacifiques; que le temps était venu de nous donner en exemple au monde, et de réaliser le monde nouveau de travail et d'amour en qui nous avons foi :

» Que le père Bazard devait donc quitter le gouvernement des actes et des personnes; qu'à notre père ENFANTIN appartenait seul le gouvernement des saint-simoniens, au père *Rodrigues* la direction de leurs intérêts et de leurs efforts.

» Toutes ces choses, après une demi-journée de méditation, furent acceptées par le père Bazard, annoncées, de son consentement, à la famille toute entière, assemblée dans la réunion du mardi, et

provoquèrent, le soir même, une réception improvisée dans les salons de la rue Monsigny, où tous vinrent féliciter le père Bazard. Une circulaire fut rédigée le lendemain par Michel Chevalier, et imprimée, après avoir été corrigée par le père Bazard lui-même. Vous l'avez reçue.

» Cependant, dès le lendemain, le père Bazard exprima un complet dissentiment sur la manière dont on paraissait avoir compris sa résolution. Il établit cette distinction entre la fonction et le fonctionnaire, disant que, par suite de cette nouvelle division du pouvoir, entre le chef de la religion, le chef de la science, le chef de l'industrie, il pouvait bien admettre la supériorité de la fonction, mais non la supériorité de la personne. Notre père Enfantin expliqua, dans la séance du collége qui suivit, comment en effet après avoir gouverné ensemble, il ne pouvait y avoir entre eux de relation de paternité et de filiation, de supériorité et d'infériorité, que seulement lui, père Bazard, entrait, quant au gouvernement, à l'état de retraite, de conseil, n'ayant plus qu'un rôle de prudence et de tutelle, où sa raison et son expérience avaient encore de grandes choses à accomplir pour le bonheur de l'humanité.

» Le père Bazard, après en avoir conféré avec

les membres du collége qu'il avait attirés à lui plus particulièrement dans cette circonstance, se décida enfin à quitter le poste qu'il avait la veille accepté; mais il voulut se retirer seul, et il renvoya, séance tenante, au père Enfantin, comme au seul chef de la doctrine, tous ceux qui étaient restés près de lui. Ils vinrent déclarer tous que le père Bazard se retirait seul, qu'il allait, en dehors de la famille et de l'apostolat saint-simonien qu'il ne dirigeait plus, méditer sur le rôle, sur la mission nouvelle qui lui était réservée dans l'ère où nous entrions.

» Or, le père Bazard s'étant retiré définitivement de la rue Monsigny, notre père Enfantin assembla quotidiennement les 2e, 3e et 4e degrés, et la 1re classe des degrés préparatoires des industriels et des bourgeois; il convoqua aussi des assemblées générales de la famille, afin d'instruire successivement tous ses enfants de ce qui s'était passé, et de provoquer leur acclamation à son pouvoir nouveau. Dans ces réunions, les personnes qui avaient d'abord suivi le père Bazard et qui étaient ensuite venues sur son ordre acclamer à l'avénement du père Enfantin, apportèrent avec persistance des difficultés à la reconnaissance de son pouvoir, par les divers degrés; mais ne pouvant faire que peu de prosélytes, elles se retirèrent défi-

nitivement, déclarant cesser de vivre dans la communion.

» Aujourd'hui le pouvoir nouveau est définitivement constitué et reconnu, et sa première sollicitude a dû être pour les enfants de la famille les plus éloignés et les plus exposés, par conséquent, à l'influence fâcheuse de rapports inexacts et incomplets.

» Le père Bazard s'est retiré. Or, la vie n'est pas chez ceux qui se retirent, mais chez ceux qui restent. Il veut protester contre des *théories en discussion, au sein du collége, et qui ne sont acceptées par personne ;* or, la vie n'est pas chez ceux qui protestent, mais chez ceux qui élaborent, dans la communion, les théories des choses futures, en même temps qu'ils veulent et commandent, dans le temps, les actes les plus favorables à l'amélioration de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse.

» Notre père Enfantin ne se retire pas du père Bazard, il se sent toujours lié à lui, il ne proteste pas contre lui, il le nomme, *il le classe selon sa capacité;* afin de le mettre à même de *faire des œuvres* vraiment utiles au monde, et d'être rétribué en amour, en gloire, en vénération. Il lui a a dit : « Vous êtes *Père* pour votre vie passée, et,

pour votre vie active, votre vie future, vous êtes le *chef théologien* de l'apostolat pacifique. Notre père Enfantin nous a fait sentir, en effet, comment pendant toute la carrière d'apostolat dans laquelle nous entrons, la science, la puissance d'élaboration et d'enseignement, ne pouvait avoir qu'une importance secondaire à côté de l'industrie, de la puissance de direction et d'exemple.

» Après avoir ainsi caractérisé la position dans laquelle le père Bazard s'est placé en se mettant temporairement à l'écart de la religion saint-simonienne, je vous instruirai, dans une prochaine lettre, de la nature et de l'étendue des progrès qu'il nous est donné aujourd'hui d'accomplir.

» Adieu, je vous embrasse bien tendrement, plein de joie à l'entrée de la voie nouvelle où nous allons marcher. »

Ainsi la circulaire rédigée par Michel Chevalier et adressée, au nom d'Enfantin, à toutes les églises saint-simoniennes, attestait que Bazard se retirait devant des *théories* qui n'étaient encore qu'en discussion dans le *collége, et qui n'étaient acceptées par personne*. C'était un moyen d'atténuer le mauvais effet que l'annonce de ces théories et la protestation de Bazard allaient produire au loin. Enfantin, qui connaissait bien le caractère timide de quelques

membres de l'église de Montpellier, crut devoir ajouter à la circulaire une lettre particulière pour le professeur Ribes; elle était ainsi conçue :

« Paris, 28 novembre 1831.

» Cher fils, vos inquiétudes, si légitimes, cesseront bientôt par la présence de Bouffard et de Hoart et par l'envoi du volume que je fais imprimer en ce moment, si d'ailleurs notre vie, si clairement et si glorieusement manifestée par *le Globe*, ne ranime pas promptement votre foi. Voyez la séance publiée aujourd'hui, vous saurez, par elle, qui est venu et qui est parti, vous saurez si c'est, en Rodrigues ou en Bazard, que moi, votre père, avais à chercher un appui, un aide, un second; Bazard n'a pas voulu l'être, et voici celui par qui nous a été transmis Saint-Simon vivant, qui prend la place que lui assigne le successeur actuel de son maître, parce que sa vertu est la reconnaissance, parce que sa force est dans son amour pour celui qui l'inspire; voici le fils aîné de l'église nouvelle, le roi des nations, le père de l'industrie; c'était à moi qui ai connu par lui Saint-Simon, de vous le faire connaître, car personne autre que moi ne connaissait celui qui avait fermé les yeux du révélateur. Depuis

Jules Lechevalier, qui a dit et imprimé à propos de la fonction nouvelle, que la présence active de Rodrigues créait parmi nous : « Je ne savais pas » que Rodrigues pût être chef de quelque chose, » jusqu'à Bazard, qui prenait Rodrigues pour un courtier intelligent et mathématicien, tous ceux qui nous ont quittés et qui avaient en eux les habitudes de mépris du passé, et l'ignorance de l'avenir, n'ont pas plus senti, dans Rodrigues, l'homme élu par Saint-Simon, qu'ils n'ont vu en lui le messie temporel, rêvé par les Juifs, prédit par Saint-Simon, annoncé par Eugène, couronné par moi.

» Ribes, bien des hommes forts jusqu'ici avec nous, vont trouver trop lourde, peut-être, la sphère que portent nos épaules et qui grossit sans cesse. Te rappelles-tu, cher fils, qu'un jour Lherminier disait : « Il faut ici de larges épaules, les miennes ne faibliront pas, » et il ajoutait : « Ribes, vous » êtes bien froid.—Mon feu durera aussi longtemps » que le vôtre. » Il a duré, car tu rougis toi-même de cette espèce de protestantisme honteux où t'ont presque placé les lettres de Paris. En voilà assez de cette fièvre du doute, elle ne va point à ta face, mais je crains pour mon autre fils.

» Renouvier, cher enfant, tu es craintif et défiant, autant qu'aimant et tendre ; ce monde, que

nous venons changer, il t'a blessé si cruellement que tu crois encore à l'existence du mal; et l'homme que tu as nommé ton père, par-dessus tous les autres, tu le crois une incarnation de ce mauvais génie, puissant, mais funeste; grand, mais hideux; prodigieux, mais dégoûtant. Ces fantômes de la foi ancienne, ressuscités par le romantisme, tu y crois et tu en as peur; tu crois que le successeur de Saint-Simon peut être un Borgia, un Méphistophélès; tu souffres, cher enfant, d'une pareille croyance; or voici le remède que je veux appliquer à ton mal; écoute-moi :

» Pars de suite pour Paris avec Fraisse, et viens m'embrasser, tu verras si je suis toujours ton père.

» Ribes, toi médecin, si tu juges que ton frère ne puisse pas partir, tu décideras; vois également si le voyage de Fraisse est utile aujourd'hui, ou s'il vaut mieux, pour l'église de Montpellier, qu'il reste près de toi encore jusqu'à l'arrivée de Bouffard. Dis à Fraisse que je l'aime et que je veux, dans tous les cas, le voir à Paris avant un mois.

» Enfants, vous recevrez avant huit jours les deux grandes séances de la famille à la rue Taitbout. C'est une introduction à l'enseignement que j'ai fait depuis et qu'on imprime. Laissez passer, en les regardant d'un peu haut, toutes les injures

que vous verrez diriger, de quelque lieu qu'elles viennent, contre celui qui seul aujourd'hui ose s'appeler chef de la doctrine, père de l'humanité nouvelle, successeur de Saint-Simon : on rira un jour, en se rappelant que cet homme fut jugé et mesuré, non par les *nains* du *monde*, c'est tout simple, mais par des hommes qui se croient saint-simoniens, et qui sont aujourd'hui sans chef, sans guide, sans père, et par conséquent sans amour, sans vie, sans religion.

» ENFANTIN. »

Malgré la prétention des protestants, d'emporter avec eux la doctrine, l'enseignement, la propagation, le culte de cette doctrine se maintint en effet sans interruption, sans affaiblissement, là où il y avait un chef, un guide, un père, et par conséquent un amour, une vie, une religion.

Le dimanche, 4 décembre, la prédication eut lieu comme à l'ordinaire, à la salle Taitbout. Barrault, après avoir indiqué sommairement comment la révolution qui venait de s'opérer, dans la famille saint-simonienne, était plutôt un gage de force qu'un symptôme d'affaiblissement et de décadence, continua ainsi :

« Vous pouvez apprécier à sa juste valeur le conseil que quelques hommes, curieux amateurs de la doctrine, sincèrement émerveillés de la beauté de ses plans, mais inquiets de la possibilité de sa réalisation, nous ont souvent donné de nous transporter dans une vallée, dans une île déserte, essayant même de nous séduire par le spectacle magnifique des savanes immenses que présente l'Amérique, afin d'y tenter une expérience qui put décider ensuite la société à adopter notre religion. Je ne perdrai pas de temps à démontrer que la religion saint-simonienne est plus réalisable, sur une vaste échelle, que dans ces étroites dimensions; mais je vous le demande, quelle serait la légitimité de nos prétentions à être religieux, si, pour vous le témoigner, nous commencions par briser tous les liens qui nous attachent à vous? Quelle étrange manière de procéder à la régénération sociale, que d'isoler notre vie de la vôtre! Ne serait-ce pas bien préluder à l'association universelle, que d'aller dans un coin fonder une association mesquine, chétive, misérable, et, qu'on me passe l'expression dont la trivialité ne sera pas au-dessous de la chose, une association de ménage et de pot-au-feu?

» C'est au milieu de vous que nous sommes jaloux de rester; et pour vous faire sentir que nous

sommes religieux, nous avons besoin à chaque instant de nous mêler à vos mouvements, de tempérer l'impatience, de presser la lenteur, et de faire tomber l'acharnement de vos divisions. Non, nous ne prétendons pas, dans ce déluge de maux qui nous envahissent, chercher un refuge dans une arche qui flotte paisible au milieu de vos misères, pour aller aborder le sommet de je ne sais quelle montagne et recommencer un monde sur les ruines de l'ancien : nous ne voyons pas dans le rameau initiateur une plante frêle qu'il faille faire croître à l'écart avec des soins avares et jaloux, mais un arbre vigoureux que nous avons hâte d'enraciner sur le sol foulé par tous, afin que son ombrage s'étende à tous ; d'acclimater dans l'air respiré par tous, afin qu'il porte pour tous ses fleurs et ses fruits ; arbre majestueux destiné à s'affermir et à se propager par la tempête même, qui emporte et dissémine au loin ses fécondes semences !......

» Déjà, vous pouvez chaque jour vous en convaincre, nous avons fait pénétrer dans le monde les principes d'une politique nouvelle ; nous avons arraché au vague terrain de la métaphysique constitutionnelle tous les hommes d'un cœur vraiment généreux, d'un esprit élevé. Par eux, la société entière a été saisie de la question la plus haute de

la politique moderne, je veux dire les rapports entre les travailleurs de tous les rangs, entre les classes privilégiées et les classes déshéritées, entre les oisifs et les travailleurs, entre ce qu'on appelle encore les consommateurs et les producteurs; comme s'il y avait des producteurs qui ne consommassent pas, ainsi qu'il y a des consommateurs qui ne produisent pas! Et il n'est pas aujourd'hui de puissance capable de retirer des mains qui la tiennent cette question vivante, palpitante; car toutes les théories d'équilibre des pouvoirs constitutionnels sont tombées sous les balles de Lyon. La société va désormais s'occuper de s'approprier cette politique nouvelle dont nous avons l'initiative. Sans doute on pourra se séparer de nous; on affectera même de s'écarter de nous avec d'autant plus de violence qu'on s'en rapprochera davantage par la nature des idées; on ira encore jeter de la boue à la face des saint-simoniens; mais leur langage sera dans toutes les bouches, et d'ici à un an la politique française, et par suite la politique européenne, sera la politique saint-simonienne, sauf le nom......

» Sans doute le temps est proche où les hommes, qui longtemps ont préconisé avec le plus d'ardeur la liberté, l'indépendance, en viendront à réhabiliter peu à peu les idées d'autorité et de hiérarchie.

en s'attachant surtout à en faire comprendre l'importance, l'utilité, la nécessité. Mais, pour nous, nous aurons à faire sentir à tous que si l'homme, aujourd'hui et dans l'avenir, devait obéir à un pouvoir qui lui apparût comme une fatalité; l'homme, dis-je, serait encore esclave, avili, dégradé; et pour moi je ne me sens la force d'obéir, fût-ce à la raison même, qu'autant que la raison sera aimante et aimable. Quant à ceux qui prétendent que la loi écrite est la règle unique qui doive à la fois lier le chef et le dernier de la famille, laissons ces métaphysiciens, ces théologiens, s'amuser tristement de cette abstraction stérile. La loi écrite! Eh! cette loi nous est-elle tombée du ciel? n'a-t-elle pas été révélée par un homme supérieur aux autres hommes qui la lui ont inspirée? Si cette loi devient la règle de la société, et que la société soit progressive, ne faut-il pas qu'incessamment un homme se charge de continuer cette révélation, et d'en transformer, successivement et selon les besoins, les sacrés caractères? et cet homme quel est-il, si ce n'est la loi vivante? »

Le prédicateur, se tournant vers le père Enfantin: « Mon père, vous êtes à mes yeux la loi vivante de l'humanité, imparfaite sans doute, car ce fauteuil, symbole de notre espoir, est vacant, mais, je le dis

hautement, et je voudrais que cette enceinte fût plus vaste, afin que mes paroles pussent retentir plus au loin et trouver un plus grand nombre d'échos; oui, je le déclare, et certes mon front ne porte pas la trace de la servilité, mon père, j'adore en vous la manifestation la plus haute de Dieu dans l'humanité, parce que, vous-même, vous adorez Dieu dans l'humanité entière, que vous vous sentez la mission de pousser au progrès; je vous aime, parce que vous commencez pour nous cette autorité nouvelle qui n'enchaîne pas, mais qui attire; qui n'enseigne pas, mais qui inspire; qui ne mutile pas, mais qui féconde; qui ne contraint pas, mais qui se fait suivre! Mon père, pardonnez à la rudesse que garde encore ma voix, peut-être, en vous adressant cet hommage; mais la femme manque à vos côtés. »

(*Au milieu des applaudissements, un sifflet se fait entendre; aussitôt les applaudissements redoublent.*)

Baud, sur l'invitation d'Enfantin, prend alors la parole. Il rappelle son discours du dimanche précédent, et s'attache à caractériser religieusement l'appel financier d'Olinde Rodrigues. Se tournant ensuite vers Enfantin, il s'écrie en terminant :

« Mon père, vous avez dit à ces puissants financiers qui ont tant de fois escompté l'avenir des restaurations politiques : — *Votre règne est passé.* — Un avenir prochain confirmera votre parole. Oui, l'or de la couronne des rois a coulé en lingots chez les rois de l'industrie; un bourrelet de bois vermoulu est tout ce qui reste à la légitimité vieillie; la pourpre est aux pieds du peuple, elle sortira de la boue pour parer les épaules du peuple. La couronne du chef de l'industrie brillera d'un or plus pur que jadis la couronne des rois; et le peuple, heureux par elle, la saluera avec des accents de joie et de triomphe. »

S'adressant alors à la famille saint-simonienne, et dominant les applaudissements provoqués par la péroraison de Baud, en donnant à sa voix le ton de l'autorité paternelle, Enfantin prononce l'allocution suivante :

« Chers enfants,

» Nous vous avons déjà dit que notre position était plus grave, plus grande que jamais. Vous le savez, le rôle politique que nous avons rempli jusqu'à ce jour, nous a fait passer, aux yeux de bien des hommes, pour des perturbateurs du repos public.

Quand nous avons annoncé une organisation nouvelle de la propriété, on a cru pouvoir dire que nous venions organiser la loi agraire, diviser les biens par égales parts ; que c'était la guerre des pauvres contre les riches, et que nous bouleverserions la société. Aujourd'hui nous annonçons qu'une œuvre *morale* immense nous est réservée ; nous annonçons que nous devons toucher à ce qui, jusqu'à ce jour, a été regardé comme la sauvegarde de la société tout entière dans *la famille*, comme nous avons touché dernièrement à ce qui avait été regardé, jusqu'à ce jour, comme la sauvegarde de la société dans *l'État*.

» Si le monde politique présente tant de désordres, que l'apparition d'une politique nouvelle soit nécessaire, le monde moral est-il donc si bien réglé, si beau, qu'il ne puisse pas se présenter des hommes annonçant une morale nouvelle? Et cependant nous devons nous y attendre, notre prétention au caractère de prêtre, notre prétention de régler les sentiments et les actes des hommes, soulèveront d'abord contre nous de vives antipathies. Nous prêtres nouveaux, nous prêtres de l'avenir, nous aurons à dissiper et à vaincre toutes les répugnances et toutes les colères qui ont frappé le prêtre du passé, et qui sommeillent.

» Le prêtre du passé, on ne le respecte plus; mais on ne le repousse plus, on ne le craint plus. Le prêtre de l'avenir, on ne le désire pas; on ne l'écoutera pas sans dédain, on ne le suivra pas sans défiance; on a besoin de le voir longtemps pratiquer sa vie pour le croire; on a besoin de le voir grandir devant tous, pour reconnaître que la vie est en lui. »

(*Longue interruption produite par le bruit que font les assistants, continuellement refoulés par les personnes du dehors qui cherchent à pénétrer.*)

« En ce moment, continue Enfantin, nous nous occupons de chercher une salle plus vaste; vous voyez qu'il nous est difficile de continuer ici nos enseignements; et la foule qui se presse autour de nous, à l'heure où nous proclamons la nécessité d'une *loi morale nouvelle*, nous fait voir que beaucoup nous attendent, et nous donne hâte de parler à tous.

» Chers enfants,

» Nous entrons, nous, fils de Saint-Simon, dans l'époque de l'apologie de notre conduite; car nous serons attaqués. Je vous demande à vous tous qui avez foi que la vie saint-simonienne est en vous,

d'apporter, devant le monde, le spectacle d'une vie qui convainque les plus incrédules que la mission que nous accomplissons aujourd'hui est bien la mission la plus grande, la plus élevée, qu'homme ou femme puisse se proposer.

» Je m'adresse à vous tous, comme si tous vous reconnaissiez en moi l'autorité nouvelle, parce que tous vous venez à moi, entendre ma parole, et que je ne veux pas croire que vous veniez, sans but moral, pour vous et pour tous : vous venez entendre ma parole, parce que vous pensez qu'elle peut être bonne au monde ; vous venez entendre la parole de Saint-Simon, parce que vous savez déjà ce que Saint-Simon a fait, et parce que ses œuvres passées vous garantissent ses œuvres futures.

» Aujourd'hui nous appelons les femmes à nous aider dans l'œuvre apostolique ; nous appelons les femmes à venir, non réclamer, mais dire ce qu'elles veulent pour l'avenir.

» Jusqu'ici, nous écoutant prêcher l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, vous avez tous compris ce que nous voulons faire pour les *hommes ;* nous voulons tendre la main aux travailleurs, aux salariés ; mais il ne s'agit pas des *hommes* seulement, il s'agit aussi des *femmes*. Or, quelle est la classe la plus pauvre

et la plus nombreuse parmi les femmes? Quelle est la femme qui souffre le plus sous le dogme qui pèse encore sur nous? quelle est la femme qui souffre le plus de l'anathème contre la chair et de la profanation de la chair? Voilà la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, voilà celle que nous devons sauver.

» Et qui donc parlera d'immoralité?

» Nous avons donné la main au prolétaire, et nous devons bientôt lui montrer que sa fille n'a d'espoir qu'en nous, qu'elle est perdue sans nous, qu'elle est perdue par lui peut-être, et par tout le monde qui la tente et qui l'achète. Il faut à des hommes quelque courage pour accomplir cette mission; mais que faut-il aux femmes qui se joindront à nous, pour nous aider dans cette mission? Jusqu'ici c'est nous, hommes, qui avons porté les mépris du monde; eh bien! nous appelons les femmes à partager le fardeau avec nous. »

(Nouvelle interruption causée par quelques rires et par l'empressement de la foule nombreuse qui est à la porte.)

Baud demande au père suprême la parole; mais, à peine a-t-il prononcé quelques mots, qu'un rire isolé et éclatant se fait entendre. A cette manifes-

tation indécente, le prédicateur s'interrompt pour s'écrier :

« Qu'il se montre celui qui rit de ma parole; quand il voit que je porte en moi toutes les douleurs que toutes les femmes et tous les hommes du monde peuvent éprouver, que je les repasse dans ma pensée, que je les rends par la puissance de ma voix ; qu'il vienne, je veux le voir rire!

» Il y a des hommes qui rient en face de tant de femmes expirantes, en face de leurs frères poussés par le désespoir à la frénésie sanglante et rendus presque féroces par le malheur. Ah! s'il est des hommes qui rient à tant d'infortunes, ils sont les auteurs des crimes qu'elles amènent; ils sont dans le monde les seuls coupables, je n'en connais point d'autres. »

» Laissez, laissez, il y a encore dans cette poitrine un cri qu'il faut que l'on entende. (*Applaudissements prolongés.*)

» Un homme, grâce à Dieu, un seul homme, dans cette enceinte, a eu le courage de siffler. Siffler! mais c'est au théâtre où l'on chante et l'on amuse le vice, où l'on fait l'apologie de ce qu'il y a de mal dans le monde; c'est là qu'il faut siffler. Mais quand il se passe devant vous,

un drame où les hommes qui livrent leur vie toute transparente à l'examen de tous, viennent parler du peuple, et au nom de Dieu réclamer pacifiquement ses droits; quand on les voit, pour ainsi dire, gratter la terre de leurs mains pour lui faire produire tous ces trésors dont ils enrichiront la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, quel est celui qui peut siffler? (*Un homme dans l'enceinte* : MOI).

» Eh bien! à l'homme qui siffle je demanderai compte de ses œuvres et de sa vie, et je lui dirai pourquoi, moi, je me sens le courage de déclarer hautement qu'il ne nous connaît pas, ou ne se connaît pas lui-même. Je lui dirai, moi, qui je suis, ce que j'ai été, non pas comme je l'ai déjà fait, mais sous un autre aspect de la vie.

» Je vous l'ai dit, vous le savez, je suis fils du prolétaire qui, par son travail, s'est placé dans la classe privilégiée. Eh bien! j'ai vu, moi, jusqu'à présent tous les vices et tous les tourments que la femme étale au sein de nos villes, et si je n'ai point, par des mots odieux, plaisanté sa dégradante misère, jamais aussi je n'eus le courage de tendre la main pour relever de l'anathème la fille d'Ève et de Marie éplorée. Vous, avez-vous vu, le soir, se traînant le long de nos

rues, ces ombres pâles, revêtues de leurs habits empruntés, comme d'un linceul d'où s'exhale en lourde atmosphère toute la vapeur fangeuse du vice? elles supplient le voluptueux débauché afin d'avoir un peu de son or; elles appellent à leur aide les désirs criminels que leurs voix éveillent : cette suppliante, c'est la fille du peuple, naguère joyeuse et belle, aujourd'hui triste et flétrie. La voilà telle que l'ont faite l'oppression et la misère! Ah! si vous l'avez vue, qu'avez-vous fait pour elle? L'avez-vous défendue, assistée, relevée? avez-vous eu le courage de mettre votre main dans la boue, pour en tirer les enfants de Dieu qui y versent leur sang et leur vie? Ah! si vous ne l'avez pas tenté, ou si l'énormité de cette œuvre a ébranlé votre courage, respectez ceux qui parlent d'affranchir la femme du hideux trafic de la chair; et si vous ne vous sentez pas la force de les imiter, au nom de Dieu! ne les sifflez pas. » (*Bravo! bravo! Applaudissements.*)

Le siffleur, déconcerté par les encouragements que le public donnait à l'orateur saint-simonien, essaya vainement de répondre; sa parole confuse et saccadée se perdit au milieu des murmures de l'auditoire, et Enfantin se crut

obligé d'intervenir pour clore cet incident par cette déclaration :

« C'est la première et la dernière fois que la parole sera prise ainsi par un assistant, car nous ne pourrions continuer nos enseignements ni nos prédications de cette manière. »

Le sifflet solitaire n'était du reste ici que l'écho du cri de guerre qui retentissait alors, contre le saint-simonisme, dans les salons de l'oisiveté conservatrice ou frondeuse, superstitieuse ou sceptique, et il ne devait précéder que de quelques jours le réquisitoire officiel. Mais n'anticipons pas : nous en sommes encore aux siffleurs et aux rieurs, et parmi ces *nains du monde*, comme les appelait Enfantin, il y avait aussi des colosses de renommée, des géants intellectuels.

Chateaubriand, peu de temps avant la scission de Bazard, s'était retiré solennellement du monde politique, au fond de ce qu'il appelait sa *geôle expiatoire*, d'où il se réservait de voir impassiblement défiler, sous sa *lucarne*, les lutteurs qui allaient après lui se disputer l'arène. Dans ce dernier adieu, qui, fort heureusement pour les admirateurs de son génie, devait être suivi de quelques retours, le grand écrivain s'était cru le droit de

parler du saint-simonisme, comme on en parlait à l'Académie et au Forum, sans avoir pris la peine de l'étudier, et il avait découvert, lui, que ces nouveautés, si effrayantes pour le vulgaire, n'étaient après tout que des vieilleries, des friperies antiques, appendues, depuis vingt siècles, dans les écoles de l'ancienne Grèce. De là, force sarcasmes, force moqueries, force appréciations hasardées et injustes, à l'adresse des novateurs, plagiaires de l'antiquité.

Enfantin pensa que des quolibets, tombés de si haut, méritaient mieux que le dédain pratiqué à l'égard des Aristophanes de bas étage. Il engagea un des prédicateurs saint-simoniens, Laurent, à publier dans le *Globe*, un examen critique de la brochure de l'illustre légitimiste désespéré. Bazard avait partagé cet avis, et l'article désiré parut en effet, dans le journal de la religion saint-simonienne, sous ce titre : CHATEAUBRIAND.

L'auteur, après avoir signalé la révolution de Juillet, comme *posant, sur les ruines de l'aristocratie ancienne, la nouvelle question à débattre, avec une aristocratie vivace, entre l'oisiveté et le travail*, continuait ainsi :

« Cette question vaste et palpitante n'a pas été

aperçue par M. de Chateaubriand, bien qu'il prétende qu'aucune de ses facultés n'a vieilli, qu'il comprend son siècle mieux que jamais, qu'il pénètre dans l'avenir plus hardiment que personne (page 47 de sa brochure.) A quoi donc lui ont servi cette audacieuse pénétration, cette intelligence progressive et cette vigueur d'esprit que la vieillesse n'a pas encore entamées? Il va vous l'apprendre lui-même : A proclamer son incertitude de l'avenir (page 39) : à ne croire ni aux peuples ni aux rois (page 33); à s'isoler de tout le monde, à se soumettre à la fatalité! (47.)

» Nous signalons d'autant plus volontiers ce contraste frappant entre les prétentions et les aveux de M. de Chateaubriand, qu'il sauve un homme puissant par l'influence de son talent et de son caractère, d'un reproche bien autrement grave que celui d'incohérence. Que pourrait-on penser et dire de lui, en effet, s'il était vrai que, toujours jeune, plus que jamais capable de marcher à la tête de son siècle, et plongeant avec son œil d'aigle dans l'immensité de l'avenir, il voulût garder pour lui seul tous ces avantages, emprisonner dans sa solitude les hautes facultés dont il a le sentiment si profond, et ne se vanter des faveurs de la Providence que pour les rendre

stériles et embrasser le culte de la fatalité? Ne vaut-il pas mieux, pour sa gloire, que nous le soupçonnions d'avoir trop présumé de lui-même, quand il a parlé de sa prévoyance et des respects du temps pour sa virilité? Non, non, vous qui venez de lancer un anathème si foudroyant contre l'égoïsme national, vous ne pouvez, quoi que vous en disiez, céder avec tant d'éclat et de faiblesse à un égoïsme plus étroit encore.

» Si vous ne vous êtes mêlé que par hasard aux choses de la vie, si vous ne marchez avec personne, si vous êtes dépouillé du présent, si vous vous retirez dans une geôle expiatoire, c'est qu'en effet vous ne croyez plus ni au droit divin ni à la souveraineté du peuple, c'est que vous ignorez le point de l'horizon d'où partira la lumière, et que vous n'avez même qu'un avenir incertain au delà de la tombe. C'est la réunion de toutes ces circonstances qui peut seule expliquer le dégoût, l'impuissance et le désespoir qui percent, dans votre dernier écrit, à travers les formes superbes, le calme apparent et la résignation trompeuse dont vous faites parade. Et vous êtes persuadé plus que personne, dites-vous, de la perfectibilité de la nature humaine ! Et cette persuasion ne vous a rien appris du présent ni de l'avenir, dont le double mystère est pour

vous un double supplice! et elle ne vous a pas empêché de renoncer à toute participation au perfectionnement social, d'abandonner le salut de l'humanité à un accident imprévu, et de fuir le monde perfectible!

» Et elle ne vous a pas arrêté au moment de calomnier les hommes qui croient, d'une foi vraiment religieuse, à cette perfectibilité que vous aviez adoptée, vous, sans conséquence! les hommes qui puisent dans ce dogme la force de braver à la fois la persécution et l'impopularité, la force de ne pas s'offenser qu'un écrivain de grande renommée prenne pour des guenilles ce qu'ils savent renfermer une bonne nouvelle, et la force de porter cette bonne nouvelle d'une nation à l'autre, tandis que ce grand écrivain enterre avec lui, dans la solitude, sa foi au progrès, et témoigne ainsi hautement que ce n'était qu'une foi morte!

» Qui donc vous a donné le droit d'être si sévère contre les partisans de la non-intervention guerrière, contre les égoïstes qui n'ont plus d'entrailles pour leurs frères au delà de certains ruisseaux ou de certaines montagnes; vous qui, persuadé de la perfectibilité de la nature humaine, ne voulez rien faire pour en hâter le développement, et qui vous ensevelissez vivant dans une espèce de cloître,

de peur de perdre quelques heures de repos au bord de la fosse? Ce n'est pas seulement de l'appui du glaive qu'on a besoin en Belgique, en Pologne, en Italie et ailleurs ; l'intervention des sentiments généreux et des idées fécondes n'est pas moins nécessaire que celle de la force militaire, car ce sont les sentiments et les idées qui soulèvent les bras, quand il faut briser un joug odieux, et ce sont eux qui interviennent encore, quand il faut créer un ordre nouveau. Napoléon lui-même, qui régnait par le sabre, a rendu un éclatant hommage à l'ascendant des sentiments et des idées : l'auteur du *Génie du Christianisme*, plein sans doute des souvenirs de Pierre l'ermite et de saint Bernard, serait-il donc moins disposé que *le libéral de la conscription*, comme il l'appelle lui-même, à reconnaître la toute-puissance pacifique du génie et de la pensée? Et s'il n'est pas moins persuadé de cette puissance que de la perfectibilité de la nature humaine, pourquoi se condamne-t-il à l'inaction, pourquoi prêche-t-il dans le désert, pourquoi refuse-t-il d'intervenir dans l'accomplissement du progrès social, lui si redoutable et si terrible aux non-intervenants? Pourquoi n'a-t-il que des paroles amères, des imputations calomnieuses, des sarcasmes usés, pour ceux qui, à travers tous les

obstacles et au prix de leur repos, prêchent la perfectibilité, à la face du monde que lui-même abandonne, et travaillent incessamment à réaliser ce don ineffable quo la bonté infinie de Dieu a fait à l'humanité?

» Homme solitaire, si nous étions assez malheureux pour croire aux arrêts irrévocables de la fatalité et pour nous renfermer dans les considérations personnelles, nous vous dirions : quoiqu'il puisse arriver en ce monde, vous pensez sagement de ne plus y paraître; tout est dit pour votre renommée et votre gloire, vos destins sont accomplis. Mais placés, comme nous le sommes, au point de vue providentiel et social, nous voyons toujours la possibilité du progrès et du dévouement, chez les hommes même dont la carrière semble le plus définitivement fermée. Nous nous rappelons l'exemple de l'un des flambeaux de l'Eglise latine. Il était bien fatigué du monde, lui aussi; il avait étudié tous les systèmes, pesé toutes les opinions, et, saturé de scepticisme et de dégoûts, il allait jusqu'à déplorer l'immortalité de son âme. « Voyez, dit le cardinal Maury, son panégyriste, voyez un homme livré à toutes les tentations de l'indigence, à tous les écueils du talent, à tous les dangers de l'ambition, à tous les excès de la volupté; un

homme célèbre tour à tour à Madaure et à Carthage, où il étend ses connaissances en se dépravant à la fois dans ses principes et dans ses mœurs; un homme qui signale son génie par des écarts, et qui, honteux de s'être abaissé à tous les dogmes ridicules de Manès et de l'astrologie, de peur d'être égaré par de nouveaux imposteurs, court se précipiter à Rome dans le chaos du scepticisme. Cet homme quitte Rome pour aller enseigner à Milan sa désolante philosophie. A son approche, l'évêque Ambroise ordonne des prières publiques pour conjurer le ciel de prémunir son Eglise contre les séductions de son génie. L'orgueil d'Augustin, car c'était lui, ne voit qu'un hommage dans cette précaution. Il se moque du pasteur, il prend ses croyances pour de vieilles superstitions; il va pourtant l'entendre par curiosité, et peu de jours après la parole de l'Écriture se vérifie : Dieu a transformé l'instrument du vice en vase d'élection?

» Eh bien! daignez aussi examiner avec moins de prévention et d'âpreté, daignez étudier profondément ce que vous prenez pour de vieilles et de déplorables chimères, vous qui, dans la jeunesse de votre talent, osâtes désirer et prévoir une grande régénération religieuse, alors que votre imagination, encore vierge de l'ivresse du succès et des

illusions de la fausse gloire, souriait à l'espérance ! Vous qui, dans votre pèlerinage poétique au berceau du christianisme, avez peint si énergiquement, après de Maistre, la vanité des outrages et des mépris qui entourent une religion naissante, et qui empêchent d'apercevoir sa future grandeur à travers la faiblesse de son enfance ! vous qui avez tracé ces paroles remarquables sur la caverne des apôtres.

« Tandis que le monde entier adorait à la face
» du soleil mille divinités honteuses, douze pê-
» cheurs, cachés dans les entrailles de la terre,
» dressaient la profession de foi du genre humain
» et reconnaissaient l'unité du Dieu créateur de ces
» astres, à la lumière desquels on n'osait encore
» proclamer son existence. Si quelque Romain de
» la cour d'Auguste, passant auprès de ce souter-
» rain, eût aperçu les douze Juifs qui composaient
» cette œuvre sublime, quel mépris il eût témoigné
» pour cette troupe superstitieuse ! Avec quel dédain
» il eût parlé de ces premiers fidèles ! Et pourtant,
» ils allaient renverser les temples de ce Romain,
» détruire la religion de ses pères, changer les
» lois, la politique, la morale, la raison, et jusqu'aux
» pensées des hommes. Ne désespérons donc jamais

» du salut des peuples. Les chrétiens gémissent au-
» jourd'hui sur la tiédeur de la foi; qui sait si Dieu
» n'a pas planté dans une ère inconnue le grain de
» sénevé qui doit multiplier dans les champs? Peut-
» être cet espoir de salut est-il sous nos yeux,
» sans que nous nous y arrêtions? Peut-être nous
» paraît-il aussi absurde que ridicule! » (*Itinéraire*, p. 223 et 224.)

» Venez donc, vous qui avez si bien prophétisé votre propre aveuglement; venez, venez reconnaître le champ où le grain de sénevé a germé et fructifié; venez entendre les hommes qui ont le courage de réaliser ce que vous eûtes la hardiesse de pressentir; venez voir de près ces guenilles qui de loin ne vous inspirent que du mépris, et nous osons vous promettre, nous qui ne sommes que d'hier, à vous, colosse de renommée, à vous, vétéran de la gloire; nous osons vous promettre de faire briller une lumière nouvelle devant des yeux qui croient avoir tout vu, et de vous préserver à l'avenir du danger de rejeter, comme de sales oripeaux[1], la robe virile de l'humanité, dont vous

1. Quelques années plus tard (en 1834), M. de Chateaubriand annonçait à son tour une *transformation sociale,* dans la *Revue des Deux-Mondes,* sans dire en quoi elle consisterait. On s'aper-

aurez pu contempler la fraîcheur, l'éclat et la majesté! »

XV

(1831)

(Décembre.)

La retraite de Bazard et d'une partie des membres du collége qui avaient le plus marqué jusque-

cevait toutefois, en le lisant, qu'il avait trouvé quelque chose à ramasser parmi les *oripeaux* dont il avait parlé avec tant de dédain. La question de la propriété le préoccupait principalement; ces quelques lignes en font foi :

« Quand il ne s'agirait que de la seule propriété, dit-il, n'y touchera-t-on point? restera-t-elle distribuée comme elle l'est? Une société où des individus ont deux millions de revenu, tandis que d'autres sont réduits à remplir leurs bouges de monceaux de pourriture pour y ramasser des vers, vers qui, vendus aux pêcheurs, sont le seul moyen d'existence de ces familles elles-mêmes autochthones du fumier, une telle société peut-elle demeurer stationnaire sur de tels fondements au milieu du progrès des idées ?

» Mais si l'on touche à la propriété, il en résultera des bouleversements immenses, qui ne s'accompliront pas sans effusion de sang..... Dix-huit cents ans depuis l'ère chrétienne n'ont pas suffi à l'abolition de l'esclavage; il n'y a encore qu'une *très-petite partie* accomplie de la mission évangélique. »

C'était précisément pour accomplir la TRÈS-GRANDE PARTIE de cette mission, et pour l'accomplir sans effusion de sang, que les saint-simoniens enseignaient et prêchaient leur nouvelle doctrine, comme développement complet de la pensée évangélique, au risque de subir les fausses appréciations et les épigrammes de l'auteur même du *Génie du Christianisme*.

là dans l'enseignement, les prédications et les missions, n'avait point affaibli, nous venons de le voir, la confiance que la doctrine inspirait au chef suprême et aux disciples de tous les degrés qu'il avait maintenus dans sa communion et sous son autorité. Plus que jamais Enfantin disait, et toute la famille répétait : *nous sommes les hommes de l'avenir.*

Ç'aurait été, en effet, une grave erreur de prendre les changements survenus au sommet de la hiérarchie saint-simonienne pour un signe de décadence dans la doctrine même de Saint-Simon. Il suffisait de considérer que cette révolution intérieure coïncidait avec un grand développement extérieur, pour se convaincre qu'elle ne faisait que déplacer quelques hommes sans rien enlever à la puissance des idées. Loin d'être atteintes ou menacées dans leur valeur philosophique ou religieuse, dans leur expansion apostolique et leur destinée sociale par la dissidence qui avait éclaté au sein du collége, ces idées avaient conservé au contraire toute leur virtualité et tout leur empire, au dedans comme au dehors, et jusques chez les dissidents eux-mêmes, lesquels entendaient si peu les abjurer qu'ils s'en déclaraient les vrais interprètes et les plus fidèles gardiens. Bazard et le groupe protestant qui l'avait suivi dans sa retraite, croyaient

toujours comme Enfantin et l'église saint-simonienne tout entière :

Que Dieu est tout ce qui est;

Que la matière est sainte comme l'esprit;

Que le travail manuel et le travail intellectuel sont également revêtus du caractère divin, et que la politique doit faire partie de la religion;

Que la femme est l'égale de l'homme;

Que toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre;

Que les nations marchent providentiellement à l'association universelle;

Que la société moderne passe de plus en plus de l'état de guerre à l'état de paix, de la destruction à la production, de la prépotence militaire à la prédominance scientifique et industrielle;

Que, dans cette société, enfin, chacun sera classé selon sa capacité et rétribué suivant ses œuvres.

Donc, pas d'ébranlement sérieux dans l'édifice fondé par Saint-Simon, agrandi et consolidé par Rodrigues, Bazard et Enfantin; donc pas la moindre altération dans la tradition du maître, telle qu'elle avait été interprétée, formulée et enseignée

par ses premiers continuateurs. Contrairement à la croyance commune des esprits superficiels, le saint-simonisme gardait ainsi son intégrité doctrinale, au sortir de la crise violente qu'il venait de traverser. Le désaccord entre ses chefs n'avait porté que sur une théorie conjecturale d'Enfantin, relative au règlement futur des rapports moraux des deux sexes; conjecture hardie, que son auteur avait eu soin de ne pas marquer du sceau dogmatique, et de ne présenter que comme l'un des termes extrêmes entre lesquels la femme devait aider à chercher et à découvrir la vérité; conjecture tellement indépendante des croyances admises et des exigences de l'orthodoxie saint-simonienne, qu'elle était repoussée à la fois par quelques-uns de ceux qui restaient avec Enfantin comme par ceux qui ne reconnaissaient plus son autorité. A vrai dire, la conception qui avait soulevé tant de répugnances et de tempêtes n'était qu'une pierre d'attente, sur le sort de laquelle toute latitude était laissée à la divergence, sans qu'il pût en résulter le moindre dommage pour les parties achevées, acceptées, et religieusement inaugurées du monument saint-simonien.

C'est ce que deux prédicateurs, Transon et Laurent, s'attachèrent à démontrer dans leurs discours du 11 décembre. Transon expliqua ainsi la

dernière évolution, accomplie dans le sein de la doctrine :

« L'apostolat saint-simonien est entré dans une voie nouvelle : il ne nous suffit plus *d'enseigner*, nous allons *réaliser ;* ou, si vous voulez, nous n'enseignerons plus le monde seulement par des paroles, mais aussi par des œuvres. A la face d'un monde où l'art, l'industrie et la femme, sont trop souvent au service et à la merci de l'ignorance, de l'incapacité et du vice, nous allons installer religieusement parmi nous les artistes, les industriels et les femmes. L'œuvre d'annonciation poursuivie sans relâche depuis la mort de Saint-Simon, va commencer pour les nations étrangères; en France, elle est suffisamment avancée pour que nous puissions passer outre. Fonder le culte, organiser l'industrie, donner aux femmes qui déjà sont avec nous, et à celles qui nous approchent, la force qui leur est nécessaire pour unir leur inspiration et leur voix à la nôtre, afin de produire et de proclamer une nouvelle morale individuelle; telle est l'œuvre immédiate que nous nous proposons.

» Pour obtenir le plus rapide accomplissement de cette œuvre, la hiérarchie saint-simonienne a dû subir une transformation importante, et cette

transformation n'a pu se réaliser que par une crise douloureuse, par l'éloignement de celui qui partagea longtemps, avec notre père suprême, le gouvernement de la société naissante. Plusieurs aussi qui avaient contribué, pour une belle part, à nos travaux apostoliques de tout genre, se sont séparés de nous, effrayés qu'ils étaient des termes mêmes dans lesquels le nouveau progrès est appelé.

» Dans l'ère nouvelle où nous entrons, nous réclamons le secours des artistes pour donner à notre apostolat une forme plus vivante, reconnaissant que jusqu'ici nos formes ont été plutôt scientifiques et philosophiques que religieuses. Mais ce n'est pas en vain que nous avons été jusqu'ici des *docteurs*. Le monde où nous étions n'avait foi qu'à la science : nous avons dû lui parler son langage. Ce n'est pas en vain que les apôtres de Saint-Simon sont sortis pour la plupart des premières écoles de France et d'Allemagne. Il fallait pouvoir dire aux hommes de notre époque : « Nous aussi, nous avons pénétré toutes les profondeurs de la science, et nous en rapportons cette unique vérité : c'est qu'en dehors du sentiment religieux, la science est sans appui pour remuer le monde. » (Sensation.)

» Notre politique aussi va se modifier. Et pourtant nous ne voulons pas pour notre politique pré-

sente, répudier notre politique passée. Nous venons instituer en France la monarchie industrielle, comme Charlemagne a institué la monarchie militaire. C'est la transfiguration du pouvoir temporel. Mais pour Charlemagne, le plus puissant moyen de succès, c'était la guerre; le plus puissant pour nous, c'est la paix. Ainsi nous allons prêcher la paix. Nous prêcherons la paix, ayant la foi qu'à l'abri de la paix seulement le travail industriel peut être organisé en France; ayant la foi que l'organisation religieuse du travail industriel peut seule prévenir ou faire cesser la guerre qui déjà gronde entre les bourgeois et les prolétaires, entre les maîtres et les ouvriers, entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas; ayant la foi que l'alliance sincère de ces deux classes, aujourd'hui profondément ennemies, peut seule donner, à la France, la puissance morale qui lui est nécessaire pour accomplir, à l'égard des nations, sa mission providentielle; et sa mission, nous l'avons déjà proclamé et nous ne cesserons de l'annoncer au monde; sa mission, c'est de s'unir d'amour et d'intérêt à l'Angleterre pour régénérer l'Espagne, délivrer l'Italie, affranchir l'Allemagne, rétablir la Pologne, et faire tourner visage à la Russie vers l'Orient. Donc nous prêcherons la paix! Mais ne craignez

pas de nous voir jamais incliner notre bannière devant celle où est écrite la maxime profondément irréligieuse de la *paix à tout prix* et du *chacun chez soi, chacun son droit.* (Applaudissements.)

» La loi de l'humanité, selon la foi saint-simonienne, n'est plus la chute avec l'expiation et la rédemption, c'est le progrès continu vers l'association universelle. Sous l'idée du progrès, la *loi écrite* prend un caractère nouveau ; car la science du bien et du mal étant *progressive,* la révélation de la morale sociale et de la morale individuelle se produisant *successivement* dans l'humanité, aucun texte ne sera plus considéré, ainsi que l'Évangile l'a été par les chrétiens, comme offrant la dernière expression de la loi divine ou humaine. Les livres saints ne seront jamais terminés ; il y aura toujours des feuillets vierges pour écrire les vérités réservées à l'avenir. Et comprenez bien qu'ainsi la foi à la loi écrite n'est pas diminuée. Autant et plus que les préceptes de l'Évangile aient été jamais respectés, on respectera ces grandes lois *écrites* par Saint-Simon et par ses successeurs : « Que toute
» institution sociale doit avoir pour but l'améliora-
» tion de la classe la plus nombreuse. — Que tous
» les priviléges de la naissance seront abolis. —
» Qu'il doit être à chacun donné selon sa capacité

» et suivant ses œuvres. — Que l'individu social
» c'est l'homme et la femme. » (Applaudissements.)

Laurent prit la parole, après Transon. Nous empruntons à son allocution les passages suivants :

« Quelque déplorables que soient le schisme et l'hérésie, loin d'y voir avec les esprits superficiels un signe de décadence, ne craignons pas de les présenter comme une manifestation de puissance et un gage de durée pour notre doctrine. On ne se sépare pas, on ne se dénonce pas, on ne proteste pas là où règne officiellement un optimisme de commande ou une harmonie d'apparat, là où la vie manque d'intensité et de profondeur, et je ne sache pas que jamais scission ou perturbation bien vive ait éclaté à propos d'un changement de statuts ou d'un renouvellement de bureau, dans le sein des sociétés littéraires ou philanthropiques dont le monde est encombré. Le schisme et l'hérésie ne naissent qu'à côté ou en face d'une grande vérité, que là où l'on se passionne pour la vérité. C'est l'histoire de tous les temps, des époques d'organisation et des époques de destruction ; pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir les fastes du christianisme et ceux de la révolution française.

» Du vivant même des apôtres, la division s'éleva

parmi les chrétiens de la Judée. Un concile général fut réuni à Jérusalem, et l'Église naissante dut aux erreurs de quelques-uns de ses enfants, de se poser pour la première fois avec éclat, en face des Juifs et des Gentils.

» Plus tard, les plus célèbres apologistes du christianisme, Tertullien et Origène, après avoir terrassé les ennemis de l'Évangile, après avoir triomphé des philosophes et des prêtres du paganisme, laissèrent soupçonner leur croyance, et purent tomber dans l'hétérodoxie, sans que la doctrine du Christ, alors dépositaire du progrès, fût arrêtée dans son développement rapide. N'oublions pas non plus que l'hérésie d'Arius fit la grandeur d'Athanase, et qu'elle provoqua le fameux symbole qui, pendant tant de siècles, servit d'acte de foi au genre humain. N'oublions pas que, sans les Donat et les Pélage, nous n'aurions pas connu toute la force et la sublimité des Augustin et des Jérôme, et que ce fut toujours contre les adversaires sortis de son sein, contre les penseurs nourris de sa théologie, que le catholicisme déploya toute sa puissance et obtint ses plus beaux succès.

» J'en dirai autant de la philosophie critique, de la doctrine libérale qui fit la révolution française. Ce n'était rien pour elle d'avoir fait jurer la pro-

messe d'une constitution au Jeu de Paume, d'avoir démoli une prison d'État qui tombait en ruines, brûlé des titres nobiliaires sans considération et sans valeur dans l'opinion publique; c'était contre les promoteurs mêmes du serment patriotique, contre les vainqueurs de la Bastille, contre les sacrificateurs de la féodalité, contre les illustrations qu'elle avait produites, contre les popularités immenses qu'elle avait créées, qu'elle devait montrer tout ce qu'il y avait d'irrésistible et de prodigieux en elle. Ainsi, jamais son caractère providentiel et son génie invincible n'apparurent avec plus d'évidence et ne frappèrent davantage les esprits élevés, que lorsque le vulgaire, alarmé et trompé par le spectacle des divisions croissantes et des épurations successives, crut fermement que la révolution ferait comme Saturne, et qu'elle se laisserait détrôner après avoir dévoré tous ses enfants, parce que tous ses enfants n'étaient pas également capables de marcher aussi vite qu'elle. Facilemeut victorieuse d'un trône chancelant, d'une noblesse discréditée et d'un clergé aux abois, elle ne prit réellement son attitude majestueuse et terrible, elle ne révéla la force indomptable attachée à la cause du progrès, que lorsqu'elle sembla se frapper elle-même dans ses membres les plus vigou-

reux ; lorsqu'elle n'eut plus seulement à renverser d'un souffle les nains épuisés de la vieille monarchie, mais à combattre les hommes à proportions colossales qu'elle-même avait enfantés, c'est-à-dire lorsqu'il fallut contraindre Mounier à l'exil, dépopulariser Mirabeau, condamner Barnave, proscrire Lafayette, immoler Vergniaud, et porter la main jusque sur *le Roi des halles*, Danton !

» Mais si la révolution, s'accomplissant sous l'influence d'idées subversives et de passions désorganisatrices, fut impitoyable envers ceux de ses enfants qui craignirent de suivre jusqu'au bout sa périlleuse carrière ; si le christianisme, avec son dogme de l'esprit et de la chair, du paradis et de l'enfer, des élus et des réprouvés, n'eut que des anathèmes et des malédictions pour ses schismatiques et ses hérésiarques, il ne doit pas en être ainsi de la doctrine de la paix et de l'unité, de la société qui ne croit plus ni à Satan ni à César, de la religion qui n'admet plus ni imprécations ni sacrifices. A tous ceux qui, depuis la mort de Saint-Simon, se sont éloignés successivement de nous, dans des dispositions plus ou moins hostiles, à tous nous rendons hommage pour le passé et nous adressons des vœux de réconciliation pour l'avenir. Je

rends surtout cet hommage et j'adresse ces vœux à celui qui, placé pendant deux ans à côté de notre chef suprême, a contribué si puissamment à nos progrès, et dont le nom, glorieusement attaché à nos premières douleurs et à nos premières joies, conserverait ou accroîtrait bien mieux son éclat au second rang de la hiérarchie saint-simonienne qu'à la tête des plus énergiques protestants. S'il était là, sans être le premier, la reconnaissance, le respect et la tendresse filiale d'une famille nombreuse qui a foi qu'elle représente l'humanité tout entière, lui feraient sentir plus que jamais sa suprématie; il serait le père de tous, moins deux hommes, et, dans sa retraite, il n'a plus de fils!... Enfants de Saint-Simon, tous nous lui devons trop pour que la pensée de son isolement ne soit pas pour nous remplie d'amertume...

» Et qui oserait douter ici de la sincérité des sentiments que j'exprime? On le sait, car je l'ai déclaré hautement en plus d'une occasion, mes relations, mes affections personnelles étaient presque toutes avec ceux de nos frères qui ne sont plus à mes côtés. L'un d'eux, celui dont la parole a été la plus véhémente (Jean Reynaud), a donné, dans sa protestation, un souvenir à notre franche amitié. Certes, je n'ai pas été insensible à ce témoignage

public d'un attachement qu'une séparation déplorable n'a point attiédi; mais je me croirais indigne de l'apostolat si des considérations particulières avaient pu me faire hésiter d'entrer dans la voie où ma conscience m'appelait; et dès lors, maîtrisant les douleurs d'une fraternité violemment brisée, j'ai dit comme le poëte qui, placé entre l'amitié et sa conviction, opta courageusement pour ce qui lui paraissait le plus juste et le plus vrai...

» Je vous rappelais tout à l'heure l'histoire de la révolution, pour établir, par l'autorité de l'expérience, que, selon l'expression de Montesquieu, toute société qui semble destinée à périr par la guerre civile est plus vivace que jamais et plus près de conquérir que d'être conquise. Je vous disais que le char du progrès avait alors foulé la plupart de ceux qui, après l'avoir poussé en avant, avaient fini par s'effrayer de sa vitesse et par s'opposer à sa marche. J'ajouterai maintenant que les révolutionnaires qui eurent l'horrible courage de rester debout, fermes et impassibles, sur ce char ensanglanté, jusqu'à l'entier accomplissement de leur affreuse mission, furent longtemps jugés et condamnés, sans avoir été entendus ni défendus. On exécrait leur mémoire sans leur tenir compte des nécessités épouvantables qui avaient pesé sur eux,

sans examiner s'ils n'avaient pas sauvé la France et la révolution, au prix de leur vie et de leur nom.

» Eh bien ! ce fut au milieu et sous le règne de ces préventions invétérées que, venant à étudier attentivement le grand drame de 1789 à 1793, il me parut que la physionomie des acteurs avait été odieusement altérée ; et dès lors, peu soucieux des récriminations contemporaines, et tout en faisant une large part de réprobation à la partie sanguinaire du républicanisme impitoyable, je réclamai justice pour l'intelligence supérieure et le désintéressement incontesté du tribun qui avait présidé au terrorisme, et j'osai demander au tribunal de la postérité de réviser le jugement rendu par défaut contre Robespierre, selon le mot de Cambacérès à Napoléon.

» Aujourd'hui ma tâche est plus facile et plus belle. Ce n'est plus pour le courage qui détruit et qui frappe inexorablement, mais pour celui qui fonde et qui donne la vie, que j'ai à rendre témoignage. Ce n'est plus le génie de la destruction, immolant tout ce qui lui résiste, que j'ai à réhabiliter, c'est l'organisateur pacifique, répondant par une parole religieuse à une parole insultante ; c'est le digne héritier de Saint-Simon, que mon respect

et mon amour vont chercher au milieu des outrages. Ce n'est plus le tribun austère qui mérita sa réputation d'homme de sang parce qu'il avait trempé sa main dans le sang ; ce n'est plus le sacrificateur inflexible qu'il s'agit d'envisager sans effroi et d'apprécier sans passion : toute mon audace se borne à ne pas craindre les éclaboussures de la boue que l'on jette au visage d'un homme que j'ai accepté pour père, et auquel on s'efforce vainement de faire un renom d'immoralité sans qu'il ait trempé dans l'immoralité, et à cause même de ses prétentions à donner une nouvelle morale supérieure à l'ancienne, à ce monde superstitieux ou incrédule qui l'accuse ou va l'accuser, du sein de la débauche et de la dissolution. »

Parmi les fidèles saint-simoniens dont les événements de novembre avaient attristé la foi et troublé la conscience, se trouvait une jeune femme, justement estimée et chérie dans la famille nouvelle, Véturie Espagne, membre du second degré. Après les dramatiques séances où l'attitude calme, imposante et paternelle d'Enfantin, avait tant contrasté avec la virulence de langage de quelques dissidents venus là pour protester, Véturie s'était éloignée du centre de la doctrine, pour

retourner à Metz dans ses foyers. C'est à Metz qu'Enfantin lui fit remettre par Ollivier et Simon cette admonition apostolique :

« Ma bonne fille, vous avez été trop craintive avec votre père, il ne vous connaît pas encore aussi bien par *vous* que par *lui*, il vous *devine* plus qu'il ne vous *sait ;* il vous aime beaucoup plus que vous ne l'aimez ; il pourrait donc se tromper, par votre faute, dans la parole qu'il va vous adresser ; faire faillir son père, ce n'est pas bien, n'est-ce pas, ma fille ? Or, puisque vous m'avez quitté, je viens donc vous gronder en m'exposant même à faillir encore, parce que je veux vous forcer à vous découvrir à moi, de manière à ce que je ne puisse plus me tromper avec vous.

» Que faites-vous, chère fille, loin de nous ? Déposez-vous, dans un journal de votre pensée, les rêves de la nouvelle Thérèse ? Voyez-vous notre *ciel*, l'AVENIR, avec son bonheur pour tous, sans *enfer*, sans *réprobation* et sans anathème ? Oh ! que le monde actuel a besoin de nous ! Combien la révolte contre l'église de Marie a brisé le cœur de pauvres filles, qui jadis trouvaient un refuge dans le cloître, et un baume salutaire dans le mystique amour du divin époux !

» La fille de Saint-Simon est grande et forte ; elle ne montera pas sur le bûcher, on ne lui versera pas l'huile bouillante sur le crâne, on ne lui tenaillera pas le sein. Oh non ! que serait-ce pour elle ? Elle est grande et forte, la fille de Saint-Simon ; il lui faut aussi une vie *apostolique* toute NOUVELLE, car elle veut avoir sa place dans le temple et dans la famille, et non dans la famille seulement. *Sibylle* nouvelle, elle ne perdra pas la *raison ;* elle ne marchera point échevelée, en *délire,* car elle n'est pas VICTIME en son *esprit ;* elle n'est pas non plus MARTYRE comme la sainte *chrétienne,* dans sa *chair ;* c'est selon l'AMOUR que vit la fille de Saint-Simon, et non selon la *chair* qui comprime l'*esprit,* ou selon l'*esprit* qui repousse la *chair ;* la fille de Saint-Simon est grande et forte, elle doit donc être prête à souffrir, s'il le faut, dans son AMOUR, comme la païenne dans son *esprit,* comme la chrétienne dans sa *chair,* car c'est un amour tout nouveau qu'elle doit *enseigner* et présenter en *exemple* au monde.

» Eh bien ! que faites-vous, loin de nous, ma fille ? Vous avez fui ! quoi ? le *martyre* ou le *sacrifice,* vous qui pourtant voulez être plus qu'une *chrétienne* ou qu'une *païenne,* vous qui portez le nom de Saint-Simon ; et que trouvez-vous donc à

Metz qui élève votre âme et qui l'agrandisse plus que ce que vous laissez à Paris? Vous avez fui! vous trouviez-vous trop faible? mais vous l'êtes bien plus sans notre amour qu'avec lui, et si vous vouliez une absence salutaire, vous deviez nous la demander, et nous vous l'aurions ordonnée, parce que nous nous serions bien compris. Mais vous partez sans vous confier à nous, et vous faites passer, par mes mains, une lettre à Félicie, où vous ne parlez qu'au milieu de nuages que ma vue de père n'a même pu percer.

» Véturie, ma chère fille, je te le dis encore, tu es plus faible, doutant de notre amour pour toi, que tu ne le serais si notre volonté t'avait dirigée à Metz, et non la tienne; demande-moi donc de suite l'autorisation *motivée* de rester quelque temps loin de nous ou reviens ici, au milieu de tes prolétaires, de tes petits enfants et de nous tous, car tu es aimée par tous nos enfants, et par celui qui est leur père et le tien. »

Voici la lettre adressée par Enfantin à Ollivier et à Simon, et dans laquelle se trouvait la précédente :

« Mes chers enfants, de Toulouse et de Metz, les nouvelles sont bonnes; Montpellier a été vive-

ment secoué, mais Ribes et Fraisse vont bien aujourd'hui, on vous enverra ma lettre à Ribes et celle de Baud à Fraisse, et aussi, je l'espère, les deux premières séances de la rue Taitbout. Nous n'avons rien de Bazard.

» Pour toi, Ollivier, j'ai reçu deux lettres dont Pereire te parlera, il n'y a rien de pressant.

» Quant à Simon, Caroline est bien dans sa foi, j'ai manqué voir un vrai miracle plus prodigieux que ceux des chrétiens, elle a presque *douté* de moi!!!! Y a-t-il assez de points d'exclamation?

» Qu'Alexis (Petit) m'écrive, j'ai besoin, moi qui ne l'ai pas embrassé avant son départ, et qui voulais pourtant, par un baiser, lui graver dans le CŒUR ce que ma parole avait déposé le matin dans son *esprit*, rudement et sous la forme mâle; j'ai besoin qu'il me dise si sa vie est meilleure en ce monde, s'il marche avec sa foi, avec l'amour de tous, lui qui voudrait donner de l'amour à tous, et qui a toujours craint de n'être pas digne de celui des autres.

» Une lettre pour Hoart est venue de Nancy, d'une dame qui a vu Tourneux (j'ai oublié son nom), et qui est plus que bien disposée.

» Ici rien de nouveau, si ce n'est que nos séances du matin continuent *chaque jour*, que nous entrons dans la confession, et que là se compose le troisième volume d'exposition, qui vaudra largement les deux autres. C'est superbe.

» Les industriels marchent très-bien. Flachat est solide.

» Les finances paraissent devoir prendre bientôt une bonne tournure, et toujours languissent encore.

» Les protestants sont toujours aussi muets. Charton est visité par Rigaud. J'espère bien que celui-ci le ramènera; cependant cela présente de grandes difficultés.

» Quant à Fournel, rien de nouveau, mais encore bon espoir, très-bon espoir.

» Adieu, enfants, les moments de votre père sont rares, quoiqu'il soit un peu moins accablé des visites de tous.

» On vous dira que Laurent et Transon protestent; il n'en est rien, mais ils sommeillent l'un et l'autre. »

Les deux lettres que nous venons de reproduire étaient du 26 décembre ; elles furent suivies d'une troisième, adressée aux missionnaires saint-simoniens à Metz, et datée du 30 du même mois :

« Chers fils, voici une lettre d'un de vos amis que je vous envoie, quoiqu'elle n'ait rien de bien intéressant comme doctrine, mais parce que, loin de nous, ces témoignages d'affection personnelle sont plus sensibles.

» Je ne vois rien de bien net dans l'église de Metz; je sens bien Maréchal et Faivre en *retraite*; Belveze *suspendu en l'air* m'étonne un peu; quant aux autres, Simon, tu ne me dis pas comment ils sont; Armand, que devient-il? La sœur de Maréchal, sa femme et Mme Faivre sont-elles toutes trois aussi abattues que les deux hommes? Si cela est, je vous déclare, chers enfants, que c'est votre faute. Fouché, ministre de la police, disait que là où il y avait huit personnes réunies était nécessairement un espion de police, et moi je vous dis que là où sont trois femmes, il y en a une au moins qui, de toute nécessité, doit aimer l'œuvre que le père Enfantin tente avec ses enfants, car le père Enfantin est un gaillard qui a entrepris une grande et belle chose pour les femmes.

» Simon, Caroline est bien, elle se lie très-intimement avec Annette Flachat, j'en suis enchanté; elle ne pouvait mieux faire. Léon a bonne mine, le froid ne le fatigue pas. Et vous deux, pauvres garçons, vous êtes souffrants et vous ne me dites

point de quoi ! Heureusement, comme je l'avais dit à Ollivier, c'est commode de voyager avec un médecin, on peut se permettre beaucoup de choses.

» Notre emprunt marche ici, et ce premier pas portera, j'espère, rapidement ses fruits, surtout si vous, missionnaires, sonnez ferme de la trompette !

» Capella est superbe. Lemonnier va bien ; Bouffard doit être en ce moment à Montpellier ; Hoart reste à Toulouse et visite Castelnaudary, Castres, Montauban.

» Les séances du matin vont de mieux en mieux ; nous allons en avoir quelques-unes le soir de huit heures à minuit, pour qu'on se connaisse encore mieux.

» Adieu, chers fils, Pereire vous a fait passer l'argent que vous désiriez, je voudrais bien que vous nous rendissiez au plus tôt la pareille. »

Les églises du Midi, un instant alarmées et indécises au premier bruit de la retraite de Bazard et de la protestation de Reynaud, revenaient peu à peu de leur émotion, et se maintenaient dans le giron de la seule hiérarchie existante. Rességuier, toutefois, gardait encore la neutralité et persistait

dans l'abstention. Nous avons vu qu'à Metz, deux disciples influents, Faivre et Maréchal, avaient imité les dissidents de Paris. Il en fut autrement dans l'Église d'Afrique. Là, les anciens élèves de l'École polytechnique, Lamoricière, Lefranc, etc., ne voulurent voir dans la scission parisienne qu'une occasion de manifester la vivacité de leur adhésion aux idées saint-simoniennes. Lamoricière écrivit, le 25 décembre, à Gustave d'Eichthal.

« 25 décembre 1831, devant Alger.

» Mon cher ami,

» ..... J'ai vu dans *le Globe*, que me prête le capitaine Lefranc, qu'il y avait eu des discordes dans le temple de la paix. Eh quoi ! toujours de l'antagonisme ! J'étais si heureux de penser qu'il y avait au monde des gens qui vivaient entre eux comme frères et qui reconnaissaient un chef ! Sommes-nous donc encore loin de cette époque d'harmonie que je sens et que je crois si bien comprendre ? Je ne puis vous dire le chagrin que m'a causé la protestation de Reynaud (*Globe* du 30 novembre). Je ne sais

retourner à Metz dans ses foyers. C'est à Metz qu'Enfantin lui fit remettre par Ollivier et Simon cette admonition apostolique :

« Ma bonne fille, vous avez été trop craintive avec votre père, il ne vous connaît pas encore aussi bien par *vous* que par *lui*, il vous *devine* plus qu'il ne vous *sait;* il vous aime beaucoup plus que vous ne l'aimez ; il pourrait donc se tromper, par votre faute, dans la parole qu'il va vous adresser ; faire faillir son père, ce n'est pas bien, n'est-ce pas, ma fille ? Or, puisque vous m'avez quitté, je viens donc vous gronder en m'exposant même à faillir encore, parce que je veux vous forcer à vous découvrir à moi, de manière à ce que je ne puisse plus me tromper avec vous.

» Que faites-vous, chère fille, loin de nous? Déposez-vous, dans un journal de votre pensée, les rêves de la nouvelle Thérèse? Voyez-vous notre *ciel*, l'AVENIR, avec son bonheur pour tous, sans *enfer*, sans *réprobation* et sans anathème? Oh ! que le monde actuel a besoin de nous ! Combien la révolte contre l'église de Marie a brisé le cœur de pauvres filles, qui jadis trouvaient un refuge dans le cloître, et un baume salutaire dans le mystique amour du divin époux !

» La fille de Saint-Simon est grande et forte; elle ne montera pas sur le bûcher, on ne lui versera pas l'huile bouillante sur le crâne, on ne lui tenaillera pas le sein. Oh non! que serait-ce pour elle? Elle est grande et forte, la fille de Saint-Simon; il lui faut aussi une vie *apostolique* toute NOUVELLE, car elle veut avoir sa place dans le temple et dans la famille, et non dans la famille seulement. *Sibylle* nouvelle, elle ne perdra pas la *raison;* elle ne marchera point échevelée, en *délire,* car elle n'est pas VICTIME en son *esprit;* elle n'est pas non plus MARTYRE comme la sainte *chrétienne,* dans sa *chair;* c'est selon l'AMOUR que vit la fille de Saint-Simon, et non selon la *chair* qui comprime l'*esprit,* ou selon l'*esprit* qui repousse la *chair;* la fille de Saint-Simon est grande et forte, elle doit donc être prête à souffrir, s'il le faut, dans son AMOUR, comme la païenne dans son *esprit,* comme la chrétienne dans sa *chair,* car c'est un amour tout nouveau qu'elle doit *enseigner* et présenter en *exemple* au monde.

» Eh bien! que faites-vous, loin de nous, ma fille? Vous avez fui! quoi? le *martyre* ou le *sacrifice,* vous qui pourtant voulez être plus qu'une *chrétienne* ou qu'une *païenne,* vous qui portez le nom de Saint-Simon; et que trouvez-vous donc à

acheté pour de l'argent et qu'il était à lui, etc... Nous le renvoyâmes. Il alla se présenter chez le général en chef, qui, de suite, le fit conduire à notre cantonnement avec un interprète et des gendarmes, avec ordre de lui rendre immédiatement son esclave. Ce fut inutilement que le chef de bataillon fit toutes les représentations imaginables; il prit sur lui de suspendre l'exécution de l'ordre; on lui envoya un aide de camp pour le faire exécuter.

» Le malheureux esclave, ayant aperçu son maître de loin et craignant le sort qui l'attendait s'il retombait entre ses mains, s'échappa, et il fut impossible de le retrouver ce jour-là.

» Le soir, il revint au cantonnement, quand il eut appris que ceux qui le cherchaient étaient partis. Il nous demanda si les Français ne voulaient pas le protéger, si lui n'était pas Français depuis que nous avions pris Alger. Il pleurait à chaudes larmes et, nous montrant la frégate *la Victoire* qui était en rade, il nous disait : « Si je savais qu'on me reçût à bord pour m'en aller en France, je me jeterais à la nage pour me sauver. » (Il sait, lui qui est né près de Tombouctou, que la France est une terre de liberté). C'était une scène déchirante pour nous, car les militaires, hommes

de sang et de carnage, ont souvent le cœur plus sensible que les industriels d'*aujourd'hui*, hommes de paix et d'argent. Nous ne pouvons éluder l'ordre que nous avons reçu; on a trouvé moyen de gagner du temps en faisant observer que le maître du nègre devait rembourser à l'État les frais faits pour l'équipement de son esclave, avant qu'on le lui rendît. On annonce que le général Rovigo est en mer; s'il arrive demain, peut-être, en lui soumettant la question, la jugera-t-il d'une manière plus juste; mais les vents sont au sud-ouest, et s'il tarde, notre pauvre nègre restera en esclavage.

» Il me semble important que l'on ne consacre pas le fait de l'esclavage dans les possessions françaises en Afrique [1]. Il serait absurde de le faire

1. On trouve dans le livre du docteur Warnier : *l'Algérie devant l'Empereur,* une anecdote fort curieuse sur l'esclavage des nègres chez les Arabes. « Nous profitâmes, dit M. Warnier, le colonel de Maussion et moi, de la première conférence avec Abd-el-Kader, pour réclamer de lui des ordres à ce sujet (l'échange des prisonniers). Il croyait nous avoir rendu tous nos prisonniers. Cependant les nègres, esclaves ou non, n'avaient pas été restitués. — « Les nègres, nous dit Abd-el-Kader, cela fait partie du butin, avec les chevaux, les troupeaux, etc., et le traité ne spécifie pas d'échange à ce sujet. — Notre religion, répliqua le colonel de Maussion, nous apprend que tous les hommes sont frères, et nous défend d'accepter l'interprétation que tu donnes au traité. — Votre religion! — Ce mot paraît

au moment où on parle de s'entendre avec l'Angleterre pour abolir la traite des nègres. D'ailleurs, le climat est si tempéré ici que l'on ne peut donner pour cette colonie aucune des raisons spécieuses qu'on répète sans cesse pour les autres, quand on discute froidement la question d'économie. Il me semble qu'il y a dans ceci matière à faire un article dans *le Globe;* votre parole est celle de l'affranchissement, tâchez, tâchez que tous ceux qui cherchent votre protection la trouvent! Honte et opprobre au général français qui fait maudire son nom par les esclaves qui réclament près de lui l'exécution des lois qui les émancipent! Si donc vous trouvez place dans vos colonnes pour défendre mon pauvre client, parlez; que votre voix soit entendue, même au milieu des orages qui grondent autour de vous; parlez, et les malheureux vous béniront!

» Adieu, mon cher ami; je ne puis causer

étonner Abd-el-Kader. — Mais vous n'en avez pas, nous dit-il, car, si vous étiez chrétiens, comme vous le prétendez, vous auriez des prêtres, des églises, et nous serions les meilleurs amis, attendu que le Coran, notre livre sacré, nous ordonne de vivre en paix avec les chrétiens et de respecter la religion de Jésus, fils de Marie, qui est une religion révélée, comme celle de l'Islam, qui en est la confirmation. » — La communication à la reine, du procès-verbal de cette conférence, ajoute M. Warnier, eut pour résultat la création immédiate de l'évêché d'Alger. »

plus longtemps avec vous ; pensez à moi, écrivez-moi.

» Je vous embrasse.

» De Lamoricière. »

Deux jours après, le capitaine Lefranc écrivait la lettre suivante au rédacteur en chef du *Globe :*

« Alger, le 27 décembre 1831.

» M. Hoart, par sa lettre en date du 14 octobre dernier, m'annonçait que *le Globe* me serait envoyé, ainsi que plusieurs ouvrages et brochures ; tout cela m'est en effet parvenu, je vous en fais mes remercîments ; je remercie aussi Hoart de m'avoir écrit, je le remercie surtout de ce langage bienveillant et tout fraternel qu'il a employé : si déjà mes sympathies et mon dévouement ne vous avaient été acquis, sa lettre eût été bien propre à le faire naître, je lui en rends grâces du fond de mon cœur.

» Lamoricière est avec son bataillon à plus d'une lieue d'Alger, il vient de temps en temps à la ville ; nous nous voyons alors, nous causons beaucoup de la nouvelle doctrine : lui, plein de jeunesse, de chaleur, d'enthousiasme, d'une foi vive, ardente, entraîne, anime, le vieux partisan de Condillac, de

d'Holbach et d'Helvétius, relevé naguère par Cousin, T. Jouffroy et Damiron, de la fange du matérialisme; lui enfin trouve, dans la religion nouvelle, cette autorité dont il sent profondément le besoin, et un aliment à cet amour qui fut toujours pour son cœur le premier des biens.

» Après avoir lu *le Globe*, je l'envoie à Lamoricière; il est lu plus tard par plusieurs personnes, entre autres par un de mes camarades, venu d'Amérique, où il a demeuré plusieurs années. Il en a rapporté la conviction que la république était le meilleur des gouvernements et que la France y arriverait infailliblement; la lecture du *Globe* a déjà ébranlé sa foi républicaine, il comprend qu'avec les éléments qui existent, une forme de gouvernement où il faut abnégation de soi et dévouement, la république, est une chimère. Bientôt, j'en suis persuadé, il verra qu'il y a mieux à faire parmi nous.

» D'autres de mes camarades, avec lesquels je suis en relation journellement, ne lisent pas, mais ils parlent, ils aiment à parler, à discuter la doctrine nouvelle; c'est beaucoup, l'attention est éveillée. Il en est dont l'esprit a trop de portée, dont le cœur est trop bien placé pour ne pas voir bientôt que vous seuls en ce moment avez de l'avenir, que

vous seuls pouvez empêcher d'affreux déchirements. Puissent les gens influents, les gens qui possèdent un restant de pouvoir, sentir cette vérité !

» Nous nous sommes mis récemment en rapport, le docteur Antonini et moi, je lui ai mis entre les mains la première année de l'exposition de la doctrine; il n'est pas complétement saint-simonien, il le deviendra, j'en suis convaincu, car il lit et médite ; il comprendra le principe religieux qui lui échappe encore, et qui, il faut en convenir, est loin d'avoir reçu un développement propre à satisfaire entièrement, même les plus religieux.

» Je vous serai reconnaissant si vous voulez bien m'envoyer ce que vous avez concernant le saint-simonisme, entre autres l'Économie politique et la Politique du père suprême Enfantin; la seconde année de l'exposition, annoncée comme étant sous presse, paraîtra-t-elle? Dans le cas de l'affirmative, je me recommande à vous.

» Je vous prie, monsieur, d'être près de la famille saint-simonienne l'organe de mes sentiments d'affection et d'entier dévouement.

» Je joins à ma lettre un effet de 139 fr. 52 c. sur M. Chenon, proviseur du collége royal à Metz, dont je vous prie de verser le montant à votre caisse.

» Le général Savary est arrivé ici le 25 avec son chef d'état-major, le maréchal de camp Trézel; il a reçu hier et aujourd'hui les diverses autorités civiles et militaires. M. Pichon est attendu très-prochainement. Le général Berthezène s'est embarqué aujourd'hui à midi pour retourner en France. »

Gustave d'Eichthal n'ayant pas répondu assez promptement à la lettre du capitaine Lamoricière, celui-ci s'en plaignit vivement dans une lettre fort intéressante qu'il écrivit à un officier de ses amis, en garnison à Perpignan, et dont nous croyons devoir reproduire les principaux passages :

« Au camp devant Alger, 10 janvier 1832.

» Mon cher West,

» Ce n'est qu'aujourd'hui, 10 janvier, que j'ai reçu le paquet de brochures que vous avez chargé M. Deforges de me remettre; depuis trois semaines il était à Alger, mais il ne savait où me trouver, parce que je suis toujours aux avant-postes, à trois lieues de la ville, et que la communication n'est pas toujours fort sûre, principalement quand on ne connaît pas bien la route. Je ne vais à Alger

qu'une fois par semaine, et, aujourd'hui, m'y étant rendu, je suis allé chez M. Deforges, que je n'ai point encore rencontré; mais on m'a remis de sa part l'envoi que vous me faites. Je ne puis vous dire le plaisir que j'ai eu à recevoir tout ce que contenait votre petit paquet; c'est pour nous ici un vrai bonheur que d'avoir de temps en temps la preuve que l'on pense encore à nous en France; et, d'ailleurs, je désirais vivement avoir connaissance des travaux de la doctrine depuis la publication du premier volume de l'Exposition. J'ai écrit trois fois à d'Eichthal pour le prier de me faire parvenir ce que vous m'envoyez; je n'ai pas encore reçu de réponse. Je lui demandais aussi de continuer à m'envoyer *le Globe, que Bigot recevait ici et qu'il me communiquait toujours; mais, je vous le dis, je n'ai point eu de réponse.*

» Je sais que les membres du collége ont de grandes occupations, mais saint Paul avait le temps d'écrire aux Athéniens! Je viens de prononcer un nom qui me rappelle de bien tristes souvenirs : mon malheureux ami Bigot est mort. Qui plus que moi a pu sentir ce cruel événement? Nous avions été longtemps les seuls saint-simoniens de l'armée d'Afrique, nous travaillions ensemble, nous nous fortifiions l'un l'autre, et nous avions fini par ame-

ner à nous plusieurs de nos camarades. Je viens aujourd'hui même de remplir un dernier devoir envers lui, en rassemblant dans une petite caisse le peu de choses qui nous sont restées de lui et que son infortuné père nous a priés de lui envoyer. Je ne puis vous dire ce que j'ai éprouvé en retrouvant, au milieu de ses livres, un exemplaire de *l'Exposé de la doctrine*, que nous avions bien souvent feuilleté tous les deux, et qui nous avait suivi partout. C'est surtout, je vous l'assure, quand on est isolé comme je le suis, que l'on sent vivement la perte d'un ami.

» Vous êtes sans doute bien plus fort que moi en fait de doctrine, et, en conséquence, comme j'entends parfaitement le principe de l'autorité, c'est tout au plus si je crois pouvoir discuter avec vous sur ce que vous me dites de la guerre; néanmoins, je vous avoue que je ne puis encore l'envisager tout à fait comme vous; car l'antagonisme ayant été jusqu'ici une des conditions du développement de la civilisation, on ne peut nier, ce me semble, que, chez les peuples *peu avancés*, la guerre ne soit véritablement une œuvre d'*apostolat* auprès de gens qui n'entendraient de longtemps des raisonnements qui ne seraient point appuyés par des baïonnettes; et je regarde la conquête comme un puissant moyen

d'importation d'idées. Quant à l'avenir de la société, je suis pleinement de votre avis, mais encore faudra-t-il *longtemps*, qu'aux limites de la civilisation et de la barbarie, il y ait des gens qui portent le sabre ; or, c'est précisément sur ce point que nous sommes placés.

» Sans discuter ici les avantages que je crois que la France peut retirer immédiatement de ce pays-ci, ne croyez pas que les idées françaises, qui, jadis importées en Égypte, y portent déjà leurs fruits, ne puissent aussi germer sur cette plage. Le peuple arabe eut autrefois une grande mission de prosélytisme dans l'*Orient*, partout il a laissé des traces profondes de son passage. Qui sait s'il ne doit pas reparaître sur la scène du monde, initié par nous aux croyances de l'avenir ?

» Répondez-moi sur tout ceci, car je vous préviens que je ne suis nullement entêté dans mes opinions et que je cherche de bonne foi la vérité.

» Il y a ici plusieurs saint-simoniens dans l'armée ; nous nous voyons le plus souvent que nous pouvons, et nous comptons nous réunir d'ici à quelque temps. Je vous citerai, entre autres, M. Lefranc, capitaine d'artillerie ; M. ***, chirurgien-major d'un hôpital à Alger ; tous deux reçoivent *le Globe*. Quelques-uns sont rentrés en

France, mais j'espère que nous en trouverons dans les régiments qui sont arrivés et qui vont venir. Du reste, chacun de nous rayonne plus ou moins dans la petite sphère où il est placé : nous sommes connus et nous avons, partout où nous nous trouvons, de fréquentes discussions sur la doctrine.

» Nous avons appris avec peine la malheureuse séparation qui a eu lieu dernièrement dans le sein du collége ; j'aurais bien désiré savoir au juste de quoi il s'agissait ; si vous voulez continuer à m'écrire, je recevrai vos lettres avec reconnaissance, et vous me donnerez quelques détails sur les progrès que vous faites chaque jour ; envoyez-moi seulement deux pages tous les mois, et vous réjouirez mon cœur.

» Je pense que des détails sur l'Afrique vous intéresseraient peu ; aussi ne vous en donnerai-je point, et je me bornerai à vous dire que la colonisation marche et que le gouvernement semble vouloir donner plus d'étendue à ses entreprises. Il faut attendre le printemps pour voir décidément ce que l'on va faire.

» Adieu, mon cher ami, je vous remercie en mon nom et en celui de tous les saint-simoniens qui sont en Afrique, de l'envoi que vous avez bien voulu me faire. Remerciez-en pour nous M. Ca-

pella ; puissé-je un jour vous embrasser ; en attendant, recevez l'assurance de ma sincère amitié.

» Tout à vous,

» DE LAMORICIÈRE. »

XVI

(1832)

(Janvier.)

Pendant que les saint-simoniens d'Afrique s'affligaient, comme ceux de France et de Belgique, de la rupture survenue entre les chefs de la doctrine, Bazard s'occupait, dans sa retraite, à préparer une réfutation des théories d'Enfantin ; le germe de nouvelles divisions se manifestait entre le chef suprême et deux membres du collége, sur la question transitoire de la direction politique à suivre dans les prédications et *le Globe*.

Jusque-là, tous les organes du saint-simonisme, journaux, prédicateurs, professeurs, missionnaires, avaient développé les idées hardiment progressives, les principes de régénération radicale et universelle, posés solennellement dans la proclamation de Bazard-Enfantin.

Depuis le 30 juillet 1830, à mesure que le gouvernement avait paru oublier son origine et prendre une allure plus ou moins conservatrice et même rétrograde, les rédacteurs de *l'Organisateur*, du *Globe*, les orateurs de la salle Taitbout, de l'Athénée, de la Sorbonne, etc., s'étaient appliqués unanimement à combattre cette tendance qu'ils jugeaient contraire à la doctrine, à la religion du progrès. Barrault et Laurent avaient attaqué vivement, l'un et l'autre, le système de la non-intervention qui devait mener fatalement à celui de la paix à tout prix, et livrer indéfiniment la Pologne aux Russes et l'Italie aux Autrichiens. Nulle part le mot odieux : *L'ordre règne à Varsovie*, n'avait été aussi énergiquement flétri qu'à la chaire saint-simonienne. Dans son dernier discours, du 11 décembre, Transon, après avoir dit : « *Nous allons prêcher la paix* » s'était hâté d'ajouter : « Mais ne craignez pas que notre bannière s'incline jamais devant la maxime profondément irréligieuse de *la paix à tout prix* et du *chacun chez soi.* »

Cette réserve avait trouvé de fidèles échos chez les saint-simoniens d'Afrique ; elle était nettement exprimée dans la lettre de Lamoricière à son ami

West. Mais d'autres bons esprits, qui s'étaient approchés de la nouvelle doctrine et qui en observaient sympathiquement la marche sans l'adopter entièrement, pensaient au contraire que le saint-simonisme devait se montrer exclusivement pacifique, et se séparer absolument du libéralisme révolutionnaire au dedans et au dehors. Telle était la pensée des savants et habiles ingénieurs dont nous avons cité des lettres, datées d'octobre 1831.

« Souvent et très-souvent, avait dit M. P... T... à Enfantin, vous avez parlé des *moyens de transition*, je le sais. Mais en vérité qu'avez-vous fait pour les appliquer? suffit-il de dire de temps en temps dans *le Globe* ou ailleurs : *Voici des moyens de transition.— Qui veut des moyens de transition?* et d'en donner une liste comme une litanie? — Croyez-vous avoir rendu ces idées bien populaires? — Non, elles sont à peine remarquées même par les saint-simoniens, toute votre activité est dirigée vers la *prédication*, *l'enseignement*, *le progrès du dogme*.

» Ce n'est assurément pas que nous blâmions ce que vous faites dans ce sens, — nous convenons qu'il était nécessaire de frapper les esprits, — qu'il fallait *prêcher*, *enseigner*, *perfectionner le*

dogme ; nous savons qu'il était important d'offrir à des hommes *sceptiques*, *égoïstes*, et (comme ils disent) *froidement positifs*, le spectacle de la *foi*, du *dévouement*, de l'*enthousiasme*, — tout cela était bon, utile, nécessaire. — Sur ce point nous ne différons avec vous que sur le mode (je vous ai dit ailleurs les inconvénients que nous trouvons à celui que vous avez adopté). — Mais est-ce bien tout ? Nous sommes loin de le penser.

» Selon nous, il faudrait travailler sans cesse à la *réalisation progressive* de la doctrine dans la *société actuelle*, il faudrait que chaque jour amenât sa tâche, —il faudrait profiter de toutes les occasions qui se présentent d'accomplir un progrès matériel, fût-il infiniment petit, — se jeter au travers de tous les partis, — apporter toujours sur chaque question à l'ordre du jour la solution la plus progressive,— travailler sans cesse à anoblir l'industrie, à élever les industriels, à renforcer la tendance pacifique de la société, — traiter incessamment toutes les questions *déjà mûres*, comme l'établissement des banques, les emprunts, l'assiette des impôts et toutes celles qui se rattachent à l'amélioration matérielle du sort des masses — et tout cela, sans dire un mot d'avenir, de Saint-Simon, tout cela en se tenant rigoureusement au point de vue rationnel.

» Peut-être me direz-vous avec M. Bruneau que, sauf le dernier point, vous faites tout cela. — Mais où et comment? je ne puis le comprendre. Vous n'avez aujourd'hui qu'un seul organe qui puisse marcher dans cette voie, c'est *le Globe*. Or, je vous le demande, l'a-t-il suivie? Je vous ai dit dans ma première lettre ce que nous pensons de la rédaction de ce journal. La partie consacrée à la doctrine est beaucoup trop avancée pour un journal quotidien, elle est à très-peu près ce qu'elle devrait être dans *l'Organisateur*. La partie *journal* est au contraire beaucoup trop rétrograde, car elle ne sort guère du cercle libéral, et, sauf quelques expressions, elle pourrait servir au *National*, à *la Tribune* ou à *la Révolution*. On y remarque les mêmes nouvelles fausses ou vraies, ridicules ou probables, présentées sous le même jour, souvent avec les mêmes commentaires. Je dois dire, pour être juste, qu'au milieu de tout cela on trouve souvent d'excellents articles économiques ou politiques sur les lois ou les mesures proposées ou adoptées. — Mais de cet ensemble que peut-il résulter? — La rédaction de la *doctrine* est excellente sans doute, souvent même remarquable, mais, je le répète, elle est trop avancée pour les gens à qui elle est adressée et ils ne sauraient y rien comprendre. — Vous les repoussez par une foule

de *mots* nouveaux pour eux, tandis que les idées convenablement amenées, et sans les mots, ne les effrayeraient pas. — Les bons articles dirigés dans un sens à faire effet sont lus avec méfiance ou ne le sont pas du tout, à cause de leur entourage. —Enfin la rédaction du *journal* vous donne un vernis *ultra libéral* tout à fait indigne de vous. »

Quand ces appréciations sévères, ces leçons de tactique, ces conseils prudents étaient parvenus à Enfantin, il avait encore à ses côtés l'ancien et hardi conspirateur Bazard, et, devant lui, un collége où siégeaient en majorité d'autres démocrates, également peu disposés à arborer la cocarde du *juste-milieu* et à rendre leur propre drapeau imperceptible. Mais après la retraite de Bazard, Leroux, Jean Reynaud, Carnot, etc., la vive critique de M. P... T... devait trouver un accès d'autant plus facile auprès d'Enfantin et de Rodrigues, qu'Enfantin s'applaudissait (voir sa note du 4 janvier 1833, datée de Sainte-Pélagie, deuxième volume, page 114) d'avoir été converti de bonne heure au *sentiment pacifique* par Rodrigues, qui était glorieux de l'avoir été lui-même par l'inspiration directe de Saint-Simon.

Au 1er janvier 1832, *le Globe*, sans perdre ses

anciennes formules : — *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres,* — *les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; le Globe* ajouta à son titre ces deux épigraphes : APPEL AUX FEMMES — ORGANISATION PACIFIQUE DES TRAVAILLEURS. C'était l'annonce des travaux apostoliques qui devaient signaler particulièrement l'ère nouvelle, conçue et dirigée par Enfantin.

Mais le journal de la religion saint-simonienne avait éprouvé plus qu'une simple modification à son frontispice. Sa rédaction avait pris un caractère pacifique tellement accentué que deux des prédicateurs, restés attachés à Enfantin, Transon et Laurent, crurent y trouver la glorification du système de la paix à tout prix qu'ils avaient toujours combattu. Transon écrivit à ce sujet, au chef suprême, une lettre qui constate bien l'indépendance d'esprit et d'allure que la hiérarchie saint-simonienne, si légèrement accusée d'anéantir l'individualité, comme dans les anciennes théocraties, laissait aux disciples même les plus fervents, jaloux de maintenir leur libre pensée dans les limites de la dignité personnelle.

« Mon père, disait Transon, vous êtes fatigué de nous entendre, Laurent et moi, critiquer ce qui se fait dans la doctrine ; je vous assure que, pour ma part, je suis très-fatigué d'un tel rôle, et si vous ne pouvez pas marcher quand vos fils vous poursuivent de leurs doléances, croyez bien que je ne pourrais pas non plus tenir longtemps une pareille vie, et que les dix jours qui viennent de s'écouler m'ont usé plus que n'auraient pu faire six mois d'un travail assidu et utile.

» Mais puisqu'il faut que chacun affirme et se pose, je vais aussi me poser et affirmer.

» La raison de ma puissance, comme orateur, c'est que j'ai le don de sentir et d'exprimer ce qui convient *à tous*. D'où il résulte pour moi, c'est-à-dire de la volonté de Dieu (*puisque nul de nous n'est hors de lui*) ; d'où il résulte pour moi *le besoin* de m'inspirer du mouvement social et le *droit* de me mêler à l'action politique de la doctrine.

» Le mouvement social et l'action politique de la doctrine sur le monde extérieur se manifestent par la prédication et par *le Globe*. Si la prédication est plus brillante, l'action du *Globe*, étant plus continue et plus étendue, a plus de puissance.

« Jusqu'à présent on a cru que ces deux manifes-

tations de la doctrine pouvaient se produire par des hommes tout différents de caractère et d'habitudes. Je déclare que c'est une grave erreur.

» Ceci n'est pas pour vous demander la permission d'écrire des articles au *Globe*, c'est pour vous en demander la direction, car nous, nous ne pouvons pas juxtaposer notre action ou la subordonner à ceux dont la manière de sentir est toute différente de la nôtre.

» Je vous demande, pour moi et pour Laurent, la direction du *Globe*, afin que nous puissions prêcher[1]; afin de ne pas avoir à user notre vie à modifier l'écriture de la doctrine.....

» Voici, d'ailleurs, comment nous entendons, nous, *le Globe* de 1832.

» La pensée unitaire et suprême de notre politique ce sera, selon votre propre inspiration, de provoquer directement l'avénement social et l'organisation de l'industrie.

» Mais, au lieu que d'autres n'ont su entrer dans cette voie qu'en compromettant le fruit des tra-

1. Transon avait parlé, le 1er janvier, sur l'affranchissement des femmes. Le compte rendu de son discours était accompagné de la mention des applaudissements qui avaient souvent interrompu l'orateur. Transon avait lu ensuite un écrit de Fourier, renfermant des vues très-avancées sur la même question.

vaux antérieurs de la doctrine, je veux dire en parlant un langage qui a repoussé les libéraux qui commençaient à nous comprendre et à nous suivre, sans attirer, comme ils en avaient la prétention, les hommes du *juste-milieu*, nous saurons nous faire entendre et aimer à la fois des uns et des autres.

» Nous saurons nous faire entendre du juste-milieu parce que nous prêcherons la paix, surtout parce que nous ferons ressortir ce qu'il y a de bon dans ce parti, sans lui adresser naïvement de si méchants compliments, comme de le glorifier de cette abnégation d'un nouveau genre qui lui a fait acheter la paix au prix de la Pologne et du crédit de la France. — Et prêchant la paix, nous serons pourtant compris des plus ardents libéraux, parce que nous saurons faire voir *en même temps* comment l'organisation de l'industrie produira naturellement ce que les hommes généreux, mais ignorant de Saint-Simon, espèrent encore, au dehors et au dedans, de l'emploi des moyens violents.

» Je n'ajoute plus qu'un mot relativement au personnel. Je voudrais que Flachat nous fût associé. C'est l'homme qui a le plus étudié et pratiqué l'industrie de toute la doctrine; il serait indispensable pour compléter la direction du journal dans la voie nouvelle. »

Cette lettre était suivie d'un *post-scriptum* dans lequel Laurent déclarait adhérer à la démarche de Transon. Les explications verbales qui vinrent ensuite ne pouvant rien changer à la direction politique qu'Enfantin avait jugé nécessaire d'imprimer au *Globe*, par Michel Chevalier et Olinde Rodrigues, Transon marqua sa retraite par la publication d'un opuscule qu'il terminait ainsi :

« Songez-y ! vous avez en vos mains tout le fruit des travaux de Saint-Simon et des œuvres qui depuis six ans ont été accomplies en son nom. L'usage que vous allez faire de la puissance que tous ces travaux vous ont acquise donnera au monde la mesure de votre force et caractérisera la nature de l'œuvre qui vous était personnellement réservée. Si, pouvant réaliser l'association, vous cherchiez seulement à augmenter votre influence sur les discussions politiques en proclamant des principes très-larges, à la vérité, mais sur la pratique desquels vous seriez impuissants, votre œuvre assurément serait encore utile, mais purement transitoire, et il ne faudrait plus prétendre à opérer une transformation radicale dans l'humanité.

» Pour moi, s'il en doit être ainsi, je ne cesserai pas de vous rendre grâce de la foi que vous m'avez

donnée dans l'avenir et de l'énergie que vous m'avez inspirée ; mais tout en regrettant de ne plus vivre au milieu de cette famille saint-simonienne, où j'espérais être heureux, je ferai mes efforts pour m'unir à ceux qui sentiront comme moi, dans toute sa grandeur, l'œuvre qui est à faire. »

Laurent, de son côté, adressa au Père Enfantin la lettre suivante :

« Depuis ma dernière prédication, *le Globe* ayant manifesté, autrement que je ne les avais sentis et désirés, le caractère et la tendance du mouvement qui s'est opéré dans la société saint-simonienne, la même puissance de conviction qui me retenait auprès de vous, me dit aujourd'hui que ma mission est ailleurs, et c'est pour rester fidèle à cette maxime du maître, qui place chacun selon sa *vocation*, que je vais défendre désormais la cause de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, là où nul dissentiment ne viendra arrêter mon zèle et condamner mon dévouement à l'oisiveté.

» En me retirant de la hiérarchie dont vous êtes le chef, je suis loin de céder à l'influence des clameurs dont quelques hommes, d'ailleurs fort honorables, se sont faits les échos avec trop de com-

plaisance ou de légèreté. Plus que jamais j'admire votre intrépidité apostolique et reconnais la haute moralité de vos *intentions ;* plus que jamais je tiens à l'affection dont vous m'avez donné tant de preuves ; vous serez toujours pour moi l'homme auprès duquel, dans toutes les circonstances de ma vie, je viendrai de préférence chercher des inspirations et des conseils. Mais, quelle que soit la force du lien qui m'attache à vous, et malgré le sentiment de votre supériorité, je n'oublie pas que jamais vous n'avez prétendu, vous, à l'*infaillibilité*, et que je n'ai jamais renoncé, moi, à *l'indépendance* de ma pensée. Or, votre marche actuelle, en ce qui touche à la politique *pratique*, ne pouvant plus déterminer la foi pleine et entière et l'adhésion complète sans laquelle il ne peut exister de véritable communion, je sens, quoi qu'il m'en coûte, qu'il ne m'est plus possible d'obéir à votre direction que naguère je me disais si heureux de suivre.

» Si j'ai appris, à vos côtés, à apprécier, avec plus de maturité et de calme, les vices de notre organisation sociale et à rendre ma sympathie pour les classes laborieuses et souffrantes moins hostile aux classes oisives, je n'en suis pas encore à cette espèce d'*impartialité anticipée* qui explique

froidement ou justifie même, par leur raison d'existence, comme s'ils appartenaient déjà au domaine de l'histoire, les abus et les priviléges que j'éprouve, moi, le besoin de combattre, sinon avec amertume, du moins avec énergie, tant que, profondément enracinés et opiniâtrément défendus, ils règnent et pèsent sur la société. Ainsi, sans perdre de vue le but immense que vous me montrez dans le lointain, à travers quelques nuages que l'avenir dissipera sans doute, je vais m'efforcer d'utiliser mon zèle pour le progrès et le bien-être du peuple, en m'associant aux hommes généreux qui, pressés comme moi d'assister au spectacle de la prospérité contemporaine, réclameront ou réaliseront des améliorations *politiques*, tandis que vous poursuivrez votre œuvre *religieuse* dans une voie où les nœuds les plus puissants ne sauraient me retenir, quand je prévois, qu'arrêté sans cesse par l'ébranlement de ma conviction, je ne pourrais plus marcher, comme autrefois, *dans ma force et dans ma liberté.* »

Ainsi, les nouveaux dissidents gardaient leur foi saint-simonienne, persistaient à reconnaître la supériorité d'Enfantin, et admiraient plus que jamais son intrépidité apostolique, tout en s'éloignant

de lui par des considérations d'ordre transitoire. Enfantin, en effet, était plus que jamais résolu à *caractériser*, comme le disait Transon, *la nature de l'œuvre qui lui était personnellement réservée*, L'APPEL AUX FEMMES. Sans retirer la parole qu'il avait répétée tant de fois, qu'il ne faisait pas de sa théorie sur ce point un article de foi, une loi définitive, mais seulement un terme, entre lequel et la morale chrétienne viendrait se placer la révélation déterminante de la femme, il s'appliqua héroïquement, à travers la boue qu'on lui jetait au visage, à graver le plus profondément possible, sur la pierre d'attente qu'il ajoutait à l'édifice saint-simonien, le plan tout entier du nouveau monde moral qu'il avait conçu, et dont il déclarait ne vouloir et ne pouvoir être encore que le prophète. Car, ne l'oublions pas, il s'attacha fortement à maintenir dans la pratique, pour lui et pour ses disciples, l'obligation de considérer, pendant cette phase de l'apostolat, toute infraction à la morale existante comme un outrage à l'annonciateur de la morale future. Le mot de Rodrigues, proclamant Enfantin l'homme le plus moral de son siècle, pour la sincérité, le désintéressement et l'intention religieuse de ses conceptions doctrinales, y compris ses aventureuses théories, était donc vrai ; il ex-

primait une pensée commune à tous ceux qui, au dedans et au dehors, connaissaient bien le chef suprême de la doctrine, et dont le jugement échappait à l'influence suspecte des griefs particuliers et de l'irritation personnelle. Ce mot n'était d'ailleurs que le corollaire de celui de Bazard lui-même, disant affectueusement à Enfantin, le lendemain des grandes crises, en présence de Fournel qui l'a rapporté : « Je vous connais maintenant et vous rends justice[1] » (IV, 157).

Mais sans passer de l'idée à l'action, sans chercher à faire de la conjecture une réalité, Enfantin écrivait et parlait, ou faisait parler et écrire, de manière à ce que personne, dans la famille et dans le public, ne pût se méprendre sur la nature et la portée de sa pensée sur l'avenir social de la femme. Sous son inspiration, Duveyrier aborda cette délicate question, dans *le Globe*, et publia entre autres un article (12 janvier) dont la hardiesse valut au chef suprême ce billet de sa mère.

1. Aux souvenirs des hommes qui vécurent, à cette époque, dans l'intimité d'Enfantin, et qui purent rendre hommage à sa haute moralité, l'histoire ajoutera un jour les témoignages irrécusables que renferment les archives saint-simoniennes, dont une partie doit rester secrète pendant trente ans, d'après les dernières volontés d'Enfantin.

« L'article de Duveyrier est bon. Cette brutalité est opportune, chacun fera son examen de conscience. Les plus coupables ne seront pas ceux qui diront leur *meâ culpâ*. Je serais bien aise de savoir ce qui se dira dans le monde, et quelles seront les plaisanteries de *Figaro* et consorts. Mais, dis-tu, la riposte sera de main de maître; je l'espère bien ainsi, pourvu que la machine à vapeur soit toujours dirigée par des bras qui ne laissent pas sans aliments le navire. Vogue, voguez tous, et bravez les tempêtes, et que Dieu vous donne les forces pour arriver au port. Ainsi soit-il ! »

Cette excitation maternelle, sortie de la plume d'une femme si longtemps effrayée de l'audace novatrice de son fils, devait remplir de joie, de confiance et d'espoir, l'âme d'Enfantin. « Il faut que j'aie bien sondé, pouvait-il se dire, bien senti, bien caractérisé la plaie sociale qu'engendrent l'assujettissement de la femme à l'homme et le rigorisme spiritualiste de l'ancienne théologie, à l'égard des aspirations les plus ardentes de la nature humaine, pour que la femme que je chéris et vénère le plus, entre toutes les femmes, au lieu de s'indigner, de me bouder, de trembler pour moi, comme autrefois, en soit venue à m'applaudir et à me stimuler. »

Enfantin n'avait pas besoin du reste d'être aiguillonné dans la direction spéciale qu'il donnait, en ce moment, à l'enseignement saint-simonien. Il écrivait à ses missionnaires dans l'Alsace, Ollivier et Léon Simon, qui lui avaient parlé d'une dame qu'ils étaient en train de convertir.

« Quant à mademoiselle Schwalzigang, je suis fâché si la conversation dernière avec elle lui a laissé ignorer la vérité sur les théories. C'est mal, et *maladroit*. Mal, puisqu'elle souffrira lorsqu'elle apprendra, par des bouches moins puissantes que les vôtres, la vérité....; *maladroit*, parce qu'elle l'apprendra très-prochainement et très-certainement.—Au contraire, en général, allez droit au but, ne craignez pas (je parle pour les conversations individuelles et non pour ce qui est public) de dire rondement ce que j'ai fait, et dans quelle intention j'ai exprimé ainsi l'appel. Nous avons peu besoin de *mazettes*, ni même des forts qui ne sentiront pas immédiatement la grandeur de l'appel; leur tour viendra plus tard.

» Adieu mes enfants. »

Ce qu'il demandait à ses disciples, l'apôtre suprême se l'imposait à lui-même, sa correspondance en fait foi. Madame W........ ayant perdu,

vers ce temps-là, son jeune et unique enfant, et s'étant adressée, pour épancher et soulager sa douleur, au Père suprême des saint-simoniens, qui l'avait soutenue dans un deuil plus grand, Enfantin répondit à cette triste communication par une lettre, dans laquelle *il dit rondement* ce qu'il faisait alors, et dans quelle intention il avait résolu son appel solennel aux femmes. Voici le premier paragraphe de cette lettre :

« Ma chère enfant, je t'ai écrit tellement à la hâte quand j'ai reçu ta triste lettre, et j'étais si pressé de t'envoyer Caroline, que je ne veux pas dormir ce soir avant de causer avec toi. Tu es vraiment ma fille, puisque ta douleur m'est si sensible, tu es ma fille, puisque, malgré l'éloignement où nous sommes restés depuis longtemps, tu viens à moi dès que tu souffres. Je t'ai écrit il y a quelques jours dans une lettre d'Aglaé. Je t'ai annoncé qu'on dirait bientôt de nous que nous sommes immoraux, que nous venons enlever les fils et surtout les *filles* des riches familles; que nous avons des principes infâmes, que nous voulons réaliser pour les femmes un monde horrible, affreux; et ce sont précisément ceux qui, dans ce monde, vivent de la manière la plus désordonnée et la plus frauduleuse

qui diront tout cela de nous. Nous qui venons, avec notre foi inébranlable, sauver les hommes et les femmes de deux plaies effrayantes, *l'adultère* et la *prostitution*, on dira que nous venons fonder le libertinage et l'orgie, et ce seront surtout l'*adultère* et le *libertin* qui parleront ainsi de nous. Oh! alors, il sera temps, pour les femmes de courage, pour les cœurs généreux, de se montrer et de parler; il sera temps pour ceux qui m'aiment et qui sentent la vérité et la sainteté de ma mission dans l'amour que je leur ai témoigné, il sera temps pour eux de dire au monde qui je suis. Élisa, tu y seras; j'ai voulu jusqu'ici ne pas chercher le mot de cette mystérieuse et cruelle énigme qui t'avait donné un PÈRE le jour même où tu perdais un *époux;* qui t'avait envoyé un *guide* au moment où tu perdais un *soutien;* je ne l'ai pas cherché, ou plutôt je ne l'ai pas révélé, car le premier jour que je te vis, je sentis que j'avais en toi une véritable FILLE, et malgré l'entourage que j'avais ici et qui ne t'*aimait* pas, malgré celui que tu avais chez toi et qui ne m'*aimait* pas, tu es restée liée à ton père, et je ne t'ai pas manqué. Dans ce vieux monde qui tombe d'égoïsme, on sait à peine ce que sont les liens de la famille, du sang, et ce qu'on ignore complétement, c'est ce sentiment nouveau que nous appor-

tons, et qui fait que je t'aime autant que si tu étais la fille de ma chair et de mon sang ; que je t'aime autant que j'aimais Félix et Eugène Rodrigues, autant que j'aime Transon et d'Eichthal. »

Cette lettre sera publiée intégralement dans la correspondance d'Enfantin, qui en a expliqué la cause occasionnelle et indiqué sommairement le but et la portée, dans la note suivante :

« Cette lettre est une très-bonne exposition des théories.

» Élisa m'avait écrit qu'elle venait de perdre son fils, il y avait un an juste qu'elle avait perdu Félix. J'étais pressé de la mettre au courant de nos idées, et je saisis avec empressement cette circonstance, certain que, quel que fût le résultat de ma lettre, elle produirait une diversion vive à sa douleur de mère. J'avais d'ailleurs fait auprès d'elle tout ce qu'il avait fallu faire pendant cette année de deuil, pour que sa position fût moins pénible, pour que sa tête et son cœur fussent occupés, pour qu'elle échappât ainsi à toutes les influences qui auraient pu, dans ses moments d'ennui et de tristesse, disposer, contre son désir même, de son avenir; en un mot, je lui avais donné tout ce que je pouvais donner à une femme qui ne serait pas

assez forte pour nous comprendre, et suivre notre œuvre religieuse; je devais donc m'assurer positivement de ce qu'elle valait.

« Le surlendemain je reçus la lettre de Laglandière (de madame V.....); il était venu la veille à une de nos grandes soirées de musique, et il avait reçu de moi, dans ma chambre, une assez verte leçon, sur quelques plaisanteries aimables qu'il se permettait en discutant avec moi les théories. Je lui avais fait faire un retour sur ses amis, sur lui-même, qui avait été assez directement à son adresse. » (Sainte-Pélagie, 7 janvier 1833.)

Plus Enfantin et ses fidèles coopérateurs redoublaient de zèle et de vigueur, plus la malveillance inintelligente ou perfide s'acharnait contre les propagateurs de la foi nouvelle. Le plus mordant des petits journaux de l'époque, *le Figaro*, avait inséré un article fort injurieux, non signé, contre les saint-simoniens. *Le Globe* ayant signalé cette attaque anonyme comme déloyale, *le Figaro* avait répliqué par ces quelques lignes :

« *Le Globe* nous a accusés de lui adresser des injures anonymes. D'abord l'absence de noms au bas de nos articles ne constitue pas plus un profond secret que la signature dont *le Globe* a revêtu sa

plainte collective. Ensuite les rédacteurs du *Globe* savent qu'ils trouveront toujours ici les noms individuellement responsables qu'il leur plaira de venir chercher. En attendant, nous nous engageons à formuler contre le saint-simonisme des allégations sérieuses. Se moquer de la religion d'hier nous avait semblé jusqu'ici la plus charitable des attaques. Nous allons passer des dieux, qui sont ingrats, aux apôtres qui seraient cupides ; du simonisme à la simonie. »

A cette nouvelle insulte, où l'aigreur dédaigneuse dégénérait en calomnie ; à cette bravade, toujours sans nom d'auteur, qui semblait rendre les soldats de la pensée justiciables des maîtres d'armes, le directeur du *Globe*, Michel Chevalier, riposta par la lettre qui suit, adressée à M. de Latouche, rédacteur en chef du *Figaro :*

« Monsieur,

» *Le Figaro* a répondu, hier matin, à l'avis que je lui avais adressé le 5; sa réponse est anonyme comme l'avaient été ses injures. Il offre de nous désigner à son domicile les noms des personnes qui nous attaquent. Ce n'est pas là ce qu'il nous faut. Tout homme qui en signale d'autres à l'ani-

madversion de la société doit livrer son propre nom au public en garantie de ses accusations. Si la dignité humaine, si la moralité étaient compatibles avec les imputations ténébreuses, avec les dénonciations anonymes, quelle serait donc l'explication de l'anathème qui pèse sur les agents de police? La liberté de la presse a une valeur sociale immense, à la condition expresse que la publicité sera entière et qu'elle comprendra aussi bien la personne de l'accusateur que l'accusation elle-même. S'il y avait des écrivains dont la vie ne pût supporter ainsi la lumière du jour, ils s'abstiendraient : la morale publique ne pourrait qu'y gagner. La mission de la presse est d'enseigner le public, de le moraliser. Je crois qu'il y a parmi les journalistes actuels peu d'hommes que leur conduite rende indignes de ce noble mandat; mais enfin, s'il s'en trouvait, ce seraient des usurpateurs dont la prompte abdication serait une nécessité. A chacun selon sa capacité et ses mérites. Les dénonciations et les poursuites anonymes par la voie de la presse seraient l'inquisition ressuscitée. Il ne peut plus y avoir de *Sainte-Hermandad*, ni de conseil des dix, ni de tribunal secret, à quel titre que ce soit. Il ne doit plus y avoir de Basile, même sous la veste de *Figaro*. La société a repoussé la

tyrannie des baïonnettes, ce n'est pas pour laisser s'établir celle des plumes trempées dans le fiel.

» Après avoir décliné son refus non motivé de signature, *le Figaro* répète contre nous les insinuations les plus odieuses. Je les publierai en entier demain matin dans *le Globe*, ainsi que je l'ai déjà fait pour les injures du *Constitutionnel*, et j'y répondrai très-brièvement.

» L'obscurité de mon nom vous inspire presque du dédain. Il est vrai, Monsieur, je n'ai point d'antécédents littéraires; je n'ai fait ni vaudevilles ni scènes historiques; je n'ai eu, à aucun théâtre, de succès ni de demi-succès. Ancien élève de l'École polytechnique, il y a un an environ j'étais ingénieur des mines du département du Nord. Plus expert en matière de charbons, de chemins de fer et d'usines, qu'en matière de journal, quoique fort jeune, (je n'avais pas vingt-cinq ans), j'avais su déjà, par plusieurs travaux de quelque étendue, me concilier l'estime de beaucoup d'hommes habiles qui me précédaient dans la carrière des travaux publics. Appelé par le chef actuel de la société saint-simonienne, par celui qu'avec bonheur je nomme mon Père, à prendre part à la rédaction du *Globe*, je n'hésitai pas cinq minutes, ceci est à la lettre; je renonçai à une place honorable acquise par plus

de six années d'études et de pénibles travaux, (de 1823, époque de mon entrée à l'École polytechnique, à 1830) ; je quittai une carrière où mon début m'assurait un bel avenir, et je me rendis à Paris. Là, pendant un an, seul ou presque seul, j'ai rédigé *le Globe*, sous l'inspiration des chefs de la société saint-simonienne. J'ai ainsi contribué, pour ma part, à la transformation qu'ont subie la presse de Paris et celle des départements, par l'influence du saint-simonisme. Cette part d'action, je vous avoue, Monsieur, qu'il n'y a guère d'œuvres littéraires de ces jours-ci contre lesquelles je serais disposé à la troquer. Pendant un an, malgré les difficultés sans nombre qui ont entouré les premiers pas du saint-simonisme, malgré l'incertitude de nos ressources financières, incertitude qui a été telle il y a quelques mois, en août, septembre et octobre, que nous avons souvent imprimé *le Globe*, le soir, sans savoir comment le lendemain matin nous payerions les frais de poste ; que nous nous sommes quelquefois levés de table le soir, entendez bien ceci, sans savoir positivement si le lendemain nous aurions crédit chez le boulanger ; pendant un an, ma foi dans l'avenir du saint-simonisme et dans les hommes qui ont été et sont nos chefs, nos Pères, n'a pas un instant chancelé; mon ardeur ne s'est

pas un instant ralentie. Voilà qui je suis, Monsieur, voilà ce que nous sommes tous, voilà ce que nous ont appris à être, par leur exemple et par leurs leçons, les hommes qui ont gouverné et gouvernent la société saint-simonienne. Parmi les nombreuses célébrités du jour, aussi bien littéraires que politiques, il y en a fort peu dont la force morale, le désintéressement et l'activité eussent résisté à cette rude épreuve. Il n'en faut pas davantage pour m'autoriser à me constituer, vis-à-vis d'elles, en position de juge, et à les moraliser, lorsque je les vois manquer à ce qu'elles doivent à la société et à elles-mêmes......

» Ce n'est pas la première fois que des libérateurs méconnus ont été obligés de se défendre des atteintes de ceux-là mêmes qu'ils venaient sauver entre tous. Mais les artistes doivent ouvrir les yeux. Il importe que leur méprise ait un terme : plus longtemps prolongée, ce serait une ingratitude funeste. Voyez donc l'emploi que vous et vos amis avez à faire de votre talent. Perdrez-vous votre temps à susciter des obstacles à des hommes pleins d'une foi contre laquelle aucun obstacle ne prévaudra ; à outrager, vous, hommes d'art, des hommes qui préparent le règne pacifique et radieux des arts, de l'industrie et de la science, et qui dérou-

lent péniblement le linceul dans lequel sont aujourd'hui entortillés les artistes? ou bien vous déciderez-vous à combiner votre action spéciale avec leur action générale, en vous consacrant à flétrir les préjugés étroits, les ambitions mesquines, la cupidité, la fraude, l'immoralité, l'exploitation de la femme; legs dégradant qu'un passé a laissé agonisant au XIXe siècle?

» Jusqu'ici vous avez eu de l'esprit à la façon du prolétaire éloquent de l'ancien régime, condamné par le hasard de la naissance à n'être qu'un instrument des plaisirs de son *maître;* ayez-en désormais comme le prolétaire de 1830, qui veut s'affranchir de cet avilissant patronage, et qui, par sa moralité, s'est rendu digne de l'émancipation. »

Cette réponse était digne d'un apôtre, à qui l'injustice des détracteurs et les entraînements de la polémique n'avaient pu faire perdre le sentiment des devoirs et de la grandeur de sa mission sociale et religieuse.

Mais aux attaques des gens d'esprit, trop disposés aux malices quotidiennes, vint bientôt s'ajouter une demande en rectification, pleine d'aigreur, formulée par un écrivain sérieux, homme de savoir, penseur profond, grandi sous l'aile même de

Saint-Simon, Auguste Comte. Nous reproduisons ici textuellement la réclamation de ce savant philosophe, ainsi que la réponse dont elle fut accompagnée dans *le Globe*. Ce sont pièces importantes pour l'histoire du saint-simonisme.

« *A Monsieur le Directeur du* Globe.

» Monsieur,

» Il est tellement désagréable de prendre la plume pour entretenir le public de considérations personnelles, au lieu de l'occuper d'idées seulement susceptibles de l'intéresser, que j'ai d'abord hésité à réclamer contre l'article qui me concerne dans *le Globe* du mardi 3 janvier 1832. Cependant, après une telle provocation, je crois devoir surmonter cette juste répugnance, et je ne puis me dispenser de relever les expressions fort inconvenantes que vous avez employées à mon égard, sans en avoir probablement senti toute la portée, quand vous avez parlé de ma prétendue *séparation* de la société saint-simonienne.

» Comme vous étiez, je crois, encore occupé de faire vos études, à l'époque des événements auxquels votre article se rapporte, il n'est pas étonnant, Monsieur, que vous n'en ayez point une connaissance exacte. Si vous vous en étiez informé avec

plus de soin, vous auriez été convaincu que je n'ai jamais fait partie, sous aucun rapport, de l'association saint-simonienne, et vous vous seriez sans doute dispensé d'expliquer pourquoi je m'en serais *séparé*.

» J'ai eu, Monsieur, pendant plusieurs années, avec M. de Saint-Simon, une liaison très-intime, fort antérieure à celle qu'ont pu avoir avec lui aucun des chefs de votre société. Mais cette relation avait entièrement cessé environ deux ans avant la mort de ce philosophe, et, par conséquent, à une époque où il n'était pas encore question, le moins du monde, de saint-simoniens. Je dois d'ailleurs vous faire observer que M. de Saint-Simon n'avait point encore adopté la couleur théologique, et que notre rupture doit même être attribuée, en partie, à ce que je commençais à apercevoir, en lui, une tendance religieuse profondément incompatible avec la direction philosophique qui m'est propre.

» Depuis la mort de M. de Saint-Simon, j'ai inséré dans *le Producteur*, pendant les deux derniers mois de 1825 et les trois premiers mois de 1826, six articles destinés à faciliter au public l'intelligence de mes idées fondamentales sur la refonte des théories sociales. J'ai consenti à publier, par cette voie, quelques articles portant ma signature,

comme j'eusse pu le faire dans *la Revue encyclopédique*, ou dans tout autre recueil, dont la direction politique n'eût pas été radicalement opposée à la mienne; j'ai d'ailleurs cessé toute insertion, aussitôt que je me suis aperçu que les éditeurs de ce journal tournaient aux idées religieuses, dont il n'avait d'abord été nullement question. Du reste, même pendant le court intervalle de cette sorte de coopération, je n'ai jamais assisté *une seule fois* aux réunions régulières ou irrégulières des rédacteurs de ce recueil, qui me sont presque tous absolument inconnus. Mes rapports avec *le Producteur* étaient donc purement littéraires; et je les avais dès l'origine tellement simplifiés, même sous ce point de vue, que je me suis toujours borné à adresser mes articles au rédacteur général (M. Cerclet), qui eût pu refuser de les publier, mais que je n'avais nullement autorisé à y introduire la moindre modification, et qui, de fait, les a tous textuellement insérés. D'après ces renseignements, vous serez sans doute disposé, Monsieur, à préjuger, dès à présent, la légèreté de la singulière explication que vous avez donnée de faits qui n'ont jamais existé. Quoique plus jeune que les chefs de votre secte, mes travaux et mes écrits ont été très-antérieurs aux leurs. La première émission du commencement de mon *Système*

de politique positive, dont mes articles du *Producteur* ne sont que le développement partiel, date de 1822 (j'avais alors vingt-quatre ans) ; un second degré de publicité a été donné à cet ouvrage au commencement de 1824, près de deux ans avant l'apparition du *Producteur*. Comme je n'ai jamais varié, le moins du monde, de la direction philosophique que j'avais dès lors nettement caractérisée, et dont la publication de mon *Cours de philosophie positive*, commencé en 1830, n'est qu'une plus ample et plus générale manifestation, il serait difficile de concevoir que j'eusse jamais pu rien devoir aux travaux des *pères* saint-simoniens, qui affectent peu d'ailleurs, ce me semble, une telle prétention. Il est, au contraire, très-certain que l'influence de ma parole ou de mes écrits a contribué, dans l'origine, à l'éducation philosophique et politique de vos chefs actuels ; ce dont je suis du reste fort loin de me plaindre, en regrettant seulement qu'ils n'en aient pas mieux profité. Mais quoi qu'il en soit, Monsieur, j'ai lieu de m'étonner d'avoir été confondu, dans votre Exposé, avec les personnes qui, ayant commencé leur carrière philosophique au sein de votre société, et sous les inspirations de ses chefs, ont cru devoir plus tard s'en séparer ; ce que je regarde d'ail-

leurs comme une grande preuve de bon sens.

» Par suite des mêmes considérations, il me paraît peu facile de comprendre comment j'aurais pu, selon vos doctorales expressions, *rester en arrière dans la marche du saint-simonisme, faute d'en pouvoir suivre le progrès*. Entré, avant vos *pères suprêmes* ou *non suprêmes*, dans la carrière philosophique, et y ayant marché sans interruption dans une direction invariable, je ne pourrais me trouver maintenant à l'arrière que par suite d'une infériorité intellectuelle bien prononcée. Or, quoique vos chefs se soient hardiment *posés* comme les hommes les plus capables de France, et même du monde entier, je ne sache pas qu'ils soient encore allés jusqu'à penser qu'une telle prétention pût devenir un article de foi ailleurs que parmi leurs dévots. Je crois donc que, s'ils eussent été consultés à l'avance, ils n'auraient nullement ratifié les termes que vous avez employés à mon égard. Ils savent parfaitement que je n'ai jamais hésité, à aucune époque, à regarder et à proclamer hautement l'influence des idées religieuses, même supposées strictement et constamment réduites à leur moindre développement, comme étant aujourd'hui, chez les peuples les plus avancés, le principal obstacle aux grands projets de l'intelligence humaine et aux

perfectionnements généraux de l'organisation sociale. La voie scientifique dans laquelle j'ai toujours marché, depuis que j'ai commencé à penser, les travaux que je poursuis obstinément pour élever les théories sociales au rang des sciences physiques, sont évidemment en opposition radicale et absolue avec toute espèce de tendance religieuse ou métaphysique. Ainsi, le public éclairé comprendra difficilement, Monsieur, comment j'aurais pu rester en arrière dans une direction qui n'a jamais été la mienne, et que j'ai toujours regardée comme essentiellement rétrograde. Si vos supérieurs, après avoir suivi, pendant quelque temps, la direction positive qu'ils n'ont d'ailleurs jamais bien comprise, faute d'avoir fait les études préliminaires convenables, ont jugé à propos d'en prendre une autre entièrement opposée, ils ont sans doute cru bien faire; mais je ne puis m'empêcher de trouver fort singulier que ce soit, en leur nom, que vous parliez à mon égard de déviation et de ralentissement. Soyez persuadé, Monsieur, que tous les observateurs impartiaux et compétents seraient choqués de cet étrange renversement de rôles, s'ils pouvaient prendre quelque intérêt à un tel débat.

» Il est possible, Monsieur, que ma persistance invariable dans la voie philosophique que j'ai sui-

vie dès mes premiers travaux, passe dans votre esprit pour une sorte de répugnance aveugle à toute innovation, quoique vous fussiez certes le premier à m'adresser un tel reproche. Mais quand même je ne serais pas profondément convaincu que la direction positive est la seule qui puisse aujourd'hui nous conduire à une vraie et définitive rénovation des théories sociales, et par suite des institutions politiques, j'aurais de la peine à comprendre qu'on exécutât jamais rien d'important, en changeant tous les deux ou trois ans ses conceptions principales. Du reste, vous conviendrez, Monsieur, que si je me suis trompé dans la direction générale de ma philosophie, je n'ai pas choisi du moins celle qui se prête le plus commodément à l'infériorité et à la paresse de l'intelligence. Au lieu des longues et difficiles études préliminaires, sur toutes les branches fondamentales de la philosophie naturelle, qu'impose absolument ma manière de procéder en science sociale; au lieu des méditations pénibles et des recherches profondes qu'elle exige continuellement sur les lois des phénomènes politiques (les plus compliqués), il est beaucoup plus simple et plus expéditif de se livrer à de vagues utopies, dans lesquelles aucune condition scientifique ne vient arrêter l'essor d'une imagination

enchaînée. Il est surtout très-attrayant, je l'avoue, pour ceux qui visent à la quantité des suffrages beaucoup plus qu'à leur qualité, après avoir adhéré à trois ou quatre épigraphes sacramentelles, et sans prendre d'autre peine que celle de composer quelques verbeuses homélies, de se trouver tout à coup un grand homme, du moins momentanément, aux yeux d'un cercle assez nombreux, par lequel d'ailleurs on a l'avantage d'être vénéré comme un modèle de vertu. Ajoutez que la voie saint-simonienne conduit à la fortune, et la mienne à la misère, et vous aurez achevé de démontrer que j'ai suivi une fort mauvaise direction. Cependant, Monsieur, je suis tellement obstiné que je ne voudrais pas en changer, quoique je sois assez jeune pour pouvoir le faire avantageusement. L'estime et la sympathie d'un très-petit nombre d'esprits éminents, juges compétents de mes travaux, telle est la seule grande récompense que se soit jamais proposée mon ambition, trop modeste ou trop élevée, comme vous croirez devoir l'entendre.

» Votre société n'a point encore, à ce que l'on m'apprend, arrêté les bases de sa nouvelle morale; j'espère cependant, Monsieur, que vous conformant, par provision du moins, aux vieilles règles de la moralité littéraire, vous voudrez bien insérer

textuellement, dans le plus prochain numéro du *Globe,* ma réponse à l'attaque inconsidérée que vous vous êtes permise envers moi ; je désire qu'elle ait sur vous assez d'influence pour vous empêcher désormais de me mêler en rien dans aucune histoire de la secte saint-simonienne, à laquelle j'ai le droit d'exiger qu'on me regarde comme ayant toujours été absolument étranger. Quand vous croirez devoir seulement vous livrer à une critique quelconque de ma philosophie, je garderai le plus profond silence, parce qu'elle est effectivement tombée, par le fait de la publicité, dans le domaine des journalistes disposés à la juger ; mais il ne saurait en être de même lorsqu'il s'agit d'assertions erronées, relatives à ma personne, et qu'il m'importait beaucoup de démentir.

» Je dois vous prier, Monsieur, de vouloir bien excuser la longueur de cette lettre. Mais vous reconnaîtrez sans doute que s'il est aisé de présenter en deux lignes toute la position d'un écrivain sous un point de vue absolument faux, la rectification ne peut jamais être aussi concise.

» J'ai l'honneur d'être, etc.,

» A. COMTE,

» Ancien élève de l'École polytechnique.

» Paris, 5 janvier.

» *P.-S.* Je dois vous prévenir, Monsieur, que, dans le cas où l'insertion exacte de cette lettre dans votre journal me serait refusée, j'aurais recours, quoique avec le plus grand regret, à la publicité des autres journaux. »

Réponse du directeur du Globe *à M. A. Comte :*

« Monsieur,

» Conformément à votre demande, j'insérerai en entier dans *le Globe* la longue lettre que vous m'adressez en réponse aux quatre lignes qui vous concernent dans *le Globe* du 3 janvier ; car tous les hommes qui ont été honorés de l'amitié et des bienfaits de notre maître, lors même qu'ils ont été ingrats envers lui, ont des droits à notre bienveillance.

» Je n'examinerai pas ici toutes les questions que soulève votre lettre. Je ne m'arrêterai pas à discuter vos réflexions et vos sarcasmes contre la religion saint-simonienne, contre nos chefs et surtout contre notre organisation hiérarchique : il est tout simple que vous la jugiez de travers, puisque vous n'êtes pas en position de la sentir. Vous qui n'avez ni supérieur, ni égal, ni inférieur, que vous

aimiez tendrement et dont vous soyez tendrement aimé, vous devez en effet ne sentir nullement ce qu'il y a de fécondité et de douceur, ce qu'il y a de sacré de père à fils, de frère à frère et de fils à père, qui nous lie les uns aux autres. Vous qui n'aimez que vous-même, vous qui vivez toujours et partout en face de votre personnalité, il doit en effet vous sembler monstrueux qu'il existe des hommes qui, pleins d'amour les uns pour les autres et pour l'humanité, se soient associés hiérarchiquement pour vivre d'une vie commune et pour harmoniser leurs efforts de régénération sous l'autorité paternelle du plus aimant, du plus éclairé, du plus fort. Vous raisonnez comme cette jeune fille dont parle notre Maître dans *le Catéchisme des industriels*, qui, atteinte des pâles couleurs, s'imagine que le teint jaune et les yeux plombés sont les signes de la beauté et de la fraîcheur.

» Il y a cependant, dans la partie de votre lettre qui nous concerne, une ligne qui m'a paru obscure et dont je vous demanderai la clef. *La vie saint-simonienne*, dites-vous, *conduit à la fortune*. Je ne puis croire que vous nous accusiez de spéculation, parce que je ne puis croire qu'un homme, qui a été aimé de notre Maître, consente à se mettre

un instant au niveau des calomniateurs anonymes du *Constitutionnel*. Cependant, pour être complétement rassuré, j'aurais besoin d'une courte explication, et j'espère que vous voudrez bien me l'adresser.

» Vous ne prenez maintenant d'autre titre que celui d'élève de l'École polytechnique. Ce titre est beau, Monsieur, et je me fais gloire de pouvoir le porter ainsi que vous. Toutefois, il est un titre encore plus beau que vous *aimiez* à y joindre autrefois, c'est celui d'*élève de Henri Saint-Simon*. Maintenant ce titre vous blesse, vous le repoussez; et c'est pour vous en garantir que vous m'avez écrit toute votre lettre.

» Car je n'avais point dit que vous eussiez jamais fait partie de la société saint-simonienne. J'ai assisté de loin à sa fondation, et je sais que vous n'y étiez pas; je sais que cette société ne s'est établie qu'à la mort de l'homme sublime dont elle a pris le nom; je sais que vous manquâtes à son lit de mort, car vous aviez alors cessé d'être avec lui et avec ceux qu'il aimait. Je me suis exprimé sur vous en termes généraux. Ma pensée était que, *disciple de Saint-Simon*, vous vous étiez tenu à l'écart de ses autres disciples, de ceux qui ont fait retentir son nom sur toute la terre, et que vous étiez resté bien

en arrière d'eux. C'est là ce qui vous a offensé; de là cette lettre qui, pour qui sait la comprendre, n'est, encore une fois, qu'une protestation contre le titre d'*élève de Henri Saint-Simon*.

» Non, Monsieur, nous ne détacherons pas de votre nom ce titre qui doit faire votre gloire. Toutes les fois que nous aurons à parler en détail de la vie de notre Maître, votre nom sera sur nos lèvres et sous notre plume; car vous avez occupé une assez grande place dans cette vie prodigieuse. Pendant sept ans, vous avez été aux côtés de Saint-Simon, et vous y avez été aimé comme un fils. Sous son inspiration féconde, vous avez écrit le *Système de politique positive*, qui vous assure un haut rang parmi les raisonneurs de l'époque, et dont tout ce que vous avez écrit depuis lors n'est que le commentaire, tout comme le *Système* lui-même est le développement d'une œuvre écrite par Saint-Simon, pendant que vous étiez au berceau, sous le titre de *Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains*. Nous aurons donc quelquefois occasion de parler de vous. Pourquoi faut-il que vous nous ayez mis dans la nécessité d'ajouter que, pendant que Saint-Simon vous a chéri comme un fils, vous ne l'avez jamais aimé comme un père? Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui même vous m'o-

bligiez à vous faire remarquer que, dans toute votre lettre, il n'y a pas un mot de reconnaissance, d'estime même, pour l'homme auquel vous devez tout.

» C'est moi, Monsieur, qui vous parle ainsi ; moi qui, comme vous le dites, *faisais mes études* pendant que se passaient les événements auxquels j'ai fait allusion dans mon article du 3 janvier. J'ajouterai même, comme simple rapprochement, que je suis resté au collége durant les mêmes sept années pendant lesquelles vous viviez de la vie de Saint-Simon, de 1817 à 1824. Tous les deux alors nous *faisions nos études*, vous vos grandes, moi mes petites. Depuis lors, j'ai fait mes grandes études à mon tour, et je n'oublierai jamais que c'est dans l'écrit admirable, par vous tracé sous l'œil de notre Maître, que j'ai puisé la première idée de la grandeur de son génie ; mais il y a cette différence entre vous et moi, que de plus en plus j'ai senti combien je devais de reconnaissance aux hommes qui m'avaient révélé Saint-Simon par leurs paroles et par leurs actes, et m'avaient initié à la vie nouvelle. Et maintenant, si je parle de vous, si je vous juge, vous ne le trouverez pas mauvais, vous qui, à vingt-six ans (c'est mon âge aujourd'hui), publiiez un système où vous jugiez tous les hommes et tous les peuples.

» Toutefois, quoique je n'aie pas assisté à ces événements, je suis très-bien informé de ce qui s'y est passé : car ceux que j'appelle mes pères me les ont racontés souvent; et souvent j'ai gémi, en les entendant dire ce qui vous concerne, sur les aberrations auxquelles étaient exposées les capacités scientifiques les plus hautes, lorsque, dans un rêve d'irréligion et d'orgueil, elles voulaient grandir, en foulant sous leurs pieds les hommes qui les avaient élevées.

» Dites, Monsieur, depuis que vous avez soigneusement biffé du troisième cahier du *Catéchisme des industriels* le nom de notre maître à tous; depuis que, dans tous les exemplaires distribués à vos amis, vous en avez soigneusement arraché la préface, dont vous étiez l'auteur, dans laquelle vous *aimiez à déclarer* que vous étiez l'*élève de Saint-Simon* et que le *Système de politique positive* n'était que le *développement* et le *perfectionnement* d'UNE PARTIE *de* SES APERÇUS; depuis lors, dites-moi, êtes-vous plus heureux? Vainement vous avez de plus en plus renié votre maître; vainement vous avez dit MON *système,* MA *politique,* au lieu de dire le *système,* la *politique de Saint-Simon;* vainement, dans un moment d'illusion extraordinaire, vous avez pu écrire que

« vos liaisons avec Saint-Simon vous AVAIENT » BEAUCOUP NUI. » Le bonheur vous a fui de plus en plus, vous avez vécu solitaire, inquiet, sans trouver un seul homme qui voulût s'attacher à vos pas, et ceux dont vous avez cru faire vos disciples, cédant à l'irrésistible force d'attraction qui pousse tout vers le centre, sont venus se rallier à ce que vous appelez dédaigneusement la *secte saint-simonienne*.

» Il n'y a pas de joie pour l'homme isolé; il n'y a pour lui que fiel et amertume. Il n'y a pas de postérité pour celui qui a brisé les liens qui l'attachaient à son véritable père. Il lui semble que la terre lui manque sous les pieds, et il reste sans avancer. Pour lui, tout est creux, l'univers est pour lui un vide immense. En vain, pour le combler, il gonfle sa personnalité; l'orgueil dont il s'emplit l'oppresse et l'étouffe. Un âcre dédain se mêle à ses paroles et coule sous sa plume. Tout lui semble terne. Il est injuste et violent envers ceux qui lui rendent justice entière. Parce qu'il s'est séparé de tout, il croit que tout le repousse, que tout lui est ennemi. Vos ennemis, Monsieur, nous ne le sommes pas, et nous voudrions être vos amis, car nous savons qu'il y a en vous puissance de faire de grandes choses pour le progrès de l'humanité;

nous sommes convaincus que cette puissance se manifestera avec éclat, du jour où vous vous sentirez entouré d'hommes qui vous aimeront et qui auront su se faire aimer de vous; du jour où vous aurez appris à épancher votre vie dans le cœur des autres et à ouvrir votre cœur à leur vie; du jour où vous aurez reconnu que le premier de tous est celui qui *associe* et non celui qui *s'isole*, celui qui sait le mieux relier les *hommes* et non celui qui est le plus habile à lier des *idées*. Jamais nous ne vous dirons avec aigreur : « Qu'y a-t-il de commun » entre vous et nous? » Loin de là, nous ferons tous nos efforts pour vous faire apercevoir les liens qui vous unissent à nous par Saint-Simon notre maître. Nous savons que vous êtes avec nous fils d'un même père, que vous êtes un de ceux que notre Père à tous a le plus chéri, et nous espérons bien que le lien de la commune génération par laquelle nous sommes rattachés à vous en Saint-Simon, se resserrant un jour, sera la cause déterminante d'un intime rapprochement entre vous et nous. C'est dans cette espérance qu'aujourd'hui j'insiste si vivement pour vous rappeler la véritable nature des rapports qui ont existé entre Saint-Simon et vous.

» Agréez, etc.

» MICHEL CHEVALIER. »

P.-S. « Je joins à ma lettre un extrait de *l'avertissement* que vous aviez placé en tête du troisième cahier du *Catéchisme des industriels,* et un extrait de la *préface* de ce troisième cahier par Saint-Simon. Puisse la lecture de ces pièces vous remettre dans l'esprit vos premières relations avec votre Maître et le nôtre ! »

(*Extrait de* l'AVERTISSEMENT *de M. Auguste Comte.*)

« Afin de caractériser avec toute la précision convenable l'esprit de cet ouvrage, quoique étant, J'AIME A LE DÉCLARER, *l'élève* de Saint-Simon, j'ai été conduit à adopter un titre général distinct de celui des travaux de mon *maître.* Mais cette distinction n'influe point sur le but identique des deux sortes d'écrits qui doivent être envisagés comme ne formant qu'un seul corps de doctrine, tendant, par deux voies différentes, à l'établissement du même système politique.

» J'ai adopté complétement cette idée philosophique émise par M. Saint-Simon, que la réorganisation actuelle de la société doit donner lieu à deux ordres de travaux spirituels de caractères opposés, mais d'égale importance ; les uns, qui

exigent l'emploi de la capacité scientifique, ont pour objet la refonte des doctrines générales; les autres, qui doivent mettre en jeu la capacité littéraire et celle des beaux-arts, consistent dans le renouvellement des sentiments sociaux.

» La carrière de M. Saint-Simon a été employée à découvrir les principales conceptions nécessaires pour cultiver également ces deux branches de la grande opération philosophique réservée au XIXe siècle. *Ayant médité depuis longtemps les idées mères de M. Saint-Simon, je me suis exclusivement attaché à systématiser, à développer, à perfectionner la partie des aperçus de ce philosophe qui* se rapporte à la direction scientifique. Ce travail a eu pour résultat la formation du système de philosophie positive, que je commence aujourd'hui à soumettre au jugement des penseurs.

» J'ai cru devoir rendre publique la déclaration précédente, afin que si mes travaux paraissent mériter quelque approbation, elle *remonte au* FONDATEUR *de l'école philosophique dont je m'honore de faire partie.* »

(*Extrait de la* PRÉFACE *de Saint-Simon.*)

« Ce travail est certainement très-bon, considéré du point de vue où son auteur s'est placé, mais il

n'atteint pas exactement au but que nous nous étions proposé, il n'expose point les généralités de *notre* système, c'est-à-dire qu'il n'en expose qu'une partie, et fait jouer le rôle prépondérant à des généralités que nous ne considérons que comme secondaires...

» De ce que nous venons de dire, il résulte que *notre élève* n'a traité que la partie scientifique de *notre* système, mais qu'il n'a point exposé la partie *sentimentale* et *religieuse ;* voilà ce dont nous avons dû prévenir nos lecteurs. Nous remédierons autant qu'il nous sera possible à cet inconvénient dans le cahier suivant, en présentant nous-mêmes nos généralités.

» Au surplus, malgré les imperfections que nous trouvons au travail de M. Comte, par la raison qu'il n'a rempli que la moitié de nos vues, nous déclarons formellement qu'il nous paraît le meilleur écrit qui ait jamais été publié sur la politique générale. »

Le Globe ajoutait :

« Voici l'extrait d'une note que Gustave d'Eichthal, l'un des anciens disciples d'Auguste Comte, en partant pour Londres, où notre Père suprême l'a envoyé, a remise au directeur du *Globe,* à l'oc-

casion de la lettre que M. Auguste Comte avait écrite à celui-ci :

« J'avais dix-neuf ans lorsque, en 1823, Au-
» guste Comte me convertit à sa foi politique; il me
» révéla ce que j'appris un peu plus tard être la
» *promesse* de Saint-Simon, le triomphe définitif
» du travail sur l'oisiveté, l'organisation pacifique
» de la société pour le progrès des beaux-arts, de
» la science et de l'industrie.

» La croyance en ce magnifique avenir me
» remplit de respect et d'admiration pour celui
» qui me l'avait dévoilé. Je ressentis pour Au-
» guste Comte l'attachement RELIGIEUX du dis-
» ciple pour le *maître*, et ma conduite témoigna
» de la sincérité de mes sentiments. Cependant
» un jour, au fond de l'Allemagne, où je m'occu-
» pais de faire connaître autant que je le pouvais
» les idées de mon *maître*; je reçus d'Auguste
» Comte une lettre dans laquelle il m'annonçait à
» la fois, et qu'il avait rompu avec le saint-simo-
» nisme et qu'il m'affranchissait de sa *maîtrise*,
» ne voulant plus voir en moi un disciple, mais
» un ami. Auguste Comte est un homme JUSTE; et
» il avait senti qu'à celui qui a *renié* son père,
» n'appartient plus le droit de *réclamer* le *dé-*
» *vouement* d'un fils.

» J'ai toujours respecté cependant le lien dont » on avait voulu m'affranchir, et Auguste Comte » sait que ma conversion à *la foi complète et re-* » *ligieuse* de Saint-Simon, dont il m'avait très- » longtemps éloigné, n'a point affaibli ma *recon-* » *naissance* envers lui. C'est ce sentiment qui, à » l'avenir, me fera multiplier mes efforts pour lui » faire apprécier des hommes qu'il méconnaît et » loin desquels il sera cependant toujours impuis- » sant. La *reconnaissance* de son *disciple* aura » peut-être le pouvoir de lui faire avouer et glori- » fier son *maître*.

» Gustave d'EICHTHAL.

» *Le Globe*, 13 janvier 1832. »

Au milieu de tant de protestations violentes, de tant de séparations douloureuses, de tant d'agressions sans mesure ou sans justice, le saint-simonisme poursuivait ainsi sa marche avec plus d'activité et d'énergie que jamais. Les enseignements, les prédications, les initiations individuelles, les missions et les correspondances apostoliques, continuaient sans interruption; les réunions d'ouvriers devenaient de plus en plus nombreuses et animées, et *le Globe* publiait avec exactitude le compte rendu de leurs intéressantes séances.

Parmi les enseignements, il en était un qui avait une importance particulière, une solennité exceptionnelle, c'était celui qu'Enfantin faisait lui-même, et qu'il avait commencé dès le lendemain de la protestation de J. Reynaud.

Quatorze séances avaient été consacrées à cet enseignement, tant à l'hôtel de la rue Monsigny qu'à la salle Taitbout, depuis le 28 novembre jusqu'au 31 décembre 1831. Le compte-rendu des cinq premières séances fut publié.

A la première séance, Enfantin, rappelant le *nouveau christianisme* de Saint-Simon, les travaux primitifs du collége et les lettres d'Eugène Rodrigues à Resseguier et à Burns, s'était attaché à démontrer que tous les travaux de la doctrine, philosophiquement, politiquement et théologiquement considérés, n'étaient que des *transformations* diverses du *dogme trinaire*, et que le caractère principal de l'apostolat saint-simonien était *la réhabilitation de la chair;* c'est-à-dire : EN RELIGION, la constitution du *culte;* EN POLITIQUE, l'organisation de *l'industrie;* EN MORALE, l'affranchissement de la *femme* et son ASSOCIATION par égalité avec *l'homme*.

« Notre apostolat, avait-il dit, consiste autant

dans *l'affranchissement de la femme* que dans *la réhabilitation de la chair*, quoique ces mots *affranchissement* et *réhabilitation* n'appartiennent pas à l'avenir; ils indiquent seulement une *préoccupation*, une *prédominance* tout à fait transitoires; ils expriment la différence qui existe entre l'époque APOSTOLIQUE et celle de la CONSTITUTION DÉFINITIVE DE L'ASSOCIATION religieuse universelle. »

A la seconde séance (30 novembre), Enfantin avait poursuivi ses citations et ses développements de la correspondance religieuse d'Eugène Rodrigues avec Burns, et il avait été amené à signaler l'immense progrès qui sépare le *nouveau christianisme* de l'ancienne théologie, en s'écriant :

« Grand Dieu! l'Église te représente dans un *repos* éternel depuis les six jours où tu créas le monde, selon son antique tradition; elle t'a fait à l'image de l'homme dont les jours aussi sont comptés, et pour qui, une fois mort, elle te demande aussi le *repos* éternel; et tu ne sortirais, suivant elle, de ce repos, que pour le jugement dernier, où *tous* seront appelés et *quelques-uns* seulement élus.

» Finissons-en avec ces croyances terribles que nous justifierons plus tard.

» Il n'y a point de passé pour Dieu. Dieu *aime, connaît* et crée éternellement. Réjouissez-vous, hommes dévoués qui *travaillez* pour l'humanité, fille de Dieu; la sainte famille humaine *vous aime,* car elle sait que vous lui fournissez les *moyens* d'atteindre son but, qui est Dieu; elle vous en rend grâce; et Dieu, par la bouche de ses prêtres, sanctifie vos utiles labeurs et les merveilles que crée votre industrie.

» *Repos éternel* pour l'homme après la mort, est-ce là ce que demandera l'Église de l'avenir? Non, non, tant que les hommes crurent au principe du mal, à qui Dieu avait abandonné la *matière*, ils durent se représenter leur vie *terrestre* comme une lutte perpétuelle; cette lutte fut d'abord d'homme à homme, plus tard de peuple à peuple; en dernier lieu enfin nous avons vu la population d'un nouveau monde exterminée par celle d'un monde ancien; dans le christianisme surtout, cette lutte se caractérisa, dans chaque *individu*, par le combat de la *chair* contre l'*esprit;* dans la *société*, par celui de l'*Église* contre l'*État;* et alors la vie n'étant plus qu'une arène, le chrétien chercha, dans la mort, le calme

de la retraite : *Requiem æternam dona eis.....*

» Mais aujourd'hui la vie est une œuvre joyeuse; l'enfance est un agréable réveil, la vieillesse un *endormissement* délicieux, et la mort le prélude d'une vie nouvelle, d'un nouveau progrès.

» Il ne s'agit donc plus pour nous du jugement dernier et du petit nombre des élus, car nous sommes tous enfants de Dieu, et l'enfant prodigue lui-même ne doit-il pas, tôt ou tard, rentrer sous le toit paternel? »

Cet enseignement se terminait ainsi :

« Chers enfants, parce que nous allons nous occuper spécialement de l'*industrie*, du *culte* et des *femmes*, ils vont nous accuser de nous plonger dans un grossier *matérialisme;* ils diront que nous sommes retournés à l'*idolâtrie*, au *fétichisme*, que nous encensons le *veau d'or;* pour nous combattre, tous se feront chrétiens, tous s'écrieront que nous sommes retombés du *ciel*, foudroyés, écrasés sur cette *terre* de boue, car ils ignorent la gloire de l'*industrie* affranchie, les pompes du *culte* nouveau, la tendresse et la puissance de la *femme* ÉGALE de l'*homme*. Pour les convaincre d'IMPIÉTÉ, d'*ignorance* et d'*impuissance*, nous avons de grandes choses à faire; déjà nous avons posé

nos mains d'apôtres sur les INSTRUMENTS VIVANTS de l'*industrie*, déjà un grand nombre d'OUVRIERS nous ont salués du nom de pères; mais jusqu'ici nous ne les avons approchés qu'avec défiance dans nos propres forces; jusqu'ici nous n'avons été pour eux que des *docteurs* PHILANTHROPES, nous ne les avons pas fait vivre de notre vie saint-simonienne.

» Oui, l'œuvre que nous accomplissons aujourd'hui est une œuvre de *matière*, une œuvre d'*industrie;* c'est la *chair* que nous réhabilitons, que nous sanctifions; mais rappelez-vous ce qu'a dit Eugène : *Le feu sacré de l'enthousiasme ne s'allume point au chétif foyer de la philanthropie.* Certes, nous avons bien fait d'entrer dans la chambre de l'ouvrier, de l'en tirer, de l'associer avec ses frères; nous faisons bien encore de fonder des ateliers, de veiller à l'amélioration du sort moral, intellectuel et physique de ces enfants qui viennent à nous; mais nous abdiquerions la mission que SAINT-SIMON nous a donnée, et nous mériterions presque les accusations qui seront lancées contre nous, si nous réduisions le temple nouveau aux mesquines proportions d'une caserne ou plutôt d'un hospice. Ce ne sont point des *secours* que la classe la plus pauvre et la plus nombreuse attend des fils de SAINT-SIMON; elle veut une VIE NOU-

n'atteint pas exactement au but que nous nous étions proposé, il n'expose point les généralités de *notre* système, c'est-à-dire qu'il n'en expose qu'une partie, et fait jouer le rôle prépondérant à des généralités que nous ne considérons que comme secondaires...

» De ce que nous venons de dire, il résulte que *notre élève* n'a traité que la partie scientifique de *notre* système, mais qu'il n'a point exposé la partie *sentimentale* et *religieuse ;* voilà ce dont nous avons dû prévenir nos lecteurs. Nous remédierons autant qu'il nous sera possible à cet inconvénient dans le cahier suivant, en présentant nous-mêmes nos généralités.

» Au surplus, malgré les imperfections que nous trouvons au travail de M. Comte, par la raison qu'il n'a rempli que la moitié de nos vues, nous déclarons formellement qu'il nous paraît le meilleur écrit qui ait jamais été publié sur la politique générale. »

Le Globe ajoutait :

« Voici l'extrait d'une note que Gustave d'Eichthal, l'un des anciens disciples d'Auguste Comte, en partant pour Londres, où notre Père suprême l'a envoyé, a remise au directeur du *Globe,* à l'oc-

casion de la lettre que M. Auguste Comte avait écrite à celui-ci :

« J'avais dix-neuf ans lorsque, en 1823, Au-
» guste Comte me convertit à sa foi politique ; il me
» révéla ce que j'appris un peu plus tard être la
» *promesse* de Saint-Simon, le triomphe définitif
» du travail sur l'oisiveté, l'organisation pacifique
» de la société pour le progrès des beaux-arts, de
» la science et de l'industrie.

» La croyance en ce magnifique avenir me
» remplit de respect et d'admiration pour celui
» qui me l'avait dévoilé. Je ressentis pour Au-
» guste Comte l'attachement RELIGIEUX du dis-
» ciple pour le *maître*, et ma conduite témoigna
» de la sincérité de mes sentiments. Cependant
» un jour, au fond de l'Allemagne, où je m'occu-
» pais de faire connaître autant que je le pouvais
» les idées de mon *maître* ; je reçus d'Auguste
» Comte une lettre dans laquelle il m'annonçait à
» la fois, et qu'il avait rompu avec le saint-simo-
» nisme et qu'il m'affranchissait de sa *maîtrise*,
» ne voulant plus voir en moi un disciple, mais
» un ami. Auguste Comte est un homme JUSTE ; et
» il avait senti qu'à celui qui a *renié* son père,
» n'appartient plus le droit de *réclamer* le *dé-
» vouement* d'un fils.

personne au-dessous de lui; depuis l'homme auquel se rattachent tous les autres hommes, jusqu'à celui qui a, pour ainsi dire, rompu son ban avec l'humanité; lien indissoluble, universel, symbole toujours présent de la FRATERNITÉ DÉFINITIVE.

» L'une des deux cérémonies les plus importantes de l'avenir, ce sera celle de la *condamnaion* la plus grande, celle ou le crime le plus épouvantable recevra son *jugement* et *l'exécution* de ce jugement : jour de deuil, mais jour puissant pour l'éducation du genre humain. Alors le criminel ne sera point frappé d'un indélébile anathème ni d'une réprobation éternelle; et le CHEF SUPRÊME, en présence de ce malheureux qui, parmi tous ses enfants, aura le plus failli, sentira remonter vers lui-même une partie du jugement prononcé contre le criminel; car lui-même fut, est, et sera FAILLIBLE, il est HOMME. Dans ce moment solennel, je vois le CHEF SUPRÊME, entre le *juge* et l'*exécuteur*, tendre ses mains paternelles au coupable, et l'interroger, attendant de cet homme si bas, si misérable, attendant à son tour une révélation. « Dis-moi, enfant, dis, quoi donc y
» a-t-il en moi, en nous tous, de si mauvais encore,
» que la famille dont je suis le père ne puisse pas
» donner le bonheur à l'un de ses membres, ni

» l'empêcher, à force d'amour, de se révolter contre
» elle? dis, que nous manque-t-il? moi-même, quel
» progrès ai-je à faire? aide-moi à l'accomplir. Dieu
» est tout ce qui est, nul de nous n'est lui, et AUCUN
» DE MES ENFANTS N'EST HORS DE LUI. »

» Le LIEN entre le chef suprême et le dernier des hommes a été pressenti à toutes les époques par l'humanité, qui a toujours aspiré à *l'égalité*; mais il a dû l'être particulièrement par le christianisme, qui substituait à l'esclavage du plus grand nombre la *fraternité* universelle : aussi, au milieu des pratiques d'un culte qui établissait cependant encore une distance incommensurable entre un chef infaillible et tous les fidèles, le serviteur des serviteurs de Dieu se courbait devant les pieds fatigués du pauvre, les baignait, les lavait, les essuyait, en répétant les paroles du Christ : « Si moi, qui suis votre
» seigneur et votre maître, je lave vos pieds, ce que
» je fais pour vous, faites-le entre vous, je vous ai
» donné l'exemple. »

» Mais n'oubliez point qu'en mettant sous vos yeux, comme je viens de le faire, le tableau de *l'humilité* transfigurée par SAINT-SIMON, n'oubliez pas que, malgré l'abandon fait par nous au passé de *l'infaillibilité* papale, le père de la famille nouvelle, s'il reconnaît sa *faiblesse*, sent et exprime

aussi sa *puissance*, il n'est CHEF SUPRÊME que parce qu'il renferme en LUI, à un degré SUPRÊME, l'amour et le respect pour *tous*, mais aussi le besoin de l'amour et du respect de *tous* pour LUI...

» Cette forme nouvelle de l'autorité, dans l'avenir, renferme une garantie toute-puissante contre le despotisme et contre la révolte. Lorsque le pouvoir sera exercé par un couple, rien de ce qui est humain n'échappera à son autorité; l'obéissance sera facile, parce que l'inférieur sera toujours senti par le supérieur. Dans tout le passé, au contraire, une portion considérable de ce qui est humain échappait à la vue du chef, puisqu'il était seul; et tout ce qui échappait à son amour était réprouvé et comprimé par lui; alors des chaînes pesantes et de cruelles damnations écrasaient cette portion de l'humanité qui rêvait, dans le silence des prisons et dans les douleurs de la pénitence, son affranchissement, et qui le préparait sans cesse par le mensonge ou par la violence : alors, dans l'intérêt de ces esclaves et de ces parias, et aussi dans l'intérêt de tous, car tous souffrent là où règne l'esclavage et là où fulmine l'excommunication, quelques voix généreuses ont pu et ont dû s'écrier parfois, et faire répéter aux peuples, que l'insurrection était le plus saint des devoirs.

» Mais l'autorité de l'avenir n'a plus d'anathèmes et de réprobation; elle comprend l'humanité tout entière dans son amour; elle n'est plus exclusive, elle n'est donc plus absolue, elle aime, elle est aimée. »

Passant ensuite à l'examen de la loi du développement de chaque individu, qu'il considérait comme étroitement liée à la double question de LA VIE FUTURE et de LA VIE PASSÉE, Enfantin s'était écrié en finissant :

« Dire aux hommes, à chacun comme à tous, ce qu'ils désirent, et le leur apprendre, avant qu'ils aient pu eux-mêmes le formuler, c'est, je le confesse à la gloire de notre maître, c'est PROFÉRER LA PAROLE DE DIEU; et quel est donc celui d'entre vous, enfants, qui, lorsque nous lui avons appris qu'il pouvait poser sur sa tête la couronne de l'apostolat, n'a pas été SÉDUIT par nous ? Laissez, laissez aux faibles la crainte d'être SÉDUITS par l'homme qui leur révèle un amour nouveau.

» Ecoutez; à chaque époque où l'humanité a eu de grandes choses à faire, elle a été entraînée par des hommes, par un homme surtout qui s'est trouvé placé à une distance immense de ceux qui l'entouraient. Cet homme, ce fut Moïse, Orphée, Jésus,

Mahomet, Saint-Simon, et ce fut aussi Grégoire VII et Charlemagne, Luther et Napoléon; ils ont exercé sur l'humanité une véritable dictature. Eh bien! je vous le dis, nous avons encore aujourd'hui une grande chose à faire, une œuvre immense; plus nous allons marcher, et plus votre père qui vous parle exercera sur vous une dictature, mais une dictature nouvelle, car il ne connaît pas d'ennemis ni de profanes; l'affection dont vous l'entourerez étonnera le monde, qui ne comprend plus ce que c'est que d'aimer un chef, un père; l'humanité doit retrouver par moi les joies de la paternité, par vous les douceurs de l'obéissance filiale, et pour cela nous réagirons fortement sur elle, car elle a bien troublé les sources de sa vie. Lorsque les prolétaires et les femmes sentiront qui nous sommes, et ce que nous sommes venus faire pour eux, ceux d'entre vous qui pourraient craindre encore l'enivrement de l'hommage pour moi, devront se tenir en garde eux-mêmes. Vous tous, qui êtes ici, vous aurez plus à vous en garantir que moi, car j'ai prévu avant vous que cet hommage entourerait notre apostolat, et ce sera encore moi qui saurai vous en défendre. Alors on comprendra sans peine combien est puéril ce reproche fait à l'autorité saint-simonienne, de vouloir caresser les vices pour obtenir

la dévotion au pouvoir ; vous-mêmes, vous sentirez combien votre autorité serait faible si vous le pratiquiez ainsi ; et là où vous verrez la puissance, vous saurez bien que ce n'est point avec cette arme satanique qu'elle a été conquise. »

Dans le quatrième enseignement (5 décembre), Enfantin avait continué l'exposition de ses pensées si hardies sur *la loi vivante*, et il avait fait entendre ces superbes paroles :

» Nous avons su faire notre éducation scientifique, en nous soumettant aux conditions d'existence qu'elle impose ; notre adolescence saint-simonienne s'est pliée aux exigences de la méditation, nous avons su nous retirer du monde ; mais aujourd'hui nous sommes prêts à l'envahir : nous avons revêtu la robe virile, nous voulons pratiquer et montrer ce que nous avons appris et enseigné, nous voulons nous faire voir, plus encore que nous faire lire. Notre premier pas dans la vie sociale doit être une marche fière, courageuse, pleine de verve et d'enthousiasme, vers la maturité du sacerdoce futur ; nous ne sommes que des hommes, la femme n'est point associée avec nous : elle manque à notre autorité, à notre liberté, car elle manque à notre amour. Eh bien ! pour l'appeler,

montrons-lui que notre front glorieux ne cherche point humblement une couronne d'épines. »

La cinquième séance (7 décembre) avait été consacrée à l'explication des théories morales qui avaient plus particulièrement agité et divisé le collége. Au début de cette exposition spéciale, Enfantin avait dit :

« L'art le plus grand n'est plus pour nous d'HARMONISER des *idées* ou des *choses*, des *sons* ou des *formes*, mais de RELIER des HOMMES : il nous importe donc de connaître les caractères, les sentiments, les passions, afin de distinguer ou d'unir, de séparer ou de rapprocher les hommes, selon leur nature propre, afin de les NOMMER selon leur AMOUR, de les *classer* selon leur *vocation*, de les *rétribuer* selon leurs *œuvres*. »

Après avoir expliqué comment le prêtre, dans l'antiquité et au moyen âge, avait tour à tour, selon le dogme régnant, trop accordé d'abord à la prédominance de la chair, puis aux exigences exclusives de l'esprit, Enfantin annonçait que le couple sacerdotal de l'avenir, représentant l'union harmonieuse de la chair et de l'esprit, serait enfin *le véritable médecin de l'*AME. « Et maintenant,

ajoutait-il, si l'on me demande quelle est la LIMITE que je pose à l'influence que le prêtre et la prêtresse exerceront sur les fidèles, je réponds : MOI HOMME, MOI, SEUL, je n'en pose aucune; la femme parlera. La *liberté* pleine et entière que je lui offre avec toute la franchise de mon cœur d'homme, je veux qu'elle soit *libre* encore de me la refuser ou de ne l'accepter qu'en partie. »

« Mais, continuait Enfantin, j'en appelle dès aujourd'hui à la douceur, à la tendresse, à la bonté, à l'indulgence de son cœur. Au nom de Dieu et de toutes les souffrances que l'humanité, sa fille chérie, ressent aujourd'hui dans sa *chair;* au nom de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse dont les filles sont vendues à l'oisiveté et les fils livrés à la guerre; au nom de tous ces hommes et de toutes ces femmes, qui jettent le voile brillant du mensonge ou les sales haillons de la débauche sur leur secrète prostitution; au nom de Saint-Simon, qui est venu annoncer à l'*homme* et à la *femme* leur égalité morale, sociale, religieuse, je la conjure de me répondre, et je demande encore une fois à sa pudeur de voiler la nudité de ma parole. »

Les enseignements subséquents d'Enfantin, au

nombre de treize, quoique tous également remarquables, ne furent point livrés à l'impression et sont encore inédits. Leur publication intégrale, dans les premiers volumes qui suivront cette notice historique, fera connaître, dans toute son étendue, la grandeur apostolique, la puissance de pensée et de style, que possédait à un si haut degré l'audacieux provocateur de la parole libre de la femme. En attendant, nous pouvons soumettre ici au public les sommaires de ces enseignements, tels qu'ils ont été rédigés, en 1854, par Enfantin lui-même.

SOMMAIRES.

Sixième enseignement (le 9 décembre 1831).

« Réfutation des objections contre la MORALE NOUVELLE (le pouvoir abusera; la satisfaction des appétits physiques est une excitation à la débauche). La définition du pouvoir est : qui use le mieux et abuse le moins. — Retourner l'objection sur la satisfaction excessive des appétits *physiques* contre la satisfaction excessive des appétits *intellectuels*. — Égalité des deux natures, en MÉTAPHYSIQUE (*identité* et *différence*), en POLITIQUE (*autorité* et *liberté*), en MORALE (*constance* et *mobilité*). — Le divorce est une protestation contre la constitution

MORALE et *financière* de la famille chrétienne. — Dangers des transitions brusques. — Exemples dans l'ordre industriel : les banques qui sont un acheminement vers la répartition des instruments de travail selon la capacité; les industriels qui prennent de plus en plus une influence politique; la bourse enfin, sont des signes plus ou moins impies ou ignobles d'un religieux et glorieux avenir. — Fondation d'un culte nouveau. — Rôle des artistes dans cette création qui réhabilite la *chair*. — Nécessité de la confession publique pour les apôtres d'une semblable révélation. — Examen et réfutation des deux opinions extrêmes : *Sans hérédité, pas de famille, et avec la famille pas de classement, selon la capacité.* — La vie de *famille* et la vie *publique :* union de ces deux faces de la vie. »

Septième enseignement (le 12 décembre 1831).

« Explication sur l'emploi des mots PÈRE et *fils*. — Enseignement sur le dualisme moral *constance, mobilité*. — Application de la trinité, *science, industrie, beaux-arts*, à l'*Allemagne*, l'*Angleterre*, la FRANCE. Prédominance de l'une des natures dans chacune des trois nations. — Explications demandées par Baud sur l'influence MORALE, *spiri-*

tuelle et *charnelle*, du PRÊTRE.—Réponse du PÈRE. — Divorce, veuvage, célibat; la séduction par l'*esprit* est aussi dangereuse que la séduction par les *sens;* elles constituent également la captation et non la direction; c'est l'abus de la supériorité, non son usage. — Développer chacun selon *sa* nature; faire suivre à chacun *sa* route; l'aimer *tel qu'il est*, bon et mauvais, mais progressif; garantir Otello de la légèreté de don Juan et don Juan de la jalousie d'Otello, les unir dans leur commune affection pour le COUPLE PRÊTRE. — Sur la pratique des THÉORIES MORALES nouvelles, faire encore peser sur nous l'abnégation chrétienne. — D'EICHTHAL LAMBERT, MICHEL, BOUFFARD prennent part à la discussion. — Explication par le PÈRE de ces mots : *Il faut que la femme libre parle.* — Appel à l'affranchissement du prolétaire et de la femme, mais en leur recommandant la patience. »

Huitième enseignement (13 décembre 1831).

« Événements intérieurs, mouvement dans les églises de province; missions vers les églises de Toulouse (BOUFFART, HOART, *Auguste Chevalier*), de Metz (*Ollivier, Simon* et *Petit*). — Retour de FOURNEL dans la famille. — Degré des ouvriers; association d'ouvriers; besoin d'argent; acte d'as-

sociation; œuvre de diaconat; requête aux riches de la terre pour les frais du culte. — Préparation aux professions de foi publiques.

» Reprise de l'enseignement. — Explications demandées par Baud sur la tendance vers l'égalité et vers l'état sacerdotal. — Réponse du PÈRE : La Trinité; les dualismes en métaphysique, en politique et en morale; la communion complète des termes de chaque dualisme n'a lieu qu'à une *époque* et une *distance* INDÉFINIES; la vie est le progrès vers cette limite. — Objections de *Guéroult* contre la négation des deux termes : constant et mobile. — Réponse du PÈRE, de LAMBERT, d'Isaac *Péreire*, d'Edmond TALABOT, de *Duguet*. »

Neuvième enseignement (14 décembre 1831).

« Réfutation des objections suivantes : la doctrine conduit, en religion et en philosophie, à la confusion panthéistique, en politique à la loi agraire, à la communauté des biens, en morale à la promiscuité ou communauté des femmes. — Le PÈRE pose ainsi les termes de la profession de foi de ses fils : *comment chacun de vous sent-il* DIEU, le PÈRE et LUI-MÊME? — Professions de foi de *Duguet*, de *Baud*, de *Huguet* (vie fu-

ture), de *Rigaud*, d'*Hosltein*, de *Lesbazeilles*, d'*Isaac Péreire*, de *Henri*, de Michel Chevalier (politique pacifique, Dieu dans toutes les classes et dans tous les peuples), de Lambert (fatalisme détruit par la loi du progrès; dogme saint-simonien : loi vivante, réhabilitation de la *chair*, organisation de l'*industrie*, affranchissement de la femme), de Barrault (l'autorité, parole vivante, populaire, apostolique; politique de conciliation; organisation du culte; appel des femmes; loi vivante). »

Dixième enseignement (16 décembre 1831).

« Les professions de foi *publiques* et les confessions *privées* sont des préparations à l'*élection;* elles précèdent la désignation à la fonction, soit par les *inférieurs*, soit par le *supérieur*. — Aperçu de l'organisation industrielle. — Les banquiers, les ingénieurs et les ouvriers, qui fournissent l'argent, le plan et le travail, sont les trois éléments vivants de la grande œuvre industrielle, base du culte nouveau. Les banquiers jouent déjà un rôle imposant dans la politique, par le budget et les emprunts; les ingénieurs en joueront un par l'importance des grands travaux d'utilité publique, soit qu'il s'agisse de la réforme d'une branche de

l'exploitation du globe, soit qu'on accomplisse un grand progrès dans les voies de communication. — Alors les prolétaires arriveront aussi à la vie politique. — Le culte symbolisera l'instrument de travail, le costume, l'habitation, la vie entière du travailleur. — Le temple, la cité. — TRANSON, MICHEL et FLACHAT sont chargés des rapports avec les ingénieurs. — Rôle des artistes. — Armée pacifique des travailleurs. — La force, l'adresse, la beauté, la santé. — Hygiène. — Communion avec les ouvriers sous le patronage de *Flachat* et d'*Holstein*. — Degré *préparatoire*, degré des *ouvriers*, degré d'*initiation*. — Retraite de ceux qui doutent. — Besoins d'argent. »

Onzième enseignement (décembre 1831).

« Professions de foi : de *Guéroult* (complète, inébranlable, mais douloureuse) ; de d'EICHTHAL (juif, chrétien, saint-simonien) ; de Massol (converti aux théories morales par l'exagération de la colère de DUGIED contre elles ; réhabilitation de la chair) ; de *Clouet* (espoir dans le prolétaire et la femme) ; d'*Haspott* (les premières femmes qui viendront à nous seront des victimes) ; explications demandées et données par le PÈRE sur cette phrase. — Reprise de la profession de foi

affaires étrangères; il est l'homme de la raison d'État et de la vie future; il est glorieux; il aime l'ostentation, mais comme une face du devoir. — Fonction de Berthier près de Napoléon. — Sur Jean Reynaud; grande personnalité). — LAMBERT, à propos de TRANSON, expose le traitement des natures abstraites, malades par développement excessif ou par absence de légitime satisfaction.

Quatorzième enseignement (décembre 1831).

« Professions de foi : de *Stéphane Flachat* (confirmé par les dissidents; amour du PÈRE, admiration du prolétaire); de *Bruneau* (modestie, humilité, devoir, amour du PÈRE); de *Raymond Bonheur* (les femmes, le plaisir, la lumière, artiste et prolétaire, affinité pour *Henry* et *Baud*); de Pin (misanthropie transformée en philanthropie, mais pas conscience suffisante de la religion; renvoi à LAMBERT); de *Delaporte* (insensibilité devant les maux *individuels*, sensibilité pour les douleurs *sociales*; il était cosmopolite, républicain et athée; en morale négation absolue; Byron; Satan, la guerre et le bourreau). — Réponse et avertissements du PÈRE. — Réplique de *Delaporte* (soumission absolue à la direction du PÈRE). — Nou-

veaux avertissements du PÈRE sur la mesure à apporter, dans nos réhabilitations et révélations contraires à la morale chrétienne. En morale comme en politique, il y a deux partis extrêmes, des légitimistes et des républicains, et entre eux un juste-milieu ; nous devons justifier cette bourgeoisie morale, afin d'agir pacifiquement. — *Delaporte* cessera sa fonction près des ouvriers. »

Cet enseignement suprême remplit encore quatre séances (les 24 et 31 janvier et les 7 et 18 février). Avant d'en reproduire les sommaires, nous devons parler des actes publics de l'apostolat et des événements imprévus qui firent, du mois de janvier 1832, une époque mémorable dans les fastes saint-simoniens.

A côté de l'exposition doctrinale, si grandiose dans la bouche d'Enfantin, et destinée principalement d'abord à l'instruction de ses disciples, il y avait des séances particulières pour les industriels, pour les ouvriers, sous la direction d'Olinde Rodrigues et de Stéphane Flachat. Quelques extraits des procès-verbaux de ces dernières réunions mettront en relief un des aspects les plus intéressants du mouvement saint-simonien.

monde qui nous ignore, qui nous veut voir à l'œuvre pour nous comprendre et nous aimer.

» C'est par l'*œuvre* surtout que les saint-simoniens se feront connaître, comme ils se sont fait connaître par leur *science*, par leur savoir, par leur intelligence, par leur prévision sur l'avenir social; ils ont besoin aujourd'hui de prouver qu'ils savent *pratiquer* la vie qu'ils annoncent pour tous.

» Tous nos petits enfants qui sont là près de nous, voilà encore les armes que nous emploierons contre l'émeute, et nos vieillards aussi marcheront avec eux, et devant cette troupe nouvelle, devant cette armée pacifique, qui donc dira que nous voulons bouleverser le monde? »

Le père *Olinde* : « Mes enfants, dimanche j'ai ajourné à ce jour la profession de foi d'une femme; cette femme est Julie F..... Vous savez tous pourquoi a été ajournée cette profession de foi :

» Julie F....., décorée de Juillet, est républicaine, et j'ai dit que je ne reconnaissais dans cette enceinte aucune opinion républicaine; j'ai dit, et je le répète, que je ne pouvais attacher à ma religion une chimère. La république est impossible. J'ai demandé à Julie F..... de prendre huit jours pour méditer, réfléchir sur la transformation qui s'était opé-

rée en elle et qu'elle m'annonçait. Depuis elle est venue me voir, elle m'a dit sa vie, et je la connais. Maintenant je lui rends la parole que je lui avais retirée.

» Julie, dites ce que vous sentez, ce que vous désirez. »

— Julie F..... : « J'ai médité vos paroles depuis » dimanche, mon Père. Ma vie passée répond au» jourd'hui de ma sincérité. Je me sens la force, » et quand je le dis on peut me croire, de détruire » en moi les passions et la haine dont je m'étais » nourrie et inspirée jusqu'ici. Par vous, j'ai senti » toute l'amertume dont mes malheurs m'avaient » remplie se changer en une bienveillance géné» rale, en un amour profond; et ce monde que j'a» vais rêvé lors de cette première communion, » lorsque je fus appelée dans un temple catholi» que pour renouveler les vœux du baptême, ce » monde semble aujourd'hui se réaliser pour moi. » Je ne comprenais pas alors ce que je disais, mais » je sentais un instinct, un sentiment inné qui m'ap» pelait vers l'avenir.

» J'éprouve aujourd'hui devant vous la réalisa» tion de tout ce que j'avais pressenti à travers des » malheurs inouïs, des infortunes extraordinaires

» qui m'ont souvent poussée vers un précipice af-
» freux. »

— » Julie fait ici le récit des infortunes qui l'ont poursuivie dès son enfance. Elle raconte comment elle fut, jeune encore, rejetée du sein de ses parents, avec ces mots : « En te donnant la vie, nous
» t'avons donné plus qu'il n'était en notre vo-
» lonté. »

» Elle a retracé vivement sa vie politique, dépeint l'enthousiasme dont l'avaient inspirée les idées républicaines. Longtemps, l'impression qu'elles avaient faite sur elle l'ont empêchée de sentir tout le bonheur que d'autres croyances, qu'un culte religieux d'amour et de paix, promettaient à son cœur déchiré et à l'humanité tout entière. Le combat qu'elle a eu à soutenir a été vif; enfin, comme après un songe pénible et d'épaisses ténèbres, elle a ouvert les yeux et vu la lumière éclatante de la vérité; toutes ses illusions et ses prestiges se sont dissipés, les chimères dont elle s'était bercée ont disparu. Sa transformation est aujourd'hui complète : elle le sent à ce bien-être, à ce je ne sais quoi de doux, de tendre, de ravissant, qu'elle n'avait jusque-là jamais éprouvé et qui est pour elle l'aurore de son bonheur à venir. Elle demande

à être admise dans la famille saint-simonienne.

» L'émotion profonde qu'éprouve Julie en retraçant les scènes de sa vie qui lui rappelaient les plus pénibles et les plus déchirants souvenirs, a électrisé l'auditoire à plusieurs reprises, et l'a forcée elle-même de suspendre son récit, que nous ne pouvons reproduire que très-imparfaitement et au moyen des notes très-incomplètes recueillies par notre sténographe, l'émotion qu'éprouvait Julie lui ayant à peine permis de se faire entendre. »

Le père *Olinde :* « Julie, je veux ajouter à ce que tu viens de dire quelques détails de ta vie que tu m'as confiés, et qui te feront mieux connaître.

» Julie F....., depuis l'âge de quatorze ans, a vécu et a fait vivre plusieurs familles du travail de ses mains, du travail de son intelligence industrielle. Un jour, elle rentra chez elle convalescente, elle ne retrouva même pas les instruments de son industrie; elle recommença tout. Mais elle avait un enfant qui était à quarante lieues, et depuis que Julie était malade, les mois de nourrice n'avaient pas été payés; Julie écrivit au père nourricier : « Je vais vous payer, je travaille; j'ai besoin de voir mon fils pour travailler avec plus de force : envoyez-le-moi. » Et on ne voulut pas lui confier son enfant,

» Julie partit, fit quarante lieues à pied pour voir son enfant. Elle fit plus, elle s'établit près de lui, loin de toutes les habitudes de son industrie ; elle y travailla, elle moissonna, et, pendant longtemps, gagna douze sous par jour, et parvint à retirer son enfant.

» Julie veut constater la puissance industrielle de la femme, de la femme livrée à ses propres ressources, et, par sa propre énergie, se développant au milieu de ce monde, qui, avant sa naissance, lui avait fermé les portes. »

Le père Enfantin : « Julie, tu as demandé tout à l'heure une famille nouvelle. Tu pourras la trouver dans la nôtre. Mais j'ai besoin de te voir plus intimement, j'ai besoin de connaître moins ta puissance politique, ton intelligence industrielle, que ton cœur, que tes sympathies. — La politique et l'industrie : jusqu'à présent les femmes ne s'en sont pas occupées, et ce sont des merveilles, des phénomènes extraordinaires que les femmes qui s'y livrent avec autant d'ardeur que tu l'as fait. Les femmes qui se livrent comme tu l'as fait aux passions politiques, qui, en même temps, refont quatre fois leur fortune, ce sont, dis-je, des exemples rares, et ce sont ces exemples que nous, saint-simoniens,

pouvons seuls découvrir dans le monde et mettre en lumière devant tous.

» Oui, nous avons besoin de femmes qui sortent des habitudes ordinaires de la vie féminine imposée par la loi chrétienne. Nous avons besoin de femmes ardentes, désireuses de changer ce monde, de lui donner des preuves de la puissance éclatante qui est dans la femme, et de s'associer aux travaux de l'homme. »

Le père *Olinde :* « Enfants, vous savez que j'ai introduit l'usage de ne jamais terminer nos réunions sans donner la parole à un homme et à une femme. Que l'homme ou la femme qui, dans cette enceinte, est le plus frappé de ce qu'il a entendu, prenne la parole, et qu'il l'exprime. »

— Un homme se lève, et, d'une voix forte, s'exprime en ces termes :

« Rendez honneur au père *Olinde* et au père *Enfantin.* Ils ont consacré leur vie au bonheur des humains. Mes pères, je viens, au renouvellement de cette année, au nom du Dieu vivant qui nous anime tous, vous rendre un témoignage d'amour et de reconnaissance pour le développement que l'humanité a reçu depuis votre glorieux avénement au faîte de la hiérarchie saint-simonienne.

» Mes pères, je n'avais éprouvé que des malheurs, je n'avais jamais connu le bonheur de la vie, loin de là ; les malheurs et l'ignominie, dès la première aurore de ma vie, ont assiégé mes jours : l'heure n'était pas arrivée où je devais briser les chaînes qui pèsent sur moi depuis quinze années ; j'espère que bientôt elle va sonner, et ma vie vous sera consacrée. »

Le père *Olinde :* « Quel est ton nom ? »

— « Lemeure. »

Le père *Olinde :* « Ton état ? »

Lemeure : « Tailleur. Mes frères et sœurs, vous tous qui grandissez sous l'arbre saint de la capacité, c'est entre vos mains qu'est remis le flambeau de l'amélioration, c'est vous qui affranchirez l'univers de sa misère.

» Mon père, votre famille est encore peu nombreuse ; mais un jour viendra où elle sera l'univers, et le nom des saint-simoniens régnera sur la terre. (Applaudissements dans l'assemblée.) Le monde que vous aurez rendu heureux applaudira à vos nobles bienfaits et vous rendra grâce de l'avoir conduit dans le sentier du bonheur et de l'association universelle. »

Le père *Olinde :* « Est-ce que tu es marié ? »

Lemeure : « Je suis garçon. »

Le père *Olinde* (s'adressant à Flachat) : « Est-il dans la maison de Popincourt? »

Flachat : « Non, père; mais il doit entrer dans l'association des tailleurs. »

Le père *Olinde :* « Vous commencez cette année avec des sentiments bien différents de ceux avec lesquels vous êtes entrés dans l'année qui vient de s'écouler. La plus grande partie de ceux qui sont ici étaient animés de sentiments hostiles, de défiance contre tout ce qui les entourait, et aujourd'hui vous saluez le renouvellement de l'année avec un cri de joie, vous glorifiez Saint-Simon, le pacificateur, celui qui a fondé la famille nouvelle, et vous comprenez tout ce qu'il y a de grand, d'avenir, dans cette parole du Christ, que j'ai transformée : « Celui qui n'est pas avec nous sera bientôt avec nous, et non pas contre nous. »

» C'est avec ces sentiments-là que vous allez poursuivre le cours de vos travaux, de votre apostolat.

» Des hommes qui viennent de vous être donnés pour chefs ont déjà reçu aujourd'hui la sanction de leur élection; ils l'ont reçue aussi solennellement qu'il était en mon pouvoir de la leur faire donner, ils l'ont reçue du Père Suprême de notre religion. Maintenant que vous les connaissez, ils vont re-

doubler d'activité pour répandre la parole saint-simonienne, pour augmenter cette famille déjà très-nombreuse, quand on la compare aux familles en dehors de nous, et si petite encore, vous le sentez, en comparaison de celles que nous devons fonder; nous comptons que vous les seconderez. » (De toutes parts : Oui ! oui !)

Julie : « Père, puis-je ajouter un mot? »

Le Père Suprême : « Parle. »

Julie F... : « Je vous ai parlé de moi et des sentiments nouveaux que j'éprouve depuis que j'ai compris la parole de Saint-Simon. Je désire que l'on trouve la preuve de ma sincérité dans l'hommage que je viens publiquement ici rendre au gouvernement.

» Lorsque, après la révolution de Juillet, l'enthousiasme de ceux qui m'avaient vue au milieu du combat était porté au plus haut degré, il fut question de moi à la cour, dans le ministère. On donna l'ordre d'élever mes enfants aux frais de la nation, mais déjà la décadence de notre gloire et de nos espérances m'avait rendu mon orgueil et ma fierté. Je ne voulais pas mettre le pied dans l'antichambre d'un ministre : « Je ne suis pas » faite, me disais-je, pour aller ramper; je ne veux » pas descendre de la hauteur où m'a placée le

» danger. Si j'ai mérité une récompense, qu'on me
» l'accorde sans me la faire solliciter. »

» Eh bien ! M. le ministre de l'instruction publique m'envoya une nomination pleine de bienveillance, un trousseau complet, une bourse pour mon fils, cet enfant adoré pour qui j'avais courbé ma tête et flétri mes mains pour gagner la nourriture qui me permettait de l'embrasser tous les dimanches. Cet enfant, qui paraissait abandonné au hasard comme sa mère, est dans ce moment-ci élevé à Bourges avec l'élite de la classe des privilégiés.

» Mes pères, pour la première fois en parlant de ce bienfait, je ne me sens pas le cœur oppressé, et je me trouve heureuse de dire que j'en suis reconnaissante. »

(Un jeune homme demande la parole.)

Le père *Enfantin :* « Parle, mon fils. »

Le jeune homme : « Mon père, c'est le premier jour que je me trouve dans cette enceinte. Je ne saurais vous dire le plaisir que j'éprouve en ce moment. Je n'ai jamais rencontré que l'inquiétude sur la terre. Je ne pouvais jamais espérer de trouver une société aussi nombreuse où chacun fût aussi heureux de l'amour de tous les autres, et où on ne s'occupât que du bonheur de l'humanité. Je

ne puis vous en dire davantage, j'ai besoin de vous voir en particulier, je vous dirai alors, mon père, qui je suis.

Le père ENFANTIN : « Je désire d'abord que tu voies le père Flachat.

» Le père *Flachat* indique les heures auxquelles on le trouve chez lui, et la séance est levée. »

Le dimanche suivant, l'ouvrier, Lemeure, autorisé par Rodrigues à reprendre la parole, s'exprima en ces termes :

« Mon père, il y a huit jours, dans cette enceinte, dans ce temple, j'éprouvai les plus vives émotions, surtout lorsque vous avez parlé des malheurs que Julie F... a soufferts. Vous m'avez rappelé les maux que j'ai éprouvés dans mon temps; car il m'en souvient de ces jours malheureux où j'allais mendier ma vie de maison en maison, couvert de haillons au sein de l'hiver. J'ai couché pendant cinq ans sur la paille au milieu des écuries : voilà pourtant comment l'humanité aujourd'hui se trouve. Je serais resté plus longtemps peut-être dans cet état; mais un homme généreux me racheta du sein de cette misère, me donna un état. Son nom est gravé dans mon cœur et ne s'en effacera jamais.

» Oui, vous tous qui m'entendez, vous voyez un mendiant qui vient révéler sa vie à la face de tous. Ma vie est dévouée à retracer les souffrances de la mendicité. Vous tous, bourgeois et oisifs qui vivez au sein de l'abondance et des plaisirs du monde, vos cœurs ne sont pas émus de tous ces malheurs qui planent autour de nous. Pourtant lorsque l'émeute vient, elle vous interrompt de vos plaisirs, de vos bals. Vous dites sans cesse : « C'est ennuyeux d'entendre toujours crier : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant !* » Cela vous afflige; mais que faites-vous pour calmer ces souffrances? Vos cœurs ne sont pas touchés à l'aspect de l'univers malheureux. Que faites-vous pour apaiser la faim? Rien. Votre égoïsme va jusqu'à calomnier les hommes qui sacrifient leur fortune et leur vie pour se livrer au pénible état de l'apostolat. On a entendu même du haut de la tribune les vieux suppôts de la voie rétrograde calomnier les saint-simoniens; j'ai entendu ici avec peine un de mes frères parler de boue. Eh bien! mon père, si cette boue vous était adressée, je me glorifierais de la recevoir le premier, et j'y répondrais par un sourire d'amour. »

Le père *Olinde :* « C'est assez, Lemeure; tu viens de dire que tu avais mendié? »

Lemeure : « Oui, mon Père. »

Le père *Olinde* : « Saint-Simon aussi a mendié, Saint-Simon a été mendiant; c'est ainsi que quelques banquiers l'appelaient. Il y en a un qui se vantait à moi de lui avoir donné vingt francs. Vingt francs à Saint-Simon!.... Je tairai son nom parce qu'il se convertira.

» Mais quel usage Saint-Simon faisait-il de son argent? il le répandait aux savants.

» Il y a des hommes qui disent que je mendie aussi maintenant moi-même. Oui, je demande de l'argent, j'en demande aux riches pour les racheter tous de leurs dangers, de leur inquiétude, de leur peur; et cet argent, ils savent très-bien comment je l'emploierai : je l'ai écrit, je l'ai imprimé, je publierai les emplois que j'en ferai. Je suis par conséquent dans la position la plus belle où l'on ait jamais été pour demander de l'argent.

» Saint-simoniens, mon fils Flachat vous annonçait tout à l'heure une mission en Angleterre. Il a fixé votre attention, il a été écouté avec sympathie quand il a parlé de l'alliance qui allait s'établir par cette mission entre ce qu'il y a de plus généreux en Angleterre et ce qu'il y de plus généreux en France. L'Angleterre n'est plus notre

mortelle ennemie; l'Angleterre a salué avec transport la révolution de Juillet; le drapeau relevé par cette révolution a été promené sur les côtes et dans la capitale de l'Angleterre. Le peuple anglais et le peuple français sont les deux peuples les plus civilisés du monde. C'est chez ces deux peuples que s'acccomplit la plus grande masse de travaux dans toute la direction intellectuelle et physique.....

» Ainsi, par l'alliance des deux peuples les plus civilisés du monde, commencera à se réaliser la prophétie du poëte populaire :

» Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main. »

Ce même jour, 8 janvier, Retouret, chargé de la prédication, avait rappelé que le génie des découvertes, toujours méconnu à son apparition, n'avait triomphé, qu'après de longues luttes et de dures épreuves, du préjugé intolérant, de la routine envieuse, du scepticisme moqueur ou persécuteur.

« Un jour, s'était écrié le jeune prédicateur, lorsque à travers l'immensité des mers, Colomb, le pilote Génois, pressentait une terre nouvelle, et de son œil perçant plongeait au delà des horizons connus; un jour il fut lassé d'importuner l'Eu-

rope ! Il avait fatigué de sa requête, quêteur infatigable, il avait fatigué les rois et les républiques, les princes et les marchands, les seigneurs et les aventuriers. Les rues de toutes les villes de l'Europe le connaissaient, et les petits enfants disaient, le voyant passer, voici le Génois qui promet un monde pour un vaisseau ! un monde ! Et le sublime visionnaire ne trouvait pas qui voulût d'un monde pour un vaisseau ! Oh ! qui pourrait dire de quel magnifique dédain le pauvre pilote, dans le silence de son cœur, couvrait tous les dédaigneux de son temps ! Qui pourrait peindre le mépris que versait sa lèvre à tous les hommes qui le méprisaient ! quand sa tête brûlante de l'inspiration prophétique allait s'égarant dans les vertiges du désespoir.

» Europe, avare Europe, je pouvais te donner un monde, tu ne l'as pas voulu ! je vois tous tes enfants dévorés de misérables ambitions ! Ils s'épuisent de sang pour se disputer les lambeaux de quelques chétives proies ! Je voulais leur donner un monde ! un monde ! et ce mot dans sa tête éclatait. Il voyait, il voyait cette dernière vague qui pose mollement le vaisseau sur le sable doré ; il voyait ce rivage se mêlant aux flots et qui semble venir au-devant du voyageur fatigué de la mer ;

cette terre nouvelle sous un nouveau soleil; au loin s'arrondissent les montagnes, et se balancent les forêts, et s'épanchent les fleuves; des hommes inconnus, et des animaux étranges ! Toutes les merveilles d'une végétation nouvelle, des richesses sans nom ! Et le pilote revint, et son front s'enflammait, et son œil étincelait, fixe ! Qui dira le lien mystérieux qui tenait ainsi toujours son regard invinciblement attaché à cette apparition lointaine, sans que rien pût le distraire de cette contemplation avide ! Dieu; c'est Dieu. Si la puissance de Dieu se témoigne dans l'humanité d'une manière visible et qui frappe les plus incrédules, certes c'est alors qu'il met dans le cœur d'un. homme une de ces pensées qui franchissent le temps et l'espace. Va, pilote, va, Dieu, c'est Dieu qui te tient; va, retourne aux seigneurs et aux aventuriers; Dieu t'ouvrira ces cœurs avares, et tu verras, ô pilote, la terre tant désirée !

» Toujours, quand Dieu place sur la tête d'un homme une grande entreprise, il lui donne aussi la force dont il a besoin pour accomplir sa mission.

» Il partit l'audacienx navigateur ! mais sa tâche fut rude, et il fallut pour qu'il fût sauvé de la mort presqu'au terme de son voyage, il fallut que les

fleurs de la terre déjà prochaine envoyassent leurs parfums rapides aux narines épaisses de ses farouches compagnons.

» Mais les hommes oublient facilement les hasards du passé, et le souvenir de l'injustice de leurs pères ne sauve pas toujours les enfants d'une folle et aveugle légèreté.

» Un homme est venu, qui a conçu quelque chose de plus grand que la découverte d'un nouveau monde.

» Car Saint-Simon a dit : « Je vous ferai un
» univers nouveau, une humanité nouvelle.

» Tous les travaux des hommes jusqu'à moi ne
» sont que des travaux préparatoires; je commence
» l'œuvre définitive, qui est la pacification de l'uni-
» vers et l'association de tous les hommes en une
» seule famille.

» L'univers est troublé d'un pôle à l'autre par les
» bruits de la guerre, et il est souillé de sang. Je
» lui enseignerai les harmonies de la paix, et je
» remplacerai d'un pôle à l'autre les souillures du
» meurtre par les couleurs de la fécondité, la mort
» par la vie. L'humanité est laide, pauvre, souf-
» frante, je l'affranchirai de la pauvreté et de la
« douleur, et je lui donnerai une beauté qu'elle ne
» connaît pas. Je fonde la famille humaine, et j'en

» suis le père, non pas le maître ni le seigneur ;
» le père, et je serai un bon père pour tous mes en-
» fants. Je consolerai d'abord tous ceux qui souf-
» frent, et je délivrerai tous ceux qui sont oppri-
» més. La femme ne sera plus sous la puissance
» de l'homme, et elle ne s'appellera plus d'un nom
» qui marque l'homme : car elle est l'égale de
» l'homme, et elle a son nom comme l'homme. Et
» celui qui travaille ne sera plus soumis à celui qui
» ne travaille pas, car le travail est la loi de la fa-
» mille humaine, et celui qui accomplit la loi est
» saint. Je délivrerai donc la femme et le travail-
» leur. »

» Ah ! celui-là aussi, il a importuné l'Europe de sa prophétie, celui-là aussi il a fatigué les rois et les empereurs, les princes et les marchands; celui-là aussi, il a été raillé et méprisé, et il l'est encore dans les siens, poursuivis par l'insulte et le mépris.

» Mais je vous l'ai dit : le prophète est un grand railleur, et quand il retourne la tête pour regarder ses ennemis, il leur montre une face puissante et redoutable.

» Saint-Simon ! Saint-Simon! regarde qui sont ceux qui t'accusent! Avares et hypocrites, ils t'accusent de cupidité et de mensonge!

» Moi et les miens, dit Saint-Simon, nous vivons
» au grand jour, et nous appelons la lumière sur
» toutes nos actions ; ceux qui m'accusent peuvent-
» ils dire comme moi qu'ils ne craignent pas le
» soleil, et que leur conscience n'a pas de ténè-
» bres ? Ils ont corrompu jusqu'à la sincérité de
» leur propre conscience, et ils en sont venus jus-
» qu'à se faire illusion à eux-mêmes sur leur hypo-
» crisie. »

Ici encore, la raillerie et le mépris, que le vieux monde n'avait pas épargnés à Saint-Simon, allaient trouver, dans la persécution, un auxiliaire dont l'impuissance contre les idées progressives ne devait pas être moins saillante ni moins constatée que celle du dédain et de l'injure. *Le Globe* du 23 janvier publia ce qui suit :

« POURSUITES dirigées contre *Notre Père suprême* ENFANTIN et contre Notre Père Olinde *Rodrigues*.

» Hier, à midi, notre Père suprême ENFANTIN et notre Père OLINDE RODRIGUES, chef du culte, se disposaient à se rendre à la salle Taitbout, où ils devaient présider la prédication et où tous leurs fils réunis les attendaient, lorsqu'un détachement de gardes-municipaux, conduit par un com-

missaire de police, s'est présenté rue Monsigny, n° 6, les a empêchés de sortir et a interdit toute communication de la maison avec l'extérieur, en vertu d'ordres dont le commissaire s'est déclaré nanti. Un instant après, ce détachement a été renforcé par un piquet de la 8e légion, 2e bataillon, de grenadiers de garde nationale, sous les ordres du capitaine Saint-Amand Cimtières, chef d'institution. Une compagnie de voltigeurs du 4e bataillon du 52e de ligne, commandée par deux capitaines d'état-major de la garde nationale, est bientôt survenue, et un escadron de hussards stationnait à peu de distance.

» Pendant ce temps, M. Desmortiers, procureur du roi, et M. Zangiacomi, juge d'instruction, assistés de deux commissaires de police et escortés de gardes municipaux et de troupes de ligne, se sont rendus à la salle Taitbout, où l'assemblée tout entière ignorait ce qui se passait. M. Desmortiers a signifié au prédicateur Barrault, qui se tenait dans le foyer, que la prédication ne pouvait avoir lieu, et qu'il venait enjoindre à la réunion de se dissoudre. Barrault, suivi des membres présents de la hiérarchie, s'est transporté avec les agents de l'autorité judiciaire dans la salle, où se trouvait une assemblée nombreuse, en partie composée de

dames, dont l'aspect a paru beaucoup étonner M. le procureur du roi.

» Nous vous devons, a dit Barrault, explication » du retard que nous avons apporté à la prédication » d'aujourd'hui. Nous venons d'apprendre que notre » Père ENFANTIN est cerné dans sa maison par » des troupes et qu'il ne peut venir présider notre » réunion. »

» A ce moment, il a été interrompu par M. Desmortiers, procureur du roi, qui a dit : au nom de la loi et de l'article 291 du Code pénal, je viens fermer cette salle et apposer les scellés sur toutes les issues. A ces mots une violente agitation s'est manifestée au sein de l'assemblée. Mais tous les saint-simoniens se sont aussitôt levés pour demander le silence, et lorsque le silence a été rétabli, Barrault a dit : « Nous vous prions de conserver » le calme dont nous vous donnons l'exemple et » de vous retirer tranquillement. Vous êtes accou» tumés à notre voix, vous l'aimez, elle ne vous » manquera pas ici ou ailleurs. Vous venez cher» cher ici une parole de paix, montrez-vous paci» fiques. » La foule s'apaisant à sa voix, s'est alors écoulée dans le plus grand ordre, avec un calme religieux. Barrault lui-même est sorti, suivi de tous les saint-simoniens présents et d'une grande

foule, pour se rendre à la rue Monsigny, où le plus petit nombre seulement de ceux qui l'accompagnaient a pu pénétrer.

» Lorsque la salle a été évacuée, les agents du pouvoir ont rédigé leur procès-verbal, auquel a assisté Chabanier, directeur du contentieux, qui a fait toutes protestations et réserves contre ces mesures violentes.

» Les scellés ont ensuite été apposés à la salle Taitbout.

» Les agents de l'autorité judiciaire ne se sont rendus à la rue Monsigny, qu'à deux heures et demie. Pendant l'intervalle, divers saint-simoniens se mêlaient aux militaires dont la cour était remplie, s'entretenaient avec eux, leur distribuaient des brochures. Plusieurs de ces hommes, qui ne nous connaissaient nullement, étaient remplis contre nous de préventions qui se sont évanouies dans ces conférences entre-coupées.

» Lorsque MM. Zangiacomi et Desmortiers sont arrivés rue Monsigny, n° 6, ils ont trouvé le père ENFANTIN et le père Rodrigues entourés de la famille. Ils ont refusé de donner connaissance du réquisitoire en vertu duquel ils opéraient. Ils ont seulement déclaré qu'ils étaient porteurs de deux mandats d'amener, dirigés l'un contre le père

ENFANTIN, l'autre contre le père OLINDE RODRIGUES, et qu'ils venaient procéder à des perquisitions.

» La famille saint-simonienne se tenait dans les trois pièces attenantes au salon; elle regardait, attentive et muette; toutefois M. Desmortiers a requis qu'elle se dispersât. Le père ENFANTIN et le père RODRIGUES sont restés, assistés de M. Decourdemanche, avocat, au milieu des agents de justice et des officiers des détachements. Alors a commencé un interrogatoire dont nous reproduisons les traits principaux.

» Le père ENFANTIN a demandé qu'on lui donnât acte de sa promptitude à obtempérer à toutes les demandes de la justice; et puis, faisant allusion à une courte discussion qui avait eu lieu à la salle Taitbout entre les agents de l'autorité et l'un de ses fils, Chabanier, il a réclamé qu'il fût constaté que si, comme il a été dit au procès-verbal dressé à la salle Taitbout, un de ses enfants avait donné lieu à M. le juge d'instruction de se plaindre de sa parole, cette parole n'avait point été prononcée dans la salle Taitbout en présence du public, mais seulement lorsque la salle était déjà évacuée; ajoutant d'ailleurs qu'il remerciait personnellement M. le juge d'instruction, si réelle-

ment la parole de son fils avait été répréhensible, de l'avoir rappelé au calme que chaque jour il recommande à ses enfants.

» Et par-dessus tout, il a rendu grâce à ceux qui avaient cru devoir employer contre nous des moyens qui auront pour résultat de faire connaître, d'une manière plus éclatante, au monde, la LOYAUTÉ et la GRANDEUR de la misison que DIEU nous a donnée.

» Et lorsque M. le juge d'instruction a demandé à notre PÈRE SUPRÊME si, malgré la fermeture de la salle Taitbout, il se proposait encore de faire des enseignements publics, notre Père a répondu que, ne sachant point encore pour quel motif la salle Taitbout avait été fermée, il se bornait à affirmer que jamais sa volonté n'avait été plus ferme d'enseigner au monde notre foi; certain qu'il était de voir, dans peu de temps, le gouvernement lui-même reconnaître que cet enseignement était la plus haute garantie du maintien de l'ordre public.

» Notre père OLINDE RODRIGUES, chef du culte, a demandé qu'il fût donné acte du nombre des hommes armés, gardes nationales, troupes de ligne, garde municipale et cavalerie, qui avaient été employés ce jour, soit à la fermeture de la salle Taitbout, soit à cerner la maison de la rue Monsigny.

» Sur la réponse qui lui a été faite par M. le juge d'instruction, que la justice n'obtempérait pas à cette demande, il a ajouté qu'il l'avait faite uniquement dans le but de déclarer que les saint-simoniens étaient toujours prêts à livrer leurs actes et leur vie tout entière à l'examen de tous, et particulièrement à répondre aux demandes de la justice sur la *plus simple* réquisition.

» MM. Zangiacomi et Desmortiers ont ensuite procédé aux perquisitions; ils ont saisi la correspondance du père ENFANTIN et même ses lettres de famille; ils ont fait de même pour le père Rodrigues. Ils ont enlevé tous nos livres de comptabilité, tout, jusqu'à notre carnet d'échéances, nos titres de caisse, et les plus simples notes. Ils se sont emparés enfin de la correspondance du directeur du *Globe,* qui cependant n'est pas en cause.

» Dans tout le cours de l'interrogatoire, le juge d'instruction et surtout le procureur du roi se sont constamment refusés à indiquer aucun des chefs de l'accusation dirigés contre nos pères. Toutefois ils ont sursi à l'exécution du *mandat d'amener* jusqu'à aujourd'hui à midi, instant auquel le père ENFANTIN et le père Rodrigues auront à subir un interrogatoire chez le juge d'instruction.

» Nous devons déclarer que M. Zangiacomi, les

commissaires de police et les officiers des diverses troupes, ont usé dans cette circonstance de tous les procédés qui étaient compatibles avec la rigueur de leur mission. M. Zangiacomi a remercié Barrault de l'empressement efficace avec lequel il avait recommandé le calme à l'assemblée de la salle Taitbout.

» A cinq heures et demie, ces messieurs se sont retirés.

» Ainsi a commencé contre nous la persécution. Nous ne l'avons point provoquée, mais nous l'acceptons avec calme, persuadés que, grâce à nos efforts et grâce à l'appui de tous les hommes généreux, ces poursuites, que rien ne justifie, accéléreront la vitesse de la propagation de notre foi.

Le Globe ajoutait :

« Nous sommes assurés d'avance que tous les journaux libéraux n'hésiteront pas à prendre notre défense, et d'avance nous leur en offrons nos sincères remerciements. En nous défendant, non-seulement ils défendront la cause de la liberté de conscience, brutalement outragée en nous, mais ils défendront aussi en même temps celle de l'ordre; car rien n'est plus opposé à l'ordre public que ces violences. Les amis de l'ordre doivent concerter leurs efforts pour garantir le gouvernement lui-même contre les conséquences de ses propres

excès. Notre cause est celle de l'émancipation, mais elle est aussi celle de la stabilité; car nous ne voulons *rien* brusquement *détruire ;* mais nous voulons *tout* progressivement *transformer*.

» Puisse la manifestation dont la presse donnera le signal en notre faveur profiter à l'éducation du pouvoir ! Il est atteint de la manie de juger les doctrines. Qu'il voie cependant : ses jugements excitent une telle prévention qu'ils provoquent d'avance une protestation unanime ; ses arrêts sont d'avance frappés de réprobation. Il n'a pas qualité pour émettre les jugements qu'il proclame ; — qu'il s'abstienne donc de ce qui n'est pas selon sa capacité. Nous lui parlons d'ailleurs ici avec un absolu désintéressement, sans rancune et sans haine; car les poursuites qu'il vient d'entamer contre nous, avec un luxe de maladresse, nous seront d'une immense utilité. Il a fait ainsi pour nous ce qui eût été à peine le résultat de trois mois de discussions laborieuses, car qui consentirait à se faire contre nous l'écho d'imputations légères ou malveillantes, aujourd'hui que ce serait se mettre au diapason du parquet et de la police? Désormais on ne pourra plus parler de nous que sérieusement et en connaissance de cause, car, dans des plaisanteries dirigées contre nous, fussent-elles agréable-

ment malicieuses, il y aurait autre chose encore que du mauvais goût. Mais nous bénissons la Providence qui a inspiré à l'autorité toutes les démarches le mieux combinées pour produire, en un jour, cet heureux effet, et nous remercions même les hommes qu'en cette circonstance elle a pris pour instruments; en cela, nous les traitons selon leurs œuvres. Toutefois les gouvernants sentiront bientôt qu'il y a deux manières de hâter le progrès, et par nous le progrès de la société : l'une directe et consciencieuse, l'autre indirecte et aveugle; et ils ont vraiment trop de sens pour ne pas préférer l'honorable tâche de l'homme éclairé, qui a conscience de lui-même, au rôle ingrat d'un instrument fatal. »

» M. C. »

Venait ensuite l'annonce de l'emprunt saint-simonien, accompagnée d'une lettre significative contre l'efficacité de la persécution.

« EMPRUNT SAINT-SIMONIEN.

» Pour mettre M. Périer à même de juger de l'étendue du service qu'il vient de nous rendre, bien à son insu, il est vrai; nous lui donnons communication d'un des témoignages de sympathie que nous a valus sa campagne de la salle Taitbout et de la rue Monsigny.

» *A M. O. Rodrigues, chef du culte saint-simonien, à Paris.*

» Paris, 22 janvier 1832, dix heures du soir.

» Je désirerais prendre quelques-unes de vos inscriptions de rente. Je viens d'être témoin des persécutions qu'on a dirigées contre vous, et je quadruple la demande qne j'allais vous adresser.

» Veuillez me comprendre pour cent inscriptions de 50 fr. de rente chacune, soit la somme de *trente-cinq mille francs* en capital. Je m'occupe de vous verser cette somme, et je vous adresse toutes les garanties que vous pourriez désirer.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de mon dévouement affectueux et de ma plus parfaite considération.

» Ed. LOUVOT-DEMARTINÉCOURT,

» Capitaine au corps royal d'état-major, en réforme, administrateur de mines. »

La famille saint-simonienne, précisément parce qu'elle ne redoutait pas la persécution, s'attendait, avec calme et résignation, à la voir se développer. L'émotion toutefois était grande dans son sein; tout le monde avait cru que les mandats d'amener, lancés contre les chefs, seraient convertis en mandats d'arrêt. L'appareil menaçant, dont la justice s'était entourée, autorisait cette appréhension.

Ainsi, les promoteurs du système de la paix à tout prix répondaient par des rigueurs judiciaires, accompagnées de déploiements militaires, aux déclarations absolument pacifiques de tous les organes du saint-simonisme. C'est que les gouvernants du jour n'étaient pas seulement les patrons de l'égoïsme national, et qu'ils tenaient à ménager et à satisfaire l'égoïsme individuel des privilégiés de la naissance ; c'est que ces maîtres du *pays légal* étaient aussi hostiles pour le moins aux nouveautés sociales qu'aux nouveautés politiques, et, de plus, trop habitués à préférer aveuglément la répression d'une émeute par les armes, à l'élaboration d'une idée ou à la conquête d'un progrès par la libre discussion, pour ne pas garder la plus profonde et la plus tenace de leurs frayeurs pour le saint-simonisme.

« Il y a huit jours, disait encore *le Globe* du 23 janvier, nous déplorions, à l'occasion de l'arrestation du rédacteur de l'*Opinion* et de l'imprimeur de *la Tribune*, l'aveuglement du pouvoir, et la faiblesse que son courroux contre la presse semblait révéler ; nous sommes à notre tour en butte à des poursuites dont nous ne pouvons encore apprécier les motifs.

» La marche rétrograde du gouvernement actuel ne s'effectue plus avec timidité ; il ne prend plus

soin de dissimuler ses sympathies pour un système que repoussent également, et sa propre origine, et la tendance universelle des esprits en France, en Europe même. Au lieu de développer, non les principes abstraits du constitutionalisme, mais les éléments d'avenir, d'ordre, de travail, de prospérité, de force, que le pays le plus civilisé du monde renferme dans son sein; les gouvernants ne semblent préoccupés que de comprimer, que de froisser, que d'étouffer tout ce qui, dans sa sphère politique, s'écarte de ses habitudes *routinières*, dérange le petit *statu quo* que quelques esprits étroits avaient rêvé.

» Qu'ils rétrogradent donc, puisqu'un reflux les entraîne; mais qu'en retour des rigueurs dont ils nous menacent, ils reçoivent de nous un avis salutaire.

» Les enseignements *publics* de la religion saint-simonienne ont été commencés en 1828, rue Taranne; ils ont été continués, *toujours publiquement,* en 1829, rue Dauphine. Les prédications *publiques* ont eu lieu jusqu'à ce jour, *sans interruption,* depuis le mois d'avril 1830. Ainsi, en 1828, en 1829 et en 1830, sous le règne de Charles X, sous l'administration de MM. de Polignac et Peyronnet, l'article 291 n'a jamais été invoqué contre nous; il était réservé à l'administration du *libéral*

M. Casimir Périer, sous la royauté des barricades, d'exhumer ce despotique article contre la religion saint-simonienne; au mépris d'une possession de publicité de quatre années, au mépris des lois qui garantissent à chacun le libre exercice de son culte?

» Le pouvoir a donc franchi à notre égard des barrières que, dans ses derniers moments, la *légitimité* avait respectées; il s'est violemment reporté à l'arbitraire de 1816 et de 1817... Quand on est engagé dans une semblable voie, la pente est glissante!...

» Il y a une chose dont le pouvoir doit se persuader. Nous sommes amis de l'ordre, mais nous ne sommes pas des êtres passifs; s'il nous surveille, nous le savons; s'il nourrit contre nous des projets, les mystères ne sont pas tellement impénétrables que nous ne puissions les pénétrer jusqu'au fond. Nous avons des amis qui, ainsi que nous, ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ce qui se passe autour de nous, et particulièrement ce qui se trame contre nous. Nous avons publié dernièrement la circulaire adressée, à notre occasion, par le maréchal Soult, à tous les chefs de corps. Aujourd'hui, voici une circulaire que M. Gisquet vient de faire parvenir à tous les commissaires de police de Paris, et toujours à notre propos, celle-ci a au moins le mérite de la modération.

M. Gisquet tient à être éclairé sur notre compte; nous nous en félicitons, car nous n'avons guère été attaqués jusqu'à présent que par des gens qui ignorent qui nous sommes. Il recommande à ses subordonnés de s'entourer de tous les documents; il ne pouvait rien leur ordonner qui nous fût plus agréable. Quand tout le monde nous connaîtra, tout le monde nous aimera et tout le monde voudra nous cultiver et nous pratiquer. Mais s'il se disait une fois pour toutes que nous le savons par cœur, il s'épargnerait à lui bien des fausses démarches, et il nous laisserait plus de loisir pour travailler au rétablissement de l'ordre, œuvre pour laquelle l'expérience de tous les jours doit lui faire sentir toute son insuffisance.

» Pendant que l'appareil militaire déployé contre nous, et qui formait un contraste si étrange avec notre caractère pacifique, cernait la maison de la rue Monsigny, plusieurs d'entre nous conversaient avec les troupes qui nous entouraient, et particulièrement avec les gardes nationaux. Parmi ces derniers, quelques-uns, réunis en groupe, répétaient à l'envi que les saint-simoniens étaient des perturbateurs, des ennemis de l'ordre; qu'on le leur avait dit, et qu'ils le croyaient, quoique à vrai dire ils ne nous connussent pas, car, disaient-ils, c'est la

guerre de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont. Or leurs deux interlocuteurs étaient Henri Baud et Alexis Petit. « Vous vous adressez mal pour ex-
» primer cette accusation, dit Baud; car moi qui
» vous parle, je suis le fils unique d'un homme qui
» possède une fortune considérable. — Et moi,
» ajouta Alexis Petit, je suis tout aussi intéressé à
» l'ordre que qui que ce soit d'entre vous; car je
» suis le fils unique d'une mère qui possède qua-
» rante mille francs de rente. » Ce langage a beaucoup surpris les gardes nationaux. En général, magistrats et militaires s'attendaient à nous trouver tout autres qu'ils nous ont vus, car il y a de par le monde des âmes charitables qui nous avaient fait, en maints lieux, une réputation parfaite d'agitateurs, de perturbateurs, de conspirateurs et de spoliateurs. M. Desmortiers lui-même a particulièrement été frappé de l'attitude resplendissante de calme et de dignité de notre PÈRE SUPRÊME, et de la haute franchise du père RODRIGUES; et, malgré la réserve et la raideur qu'il paraît croire indispensables à l'exercice de ses difficiles fonctions, il n'a pu s'empêcher de laisser percer ce sentiment dans les derniers mots qu'il leur a adressés....

» Les rigueurs dont nous sommes l'objet, dans la personne de notre PÈRE SUPRÊME et dans

celle du père OLINDE RODRIGUES, nous ont d'ailleurs attiré de nombreux et vifs témoignages de sympathie. Plusieurs personnes qui déjà s'approchaient de nous sont venues pleines d'ardeur s'offrir tout entières au PÈRE SUPRÊME; d'autres qui nous étaient inconnues nous ont prodigué des assurances d'affection. Mais de toutes les émotions que nous avons éprouvées, la plus douce est celle que nous avons ressentie en voyant plusieurs des personnes qui avaient glorieusement porté avec nous la robe de l'apostolat, et qui, dans les derniers temps, se sont douloureusement séparées de nous, venir assurer à notre PÈRE SUPRÊME que, malgré des dissentiments graves, elles n'avaient pas cessé de nourrir pour lui un amour de fils, au fond de leurs entrailles [1]. »

1. Transon et Laurent s'étaient retirés depuis quinze jours quand la justice fit sa descente à main armée chez les saint-simoniens. Au premier bruit de ces événements, Laurent (Transon était à Versailles) accourut à l'hôtel de la rue Monsigny, qu'il trouva cerné et envahi. Pour y pénétrer, il fut obligé d'invoquer son titre de locataire principal de l'hôtel. Quand il entra chez Enfantin, celui-ci lui dit : « J'étais sûr que je vous reverrais en cette circonstance. » — A quoi, Laurent répondit : « Et moi, j'étais sûr que vous m'attendiez. Mais avouez que ce gouvernement vous sert bien selon sa capacité. » On était alors en train de procéder à la saisie des papiers d'Enfantin. Laurent apprit six mois après, loin de Paris et par les journaux, que son nom avait figuré dans le réquisitoire de M. le procureur du roi.

La procédure marcha vite. *Le Globe* du 24 contenait ce qui suit :

« Les poursuites commencées contre nous, dimanche, ont pris dès hier un caractère tout nouveau dans les fastes judiciaires. Il y a autour de notre PÈRE SUPRÊME une atmosphère de calme et de dignité qui saisit et pénètre tout ce qui l'approche [1]. Hier lundi les égards des magistrats en-

1. « Qu'entendez-vous par la loi vivante? » demandait avant-hier à notre père Enfantin, dans une conversation particulière, une personne qui nous connaissait encore peu, nous et nos principes. — « Hier, lui répondit le PÈRE SUPRÊME, quand ma liberté était menacée, quand ma maison était cernée par les baïonnettes, vous étiez au salon : vous avez vu tous mes enfants se presser autour *de moi*, et venir chercher *en moi* une force nouvelle qui les élevât au-dessus des circonstances présentes : toute la LOI VIVANTE est là. » Ce peu de paroles vaut mieux que les articles que nous avons faits contre le mot *sujets* de M. de Montalivet, et la *loi vivante* de M. Barthe. Et, en effet, j'aurais voulu que les ministres de la couronne se trouvassent chez nous le jour où une manière de persécution venait nous trouver, armée de pied en cap, sous l'habit du soldat citoyen, la moustache du fantassin et le casque du cavalier : j'aurais voulu que, placés dans un coin en muets observateurs, ils fissent leur profit de l'aspect vivant que présentaient nos salons. Ce n'était point de vaines bravades dans les bouches, de fougueux courroux sur les visages, des éclairs menaçants dans les yeux ; mais des paroles d'amour, mais des protestations de foi, mais des serrements de mains qui voulaient dire : « Je suis prêt »; et si quelque irritation du moment se montra d'abord dans quelques têtes plus jeunes et plus ardentes, elle fit bientôt place à la dignité qui convient à des hommes religieux, forts de leur conscience, pleins de foi dans l'avenir qui leur a été promis. »

(*Extrait du* Globe *du* 25 *janvier*.)

vers sa personne et envers celle de notre père Olinde Rodrigues, dont le moindre geste porte l'empreinte d'une éclatante loyauté, ont été dignes de toute notre reconnaissance.

» Les personnes qui nous haïssent gratuitement sans nous avoir jamais vus, ni entendus, ni lus, et elles sont encore en grand nombre, dans les projets hostiles qu'elles ont pu former contre nous ou qu'elles ont tenté d'inspirer à un gouvernement prévenu contre toute innovation, n'ont pas fait entrer en ligne de compte, parmi les éléments qui s'opposeraient à leurs desseins, cette haute influence morale que répandent autour d'eux des hommes religieux, ayant conscience que les destinées de l'humanité leur ont été confiées. Habituées à passer leur vie au milieu d'êtres qui végètent au jour le jour, sans mémoire de la veille, sans conscience du lendemain, elles ne savent pas ce que peuvent être des hommes qui sentent leur vie liée à tout ce qui les entoure, dans l'*espace* comme dans le *temps*, qui se sentent à la fois unis à un passé douloureux et à un brillant avenir. Elles ne conçoivent pas surtout ce que peut être l'homme qui seul, parmi tous ces hommes, est sans supérieur, a des fils, mais n'a ni père, ni frère, et porte en son cœur la responsabilité im-

mense de l'œuvre de régénération et de progrès.

» Elles ignorent, ces personnes, qu'un tel homme a le don de commander un religieux respect, non-seulement à ceux qui l'entourent, mais de proche en proche et progressivement, par une sorte de communication électrique, à tous ceux qui s'occupent de lui et prononcent son nom.

» Elles ignorent que des apôtres de paix fortement enlacés au sein d'une association douce et féconde, qui comme nous ne sont étrangers à aucun des mystères des arts, de l'industrie et de la science, ont un fil conducteur qui les rattache à tous les cœurs généreux, et qu'ainsi partout ils ont, souvent à leur insu, de chauds amis, d'éloquents interprètes; car les cœurs généreux ont accès partout.

» Les hommes qui sont tels vis-à-vis de nous n'ont pas conscience de l'ascendant de plus en plus irrésistible qu'ont puissance d'exercer, même à distance, des hommes religieux, en qui sont vivants le vœu de l'association universelle et le sentiment qui réhabilite, en les réglant, tous les besoins de l'humanité, toutes les natures diverses. Nous qui en avons conscience intime, nous sommes aujourd'hui portés à croire que la conclusion de l'instruction commencée contre nous ne se fera pas attendre,

et qu'elle ne sera pas une déclaration de guerre contre notre apostolat.

M. C.

» Notre PÈRE SUPRÊME et le père OLINDE RODRIGUES se sont rendus hier à midi chez M. le juge d'instruction.

» Voici les demandes qui leur ont été successivement adressées. Nous les reproduisons aussi fidèlement qu'il nous est possible de nous les rappeler.

» *A notre* PÈRE SUPRÊME,

» *Demande :* Avez-vous convoqué ou présidé des réunions dans lesquelles il ait été question de sujets politiques ou religieux?

» *Réponse :* Oui.

» *D.* Avez-vous autorisé, en qualité de chef suprême de la religion saint-simonienne, M. OLINDE RODRIGUES à faire signer des procurations desquelles résulte une société en nom collectif, et par lesquelles les signataires s'engagent à lui confier la gestion et l'administration de leurs biens!

» *R.* Pour toutes les questions relatives aux intérêts *financiers et industriels* de la religion saint-simonienne, je désire qu'elles soient adressées à OLINDE RODRIGUES, chef de notre culte, qui, con-

formément à la division de travail qui existe dans notre sein, est spécialement chargé de ces intérêts.

» Toutefois j'ajoute, quant à la procuration dont il m'est parlé, que mon intention a été de la faire rédiger dans des termes tels que Me Nolleval, qui a été chargé de la recevoir, pût dire, comme il l'a dit en effet, à tous MES ENFANTS, en la leur faisant signer, que « cette procuration était plus large que toutes celles qui dans le monde pourraient être données même à un PÈRE. »

» *D*. Avez-vous organisé des associations d'ouvriers, dans le but de changer l'ordre établi?

» *R*. Le chef du *culte* répondra sur l'organisation des associations d'ouvriers, et donnera tous les détails que la justice demandera. Quant au but *politique* que nous nous proposons depuis cinq ans, nos doctrines sont assez prêchées, enseignées et publiées sous toutes les formes, pour que je puisse renvoyer à nos œuvres.

» *Au père* Olinde Rodrigues, *chef du culte*.

» *D*. Reconnaissez-vous que vous vous réunissez au nombre de plus de vingt personnes, à des époques fixes, à la salle Taitbout, pour y traiter de matières politiques ou religieuses, sans l'agrément de l'autorité?

» *R.* Oui ; mais on ne peut admettre que nos réunions n'aient été au moins tolérées par le gouvernement, car elles sont publiques depuis 1828. Je repousse d'ailleurs complétement l'application de l'art. 291 du Code pénal, puisque nous sommes une religion, et je ne connais aucune autorité compétente à prononcer si nous méritons ce titre.

» *D.* Vous avez émis des rentes sans justifier des garanties nécessaires au payement ?

» *R.* J'offre chaque jour d'établir ces garanties par les apports qui sont faits par les saint-simoniens et par les personnes qui nous aiment ; d'ailleurs la publicité absolue donnée à nos opérations financières est une seconde garantie non moins importante que la première.

» *D.* Mais ces émissions semblent comporter le délit de manœuvres frauduleuses prévu par l'art. 105 du Code pénal ?

» *R.* Je ne connais aucune opération financière faite par quelque gouvernement que ce soit, qui ne présentât à un bien plus haut degré que la nôtre ce caractère d'immoralité dont on prétend nous flétrir, s'il était vrai que la nôtre ne fût pas morale.

» *D.* Quel but poursuivez-vous par vos associations et vos réunions d'ouvriers ?

» *R.* Améliorer de la manière la plus prompte le

sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, en lui imprimant le sentiment bien profond que toutes les classes de la société s'empresseront de joindre leurs efforts aux nôtres du jour où la classe ouvrière aura bien manifestement, sous notre inspiration, renoncé à toute tentative de trouble ou de désordre.

» *D*. Il paraît que, dans quelques-unes de ces réunions, il y a eu appel fait à la classe ouvrière pour renverser l'ordre établi et détruire le système de propriété, base de l'ordre social?

» *R*. Je nie que sous l'autorité des chefs saint-simoniens, il ait jamais été fait et qu'il se soit jamais fait appel à une classe quelconque de la société pour *détruire* et *renverser* l'ordre et le système quelconques établis parmi les hommes non saint-simoniens. Bien au contraire, j'ai déclaré, au nom du PÈRE SUPRÊME, que je regarderais toute tentative de violence comme l'acte le plus nuisible au succès de notre doctrine. »

» A la suite de l'interrogatoire, le juge d'instruction a fait rendre leurs papiers à notre PÈRE SUPRÊME et au père Olinde Rodrigues. Nous avons lieu de croire que demain la correspondance du *Globe*, dont le directeur d'ailleurs n'est pas en cause, nous sera rendue. D'après la tournure gé-

nérale qu'ont présentée les deux interrogatoires, et d'après la manière dont les papiers ont été restitués, sans même qu'on les ait sérieusement examinés, nous serions tenté de croire aujourd'hui que le ministère n'a pas l'intention de donner un caractère de gravité aux poursuites entamées contre nous. »

Cependant *la Gazette des Tribunaux* présenta tout autrement le résultat de l'interrogatoire. Cette feuille prétendit que des faits d'escroquerie avaient été articulés contre les chefs du saint-simonisme. Le journal d'Armand Carrel, *le National,* s'indigna d'une pareille imputation, et publia l'interrogatoire en le faisant précéder des réflexions suivantes :

« Voici l'interrogatoire fort curieux qu'on a fait subir à MM. Enfantin et Olinde Rodrigues, chefs de la religion saint-simonienne. Comme on paraît avoir cherché à donner à cette accusation le caractère d'une ignoble escroquerie, il est de notre devoir de déclarer que nous avons connu longtemps, dans la cause de l'opposition libérale, les deux hommes dont il s'agit, et qu'une telle accusation, intentée contre eux, ne mériterait que le mépris. Visionnaires, ou non, MM. Enfantin et Olinde Rodrigues sont, avant tout, des hommes probes. Il n'y

a qu'une conviction sincère qui ait pu les entraîner dans les doctrines sociales qu'ils professent ; s'il leur eût convenu d'appliquer à la carrière de l'ambition l'incontestable capacité qu'ils possèdent l'un et l'autre, ils avaient tous les moyens de se satisfaire. L'interrogatoire que nous donnons est d'une futilité bien ridicule après les scènes violentes de la police au domicile des inculpés. »

Un prédicateur saint-simonien, Baud, repoussa vivement aussi les allégations de *la Gazette des Tribunaux*, dans une lettre adressée au *rédacteur en chef* de cette feuille ; lettre publiée dans *le Globe* et dont nous ne citerons que ce paragraphe :

« Rien dans l'interrogatoire n'a eu trait à *plusieurs délits d'escroquerie* dont vous parlez tant ; il a seulement été question, en fait d'opérations financières, des rentes saint-simoniennes, que notre père *Olinde Rodrigues* a émises au nom de notre PÈRE SUPRÊME. On a parlé alors du *crédit imaginaire* dont nous aurions leurré nos prêteurs. Sur ce point du *crédit imaginaire*, mon frère I. Péreire a donné, dans *le Globe* d'aujourd'hui, au ministère public, des explications qui lui éviteront probablement l'embarras d'une polémique où il n'aurait pas l'avantage. Je vous engage à en prendre connaissance, car vous êtes légistes, et les idées les plus

avancées en économie politique ne sauraient être un hors-d'œuvre pour vous. »

Nous reproduisons ici en entier l'article remarquable d'Isaac Péreire :

« LES CRÉDITS IMAGINAIRES.

» L'un des motifs qui ont servi de prétexte à l'acte arbitraire dont nous avons été victimes hier de la part du pouvoir, c'est, ainsi qu'il résulte de l'interrogatoire de notre père *Olinde Rodrigues*, l'émission de nos rentes sur un crédit qu'on qualifie d'*imaginaire*. Comme nous pouvons avouer tous nos actes, et comme il faut enfin mettre un terme à ces odieuses calomnies, portées dans des feuilles sans consistance par des *anonymes* complaisants, contre des hommes habitués dès longtemps à l'estime et à la considération générales, nous commençons nous-mêmes, sous un point de vue *théorique*, une instruction que nous porterons, quand on voudra, sur un terrain pratique. Nous saisissons d'ailleurs avec d'autant plus d'empressement l'occasion de discuter la question des *crédits imaginaires* que cela nous amène tout naturellement à envisager l'amortissement sous son véritable jour. Nos observations ne seront peut-être pas sans influence sur la

décision que portera la Chambre des députés sur cette institution.

» Mais d'abord examinons de nouveau notre système financier, les garanties que nous avons présentées, les promesses que nous avons faites, et comparons cette marche à celle suivie jusqu'ici par les divers gouvernements.

» Jusqu'à présent tous les gouvernements, en émettant des rentes, se sont engagés à rembourser le capital dans un temps déterminé. Or, si nous consultons toutes les annales financières, nous verrons que l'*amortissement* n'a jamais rien *amorti*, car les sommes empruntées ont toujours dépassé considérablement les sommes remboursées; de telle sorte qu'on serait fondé à affirmer que l'amortissement n'a jamais été qu'une pure *jonglerie*, bonne pour aveugler quelques esprits crédules, afin d'appeler une confiance qui n'eût pas été accordée sans cela; on serait fondé à affirmer que, sauf les erreurs de quelques hommes d'une probité reconnue, il n'a été entre les mains de tous les financiers qu'un instrument de dissimulation, employé pour obtenir, à de bonnes conditions, une plus grande quantité de capitaux.

» Pour nous qui annonçons la fin de la *lutte* et de *l'exploitation* sous toutes les formes, sous celle

de la *violence* comme sous celle de la *fraude* et de la *ruse*, nous avons renoncé à cette fiction de l'amortissement, bien que nous nous soyons ainsi créé au premier abord quelques obstacles.

» Il est évident que l'amortissement doit être rangé dans la catégorie des *crédits imaginaires*. Or le gouvernement, qui se montre si scrupuleux sur nos opérations financières, ferait bien d'imiter l'exemple de franchise et de loyauté que nous lui donnons, en supprimant le moyen indirect dont il s'est servi jusqu'ici, involontairement peut-être. La chose lui serait d'autant plus facile qu'il ne peut plus alléguer le prétexte de la nécessité d'élever un crédit naissant. Cet argument, avancé il y a quelques années par M. Delaborde pour excuser l'existence *temporaire* de cette institution, en même temps qu'il la flétrissait sévèrement, n'a plus de valeur aujourd'hui que tant de voix éloquentes s'élèvent pour écarter ce leurre financier. La persistance du gouvernement dans cette voie, indépendamment de ce qu'elle le rendrait incompétent à l'égard de toutes les questions de *crédits imaginaires*, priverait encore la classe la plus pauvre, c'est-à-dire l'immense majorité, des soulagements qu'on pourrait apporter à sa position en dégrevant le budget de la dépense de 87 millions.

» Maintenant que nous avons prouvé que les gouvernements n'ont jamais tenu cette partie de leurs promesses qui concerne le remboursement des capitaux empruntés, passons à l'examen des garanties que nous offrons, comparées à celles qui sont présentées par tous les gouvernements.

» Comme nous, ils promettent de payer une certaine somme de rentes; mais ces rentes sont hypothéquées sur les revenus qui proviennent de l'impôt, dont la perception est appuyée par une armée de douaniers et de garnisaires. Toutes ces recettes, et particulièrement celles qui proviennent de l'impôt indirect, sont variables; elles dépendent de l'état de prospérité ou de détresse des travailleurs. Lorsqu'elles sont abondantes, les rentes s'élèvent, parce qu'on est sûr du payement des intérêts; lorsqu'elles se font difficilement, les rentes baissent, parce que l'on conçoit des doutes sur le payement des semestres. Les nombreux exemples, qu'ont fournis les gouvernements de la suspension du payement des intérêts, indiquent assez qu'il n'est au pouvoir de personne, avec la meilleure foi du monde, de donner à ses créanciers une certitude *matérielle absolue*.

» Nous n'avons parlé que des obstacles matériels, nous aurions trop d'avantages si nous par-

lions de la mauvaise foi de certains emprunteurs ou des révolutions politiques : l'Espagne, la Colombie, le Mexique, la république d'Haïti, ont laissé des traces qui ne sont point encore effacées.

» En ouvrant notre emprunt, nous avons, comme tous les gouvernements, assigné nos revenus comme garantie du payement des intérêts; mais il y a cette différence entre eux et nous, c'est que nos revenus sont basés sur les dons volontaires d'un nombre toujours croissant d'hommes RELIGIEUX dont le bonheur est de sentir leur vie toujours de plus en plus liée à l'œuvre sainte que nous accomplissons, dont la gloire est de venir y consacrer tous les biens dont ils peuvent disposer; tandis qu'en dehors de nous on est obligé d'employer souvent la force pour la perception des contributions sur lesquelles les rentes sont hypothéquées.

» Le nouveau mode de contributions que nous pratiquons peut paraître chanceux à quelques-uns; mais nous pouvons offrir à tous, par l'exemple du passé, un grand élément de certitude, une bien forte preuve de la puissance qui est en nous.

» Depuis quinze mois environ que nos travaux ont pris une grande extension, les dons volontaires se sont constamment élevés en proportion de

l'accroissement de nos besoins. Or, si nous sommes parvenus jusqu'ici à satisfaire par nous-mêmes à toutes nos dépenses, il nous serait bien facile aujourd'hui de payer les intérêts des sommes que nous demandons à l'emprunt, afin d'atteindre plus rapidement le but de nos efforts, à savoir, la conciliation de tous les partis, de toutes les classes, de tous les peuples. Nous en avons une certitude tellement complète que tous nous avons réclamé l'honneur de la solidarité pour les engagements de la société saint-simonienne. La procuration absolue que nous avons donnée à notre Père *Olinde*, laquelle fait l'objet des doutes d'un monde qui ne nous comprend pas, est son plus beau titre de gloire ; car nul homme n'a jamais inspiré une confiance semblable. Ce fait mérite bien de sérieuses réflexions.

» I. PÉREIRE. »

La malveillance n'en continua pas moins à propager les bruits les plus injurieux contre les saint-simoniens. Après l'escroquerie vint la captation frauduleuse, et des feuilles parisiennes accueillirent dans leurs colonnes ces indignes imputations. *Le Sténographe*, entre autres, parla de plaintes déposées au parquet par des pères de famille que

l'auteur de l'article, M. E. C. disait connaître *personnellement*. *Le Globe* répondit que M. E. C. n'avait qu'un moyen de prouver qu'il n'était pas *un calomniateur*, c'était de *nommer ces pères de famille*, signaler ces *captations*, ou de reconnaître publiquement son erreur. M. E. C. répliqua par une lettre qui renfermait ce défi : « Je trouve votre expression personnellement offensante; je vous en demande raison les armes à la main. »

Le rédacteur du *Sténographe* oubliait qu'un an auparavant des apôtres du saint-simonisme, Bazard en tête, avaient eu le courage de braver, non pas les peines disciplinaires, mais les moqueries philosophiques, pour refuser, à titre de ministres d'une religion nouvelle, le service de gardes nationaux. Il était bien évident que ce titre qu'ils n'avaient pas répudié, tant s'en faut, ne leur rendrait pas le duel plus acceptable que leur présence au corps-de-garde. Aussi, le signataire de l'article du *Globe* s'empressa-t-il de riposter par la lettre suivante :

« Monsieur,

» Ma qualité de saint-simonien ne me permet pas d'accepter le duel que vous me proposez.

» Le débat qui s'est élevé entre nous est du reste

bien simple, toute solution violente n'y changerait rien.

» Vous avez avancé que vous connaissiez personnellement des plaintes en *captation* portées contre nos chefs par des pères de famille. Vous pouvez avoir été induit en erreur, j'aime à le croire ; dans ce cas, il est du devoir d'un homme d'honneur de le reconnaître. Si vous persistez dans votre dire, je vous invite à produire les faits sur lesquels vous avez établi contre nous une accusation aussi grave.

» Je suis intimement convaincu que vous ne trouverez aucun fait de cette nature, par conséquent je pense que vous vous croirez engagé à rendre hommage à la vérité, et je vous répète ce que je vous ai dit dans mon article d'hier ; je serais heureux de déclarer que vous ne méritez rien moins que le titre dont j'ai qualifié l'auteur d'une imputation non justifiée.

» Si d'ailleurs vous désirez vous entretenir avec moi, je suis complétement à votre disposition. »

Le Sténographe, le soir même, désigna comme plaignants : MM. d'Eichthal, Robinet père, Demay père.

Le Globe répondit le lendemain matin en ces termes :

« Monsieur,

» Dans votre numéro de ce soir vous affirmez, en réponse à mon article, que des lettres et des plaintes ont été déposées au parquet de M. le procureur du roi par :

» M. d'Eichthal, banquier, place des Victoires;

» M. Robinet père, dont le fils a exercé la profession de notaire à Meaux;

» M. Demay père, fabricant, rue de Charonne.

» Vous auriez pu citer d'autres noms, ajoutez-vous, mais par égard pour le repos des familles, vous les passez sous silence.

» Ma réponse sera courte.

» M. d'Eichthal père n'a adressé au procureur du roi aucune lettre ou plainte quelconque. Je sors à l'instant même de chez M. d'Eichthal, qui demeure depuis un an rue Lepelletier, nº 14. Je parle donc en toute connaissance de cause en ce qui le concerne.

» M. Robinet avait en effet exercé la profession de notaire à Meaux, mais depuis longtemps il avait perdu son père. S'il existe, comme vous le dites, une plainte déposée à son sujet au parquet de M. le procureur du roi, fait que nous ignorons,

elle provient, non d'un père, mais de quelque collatéral, et nous attendrons que le ministère public veuille bien nous faire connaître l'importance qu'il attache à une pareille accusation. Il serait inconcevable d'ailleurs qu'un *notaire*, âgé de près de quarante ans, fût assimilé à un *mineur capté*. Quand à M. Demay père, fabricant, rue de Charonne, ce nom nous est tout à fait *inconnu*.

» Maintenant, monsieur, je vous laisse à juger à vous-même si les faits que vous venez d'avancer sont calomnieux ou non. Je voudrais que tous les journaux qui se sont permis de parler légèrement des chefs de la religion saint-simonienne voulussent bien, comme vous, au lieu de se borner à des *on dit;* citer les faits qu'ils ont à nous reprocher. Tous les indignes bruits complaisamment répandus sur notre compte ne tarderaient pas à s'évanouir.

» Je vous ferai observer encore qu'il n'a été nullement question de *captation* ou de *suggestion* dans les interrogatoires subis par notre Père Suprême Enfantin et par notre Père Olinde Rodrigues, chef du culte saint-simonien. Avant de terminer cette lettre, je dirai un mot sur votre cartel.

» Il y a un mois environ que le directeur du *Globe* a repoussé publiquement une provocation

de ce genre, comme contraire à nos principes religieux, et même à ceux des hommes qui en dehors de nous sont le plus avancés. Il y a peu de mérite à renouveler de semblables propositions, lorsqu'on sait d'avance qu'elles ne seront pas acceptées. Soyez sûr, monsieur, qu'un *lâche* ne serait pas à son aise dans les rangs saint-simoniens, et il faut un grand courage, une foi bien vive, pour résister avec calme au débordement des calomnies dont *le Constitutionnel* a donné le signal contre nous. Un coup d'épée, du reste, n'aurait pas donné de la vérité aux faits que vous avez allégués. Il est possible, monsieur, que vous ayez été induit en erreur; je désirerais sincèrement qu'il en fût ainsi, et j'ai même d'assez bonnes raisons pour le croire. Vous avez alors un devoir sacré à remplir, un grand exemple de courage à donner, c'est d'oser le reconnaître dans les colonnes de votre journal. Dans tous les cas, je réclame l'insertion de cette lettre dans votre plus prochain numéro.

» I. Péreire. »

Un journal ministériel, *la France nouvelle*, avait tenu à peu près le même langage que *le Sténographe* : « On nous assure, avait-il dit, qu'ils (les saint-simoniens) sont accusés ou pré-

venus de *plusieurs escroqueries*, et que d'autres chefs d'accusation pèsent également sur eux. »

Le Globe s'empressa de répondre.

« En vérité, pour un journal du ministère, voilà des formes bien dubitatives : *Cette mesure paraît avoir été exécutée... On nous assure*, etc. Comment se fait-il que M. ***, qui est si bien avec les ministres, n'ait point obtenu de leur part des renseignements plus précis ? Il doit à coup sûr leur en vouloir de cette réticence, car elle le place à notre égard dans une situation qui doit lui être pénible. On *vous assure* que nous sommes des *escrocs;* et vous n'hésitez pas à le répéter ! Permettez-nous, monsieur, de vous donner un conseil. C'est un triste métier que de se faire l'écho bénévole, l'interprète officieux de la calomnie. Quand on se mêle de calomnie, on devrait au moins la faire à son compte. Si vous savez des faits, osez les articuler, et nommez-vous sans vous retrancher derrière une trop commode particule. Si vous ne savez rien, gardez le silence.

» AD. GUÉROULT. »

Les journaux de l'opposition libérale, à Paris et dans les départements, furent du reste unanimes pour blâmer les poursuites dirigées contre la so-

ciété saint-simonienne. *La Tribune,* dans laquelle Armand Marrast avait entrepris une critique sérieuse de la nouvelle doctrine, cessa la discussion, et inséra la lettre suivante qui lui avait été adressée par un écrivain hostile au saint-simonisme : « Monsieur le rédacteur, j'avais publiquement annoncé l'intention de faire paraître incessamment une réfutation des doctrines saint-simoniennes. Aujourd'hui que la troupe de ligne et la garde municipale [1] s'en chargent, je pense qu'il y aurait lâcheté

1. La persécution valut aux disciples de Saint-Simon de nombreux témoignages de sympathie. Nous citerons entre autres ces quelques lignes extraites d'une lettre publiée par *le Globe :*

« Monsieur,

» Appelé à donner mes soins à Saint-Simon lors de son suicide, j'ai continué à être son médecin jusqu'à sa mort. Convaincu du génie de cet homme et de la célébrité qu'il devait acquérir un jour, je songeai à conserver pour moi-même sa physionomie, et mon crayon fut assez heureux pour la reproduire, quelques instants après sa mort, avec une grande vérité d'expression. Ce dessin fut tracé en présence de MM. Rodrigues, Bailly, et de plusieurs autres disciples de cet homme célèbre, qui restèrent frappés de la ressemblance. Je fus plusieurs fois sollicité de faire graver ou lithographier cette tête, et je m'y refusai sans trop me rendre raison du motif qui me dirigeait; cependant, je prêtai mon dessin à M. Bra, qui n'avait jamais vu Saint-Simon, afin de l'aider dans la composition de son buste.

» Aujourd'hui que le moment de la persécution est arrivé, et que les regards du monde entier vont se tourner vers les disciples, j'ai pensé qu'il serait d'un grand intérêt de livrer à la contemplation du public l'image du maître.....

» SARLANDIÈRE. »

de ma part à me faire leur auxiliaire, et je vous prie d'annoncer que ma brochure ne paraîtra pas.

» Charles GARBÉ. »

Le Figaro lui-même publia ces lignes :

« Aujourd'hui nous ne sommes plus adversaires des saint-simoniens aux prises avec les mesures illégales de l'autorité. Et toute cette portion de sarcasme que nous leur destinions va retomber sur un pouvoir qui n'a d'énergie que contre les citoyens et leurs libertés. »

L'attitude du journalisme doctrinaire et de la presse légitimiste contrastait d'une manière remarquable avec celle des feuilles démocratiques. *Le Journal des Débats* publia qu'Enfantin et Rodrigues étaient toujours sous le coup de mandats de dépôt, et *la Gazette de France* s'empressa d'accueillir et de répéter cette fausse nouvelle. *Le Globe*, dénonçant cette inexactitude, ajouta : « Tout ceci est bien petit..... Au sujet de toutes les ignobles attaques portées contre nous, voici un rapprochement assez plaisant. Les rabbins juifs ont formellement, dans le *Talmud*, accusé Jésus-Christ d'être un *voleur*. »

La correspondance des départements, publiée par *le Globe*, atteste que toutes les églises saint-

simoniennes de France, loin de se montrer affligées ou intimidées par la persécution, l'avaient saluée avec courage et avec espoir.

Nous donnons ici quelques extraits, fort succincts, des adresses qui parvinrent alors au chef suprême, des divers points du territoire.

« Metz, 25 janvier.

» Cher père, nous avons cru cette circonstance favorable pour vous réitérer, en notre nom et au nom de l'église que vous avez confiée à notre direction, l'assurance du dévouement complet de tous vos fils de Metz. Ordonnez, nous vous le répétons, tous nous sommes à vous *tout entiers*. FÉLIX TOURNEUX, DEVOLUEZ, *chefs de l'église de Metz.* »

« Mulhouse, 27 janvier.

» Mon père, nous sommes calmes sur le résultat à intervenir; nous y voyons une immense occasion de progrès pour notre foi et un nouveau motif pour vous entourer de tout notre amour et d'une obéissance sans réserve..... Vos fils, mon père, se sentent tous les jours plus aimants, plus reconnaissants et plus forts. SIMON. »

« AU PÈRE SUPRÊME. — Dans ce moment, je sens le besoin de vous exprimer tout mon amour.

Et si un événement pouvait avoir puissance pour hâter mon adhésion entière, c'est bien la persécution à laquelle vous êtes en butte, et que tous vos enfants voudront partager avec vous. CURIE, *chef de l'église de Mulhouse.* »

« Lyon, 24 janvier.

« Au directeur du *Globe.* — Cher père, nous avons appris hier par votre lettre et par *le Globe* la brutale persécution dont nos pères Enfantin et Olinde Rodrigues viennent d'être l'objet..... Les liens qui nous unissaient à notre PÈRE SUPRÊME et à vous tous se sont dans cette circonstance fortement resserrés. Notre poitrine s'est gonflée de l'enthousiasme le plus sublime. Notre tête est haute, et notre cœur s'épanouit aux rayons d'une foi plus ardente et des espérances les plus douces. Aussi continuons-nous l'œuvre qui nous a été confiée avec plus de fermeté, de calme et d'espoir de gloire que jamais. MASSOL, RIBES, *chefs de l'église de Lyon.* »

« Bordeaux, 26 janvier.

» Au directeur du *Globe.* — Mon cher Chevalier, le baptême de la persécution vous manquait. J'ai la foi que vous grandirez, et que le procès

qu'on vous intente est le précurseur d'un grand progrès pour vous et pour le monde qui va se trouver saisi de vos doctrines. Force sera bien de les connaître pour les juger...... Mon regret est que, dans cette circonstance, je ne puisse offrir au public pour garantie de votre moralité, de votre désintéressement et de votre amour pour l'ordre, ni nom, ni fortune, ni naissance illustre. P. Régy, *élève de l'École polytechnique, ingénieur des ponts et chaussées.* »

« Angers, 25 janvier.

» Que je plains vos persécuteurs, qu'ils sont aveugles et malheureux ! avec le pouvoir de faire tant de bien, ne pas concevoir d'autre moyen que de se ruer avec violence contre ceux qui seuls lui en montrent le véritable chemin ! Heureusement ce n'est pas à votre cause qu'ils nuisent, et puisqu'ils ne pouvaient encore vous comprendre, on doit bénir du moins leur main providentielle qui vous met en position de faire entendre votre voix par tous les organes de la presse. Rey, *conseiller à la cour royale d'Angers.* »

« Toulouse, 27 janvier.

» Au père *Olinde Rodrigues.* — Le récit de la journée du 22 a rempli nos cœurs de sentiments

délicieux et a resserré encore plus intimement les liens qui nous unissaient. Vous avez prouvé au monde combien était grand l'homme fort de l'avenir en présence de l'homme fort du passé. Vous avez révélé toute la puissance de *l'industriel affranchi sur l'homme de guerre asservi* [1]. Votre conduite est un grand enseignement pour nous et pour le monde : nous saurons l'imiter... HOART, *l'un des chefs des églises du Midi* [2]. »

Des missives, remplies des mêmes témoignages

1. On n'a pas oublié qu'Hoart était capitaine d'artillerie, et qu'il donna sa démission pour se vouer à l'apostolat saint-simonien.

2. L'Église de Toulouse avait été récemment réorganisée par Hoart et par Bouffard. A cette occasion, divers néophytes, Terson, prêtre catholique; Canet, avocat, et Granal entre autres, avaient fait solennellement leur profession de foi; et Charles Lemonnier, l'un des principaux propagateurs du saint-simonisme dans le Midi, penché un instant vers le doute et l'abstention, comme son ami Rességuier, avait prononcé en cette circonstance une allocution chaleureuse, dont nous croyons utile de reproduire les passages les plus remarquables par l'élévation des idées et des sentiments et par la franchise du langage :

» Oui, mon père, en face du progrès nouveau que la doctrine vient d'accomplir, je ne me suis pas trouvé prêt : je suis resté surpris et faible. Dans mon cœur, j'ai retrouvé encore un vieux reste de méfiance libérale; dans l'arche, j'ai cru de nouveau apercevoir le fantôme du despotisme, et j'ai reculé. Certes, ma foi en Dieu, à l'association progressive de l'humanité, n'a pas un instant chancelé; mais, je le répète, ma foi était incomplète; j'avais foi aux principes, et méfiance des hommes; j'oubliais que les principes sans les hommes sont des utopies, que les hommes ne manquent jamais aux principes; je croyais aux textes morts de la loi écrite, je craignais d'obéir aux révélations de la LOI VIVANTE.

de sympathie et de dévouement, étaient arrivées à Enfantin, à Rodrigues et au directeur du *Globe*, de Nantes, de Strasbourg, de Dunkerque, du Cantal, des Basses-Pyrénées, d'outre-Rhin et d'outre-Manche, etc., etc.

En ce moment, deux des jeunes apôtres les plus infatigables et les plus dévoués, Duveyrier et d'Eichthal, se trouvaient en Angleterre, où ils avaient des relations qu'ils étaient impatients de faire servir à la propagation de leur foi. Le 26 janvier, ils écrivaient de Londres à Enfantin :

« Cher père, depuis notre arrivée, nous avons vu beaucoup d'amis. Ceux qui, de Londres, avaient jugé la mission inopportune, sont complétement revenus de cette idée. Maintenant personne ne doute autour de nous que nous n'excitions de vives sympathies à Londres, Liverpool, Manchester, Birmingham, Dublin, Glascow, Édimbourg. Les efforts des owenistes, des benthamistes, des unitairiens et des fondateurs de l'union politique, ont préparé le sol. Il n'y a plus en Angleterre ni antipathies na-

» Grâce à Dieu, votre parole, mon père, a ressuscité chez moi la foi saint-simonienne dans sa plénitude. Je déclare que j'ai confiance entière dans notre père suprême Enfantin; je le proclame ici chef de l'humanité, car je crois que l'association est la loi, est la vie de l'humanité, et par-dessus tous les hommes du temps présent, notre père Enfantin possède la puissance de lier et d'associer les hommes. »

tionales ni antipathies religieuses. Nous avons entendu hier, à l'Union politique, le vrai pape irlandais, O'Connell, développer avec une éloquence admirable, et au milieu des trépignements de pieds et des hurras, l'alliance intime que l'Irlande, dans la personne de ses députés, faisait avec l'Angleterre pour l'obtention du bill de réforme, et par ce bill, d'une régénération commune. Et vos fils se sont écriés en sortant de cette séance mémorable, que, puisque les protestants anglais étaient arrivés à marcher avec enthousiasme sous la bannière d'un catholique irlandais, le jour était proche où l'Irlande et l'Angleterre s'uniraient à la France sous l'étendard pacifique de Saint-Simon. Qui pourrait donc, en entendant nos prophéties, les juger vaines et d'une impossible réalisation, quand trois ans ont suffi pour unir l'Angleterre à l'Irlande et faire régner O'Connell à Londres?

» Père, notre conviction profonde, éclairée par l'avis de nos amis, est que nous devons aller droit à Manchester, au milieu des populations manufacturières de l'Angleterre, y ouvrir une chapelle [1],

1. Le *Morning-Chronicle* donnait, sur le saint-simonisme, dans les premiers jours de février, quelques détails assez intéressants pour qu'il soit utile de les reproduire ici :

« Les saint-simoniens, disait-il, sont nombreux; leur nombre augmente journellement. Ce sont des gens respectables; sur dix,

et y convoquer un *meeting* qui sera, nous l'espérons, de quelque dix mille hommes. »

Toutes ces communications épistolaires, bien faites pour remplir Enfantin de joie et d'espoir, le trouvèrent occupé à reprendre le cours de ses enseignements personnels. Dès le lendemain de son interrogatoire, il s'était remis à l'œuvre; voici les

il y en a neuf qui ont reçu une belle éducation. Quelques-uns d'entre eux sont riches; d'autres, pauvres. Plusieurs sont hommes d'un mérite extraordinaire; les autres ne sont que de simples partisans du nouveau système. Ils forment une société; leurs fonds sont en commun, ainsi que leurs ressources; leur capital n'est point considérable. Leur chef est appelé le *père suprême*, et son nom est Enfantin. C'est un homme doué d'éloquence et d'une sagacité profonde, qui possède une grande connaissance de la nature humaine, qui parle bien, écrit bien, converse bien; en un mot, c'est un homme honorable, un vertueux citoyen, qui, semblable à notre bon Robert Owen, se croit destiné à régénérer la société humaine. L'autre chef de la secte est *Olinde Rodrigues*. C'est aussi un honnête homme; la malveillance n'a point encore pu effleurer sa réputation. Il est animé d'une grande sincérité et croit fermement aux doctrines sociales qu'il professe et expose. Voilà quels sont les chefs de la secte; le reste est appelé *enfants* ou disciples, et il doit être reconnu par tous ceux qui savent quelque chose de leurs manières d'être en particulier et en public, que, comme saint-simoniens, ils sont sans reproches. Je m'estime heureux de voir qu'ils sont aussi sans peur. Et voilà pourtant la secte, voilà les hommes contre lesquels on a dirigé, dimanche dernier, les troupes de ligne, la garde municipale, la garde nationale à cheval et les officiers de la police, ayant à leur tête le procureur du roi, avec ordre de les arrêter, de les disperser, de s'opposer à la célébration de leur culte, comme ils avaient habitude de le faire toutes les semaines ce jour-là; de mettre les scellés sur leurs papiers, leurs lettres, leurs livres de compte, etc.! »

sommaires des deux séances qu'il y consacra dans les derniers jours de janvier :

Quinzième enseignement (24 janvier).

« LAMBERT sur les théories morales : audace et réserve du PÈRE ne posant pas de limites, lui homme, à l'influence moralisante du couple sacerdotal. — Le PÈRE pose ainsi la règle de conduite des apôtres : ne rien faire qui blesse la morale publique. — Poursuites contre la doctrine ; fermeture de la salle Taitbout et autres lieux d'enseignement. — La morale sera exposée dans *le Globe;* BARRAULT, *Retouret*, *Guéroult*, *Bourdon* et *Cazavan* chargés spécialement de cette rédaction. — Propagation dans les classes ouvrières résultant de ces persécutions. — Enseignement des ingénieurs par LAMBERT ; correspondance avec eux par MICHEL, *Flachat* et *Péreire ;* les préparer à l'œuvre industrielle. — Statistique du clergé et des fidèles. — Influence politique de l'exemple donné par l'affection de la Famille pour son Chef. — Espérances de réalisation politique de la Doctrine. — Opinion de M. Jacques Laffitte sur *le Producteur*. — Reprise de l'enseignement des théories morales. — A la division du clergé chrétien en régulier et séculier succéda, hors de l'Église, la double influence mo-

rale du *Roman* et du *Théâtre*. — Examen des travaux liturgiques et dramatiques, des œuvres des moines et de celles des romanciers. — Dans l'ordre moral, les trois partis du *mouvement*, de la *résistance* et du JUSTE MILIEU. — Opinion de Béranger sur notre parole. — La messe et le théâtre. — Faire communier le passé et l'avenir sur la scène, ressusciter et créer le grand, le rappeler et l'appeler, tel est l'ART de l'avenir : Tradition et prophétie; évocations et annonciations; ingénieurs et artistes; création et poésie; la femme et le culte. — La grande œuvre industrielle est le sujet du drame et de l'épopée des apôtres. — Fêtes, cérémonies, costumes et chants des ouvriers. »

Seizième enseignement (31 janvier 1832).

« La loi vivante, le prêtre. —Les trois familles de la *chair*, de l'*esprit*, d'élection par AMOUR. —La famille païenne est conçue pour le *Père de famille*, elle est patriarcale; la famille chrétienne est conçue pour les *enfants*, elle est sous l'invocation du *fils*; la famille future sera constituée pour l'HOMME et pour la FEMME, *père* et *mère*, *fils* et *fille*. — Dans l'ordre politique elle répondra aux besoins de la fonction *sociale* et du bonheur domestique. —Prêtre

catholique, ministre protestant, couple saint-simonien. — Différence de l'éducation physique, charnelle, pratique, selon qu'on est païen, chrétien ou saint-simonien. — Que font actuellement les êtres qui ont les facultés essentielles du monde futur? Généralement ils démoralisent au lieu de moraliser, parce qu'ils ont puissance sur les passions réprouvées. — Le clergé chrétien et la chevalerie. — Dieu et la dame. — Droit du seigneur et cours d'amour. — Une influence semblable à celle de la dame sur le chevalier peut être exercée religieusement par l'homme sur la femme ; le cœur de l'homme n'est pas le seul qui puisse idolâtrer. — Le prêtre chrétien, ignorant une partie de la vie, est impuissant à en concevoir la sainteté et à pouvoir la moraliser. — Mariage chrétien. — Jésuitisme. — On accusera le saint-simonisme de prêcher le libertinage et l'orgie. — Objection : *Le sacerdoce ne pourra être exercé que par des anges.* — Il est pourtant moins anti-humain et moins difficile que le célibat. — Le problème religieux consiste à remplacer en *droit* CE QUI EST en fait, afin de rendre moralisantes des jouissances qui démoralisent aujourd'hui, et qui *ont été*, SONT et *seront* autant que durera l'humanité. — Conduite privée des apôtres. — Accusation du monde. — Confession. »

Entre ces deux enseignements, Enfantin eut à répondre à une communication douloureuse de son ancien correspondant et vieux camarade Pichard, qui venait de perdre son fils unique. Il avait commencé sa lettre au moment où sa chambre fut envahie. Obligé de s'interrompre, il chargea quelques jours après mademoiselle Aglaé Saint-Hilaire, qui connaissait la famille Pichard, d'achever sa réponse. Elle était ainsi conçue :

« Mon pauvre ami, je suis absorbé, mais il n'y a pas de travaux qui tiennent, vous souffrez trop ; j'ai besoin de vous embrasser et d'embrasser aussi votre chère femme, que j'aime pour tout l'amour qu'elle vous donne, pour tout le bien que mon père et ma mère m'ont dit d'elle. Oui, vous avez bien connu mon cœur, puisque vous avez senti les douleurs de ceux auxquels j'ai spécialement donné mon affection. Mais, mon ami, laissez-moi vous dire que vous avez méconnu ceux qui éprouvent *avec force* les douleurs *individuelles*. Ceux-là aussi sont capables de s'élever vers *tous;* et c'est alors qu'ils sont vraiment religieux.

» Je suis arrêté dans ma lettre, mon ami, par des poursuites judiciaires qui auront un grand résultat pour la doctrine. Je ne peux plus que vous embrasser. Aglaé va terminer ma lettre. »

Cette dame termina, en effet, et expédia, le 27 janvier, la lettre d'Enfantin. Elle y annonçait que les mandats lancés contre Enfantin et Rodrigues avaient été levés dans la même journée, que les papiers saisis étaient rendus, et que la persécution valait à la doctrine de nouveaux prosélytes, de nombreux amis et une plus grande publicité.

Cependant les rumeurs calomnieuses, accréditées par *le Sténographe, la Gazette des tribunaux* et *la France nouvelle*, et aggravées par les assertions inexactes du *Journal des Débats*, bien qu'elles eussent été victorieusement réfutées par Michel Chevalier, J. Péreire, Guéroult et Baud, firent penser au chef suprême des saint-simoniens qu'il y avait quelque chose de plus à faire pour éclairer le public sur le désintéressement apostolique des hommes dont on voulait mettre la probité en suspicion. *Le Globe* publia un tableau *des sommes qui avaient été apportées en dons au saint-simonisme jusqu'au* 31 *janvier* 1831.

« Avant le mois de décembre 1830, disait-il, toutes les dépenses ont été supportées par notre père suprême Enfantin ; elles s'élèvent environ à 14,000 fr. » Le tableau indiquait ensuite qu'il avait été apporté depuis par Fournel, d'Eichthal, Alexis Petit, Bouffard, Robinet, Ollivier, Carnot,

Transson, Bruneau, Lemonnier, Rességuier, Huguet, Drouot, Rodrigues, Péreire frères, Machereau, Véturie Espagne, Ribes, Renouvier, Hennoque, Bourdon, Carlier, Gallé, Holstein, Mlle Talon, Granal, Simon, Rigaud, Reynaud, Fritz Herrenschneider, Michel Chevalier, Genevois, Arlès, Blanc, Cazeaux, Belvèze, Janger et divers anonymes, une somme de 344,816 fr., non compris la valeur du mobilier et des propriétés immobilières donnés par des saint-simoniens.

D'après une note qui nous a été communiquée et qui fut rédigée, vers 1840, par Gustave d'Eichthal, la réalisation d'anciens engagements pris par des membres de la famille produisit, de janvier à août 1832, sous la direction de Bouffard, puis de Fournel, une somme de 236,000 fr., à la composition de laquelle concoururent, savoir :

ENFANTIN, pour 77,000 fr.; —PETIT, 54,000; — OLLIVIER, 10,000; — BRUNEAU, 9,000; — PÉREIRE FRÈRES, 43,000; — TOCHÉ, 21,000;— RIGAUD, 22,000.

« Nous trouvons ainsi, ajoute l'auteur de la note, un total de versements qui se rapproche suffisamment de celui indiqué par Enfantin, en 1863, dans sa lettre sur le *crédit intellectuel*, à savoir : UN MILLION.

» Les principaux prenant part à la cotisation ont été *approximativement :*

Enfantin	100,000 fr.
Fournel	150,000
D'Eichthal	150,000
Alexis Petit	100,000
Madame Petit	100,000
Ollivier	30,000
Bouffard	25,000
Robinet	21,500
Carnot	20,000
Bruneau	23,000
Lemonnier	9,000
Jules Rességuier	6,000
Rigaud	22,000
Toché	21,000
Corrèze	20,000
Autres portés sur la liste du *Globe*, 8 février 1832.	64,000
Total	861,500 fr.

L'insuffisance prévue des cotisations intérieures faisait sentir de plus en plus l'importance de l'emprunt et la nécessité d'assurer son succès. Cette nécessité semblait en créer une autre, celle du maintien d'un accord parfait entre le chef suprême et le chef du culte. Il était difficile que l'emprunt pût réussir sans le concours de l'habile et hardi financier qui avait pris personnellement le plus de part à cette grande opération. Mais Rodrigues était à la fois un homme de finance et un homme religieux. Les questions de morale et de famille le

de sympathie et de dévouement, étaient arrivées à Enfantin, à Rodrigues et au directeur du *Globe*, de Nantes, de Strasbourg, de Dunkerque, du Cantal, des Basses-Pyrénées, d'outre-Rhin et d'outre-Manche, etc., etc.

En ce moment, deux des jeunes apôtres les plus infatigables et les plus dévoués, Duveyrier et d'Eichthal, se trouvaient en Angleterre, où ils avaient des relations qu'ils étaient impatients de faire servir à la propagation de leur foi. Le 26 janvier, ils écrivaient de Londres à Enfantin :

« Cher père, depuis notre arrivée, nous avons vu beaucoup d'amis. Ceux qui, de Londres, avaient jugé la mission inopportune, sont complétement revenus de cette idée. Maintenant personne ne doute autour de nous que nous n'excitions de vives sympathies à Londres, Liverpool, Manchester, Birmingham, Dublin, Glascow, Édimbourg. Les efforts des owenistes, des benthamistes, des unitairiens et des fondateurs de l'union politique, ont préparé le sol. Il n'y a plus en Angleterre ni antipathies na-

» Grâce à Dieu, votre parole, mon père, a ressuscité chez moi la foi saint-simonienne dans sa plénitude. Je déclare que j'ai confiance entière dans notre père suprême Enfantin; je le proclame ici chef de l'humanité, car je crois que l'association est la loi, est la vie de l'humanité, et par-dessus tous les hommes du temps présent, notre père Enfantin possède la puissance de lier et d'associer les hommes. »

tionales ni antipathies religieuses. Nous avons entendu hier, à l'Union politique, le vrai pape irlandais, O'Connell, développer avec une éloquence admirable, et au milieu des trépignements de pieds et des hurras, l'alliance intime que l'Irlande, dans la personne de ses députés, faisait avec l'Angleterre pour l'obtention du bill de réforme, et par ce bill, d'une régénération commune. Et vos fils se sont écriés en sortant de cette séance mémorable, que, puisque les protestants anglais étaient arrivés à marcher avec enthousiasme sous la bannière d'un catholique irlandais, le jour était proche où l'Irlande et l'Angleterre s'uniraient à la France sous l'étendard pacifique de Saint-Simon. Qui pourrait donc, en entendant nos prophéties, les juger vaines et d'une impossible réalisation, quand trois ans ont suffi pour unir l'Angleterre à l'Irlande et faire régner O'Connell à Londres?

» Père, notre conviction profonde, éclairée par l'avis de nos amis, est que nous devons aller droit à Manchester, au milieu des populations manufacturières de l'Angleterre, y ouvrir une chapelle [1],

1. Le *Morning-Chronicle* donnait, sur le saint-simonisme, dans les premiers jours de février, quelques détails assez intéressants pour qu'il soit utile de les reproduire ici :

« Les saint-simoniens, disait-il, sont nombreux; leur nombre augmente journellement. Ce sont des gens respectables; sur dix,

et y convoquer un *meeting* qui sera, nous l'espérons, de quelque dix mille hommes. »

Toutes ces communications épistolaires, bien faites pour remplir Enfantin de joie et d'espoir, le trouvèrent occupé à reprendre le cours de ses enseignements personnels. Dès le lendemain de son interrogatoire, il s'était remis à l'œuvre; voici les

il y en a neuf qui ont reçu une belle éducation. Quelques-uns d'entre eux sont riches; d'autres, pauvres. Plusieurs sont hommes d'un mérite extraordinaire; les autres ne sont que de simples partisans du nouveau système. Ils forment une société; leurs fonds sont en commun, ainsi que leurs ressources; leur capital n'est point considérable. Leur chef est appelé le *père suprême*, et son nom est Enfantin. C'est un homme doué d'éloquence et d'une sagacité profonde, qui possède une grande connaissance de la nature humaine, qui parle bien, écrit bien, converse bien; en un mot, c'est un homme honorable, un vertueux citoyen, qui, semblable à notre bon Robert Owen, se croit destiné à régénérer la société humaine. L'autre chef de la secte est *Olinde Rodrigues*. C'est aussi un honnête homme; la malveillance n'a point encore pu effleurer sa réputation. Il est animé d'une grande sincérité et croit fermement aux doctrines sociales qu'il professe et expose. Voilà quels sont les chefs de la secte; le reste est appelé *enfants* ou disciples, et il doit être reconnu par tous ceux qui savent quelque chose de leurs manières d'être en particulier et en public, que, comme saint-simoniens, ils sont sans reproches. Je m'estime heureux de voir qu'ils sont aussi sans peur. Et voilà pourtant la secte, voilà les hommes contre lesquels on a dirigé, dimanche dernier, les troupes de ligne, la garde municipale, la garde nationale à cheval et les officiers de la police, ayant à leur tête le procureur du roi, avec ordre de les arrêter, de les disperser, de s'opposer à la célébration de leur culte, comme ils avaient habitude de le faire toutes les semaines ce jour-là; de mettre les scellés sur leurs papiers, leurs lettres, leurs livres de compte, etc.! »

sommaires des deux séances qu'il y consacra dans les derniers jours de janvier :

Quinzième enseignement (24 janvier).

« LAMBERT sur les théories morales : audace et réserve du PÈRE ne posant pas de limites, lui homme, à l'influence moralisante du couple sacerdotal. — Le PÈRE pose ainsi la règle de conduite des apôtres : ne rien faire qui blesse la morale publique. — Poursuites contre la doctrine ; fermeture de la salle Taitbout et autres lieux d'enseignement. — La morale sera exposée dans *le Globe ;* BARRAULT, *Retouret*, *Guéroult*, *Bourdon* et *Cazavan* chargés spécialement de cette rédaction. — Propagation dans les classes ouvrières résultant de ces persécutions. — Enseignement des ingénieurs par LAMBERT ; correspondance avec eux par MICHEL, *Flachat* et *Péreire ;* les préparer à l'œuvre industrielle. — Statistique du clergé et des fidèles. — Influence politique de l'exemple donné par l'affection de la Famille pour son Chef. — Espérances de réalisation politique de la Doctrine. — Opinion de M. Jacques Laffitte sur *le Producteur*. — Reprise de l'enseignement des théories morales. — A la division du clergé chrétien en régulier et séculier succéda, hors de l'Église, la double influence mo-

espérons que l'homme qui, par moi, vous a transmis à tous la vie de Saint-Simon, de son maître, espérons que Rodrigues ne s'éloignera pas de nous. »

A ce moment, Rodrigues avait déjà fait imprimer un appel aux saint-simoniens, dans lequel il annonçait, non-seulement qu'il se séparait d'Enfantin, désormais hérétique à ses yeux, mais qu'il reprenait lui-même la haute direction de la doctrine saint-simonienne.

Bazard, informé de cette rupture flagrante entre les deux hommes dont l'accord avait contrarié la signification qu'il donnait lui-même à sa retraite, s'empressa de faire parvenir à Rodrigues les quelques lignes qui suivent :

» Dans les circonstances graves où se trouve Rodrigues, je voudrais avoir un entretien avec lui; ce n'est pas de ses rapports de doctrine avec moi que je veux lui parler, pour cela nous avons le temps, c'est de ce qui le touche intimement ainsi que tous les siens. Je pense qu'il ne refusera pas cet entretien que je ne lui demande que dans son seul intérêt.

» J'attendrai Rodrigues chez moi à l'heure qu'il aura choisie. »

— « Rodrigues, a dit Enfantin, me fit remettre ce billet par Flachat, en lui disant : « Tu diras à

Enfantin quel est le cas que je fais des dissidents, je ne répondrai pas. »

Mais Bazard, qui attendait un meilleur accueil pour sa proposition d'entrevue, écrivant le lendemain à Rességuier, se prévalait de la séparation de Rodrigues, pour présenter la situation d'Enfantin comme tout à fait compromise et ruinée.

« Cher fils, lui disait-il, l'association de la rue Monsigny est en pleine voie de dissolution. Tous ceux qui avaient une valeur personnelle s'en sont successivement retirés[1] pour prendre une direction ou une autre, et vous aurez appris sans doute que de ce nombre se trouvent en dernier lieu Laurent et Transon; mais voici bien autre chose : depuis près de deux mois, une guerre sourde mais violente existait entre Enfantin et Rodrigues; elle vient aujourd'hui d'éclater ouvertement. Lundi dernier, Enfantin a destitué Rodrigues de ses fonctions de chef de l'industrie; à quoi Rodrigues a répondu en

1. Les entraînements de la dissidence affaiblissaient ici, dans Bazard, la puissance de sa froide raison et les grandes clartés de son esprit, jusqu'à mettre en défaut sa rare pénétration. Les hommes qui restaient fidèles à Enfantin, et dont il parlait avec dédain dans cette lettre, avaient déjà, ou ont depuis, fait leurs preuves. Ils s'appellent Michel Chevalier, Émile Barrault, Charles Duveyrier, Gustave d'Eichthal, Henri Fournel, Isaac Péreire, Stéphane Flachat, Charles Lambert, Charles Lemonnier, Adolphe Guéroult, etc., etc.

se proclamant chef suprême, au lieu et place d'Enfantin. Cette lutte est encore, au moment même où je vous écris, dans toute sa fureur. La grande cause de ce débat est qu'Enfantin veut absolument enseigner et *pratiquer* [1] ses théories, ce qu'il a déclaré formellement et sans fard, et que Rodrigues, qui prévoit tout le discrédit qui va résulter de là, ne le veut point. Enfantin parviendra peut-être à se maintenir quelque temps encore, malgré la scission de Rodrigues, mais aujourd'hui, quand on n'a pas d'autres moyens de gouverner, on ne peut aller loin.

» Voilà de bien tristes choses, mon cher Rességuier, mais nous devons y puiser une nouvelle ardeur, pour travailler à l'accomplisement de la grande tâche que nous avons entreprise; il faut en finir d'un monde où tant d'égarement et de douleur peuvent se produire.

» Bazard.

» *P.-S.* J'avais différé l'envoi de ma lettre pour vous faire savoir l'issue définitive de la querelle d'Enfantin et de Rodrigues : pendant ce temps, est arrivé la vôtre à Cazeaux ; l'élan du cœur qu'elle

1. Ce mot est regrettable. Enfantin protesta toujours au contraire, et formellement, contre cette *pratique*.

exprime m'a pénétré d'une joie délicieuse; il est bien doux, au milieu des débordements des mauvais procédés et des mauvais sentiments qui se produisent toujours dans des crises de la nature de celle que nous venons de traverser, de rencontrer de religieuses sympathies et de s'y reposer un moment.

» Rodrigues vient de publier sa proclamation; vous la recevrez par la poste. C'est de ce côté une dissolution complète, car Olinde et Enfantin sont également frappés d'impuissance, au moins à l'égard de la grande œuvre que nous avons entreprise.

» BAZARD. »

Rodrigues, en effet, tout en refusant de se rendre au désir de Bazard, et en se faisant un mérite de ce refus auprès d'Enfantin, avait lancé hardiment son manifeste contre ce dernier.

Deux jours après, en commençant son dix-huitième enseignement [1]; Enfantin s'exprimait ainsi :

1. Cet enseignement eut lieu le 18 février, dix jours après le 17e. Voici les sommaires de ces deux derniers enseignements :

17e *enseignement* (7 février 1832).

« Lien logique entre les théories morales et la politique, l'histoire, la métaphysique et la théologie. — Contradiction logique et impuissance pratique chez les dissidents. — Promiscuité,

« *Mes enfants*, vous verrez demain dans *le Globe* la proclamation de Rodrigues, vous y verrez, en même temps, une lettre que je vous adresse à *tous*, une circulaire de Michel aux églises de province, enfin le cinquième enseignement que je vous ai fait ici sur les *femmes*. Ainsi ce numéro du *Globe* renfermera toute l'explication de notre vie actuelle. En même temps, nous commencerons, par l'insertion de ce cinquième enseignement, notre appel direct et public aux *femmes;* nous ne

confusion panthéistique, communauté des biens.— Républicains révolutionnaires en morale : les fouriéristes, TRANSON et JULES LECHEVALIER. — Néo-chrétiens : BUCHEZ. — Les femmes n'ont pas encore eu dans la Famille d'existence religieuse.— Les consommateurs intellectuels et matériels : ivrognes de l'esprit et de la chair, débouchés de l'intelligence et des sens, fats et pédants. — Demandes d'explications : *Toussaint*, au nom de ses frères de Belgique, demande que *le Globe* expose les théories.— Lambert exposera les idées de M. Fourier. — Digression sur la hiérarchie actuelle de la Famille par *fonctions*, au lieu d'être constituée, comme précédemment, par *degrés*. —Rapport de D'EICHTHAL sur sa mission en Angleterre. (Associations d'ouvriers : M. Place, tailleur, à Londres; sociétés coopératives : M. Owen. — IRLANDE, *Écosse*, *Angleterre* répondent à la trinité PRÊTRES, savants, industriels). — Le PÈRE sur l'aristocratie anglaise. »

18e *enseignement* (18 février 1832).

« Le PÈRE sur la séparation de RODRIGUES. — Modifications dans la hiérarchie. — Annonces de réunions du collége, auxquelles assisteront Stéph. *Flachat*, Isaac *Péreire*, *Henry*, *Holstein*, *Simon*, *Ollivier*, *Rigaud*, *Bruneau* et *Jallat*. — MICHEL CHEVALIER est chargé de l'administration générale de la Famille et de la procuration qui avait été donnée à RODRIGUES. — Explication

l'avions pas pu faire encore, et, dès ce jour, il devient notre œuvre capitale.

» Depuis six ans nous travaillons, hommes seuls, à la propagation de la foi saint-simonienne, c'est-à-dire que, depuis six ans, le but que nous nous proposions, *instinctivement* ou *consciencieusement*, était d'arriver à une époque où nous pourrions appeler la *femme* à s'asseoir avec nous, car la réalisation de l'avenir saint-simonien consiste dans *l'union religieuse, politique et morale de l'homme et de la femme.* »

de la situation où le PÈRE s'est trouvé entre RODRIGUES et BAZARD (le juif et le chrétien). — E. TALABOT sur l'élection de MICHEL. — Nouvelle profession de foi de MICHEL, ses principes de conduite : *Juger ses actes en se plaçant à 200 ans de distance dans l'avenir.* — Dégager de toute *chose,* de toute *idée,* de tout ÊTRE, l'*élément progressif.* — Appréciation, dans la politique intérieure, du juste milieu (banquiers, bourgeois, députés des centres) et des légitimistes; dans la politique étrangère, de la question d'Orient (système de la Méditerranée); dans la morale, des femmes; appréciation, dans la Famille, de ses frères E. TALABOT, G. D'EICHTHAL, BOUFFARD, LAMBERT, BARRAULT, *Flachat.* — D'Eichthal rapporte les visites de Michel à Rothschild, Aguado et autres banquiers. — Il se réjouit de l'avénement du PÈRE, seul chef maintenant de la Famille. — Profession de foi de BOUFFARD. — D'EICHTHAL sur l'amour aveugle pour le PÈRE. — Le PÈRE sur la prière et sur l'amour aveugle. — D'EICHTHAL sur le PÈRE (*Saint-Simon est en vous*). — Le PÈRE explique pourquoi P. LEROUX, J. REYNAUD, JULES LECHEVALIER, TRANSON, CARNOT, et tous les dissidents avec BAZARD, ont quitté la Famille. — Hommage à la retraite de BAZARD et de RODRIGUES. — Jour de deuil. »

Le Globe du 19 février publia exactement toutes les pièces annoncées par le Père suprême. Nous les reproduisons dans l'ordre suivi par le journal saint-simonien.

« LE PÈRE SUPRÊME *aux saint-simoniens.*

» CHERS ENFANTS, lorsque, dans sa religieuse audace, un homme, MOI, VOTRE PÈRE ; lorsque, dans ma sainte audace, dis-je, j'ai osé porter la main sur les bases de la FAMILLE ANCIENNE, j'ai dû, comme notre glorieux et divin maître, j'ai dû être d'abord méconnu.

» L'HOMME à qui DIEU a donné mission d'APPELER la FEMME au sacerdoce définitif ; celui qui doit, avec elle et par elle, poser les bases de la LOI MORALE que DIEU réserve à l'avenir ; celui de qui doit naître une FAMILLE NOUVELLE, celui-là n'avait pas *pu* et n'avait pas *dû* porter VOLONTAIREMENT les liens de la FAMILLE CHRÉTIENNE.

» Or, cet HOMME, c'est MOI ; et j'avais près de moi deux autres enfants de SAINT-SIMON, dont les noms seront éternellement liés au mien, Bazard et Rodrigues ; trinité mâle, analyse vivante de notre maître : *christianisme*, *judaïsme*, SAINT-SIMONISME.

» Rodrigues et Bazard, pliés, courbés depuis

longtemps sous le joug de la FAMILLE ANCIENNE ; ont, durant quinze mois, cherché à contenir l'essor de ma religieuse pensée. Je leur rends grâces ! dans cette lutte, ma foi est devenue plus précise, plus claire ; car plusieurs aujourd'hui la comprennent et l'enseignent, qui d'abord la repoussaient comme eux.

» Ma patience ne s'est point lassée ; Bazard s'est *éloigné* de moi, je ne l'ai point *repoussé ;* il s'est éloigné, PROTESTANT contre mon autorité et ma doctrine : au même instant Rodrigues déclarait mon autorité religieuse et légitime, et me proclamait l'*homme le plus moral de son temps*. Et cependant aujourd'hui Rodrigues, l'héritier direct de Saint-Simon, celui qui nous a transmis à tous la vie nouvelle, à son tour *se retire* et PROTESTE contre moi.

» Il ne m'a donc pas été donné à moi, HOMME, à moi, privé de l'inspiration religieuse de la FEMME, de rallier à ma foi dans l'*avenir* ces deux puissants représentants de la MORALITÉ *passée*, le juif et le chrétien, Rodrigues et Bazard. Il ne m'a donc pas été donné à moi, *homme*, de faire aimer, comprendre et pratiquer par ces *hommes* l'affranchissement de la *femme*, et de leur faire répéter mon APPEL

» Eh bien ! aujourd'hui la parole de VOTRE PÈRE se sent libre des entraves dans lesquelles si longtemps elle fut comprimée : ils m'ont quitté,

gloire à DIEU! leur mission était accomplie, et vraiment la mienne commence. Depuis trois mois que vous connaissez mon APPEL AUX FEMMES, je ne vous ai point fait entendre ma voix, et à peine si de distance en distance *le Globe* a essayé quelques pas mal assurés dans cette route nouvelle.

» J'avais hâte pourtant de parler au monde ce langage, car notre apostolat s'est développé merveilleusement pour nous donner le droit de dire notre MORALE, après avoir fait connaître notre *science* et notre politique, après avoir profondément pénétré les *esprits*, et remué vivement les *intérêts*.

» J'aime que le monde soit saisi de notre MORALITÉ et prétende la juger; car, au nom de Saint-Simon, moi aussi je prétends juger la morale humaine; et si j'entends chaque jour résonner autour de nous ces mots : *promiscuité, communauté des femmes*, je veux savoir d'où ils partent, et quels sont leurs échos. »

Lettre adressée aux chefs des églises des départements.

« Cher fils, un événement douloureux s'accomplit en ce moment dans notre sein; c'est un des

actes du drame immense que notre apostolat devait dérouler devant le monde.

» Le caractère saillant de notre œuvre, par rapport au christianisme, est la réhabilitation de la matière ; en morale, c'est l'affranchissement de la femme et son association par égalité avec l'homme. Un mariage nouveau, une famille nouvelle, voilà ce que nous devons donner à l'humanité, voilà ce que la femme est appelée à constituer avec nous.

» Les termes généraux de cet *appel,* c'est-à-dire les seules bases que nous puissions indiquer pour la loi de l'avenir, ont été posés par notre Père Enfantin d'une manière large, de telle sorte que la femme ne pût avoir à craindre l'anathème dans son intervention.

» A l'homme le plus *moral,* il appartenait de jeter au monde les germes de la morale nouvelle ; à la femme la plus *morale,* c'est-à-dire à la plus aimante, à la plus aimée, à elle seule il convenait d'y apporter sa féconde limite.

» Hors de là, dans tout sentiment personnel qui prétendrait s'imposer comme définitif et universel, il y a sacrilége, exploitation de la femme.

» Je le répète, la sainteté de l'appel à la femme a pour base son illimitation même.

» Une crise devait se produire en face d'une

question si palpitante. La religion saint-simonienne, qui veut unir et harmoniser l'homme et la femme, l'État et la famille, devait se trouver en lutte avec le sentiment chrétien, qui subalternise la femme à l'homme, et le sentiment juif, qui subalternise l'État à la famille.

» Vous savez que le chrétien a déjà protesté en la personne du Père Bazard. Le juif vient protester en la personne du Père Rodrigues.

» Cher fils, ce dernier terme de la crise a été bien douloureux. Il devait être cruel pour nous tous de voir se retirer de notre sein un homme que nous aimons profondément, car il nous a beaucoup donné.

» Le dissentiment existait depuis longtemps entre notre *Père suprême* et lui. Quand même vous ne vous en seriez pas aperçu à la mollesse avec laquelle, dans *le Globe*, nous développions l'appel aux femmes fait par notre *Père suprême*, vous en aviez eu la révélation bien nette par la publication de la note qui termine la réunion des 19 et 21 novembre.

» Depuis trois mois, le *Père suprême* a deux fois par semaine fait des enseignements intérieurs, desquels il est résulté, pour tous, le sentiment de la haute valeur religieuse de l'appel, tel qu'il avait été conçu par lui. Tous, hommes et femmes, à part un très-

petit nombre d'exceptions qui d'ailleurs ne portent sur aucun des membres de la famille connus par leurs œuvres, tous ont adhéré à sa foi ; malheureusement le père *Rodrigues* n'a voulu assister à aucun de ces enseignements. Nous avions tous compté que le vif amour voué par le Père *Rodrigues* au *Père suprême*, et la haute moralité qui le distingue, le détermineraient à rester définitivement dans la position qu'il avait acceptée, à l'origine, dans son appel, et dans laquelle il se trouvait alors qu'eurent lieu les enseignements d'ouvriers où il apparut si grand aux yeux de tous. Il n'en a pas été ainsi. Placé sous l'empire de préoccupations personnelles et de famille, le Père *Rodrigues* n'a pu entrer en pleine communion avec le *Père suprême*, et maintenant, après cinq jours d'hésitation pendant lesquels notre *Père suprême* a épuisé toutes les formules et toutes les précautions de la patience, il vient d'opérer une rupture publique que, jusqu'au dernier instant, nous avions espéré éviter.

» Celui qui, ayant pleine connaissance de la foi du *Père suprême* a, solennellement déclaré, dans son appel, qu'il le reconnaissait pour l'*homme le plus moral de son temps*, vient l'accuser, à raison de la même foi, et nous avec lui, d'immoralité pro-

fonde. L'attitude unanime de ceux qui furent ses fils, et qui étaient heureux de l'être, n'a pas été pour lui une révélation !

» Toutefois nous manquerions de foi si nous n'espérions pas que celui qui fut le disciple de Saint-Simon rentrera bientôt au milieu de nous. Celui qui est la tradition vivante ne pourrait vivre hors de notre sein.

» Cher fils, quelle que doive être la résolution que prendra le Père *Rodrigues*, vous devez voir, en ce qui se passe, la fin d'une crise soulevée par les répugnances de la famille antique. La famille chrétienne et la famille juive ont protesté, désormais nous marcherons à l'aise et sans entraves. L'appel des femmes que nous n'avons prononcé jusqu'ici que d'une voix mal assurée, nous le proclamerons hautement et sans cesse, aujourd'hui que toutes nos voix ne font qu'une voix avec celle de notre *Père suprême*. » MICHEL CHEVALIER. »

Manifeste d'Olinde Rodrigues
aux saint-simoniens.

» L'APPEL AUX FEMMES tel que l'a conçu *Enfantin* et les théories morales qui s'y rattachent ont fait naître entre *lui* et MOI un dissentiment formel

qui a été plus ou moins connu de vous tous. Ce dissentiment vient de produire le résultat qui ne pouvait être évité que par la conversion d'Enfantin aux bases de la loi morale que j'ai proposées, au sein du collége de la religion saint-simonienne.

» J'ai affirmé que, dans la famille saint-simonienne, tout enfant devait pouvoir connaître son père. Enfantin a exprimé le vœu que la femme seule fût appelée à s'expliquer sur cette grave question.

» Il a donc admis des cas de promiscuïté religieuse, tandis que j'ai seulement admis *la sanction du divorce et la sanctification des secondes noces*, comme l'unique combinaison qui pût à la fois satisfaire *tous* les légitimes penchants de l'homme et de la femme sous le rapport de leur association, aussi bien que sous le rapport de la sanction réservée aux sentiments de famille. J'ai appelé la femme à nous révéler, d'après ces bases, la *loi des convenances*.

» Enfantin a donc admis des *faits moraux* dans la *communauté des femmes*. Je les ai classés au nombre des *cas immoraux*.

» Ce dissentiment sur les termes de l'appel aux femmes s'est même fait remarquer dans les rapprochements qui ont été faits dans *le Globe*, entre

l'Orient et l'Occident, Satan et Dieu. Il aurait probablement éclaté en face du public; le jour où les prédications ont été forcément suspendues.

» Loin de s'apercevoir de l'effet funeste de cette observation, au moment même où nous fondons le crédit saint-simonien, aberration qui s'explique assez d'ailleurs par la situation personnelle d'Enfantin quant aux relations de famille, relativement aux sentiments d'époux et de père, Enfantin, dont j'avais proclamé la haute *moralité* alors qu'il accomplissait l'œuvre la plus importante, le changement de la hiérarchie, Enfantin-Bazard, a cru pouvoir déclarer *immoral* le premier disciple de Saint-Simon, en brisant, ce jour même, les liens hiérarchiques qui me rattachaient directement plusieurs fonctionnaires importants.

» Cet acte *inexplicable* est pour moi le signal d'un progrès nouveau, l'INDUSTRIE est appelée dans ma personne à *constituer* définitivement la RELIGION NOUVELLE.

» Saint-simoniens,

» Votre hiérarchie éprouve, dans sa sommité, un changement capital. L'héritier direct de Saint-Simon assume enfin sur lui *toute* la tâche que lui a confiée son maître; il vous appelle tous, hommes et femmes, à fonder avec lui l'union des travailleurs

pacifiques, au nom du NOUVEAU CHRISTIANISME, dernière parole, testament de SAINT-SIMON.

» OLINDE RODRIGUES,
» Chef de la religion saint-simonienne. »

Bazard ayant cru devoir réclamer contre la citation de son nom et l'appréciation de ses idées et de leur avenir, par Michel Chevalier, et ayant demandé l'insertion de sa lettre, *le Globe* la publia dans son numéro du 20, en la faisant précéder de ces quelques lignes :

« Hier nous avons dit la cause profonde pour laquelle deux hommes que notre Père suprême a appelés *les deux puissants représentants de la moralité passée*, le père Bazard et le père Rodrigues, personnification, l'un du christianisme, l'autre du judaïsme, n'avaient pu comprendre l'*appel aux femmes* tel qu'il avait été formulé par notre Père suprême, et avaient successivement protesté contre son autorité et sa foi. *Le Globe* du même jour contenait la protestation du Père Rodrigues; voici maintenant une protestation du Père Bazard :

» A M. Michel Chevalier, gérant du *Globe*,

» Dans votre journal d'hier, il vous a plu de prononcer sur mon avenir et de me qualifier dans le présent. Je ne puis accepter vos jugements.

» Ma *mission* n'est point *accomplie*, c'est ce que vous reconnaîtrez bientôt en déplorant, je l'espère, les vertiges et les égarements qui ont compromis la vôtre, celle que je vous avais donnée et dans laquelle je vous ai guidé si longtemps.

» Je sais que, dans votre pensée, le titre de *chrétien* est le plus outrageant que vous puissiez donner à ceux qui ne marchent point avec vous. Je ne m'en offense point assurément; cependant je dois le refuser, car il ne m'appartient pas : je suis, il est vrai, dans les voies préparées par le christianisme, mais en avant de cette grande religion, comme les chrétiens eux-mêmes se sont élevés autrefois au-dessus des religions antérieures, tout en se tenant dans la ligne qu'elles avaient projetée sur l'avenir.

» Quant au titre de saint-simonien que vous vous attribuez, vous et votre chef, je vous le conteste : vous n'êtes pas saint-simonien. Mais ici je m'attends, d'après votre langage habituel, que vous allez me demander de vous dire, non point ce que vous n'êtes pas, mais ce que vous êtes. J'y consens.

» Ouvrez l'histoire dont les enseignements vous sont si nécessaires, comme le prouvent assez les emphatiques ignorances que chaque jour depuis trois mois vous débitez sur l'Orient, et vous verrez qu'à

la fin des grandes époques de dissolution sociale, et lorsque le désordre est arrivé à son comble, il est rendu sensible à tous par deux grandes tentations, dont l'une se produit dans la voie du *mal*, l'autre dans la voie du *bien*; la première ayant pour but de systématiser, d'organiser, de sanctifier tous les vices existants; la seconde, de dégager du milieu de ces vices les germes d'avenir, les tendances progressives, pour les montrer à tous, les faire aimer de tous, et constituer ainsi l'ordre nouveau que le monde réclame; eh bien! vous, vous êtes (involontairement, je veux le croire encore) la constatation du désordre dans la voie du *mal*. *Voilà ce que vous êtes!*

» En vous enlevant ainsi le titre de saint-simonien que vous vous attribuez, je commence l'accomplissement d'une tâche devenue aujourd'hui difficile, celle de tirer le nom de Saint-Simon, et les travaux que durant près de sept années nous avons accomplis sous son invocation, du discrédit où les ont jetés vos folies des trois derniers mois.

» Je vous prie d'insérer ma lettre dans votre prochain numéro. » BAZARD. »

Le Globe du même jour renfermait une nouvelle lettre de Michel Chevalier adressée aux chefs des églises; elle était ainsi conçue :

« Chers fils, *le Globe* de ce jour vous instruira de l'événement qui vient de s'accomplir parmi nous. Je n'ajouterai qu'un mot aujourd'hui sur une séance hautement religieuse qui a eu lieu hier au soir, où notre *Père suprême* s'est montré à ses fils dans tout l'éclat de sa force et de son amour, et où ses fils se sont unanimement révélés à lui, pleins d'ardeur et de foi en l'avenir auquel il nous conduit, et en sa personne. Je n'entreprendrai pas de vous décrire les épanchements dont notre soirée d'hier a été remplie, je me bornerai pour aujourd'hui à vous faire connaître quels en ont été les résultats généraux.

» Le *Père suprême* a annoncé la réouverture des séances du collége, et il y a appelé, indépendamment de Stéphane Flachat, I. Péreire, Henry et Holstein, pour lesquels c'était déjà un fait reconnu, Ollivier, Simon, Rigaud, Bruneau.

» Le collége se réunira deux fois par semaine, plus fréquemment même pendant quelque temps. La première réunion aura lieu aujourd'hui à trois heures. Les travaux du collége avaient été interrompus, parce que le dissentiment du Père Rodrigues leur aurait donné un caractère de lutte que notre *Père suprême* tenait à éviter.

» Notre *Père suprême* a annoncé ensuite à la

famille qu'il m'appelait à diriger auprès de lui nos intérêts politiques et financiers. Ce témoignage de la confiance de notre *Père suprême* m'a vivement ému et m'a inspiré une profonde reconnaissance. Je me suis aussitôt senti plus fort, plus éclairé, plus religieux ; car j'appartiens à cette nature d'hommes hiérarchiques qui remontent toujours vers leur *père* pour y chercher la sanction de leurs progrès. J'accepte avec confiance la fonction qui m'est confiée par le successeur de Saint-Simon, et j'espère que, soutenu par sa main puissante et aidé de votre amour, de votre sagesse et de votre activité, je m'en acquitterai dignement.

» Chers fils, pour nous s'ouvre une ère nouvelle : nous avons enfin un Dieu, une foi, un Père. Notre apostolat est définitivement constitué. Nous pourrons enfin développer toute l'activité qui est en nous, et l'espace ne nous manquera pas, car nous avons à étendre sur le monde entier nos conquêtes pacifiques.

» MICHEL CHEVALIER. »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

Imprimerie L. TOINON et Ce, à Saint-Germain.

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

PUBLIÉES PAR LES MEMBRES DU CONSEIL

INSTITUÉ PAR ENFANTIN

POUR L'EXÉCUTION DE SES DERNIÈRES VOLONTÉS

ET

PRÉCÉDÉES DE DEUX

NOTICES HISTORIQUES

SIXIÈME VOLUME



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1866



NOTICES
HISTORIQUES

II
ENFANTIN

(SUITE)

XVII

(1832)

(Février.)

La combinaison hiérarchique, essayée par Enfantin, en novembre 1831, acceptée un instant par Bazard, puis repoussée par lui, et maintenue à demi par le concours persévérant de Rodrigues, se trouvait désormais complétement abandonnée, après la séparation éclatante de ce dernier. Le chef du *culte* imitait le chef du *dogme* et lançait, à son tour, des manifestes contre les théories du

père suprême, en s'abstenant toutefois d'y laisser trop dominer l'esprit de récrimination et d'aigreur.

Privé par là de l'appui de deux hommes qu'il avait proclamé lui-même les plus forts parmi les forts dont il était entouré; vivement combattu, au lieu d'être puissamment soutenu, et par l'initiateur enthousiaste qui lui avait transmis la direction suprême de la doctrine saint-simonienne, et par le docte et fier collaborateur avec lequel il avait partagé pendant six ans l'exercice laborieux de cette suprématie, Enfantin ne semblait-il pas toucher réellement au terme fatal marqué à sa dictature paternelle, dans la dernière lettre de Bazard à Rességuier?

Et le saint-simonisme lui-même, après la dispersion de ses premiers apôtres, après les scissions successives d'élèves, de disciples ou d'adeptes de Saint-Simon, tels qu'Augustin Thierry, Aug. Comte, Buchez, Rouen, Bazard, Jean Reynaud, Pierre Leroux, etc.; le saint-simonisme, ainsi délaissé ou divisé, ne recevait-il pas enfin le coup mortel, quand l'héritier direct de Saint-Simon sortait avec éclat de la hiérarchie saint-simonienne qu'il avait fondée, et qui donnait seule alors un corps, un verbe, LA VIE, à la pensée du maître?

La foi mourante des esprits faibles et le doute

vivace des esprits forts s'accordèrent, s'égarèrent assez, en effet, pour faire dire à la foule dédaigneuse ou malveillante, formée des vieux croyants et des modernes sceptiques, que l'apostolat dictatorial d'Enfantin, à bout d'efforts et de sacrifices, allait expirer, et que le saint-simonisme ne lui survivrait pas.

Les apparences autorisaient cette conjecture, mais elles pouvaient être trompeuses. On oubliait trop que l'idée religieuse qui délivra le monde des religions et des philosophies de l'antiquité, lesquelles étaient toutes plus ou moins favorables au système des deux natures, c'est-à-dire à la servitude native de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, à l'esclavage héréditaire du plus grand nombre des créatures humaines; on oubliait trop que cette idée libératrice fut entourée, à son berceau, de controverse, de scission et même de trahison; que ses premiers propagateurs eurent à extirper, dans leur sein, le schisme et l'hérésie; que les chefs des apôtres, Pierre et Paul, donnèrent eux-mêmes l'exemple de la divergence, et que leurs disciples, se répandant par toute la terre et parlant toutes les langues, purent annoncer et interpréter la bonne nouvelle, chacun selon les convenances diverses des temps et des lieux, sans parvenir, pendant trois

siècles, à formuler et à consacrer universellement un *Credo* commun, et sans compromettre toutefois, par ce défaut d'unité, l'avenir réservé aux principes de liberté, d'égalité et de fraternité qui formaient la base sociale des croyances chrétiennes.

Les contemporains du saint-simonisme qui naissait dans l'obscurité et se déchirait de ses propres mains, devaient faire comme aurait fait, selon la remarque de Chateaubriand, le Romain de la cour d'Auguste, passant devant la caverne des apôtres, au moment où les douze pécheurs de la Judée dressaient la profession de foi du genre humain, et n'éprouvant qu'un sentiment de *mépris* pour cette *troupe superstitieuse* qui allait donner un Dieu unique, un père commun à tous les hommes, dégoûtés enfin de leurs impures et brutales divinités.

Mais le saint-simonisme, qui avait la prétention de remplacer ou de renouveler le christianisme, en le développant et le complétant, devait résister aussi, comme lui, aux dédains du monde, aux persécutions du pouvoir, à tous les tiraillements de la croissance. Ceux de ses fondateurs, qui s'éloignaient, avec ou sans amertume, de la direction centrale qu'ils avaient contribué à établir, se proclamaient en même temps les fidèles et vrais gar-

diens de la foi saint-simonienne. Aucun d'eux ne reniait ni le maître ni la doctrine.

Bazard et Rodrigues, en se retirant, avaient invoqué avec plus d'insistance que jamais le nom de Saint-Simon; et Enfantin, en se prévalant, pour bien constater sa supériorité, de l'initiative qu'il avait constamment exercée dans l'élaboration extensive de la doctrine, ne cessait pas de faire remonter au maître commun tout ce qu'il déduisait du *nouveau christianisme*. C'était Saint-Simon qui agissait en lui et par lui. Il le disait en toute circonstance, il le déclara hautement à la séance du 18 février, lorsque d'Eichthal formula ainsi son *Credo* particulier : « Je crois en Dieu, je crois en Saint-Simon, et *je crois que Saint-Simon est en vous.* » — « Tu l'as dit, lui répondit Enfantin; je ne te demande pas autre chose. »

La foi en SAINT-SIMON restait donc entière chez tous ceux qui en avaient été pénétrés, chez les dissidents qui avaient suivi Bazard ou Rodrigues, comme chez les fidèles d'Enfantin. Il y avait toujours certains points de doctrine qui gardaient leur caractère symbolique et indélébile, ainsi que nous en avons fait la remarque à propos de la séparation de Bazard, et qui constituaient déjà fortement ce que le maître avait appelé le *nouveau christia-*

nisme. La force et la profondeur de cette croyance primitive ont été admirablement exprimées, dans ces lignes que nous empruntons aux *Mémoires* d'un prédicateur qui accompagna Jean Reynaud dans sa retraite :

« Oui, dit Charton, je sais qu'un jour, devant moi, quelques voiles brillants se sont détachés. J'ai été effrayé, les voyant tomber ainsi, car d'abord j'ai cru follement que c'était l'azur même du ciel qui se déchirait.

» A cette heure même, je ressens encore au cœur les traces d'un serrement douloureux ; mais, malgré mon isolement et ma faiblesse, je suis calme et confiant.....

» Un jour, ajoute Charton, dans une discussion, un jeune député venant à confondre avec le principe de l'abolition progressive des priviléges de la naissance l'utopie de la communauté des biens, involontairement je m'écriai : « Mais *nous* ne disons pas cela. » Au même instant le fils d'un général de la république me prit la main et m'attira dans une autre partie de la salle ; nous eûmes ensemble une longue conversation. Depuis ce moment, quand on m'interrogeait sur mes opinions philosophiques ou politiques, je répondais : *Je suis saint-simonien.* »

Enfantin ne contestait ce titre à aucun de ceux

qui le revendiquaient en dehors de sa communion; il leur reprochait seulement de rendre leur persévérance stérile et de s'annuler dans l'isolement ou dans l'anarchie, faute de reconnaître que le grand mort, dont ils invoquaient le nom, continuait sa prophétie, sa révélation, sa vie apostolique, non pas au fond d'une tombe froide et solitaire, mais dans une poitrine vivante, dans le cœur et dans la tête d'un successeur, comprenant bien les conditions et l'essence de l'autorité nouvelle, et capable de le faire revivre et grandir en audace novatrice et en inspiration religieuse.

Écoutez plutôt Enfantin dans sa réponse à d'Eichthal, qui reconnaît, lui, Saint-Simon dans son successeur, et qui remplit auprès de ce dernier, par une insistance à la fois affectueuse et hardie, le rôle de provocateur aux explications du maître et au développement de l'enseignement évangélique.

« Comme tu es un exemple très-précieux, dit-il, de la persécution sainte que le supérieur éprouve de la part de l'inférieur, j'ai désiré que l'on sentit par toi-même la différence qui existe entre l'opposition religieuse de notre petit monde et l'opposition aigre, hostile, défiante, que le pouvoir rencontre dans le grand monde; là, on peut bien, parfois, faire à un homme que l'on considère

comme bien au-dessus de soi, des observations respectueuses; on peut lui adresser la prière du disciple qui veut s'éclairer, qui réclame modestement des conseils, et qui obéit même facilement aux prescriptions de son maître; mais combien est étroit le champ où s'exerce cette obéissance, si on le compare à celui où s'exerce la vôtre! Là, elle prend tout au plus une portion très-faible de la vie; ici, nous l'embrassons toute entière. J'appuie sur ce sujet parce qu'il est de nature à vous faire comprendre pourquoi nous avons dû être délaissés par des hommes tels que Leroux, Reynaud, Jules, Transon, Carnot; enfin par tous ceux qui nous ont quittés à l'époque de la séparation de Bazard. Ces hommes n'ont jamais senti qui je suis.

» Tous sont susceptibles du plus généreux dévouement pour des principes, pour des idées qu'ils aiment, et auxquels ils croient aveuglément; mais ils auraient honte de confesser le même amour pour des hommes, comme si Dieu n'*incarnait* pas son *Verbe*, comme s'il ne révélait pas sa volonté sur l'homme par l'homme même.

» Mais aussi aucun d'eux n'a jamais été religieux; ce qui le prouve, c'est qu'ils ne proclament plus aujourd'hui leur *foi*, et qu'ils ne parlent plus de leur Dieu; ce qui le prouve encore, c'est qu'ils ne

sont reliés ni avec nous, ni même entre eux ; ils sont seuls, séparés, divisés, sans autre religion qu'eux-mêmes, sans autre *hiérarchie* que les caprices de leur *anarchie*..... »

Enfantin ajoute :

« Lorsque l'humanité se transforme par et pour une *religion* nouvelle, des hommes qui, jusque-là, avaient joué un rôle obscur, se lèvent et brillent ; et, d'un autre côté, des astres de l'ancien monde s'éclipsent, s'effacent, tombent. Ce double phénomène se reproduit encore parmi les hommes mêmes qui, les premiers, s'éclairent de la lumière nouvelle et la répandent ; plusieurs s'étant déjà longuement développés dans le sein de la vie ancienne, viennent donner le reste de leur énergie aux premiers mouvements de la vie nouvelle, et là ils s'épuisent rapidement, et sont remplacés par les nouveaux-nés, par les fils qu'eux-mêmes ont engendrés. C'est ainsi que quelques puissants travailleurs ont déposé leurs pierres dans les fondations que creusa SAINT-SIMON, puis ont abandonné l'architecte ; de même bien des hommes qui nous avaient vigoureusement aidés à bâtir sur ces fondations de notre MAÎTRE, nous ont quittés et nous renient aussi.

» Ce phénomène que je signale dans la vie *humanitaire* est le même que celui qui, dans la vie

individuelle se nomme la *vieillesse ;* et, lorsqu'à l'époque de la séparation de Bazard, alors que j'espérais lui voir prendre au milieu de nous une *retraite* sainte et respectée, je me suis servi de ce mot de *vieillesse*, et que j'ai parlé de *cheveux blanchis*, ceux-là ont bien mal compris ma pensée, qui ont vu, dans mes paroles, quelque chose d'injurieux et un signe de mépris et d'ingratitude.

» Le temps approche où les hommes du *passé*, devancés par ceux de l'*avenir*, pourront se réjouir, entourés de respects, d'avoir été dépassés; le jour approche où la *vieillesse* ne sera plus l'objet des risées de l'*enfance*, où les hommes du *vieil âge* ne seront plus, comme l'a si bien dit BALLANCHE, les *victimes*, ni même les *martyrs* des hommes *nouveaux*. Alors naîtra ce sentiment si *religieux* qui présidera à la glorieuse distribution des *retraites*, qui pèsera dans une balance d'honneur les services rendus, qui comptera les jours bien remplis; tandis que, dans une époque de transition, dans une société anarchique, ne plus réclamer d'un homme que les conseils de son *expérience*, c'est presque lui dire une injure; reconnaître que sa vie active a été bien remplie, c'est pour ainsi dire le déclarer en *enfance;* ainsi, un jour, qui devrait être un jour de glorification et de joie, n'est plus qu'un jour de deuil.

» MES ENFANTS, celui-ci en est encore un pour nous.....

» La vie d'apôtre le comporte peu, cependant il faut s'y préparer. Sans deuil, bien des méditations, bien des leçons seraient perdues; sans deuil, bien des souvenirs ne resteraient pas gravés; sans deuil, pas de RECONNAISSANCE.

» Demain nous commencerons une vie nouvelle; les fanfares sonneront, et le *deuil* finira. »

Le deuil cessa, en effet, les fanfares sonnèrent; le journal de la religion saint-simonienne publia ce manifeste : — « *Aux Lecteurs* du *Globe*.

» Vous que j'ai choisis pour vous adresser *le Globe,* parce que entre tous je vous ai jugés les plus capables de sentir et de propager l'enseignement qu'il renferme, je m'adresse à vous aujourd'hui, chargé par notre Père suprême de la direction de nos intérêts politiques et financiers, je vous dois le tableau de nos projets et de nos moyens.

» Ma voix vous est connue : chaque jour je vous transmets, avec mon empreinte particulière, ce que moi-même j'ai reçu. Voilà plus d'un an que la direction du *Globe* m'est confiée. Pendant tout ce temps j'ai été près de vous la parole de notre Père suprême Enfantin, et des deux hommes puissants qui tour à tour se sont assis à ses côtés,

Bazard et Rodrigues. Tous vous avez applaudi à mes nombreux travaux; tous ou presque tous vous avez modelé vos opinions politiques sur les miennes. Voici que, sous l'inspiration de notre Père suprême, j'ouvre une nouvelle carrière devant vos pas; je vous convie à m'y suivre. Si vous tenez à faire acte du plus généreux courage, s'il vous importe d'attacher votre nom à une œuvre sublime, je vous en offre l'occasion.

» Depuis un an, j'enseigne au monde, en vos personnes, la vanité des priviléges de la naissance et l'impuissance des fictions constitutionnelles, la raison d'existence et la mission de chaque parti et des principaux peuples européens; depuis un an, par vous, je fais passer au siècle le sentiment des merveilles de l'association et des grandes destinées réservées aux travailleurs. Je ne renie pas mon passé, je m'en glorifie, car pendant ce temps j'ai plus que tout autre contribué à asseoir le haut renom qui relève aujourd'hui nos œuvres politiques; je m'en glorifie, et j'en glorifie avec moi ceux qui m'ont inspiré; car, grâce à mes écrits, comme l'a dit notre Père suprême à sa famille assemblée, celui de ses enfants qui a un nom, c'est moi. Et cependant n'est-il pas vrai qu'alors, dans notre orgueil masculin, nous, ennemis des privi-

léges de la naissance, nous n'avions pas dans nos prévisions de place pour la femme, et que dans notre superbe européenne nous n'avions d'autre lot à offrir à l'Orient qu'un insultant mépris à la pointe des baïonnettes moscovites.

» Cette vaste lacune sera comblée par la conception morale que notre Père suprême vient de proclamer. Il appelle la femme à s'associer à l'homme sur le pied d'une religieuse égalité, et l'Orient à s'unir à l'Occident dans une sainte communion de sympathies, de pensées et d'efforts.

» Aujourd'hui enfin, après de pénibles déchirements, qui ont éloigné de nous des hommes qui nous sont chers, nous sommes tous rangés à la pensée de notre Père suprême, et nous sommes prêts à la développer. L'ère religieuse s'ouvre pour nous, car nous sommes tous pleins de foi en *lui* et en la destination humanitaire que son regard audacieux a démêlée dans la révélation de notre Maître. Pour nous commencent les travaux apostoliques, car le monde nous prépare de rudes assauts.

» Nous savons qu'un orage s'amoncèle sur nos têtes, et déjà les premiers coups de la foudre du siècle sont tombés à nos pieds sans qu'on nous ait vus pâlir. Eh bien ! nous acceptons avec calme la tempête; elle doit redoubler notre union et notre

foi, car, pour la traverser, nous nous serrerons les uns contre les autres. La vieille société d'ailleurs est engourdie; pour se ranimer et entrer rajeunie dans la vie nouvelle, elle a besoin de l'éblouissement des éclairs et du fracas du tonnerre.

» Quand nous vînmes substituer la loi d'association entre les classes de la société, à la loi de concurrence qui consacre l'exploitation du *travailleur* par *l'oisif*, on nous signala comme des agitateurs prêchant la *loi agraire* et la *communauté des biens*. Nous venons aujourd'hui remplacer, par la loi d'association entre les sexes, le régime de fraude et de brutalité qui perpétue l'exploitation de la femme par l'homme; nous devons être désignés à l'indignation universelle comme les infâmes prédicants de la *communauté des femmes* et de la *promiscuité*.

» Ceux qui ne peuvent se départir des impitoyables préjugés de la morale antique, et ceux qui ne veulent d'aucune moralité, prétendront nous décerner l'infamie. Nous leur livrons notre vie toute entière; qu'ils nous aident à attester au monde le calme inépuisable qui est en nous; qu'ils donnent à la femme l'occasion de conquérir sa liberté en revendiquant fièrement sa part des affronts les plus sanglants; qu'ils aillent donc, car c'est là leur

mission, c'est par là que leur tâche se lie à la nôtre.

» Pendant que ceux qui autorisent la prostitution et qui la brevètent nous accuseront de restaurer le plus avilissant des droits féodaux, pendant que ceux dont toute la vie a pour pivot l'adultère, affirmeront que nous sanctifions le mal, vous nous verrez, le visage toujours serein, annoncer solennellement au monde un nouvel ordre de relations qui doivent le purger de la prostitution avec ses brutalités, de l'adultère avec ses fraudes. Vainement le siècle couvrira d'un voile ses difformités; nous demanderons compte à nos accusateurs des victimes de leurs débauches ou de leurs frayeurs, de celles qu'ils ont sacrifiées dans leurs orgies, et de celles qu'ils ont offertes en holocauste pour préserver de la séduction leurs filles et leurs femmes. Nous en inscrirons, s'il le faut, le nombre sur leurs fronts. Et nous ne prendrons de repos que lorsque le mensonge et la violence se seront enfuis d'entre les hommes et les femmes; car c'est là le mandat que Dieu nous a donné.

» Et, non contents de cette œuvre de *morale*, nous poursuivrons le cours de nos travaux *politiques*. Nous révèlerons les uns aux autres les peuples et les partis qui se méconnaissent. Nous vous initierons, vous et les puissants de la terre,

au *système méditerranéen*, dont la mise en pratique sera la conciliation des ennemis les plus formidables et les plus acharnés qui se soient divisé le monde de l'Orient et de l'Occident. Dans la vieille Europe, nous aurons surtout à tresser solidement, entre nous et les représentants de l'ordre ancien, le lien d'affection que de communes sympathies populaires ont établi entre nous et les supériorités du libéralisme.

» Ainsi l'œuvre du *Globe* sera double.

» Les travaux de l'ordre *moral* ont été confiés par notre Père suprême aux soins de Barrault, dont la voix vous a si souvent émus, et de Lambert, à qui je suis uni par une douce fraternité qui naquit à l'École polytechnique. La partie *politique* reste sous ma direction ; elle se combinera avec les efforts que nous tenterons près des sommités du siècle, pour leur révéler le rôle qui leur assurerait une haute influence sur les destinées du monde, et une place éternelle dans le cœur des nations[1].

» Notre tâche devenant nouvelle, notre per-

1. Les collaborateurs de Michel Chevalier, au *Globe*, étaient alors : Duveyrier, Barrault, d'Eichthal, Guéroult, E. et I. Péreire, Flachat, Lambert, Cazavan, Joncières, Lagarmitte, Cavel, Delaporte, Hercule Bourdon, Paul Rochette, Ferdinand Durand, etc.

sonnel doit se renouveler. Depuis trois mois, plusieurs hommes éminents par leurs lumières et leur logique se sont retirés du milieu de nous ; que des hommes, éminents par leur activité et leur dévoûment, accourent occuper leurs siéges. Parmi vous, il est des hommes généreux dont le noble cœur s'émeut des plus hautes résolutions à l'aspect d'un petit nombre d'hommes s'avançant toujours calmes et d'un pas toujours ferme sur un sol mouvant, sous un ciel en feu. A eux de se lever, à eux de venir demander à notre Père le baiser qu'il donne à ses fils. Voilà les *apôtres* qui doivent *catéchiser* les nations, voilà les *prêtres* dont tous voudront être les *fidèles*.

» Quand vinrent pour Napoléon les jours de la tâche européenne, les hommes de *raisonnement* et de *savoir* qui formaient d'abord le principal cortége du César, les Monge, les Berthollet, les Chaptal, les Laplace, furent éclipsés par les hommes d'*élan* et d'*exécution*, Eugène, Murat, Lannes, Lasalle, qui sentaient vivement l'œuvre de leur empereur, et qui se vouaient à l'accomplir avec une foi sans bornes en son génie sublime. Pour notre Père suprême se lèvera bientôt le *soleil d'Austerlitz*, autour de sa personne aujourd'hui le même mouvement s'opère.

» C'est parce que nous avons la foi, que nous sommes mûrs pour les grandes choses. Qu'on mette donc en parallèle notre ardeur, notre dévoûment, notre persévérance, avec l'ardeur, la persévérance et le dévoûment du comité-directeur qui, pendant la Restauration, a réglé les mouvements du corps électoral et les destinées de la France, et qu'on prononce ?

» Quant à ceux qui se laisseraient effrayer des préventions dont nous sommes aujourd'hui l'objet, qu'ils réfléchissent sur la rapidité de transformation de l'opinion publique dans les sociétés modernes. Combien y a-t-il des premiers jours de 1789 aux premiers jours de 1793 ? Combien de l'avénement du Directoire en 1795 au 18 brumaire en 1799 ? Pour moi, lorsque je mesure, dans ma pensée, le besoin de régénération qui tient toutes les classes en éveil, l'impossibilité de ranimer l'industrie autrement que par le principe d'association substitué à la concurrence, et la puissante diversion qu'opèreront les femmes quand elles se sentiront une destination religieuse ; je suis convaincu qu'avant quatre ans la France et l'Angleterre seront gouvernées sous l'inspiration saint-simonienne, qu'avant deux ans le système méditerranéen qui réunira l'Orient à l'Occident par un triple réseau de

chemins de fer, de banques et d'écoles, sera le principal objet des méditations des diplomates, et qu'avant six mois le plan sera tracé du chemin de fer du Havre à Marseille, qui joue un grand rôle dans ce système.

» Voilà spécialement pour la politique.

» Quant aux finances, notre plan est simple, et il est neuf.

» Nous voulons réhabiliter la bourse, la sanctifier même après ablution ; mais nous ne remonterons pas de la bourse au temple; nous descendrons du temple à la bourse. Nous ne concluerons pas de nos besoins financiers à la direction morale et politique que nous aurons à suivre; nous concluerons de notre situation morale et politique aux moyens par lesquels ces besoins seront satisfaits; car apparemment, si la voie que nous suivons est la meilleure, elle doit nous conduire infailliblement à réaliser les ressources nécessaires à notre sainte entreprise. Des *apôtres* ne font pas d'*affaires*. Hommes de foi et de dévoûment, ils s'adressent à ceux qui ont le cœur élevé, et leur demandent un acte de dévoûment et de foi. Hommes d'avenir, ils vont réclamer l'appui de ceux qui ont le sentiment des grandes choses, qui distinguent les astres à leur lever. Notre plan n'est pas de gagner la con-

fidence du *public* par des actes honorables selon la moralité antique; nous n'attendons rien, en ce moment, que du petit nombre des hommes et des femmes qui sont assez forts pour sentir la haute moralité que nous devons avoir en notre sein, nous qui nous levons du milieu du monde, afin d'afficher, en vue de tous, une conception qu'au premier abord l'immense majorité doit juger immorale. A ceux-là seuls nous avons à nous présenter aujourd'hui pour obtenir d'eux assistance financière; mais auprès d'eux nous redoublerons nos sollicitations pressantes, car nous les jugeons des nôtres, et nous devons les revendiquer comme tels, afin qu'indirectement au moins ils concourent à l'apostolat.

» MICHEL CHEVALIER. »

A la voix d'Enfantin, le son des fanfares, succédant au deuil de Bazard et de Rodrigues, n'avait pas retenti seulement à Paris; il s'était rapidement répandu partout où le saint-simonisme avait pénétré, pour revenir de là au Père suprême et trouver un écho dans le *Globe*.

Chaque jour, cette feuille enregistrait de nouveaux témoignages de dévoûment et de confiance pour le maître VIVANT. Les pièces suivantes attestent combien l'appel aux hommes de bonne volonté

et le signal d'une activité plus grande dans l'apostolat avaient été entendus par les membres épars de la famille saint-simonienne.

« Montpellier, 23 février 1832.

» Cher père Enfantin,

» Il y a longtemps que votre fils sentait vaguement le besoin de porter à votre cœur de père une confession complète. Jusque aujourd'hui j'avais retardé ; pourquoi ? je le sais maintenant. Il fallait que votre fils vous envoyât non pas une étroite et inquiète adhésion, mais un chant de reconnaissance, d'admiration et surtout d'*amour*.

» O mon Père, votre puissante parole m'a mis en communion avec une moitié des hommes que j'ignorais, ou que je n'avais connue que par le dégoût qu'elle m'inspirait, et l'anathème que sous une forme ou sous une autre, même à mon insu, j'avais toujours lancé contre elle.

» Père, je vous remercie ; Père, je vous aime, je vous glorifie, vous m'avez rendu vraiment *religieux ;* j'aime la *vie ;* j'aime ceux que je n'aimais pas; je comprends une face de la vie qui m'était inintelligible. J'ai foi en vous ! vous êtes le père de l'humanité pour avoir compris les souffrances de *tous* les hommes et de *toutes* les femmes ; pour avoir gardé sur votre face le *calme* du prêtre, lors-

que, autour de vous, tant d'hommes accusaient vos paroles et vos actes.

» Mon Père, je sens que vous comprenez ma manière de sentir, de connaître, de pratiquer la *vie :* avec vous, je suis vraiment *libre,* vous ne m'imposerez jamais *votre* volonté, vous hâterez le développement et l'accomplissement de la *mienne.* Et moi, je sens en vous la légitimité, la sainteté d'une manière de sentir, de comprendre et de pratiquer la *vie* qui n'est pas la mienne.

» Mon père, je suis plein de joie de me sentir aussi une place dans la grande œuvre que vous conduisez! Avec vous, j'appelle la femme; après vous, je suis prêt à prendre ma part des outrages, des calomnies, des accusations d'immoralité, que la société décrépite qui nous entoure va lancer contre nous. Vous le savez, Père, vous me connaissez, la couronne d'apostolat tressée de lauriers et d'épines, ne m'attire pas moins par ses glorieuses souffrances que par ses joies.

» Cher Père, je vous le disais il y a un mois, longtemps je ne vous ai pas aimé; aujourd'hui, je me trouve heureux de sentir chaque jour mon amour pour vous s'accroître, plus je vous aimerai, plus j'aimerai mes fils, plus j'aurai de puissance sur les

hommes qui ne nous comprennent pas encore, et que nous venons sauver.

» Père, votre fils vous embrasse.

» CH. LEMONNIER, *membre du collége, chef de l'église de Montpellier.* »

« Lyon, 24 février 1832.

» Père suprême,

» Vos fils de Lyon n'ont pas appris sans douleur l'événement qui a éloigné du sein de la famille le premier fils de Saint-Simon.

» Et cependant, gloire à vous! votre génie vient d'ouvrir l'ère nouvelle où brûlaient de s'élancer notre dévoûment, notre ambition et notre amour.

» Oui, nous avons hâte de prendre notre part de cette glorieuse tâche. Il est temps de montrer tout ce que produit de douleur et de ruse, de tyrannie et de mensonge, la condition actuelle de la femme.

» Le règne de la vérité, de la noblesse, de la loyauté, du bonheur, est enfin arrivé. La femme est l'égale de l'homme. L'amour de la *chair* est saint comme l'amour de l'*esprit*, car l'industrie doit marcher l'égale de la *science*.

» Assez de lutte! que les deux natures qui se partagent l'humanité soient un fait éclatant pour

tous. La religieuse volupté d'un monde doit cesser d'être un scandale pour l'autre. Respect au conservateur, mais gloire au novateur.

» Nous n'ignorons pas que cette société, rongée au cœur de prostitution et d'adultère, méconnaîtra notre mission, et n'épargnera à nos fronts ni insultes ni outrages.

» C'est pourquoi vous avez dit : « Place aux hommes au cœur aimant et audacieux ! Par eux s'accomplissent les grandes choses. Aujourd'hui commence le véritable apostolat ; une même vie nous embrasse tous, nous sommes uns dans un. » Gloire à vous, Père : DIEU EST CELUI QUI EST.

« MASSOL, RIBES. »

A Michel Chevalier.

« Bordeaux, 23 février 1832.

» En présentant nos hommages respectueux au Père suprême, je vous prie de l'assurer que ces hommages, dépouillés de tout sentiment de servilité ou de fascination, sont l'unique effet de mon *libre amour* et de ma foi en sa foi, à laquelle je reconnais la souveraine puissance de diriger la mienne dans la voie du progrès. Lorsque le père *Bazard* et le père *Olinde Rodrigues* étaient placés au premier rang de la hiérarchie, mes hommages étaient éga-

lement l'effet de mon amour et de ma foi en leur foi. Je leur garde ces sentiments pour les progrès accomplis qu'ils ne nient pas; mais, comme selon mes convictions, ils se sont arrêtés, j'use de ma liberté en m'arrêtant aussi vis-à-vis d'eux, et en reportant tout mon amour sur le Père suprême d'abord, sur vous qu'il a choisi pour diriger les intérêts politiques et financiers du saint-simonisme, et successivement sur tous ceux qui, hiérarchiquement, travaillent à la propagation et à la réalisation de la religion saint-simonienne, ou mieux de la loi de Dieu sur la terre. — G. Cazeaux. »

Au même.

« Strasbourg, 24 février 1832.

» Cher Père,

» J'ai appris avec douleur que le père *Olinde* se séparait de nous, et qu'en partant il jetait au père Enfantin l'accusation grave de légitimer la promiscuité et la communauté des femmes. Ma foi que le progrès se continuera parmi les hommes qui demeurent attachés au père Enfantin est entière, et je crois bien comprendre que, lorsqu'il s'agit de l'affranchissement de la femme, il n'y a d'immoralité dans une théorie qu'autant qu'imposant des limites à l'action moralisante de la femme, elle

l'empêcherait de parler et de dire tout ce qu'elle ressent [1]. — T. H. »

Au même.

« Hières, 24 février 1832.

» Cher père,

» Je suis en retard de correspondance avec vous, je la reprendrai à mon retour à Grenoble, où je trouverai, ainsi qu'on me l'a annoncé, la brochure saint-simonienne que vous m'avez adressée de Paris. L'usage que vous m'indiquez d'en faire sera rempli : heureux de contribuer au moins en cela à la propagation de l'œuvre saint-simonienne.

» Depuis environ deux mois, j'ai quitté Grenoble pour accompagner ici mon frère et votre fils, Hugues Blanc [2], qu'une santé déplorable forçait à

1. Ces initiales représentaient, si nous sommes bien informés, la signature du fils d'un ministre du gouvernement de juillet, M. Humann.

2. Hugues Blanc était le beau-frère de l'illustre savant, Champollion jeune. Apôtre infatigable du progrès humain, il en avait poursuivi le triomphe en consacrant son temps et sa fortune à l'œuvre des sociétés secrètes. Le rôle important qu'il avait rempli dans le carbonarisme l'avait mis en rapport avec Bazard; il s'était lié aussi avec Buonarotti, qui, de son lieu d'exil, dirigeait une association dont la réforme politique et sociale était le but; plus tard, l'apparition du saint-simonisme l'avait convaincu, comme ses amis intimes, Laurent et Génevois, que l'avenir de cette réforme était attaché au développement de la nouvelle doctrine religieuse.

chercher un climat plus doux que celui des bords de l'Isère ; mais tous les soins ont été inutiles, et il vient de mourir dans mes bras.

» Cher père, la famille vient de faire en lui une grande perte ; sa vie toute entière, vouée à l'affranchissement et au progrès de l'humanité, déposait avec quelle joie il devait recevoir la parole saint-simonienne. Dans des espérances (hélas si trompées !) d'un prompt retour à la santé, il se plaisait à m'entretenir des efforts qu'il voulait tenter, à Grenoble, pour réunir autour de lui et les y accroître, les semences qui s'y trouvent dispersées et rares encore du saint-simonisme. Aucun n'y eût été plus propre, car sa voix, fortifiée de son exemple, savait s'y faire entendre des hommes généreux avancés. L'œuvre saint-simonienne lui tenait à cœur, et dans des confidences intimes, j'avais appris qu'il destinait une grande partie de sa fortune à la famille de Saint-Simon, particulièrement pour soutenir la publication du *Globe*. Un décroissement subit de ses forces, suivi d'une mort prompte, a pu seul mettre obstacle à l'exécution d'un projet auquel il tenait chèrement.

» J'ai, me disait-il, des devoirs de famille à remplir, mais ceux de l'humanité me sont encore plus chers. — GÉNEVOIS. »

A Bouffard, membre du collége.

« Villefranche, 25 février.

» Mon Père,

» Je vous envoie courrier par courrier mon acclamation à la haute démarche que vient de faire notre Père suprême.

» Elle est le complément essentiel et nécessaire de tous les antécédents du saint-simonisme. L'appel à la femme était resté quelque chose de mystique et sans puissance, tant que notre langage manquait de cette logique qui fait la force de toute bonne théorie.

» Ne rougissons pas de dire à la face du monde que la prostitution elle-même est l'indication de l'insuffisance de la loi chrétienne.

» Ne rougissons pas de dire que l'adultère du passé est notre fanal pour l'avenir, fanal qui nous éclaire sur les relations de l'homme et de la femme, pour qu'elles cessent d'être mensongères, pour que leur contrat ne soit pas impraticable, pour que leurs promesses mutuelles ne soient plus illusoires.

» Ne rougissons pas de dire que celui qui gouvernera les hommes, celui qui aura la haute mission de diriger les volontés, celui qui parvien-

dra entre tous à cette mission de confiance que l'on nomme sacerdoce, celui-là s'armera aussi bien de l'attrait de la *beauté* pour moraliser son inférieur et l'élever à lui que de la puissance de la *logique*.

» Je dis à ceux qui s'étonnent de cette haute conception · « Est-il donc si simple d'inspirer l'entraînement et l'enthousiasme pour pousser à l'*association universelle*, qu'il faille se réduire aux moyens d'un austère et repoussant janséniste; et conçoit-on un pouvoir janséniste sans un gendarme comme complément toujours indispensable de sa puissance gouvernementale? » L'austérité mystique du clergé de l'Allemagne et la rudesse des caporaux allemands ont une connexité qui doit effrayer toutes les âmes aimantes.

» Vous le voyez, ma conviction est plus forte que jamais; je suis entièrement à votre disposition. Ce que vous me direz de faire, je le ferai comme un devoir qui pourra me coûter d'abord, mais dont je suis certain de trouver tôt ou tard la récompense. Encore une fois, je suis tout à vous; il me faut marcher, car je ne saurais vous voir, sans mon faible appui, sur cette pente difficile. Ce ne seront plus les défenseurs de la constitution politique seulement qui vous harcèleront, ce seront aussi les

défenseurs de l'ancien foyer domestique avec toute son étroitesse ; que d'hommes seront furieux en apprenant que le bonheur est ailleurs que là où ils s'efforçaient de le parquer ? Il y aura une fière bordée d'imprécations à essuyer ; j'en veux ma part comme un religieux apôtre.

» G. WEST, *ancien élève de l'École polytechnique, chef du génie à Villefranche* (Pyrénées-Orientales). »

Église de Toulouse, (séance du 26 février.)

Le Père Hoart : « Un schisme nouveau s'est manifesté au sein de la famille saint-simonienne. Olinde Rodrigues, chef du culte, s'est retiré protestant contre l'autorité de notre Père suprême Enfantin, et se posant comme chef de la religion saint-simonienne. Un seul membre de la hiérarchie a répondu à son appel.

» En présence d'un tel fait, moi et mes fils, ici, devant vous, au nom du Dieu vivant, au nom de Saint-Simon qui nous l'a révélé ; plein de foi et de confiance dans l'association universelle, dans l'amélioration progressive de ceux qui souffrent, nous reconnaissons notre Père Enfantin comme chef suprême de la religion saint-simonienne, et nous acceptons son autorité avec joie et amour, parce

qu'en lui seul est le progrès, c'est-à-dire l'affirmation, l'amour, la vie; parce que lui seul a puissance d'unir, de lier, d'associer les hommes.

» Les deux schismes qui ont surgi de notre sein dans l'espace de trois mois, ont dû jeter le trouble et l'incertitude dans votre esprit; mais ne jugez pas ces événements d'après un sentiment exclusif d'union et d'harmonie; car Dieu ne se manifeste que progressivement dans l'espace et le temps. N'oubliez pas que l'apôtre doit être soumis à toutes les épreuves nécessaires pour prouver la vérité de sa mission; songez qu'une vie nouvelle ne se développe qu'à travers des tiraillements, des douleurs, des angoisses. Il a fallu tous les bouleversements, toutes les révolutions qui sillonnèrent l'humanité pendant trois siècles, pour préparer l'enfantement de la révélation saint-simonienne. »

Au moment où l'ancien capitaine d'artillerie faisait, à Toulouse, cette solennelle déclaration, un capitaine d'état-major, imitant son coreligionnaire et ami, Bruneau adressait sa démission au ministre de la guerre, en ces termes :

« 27 février 1832.

» Monsieur le maréchal,

» Le lieutenant-général, commandant la pre-

mière division militaire m'a donné communication de la lettre par laquelle Votre Excellence me nomme à un emploi de mon grade à l'état-major de la deuxième division (Châlons-sur-Marne) ; je ne puis me rendre à cette destination.

» J'ai commencé ma carrière militaire sous les murs de Paris, le jour où l'Europe coalisée en menaçait les portes; j'étais alors élève de l'École polytechnique ; depuis, j'ai servi avec honneur dans les rangs de l'armée, j'en porte le signe sur ma poitrine. J'avais cru, jusqu'à présent, que la force des armes pourrait être un moyen puissant d'émancipation pour les peuples, et j'étais fier de porter l'épée ; mais maintenant je me conçois une autre mission : je suis saint-simonien, et je consacre ma vie entière à l'apostolat. Aujourd'hui que notre religion est en butte aux outrages et aux persécutions, notre Père suprême a besoin de tous ses fils, l'honneur me commande de rester à ses côtés. Dans un temps où il n'y a plus de croyances, ni politiques, ni religieuses, où le doute est dans tous les esprits, le dégoût dans tous les cœurs, il est bon de montrer au monde qu'il est des hommes qui se sentent la mission de remédier aux maux de la société et qui s'y dévouent. Voilà ma situation, voilà ma foi.

» Je prie Votre Excellence d'accepter ma démission.

» Bruneau, *capitaine au corps royal d'état-major.* »

Au Père Suprême.

« Blois, 28 février 1832.

» Mon Père,

» Presque tous vos enfants vous ont fait leur profession de foi, leur confession, je suis le seul peut-être qui ne vous ait rien dit : *Bon jour et adieu,* voilà à quoi se réduisent toutes les entrevues que j'ai eues avec vous. La sérénité toujours riante de mon visage, qui réfléchit fidèlement celle de mon cœur, a pu vous faire pressentir ainsi qu'à tous vos enfants ce que j'étais; si je n'ai point parlé, c'est que je ne me suis point trouvé assez vivant, assez avancé dans mon progrès, pour pouvoir véritablement me révéler par la parole. Vous en saviez tous bien plus que je ne pouvais vous en dire. On m'a vu ferme sur mes deux pieds, marcher sans jamais chanceler, toujours prêt à soutenir celui qui manquait de force, et j'ai peut-être contribué puissamment à vous conserver plus d'un de vos fils. Enfin, mon Père, j'éprouve le besoin de vous parler et de m'ouvrir davantage à vous, afin que vous sentiez mieux ce que je suis, ce que vous pouvez faire de moi, et quelle confiance

vous pouvez avoir dans ma foi : j'éprouve ce besoin, surtout aujourd'hui que le premier de vos fils, le père Olinde, que j'aime tant, vient de se séparer de nous.

» D'abord, mon Père, je vous dirai que cette nouvelle douleur que me cause le père Olinde n'a aucunement ébranlé ma foi en vous ! Déjà l'éloignement du père Bazard, de Reynaud, de Transon, de Jules, de madame Bazard, m'avaient éprouvé; et quand j'y réfléchis, je suis vraiment surpris que moi qui les sentais si grands, qui les aimais tant, ils ne m'aient pas fait cependant chanceler une seconde ; mais l'énigme de ma conduite est facile à expliquer, c'est que moi-même je ne me sens pas de médiocre taille, que je ne trouve de père, ni dans les uns ni dans les autres, et que vous, père Enfantin, je vous sens grand par dessus nous tous, et vraiment, mon Père.....

» ROUSSEAU. »

XVIII

(1832)

(**Mars.**)

Au milieu de toutes les manifestations sympathiques et religieuses dont Enfantin était l'objet, l'information judiciaire, ouverte contre lui et Rodri-

ques, suivait son cours. Le 3 mars, Enfantin et Michel Chevalier furent appelés devant M. Barbou, juge d'instruction. Nous extrayons ce qui suit du compte rendu de ce double interrogatoire, inséré dans *le Globe* du 4 :

« Notre Père suprême Enfantin a été appelé hier chez M. le juge d'instruction Barbou, qui a reproduit d'abord, dans un nouvel interrogatoire, presque toutes les questions qui avaient précédemment été faites à notre Père par M. Zangiacomi.

» Sur le fait relatif à l'article 29 du Code pénal, notre Père suprême a répondu ainsi qu'il l'avait fait le 23 janvier. En ce qui concerne nos opérations financières, il a répété ce qu'il avait dit alors, ajoutant que les actes imputés à *Olinde Rodrigues* avaient été accomplis alors que ce dernier était sous son autorité et sa direction.

» Voici la fin de cet interrogatoire :

Demande. — On vous impute d'exciter la haine d'une classe de citoyens contre une autre classe, des prolétaires contre les propriétaires ?

R. — Nous répétons constamment aux prolétaires, c'est-à-dire aux hommes qui travaillent sans posséder, qu'ils ne peuvent améliorer leur sort que progressivement et par des moyens pacifiques, et nous disons aux propriétaires de travailler directe-

ment à l'amélioration du sort *moral, intellectuel* et *physique* du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, s'ils veulent mettre fin aux craintes d'émeute, de révolution et de pillage qui les agitent sans cesse.

D. — Est-il vrai que vous ayez prétendu : « que » l'intimité entre les sexes, considérée aujourd'hui » comme n'ayant de légitimité, de sainteté, d'élé- » vation que dans le mariage, ne devait plus être » exclusive entre les époux ; que le supérieur, par » exemple (le prêtre ou la prêtresse), pouvait et » devait provoquer ou établir cette intimité entre » lui et ses inférieurs, soit comme moyen de satis- » faction pour lui-même, soit dans le but, en déter- » minant de la part des inférieurs un plus grand » attrait pour sa personne, d'exercer une influence » plus directe et plus vive sur leurs sentiments, » leurs pensées et leurs actes ? »

R. — Je suis venu poser les premières bases d'une loi morale nouvelle au milieu d'un monde que l'adultère, la prostitution et des vices honteux corrompent et abrutissent. Hommes et femmes, tous ont besoin d'aimer, de comprendre et de pratiquer une morale nouvelle, même ceux qui prétendront juger ma moralité. Et comme il importe que je fasse connaître au monde ma vie, ma foi, il

me tarde de me trouver en présence de ceux qui publiquement m'en demanderont compte.

D. — Vous ne répondez pas d'une manière directe, affirmativement ou négativement, à la question que je vous ai posée.

R. — Les sources où vous avez puisé les questions que vous m'avez faites ne vous ont fourni que des renseignements inexacts. Il en résulte que les termes dont vous vous êtes servi vous-même sont involontairement *captieux*. Si je n'ai pas répondu directement, c'est parce que, quelle que soit l'étendue avec laquelle je développerais ici des idées qui doivent changer *toutes* les relations morales, ma parole, nécessairement incomplète, pourrait donner lieu à des interprétations fausses. Je m'en réfère donc à ce que j'ai dit dans la réunion générale de la famille, et dans *le Globe* du 19 février, ainsi qu'aux travaux que chaque jour nous publions.

D. — Vous êtes accusé de porter atteinte à la *morale publique*?

R. —Je viens changer la *morale publique*, mais par des moyens semblables à ceux que nous employons et annonçons pour changer la constitution de la *propriété*, c'est-à-dire *pacifiquement* et *progressivement.* »

« Michel Chevalier a été appelé chez le juge

d'instruction; voici à peu près son interrogatoire :

D. — Vous êtes prévenu du délit d'outrage à la morale publique pour avoir inséré, dans votre numéro du 12 janvier, un article intitulé : *la Femme*, et signé : *Charles Duveyrier.*

R. — Je sais que les idées émises dans cet article sont de nature à blesser ce qu'on appelle aujourd'hui la *morale publique*. Cet article, sauf quelques mots qui auraient besoin d'explication, est l'exposé de la conception morale que notre Père suprême proclame comme appel de la femme à l'affranchissement. Nous savions d'avance que cette conception morale était de nature à être d'abord incomprise, et à attirer sur nous l'accusation d'immoralité. Mais nous savons aussi que la propagation de cette conception morale aura pour résultat définitif de faire disparaître, des relations de l'homme et de la femme, le caractère d'exploitation réciproque par la fraude d'une part, par la violence de l'autre, qui est la principale cause des douleurs morales de l'humanité.

» Il est vraiment extraordinaire qu'au milieu d'une société où l'adultère est dans les mœurs, où la prostitution est non-seulement tolérée, mais brevetée, où, en un mot, la *pratique* morale est effroyable, des hommes qui se présentent hardiment,

avec une *théorie* morale destinée à effacer cette double infamie; qui font profession de s'abstenir de toute *pratique*, jusqu'à ce que la *théorie* qu'ils proclament ait été sanctionnée par la femme, et qui livrent à tous leur vie privée et publique, soient accusés d'immoralité. C'est une complète interversion de rôles.

» J'ajoute que l'auteur de l'article, *Charles Duveyrier*, est actuellement en Angleterre avec une mission de notre Père suprême. S'il était à Paris, il réclamerait la responsabilité de ses paroles. Pour moi, je revendique la responsabilité de la publication.

D. — Le même délit vous est imputé pour l'insertion dans *le Globe* d'un article intitulé : *Extrait d'un enseignement de notre Père suprême, sur les rapports de l'homme et de la femme*, qui a paru dans *le Globe* du 19 février.

R. — Cet article était rédigé par notre Père Enfantin lui-même. Il revendique la responsabilité de toutes ses œuvres. Il attache la plus haute importance à ce qu'il soit connu de tous que c'est, de *Lui*, qu'est partie la conception morale au développement de laquelle *le Globe* est aujourd'hui consacré. Pour mon compte personnel, je déclare adhérer pleinement à cet *appel aux femmes* tel qu'il

l'a conçu et formulé, et je réclame la responsabilité de la publication de ce qui est aujourd'hui notre foi à tous.

D. — Vous êtes prévenu du délit de provocation à la désobéissance aux lois qui régissent la propriété, pour avoir inséré, dans *le Globe* du 13 janvier, un article signé Paul Rochette, intitulé : *du Procès au sujet du testament du prince de Bourbon*, où se trouvent ces mots : « L'hérédité telle qu'elle existe est une lèpre hideuse s'attachant à toutes les affections de famille pour les fausser.

R. — Cet article a été écrit par Paul Rochette, à ma demande, et sous mon inspiration ; j'en assume donc la responsabilité. Paul Rochette d'ailleurs serait prêt à la partager au besoin. Nous ne prêchons pas la *désobéissance* aux lois. Nous venons opérer une *transformation* pacifique et graduelle de la propriété, au moyen de l'organisation de l'industrie et de l'association successive de tous les travailleurs, grands et petits, riches et pauvres. Dans l'ordre politique tous nos efforts tendent vers ce but. »

Tandis que le ministère public poursuivait et étendait ainsi son système de rigueur à l'égard du chef et des principaux apôtres du saint-simonisme, Olinde Rodrigues, co-accusé primitif d'Enfantin,

répétait et soutenait, par de nouvelles publications, son appel aux saint-simoniens, dont il persistait à se proclamer le chef, comme le vrai continuateur de Saint-Simon. Le document suivant parut, dans les premiers jours du mois de mars, en tête d'une nouvelle édition des œuvres de Saint-Simon :

Le disciple de Saint-Simon au public.

« Je commence aujourd'hui à remplir directement, et par moi-même, la mission qui me fut léguée par SAINT-SIMON.

» J'ai repris l'héritage que j'avais confié à des mains qui furent plus capables que les miennes, pendant tout le temps qui m'était nécessaire pour délier tous les nœuds qui m'empêchaient de livrer ma vie entière à l'œuvre immense dont j'avais accepté la responsabilité, au lit de mort de SAINT-SIMON.

» Je rends grâces à BAZARD et à ENFANTIN pour le concours qu'ils m'ont apporté, pendant ces six années écoulées depuis la mort du révélateur, l'un par l'*énergie* de son libéralisme *politique*, et l'autre par la *séduction* de son libéralisme *moral*.

» Tous deux, dévoués au progrès, sentirent le besoin d'un *ordre* nouveau et vinrent au disciple de SAINT-SIMON, suivis d'hommes également

zélés, que le *libéralisme* seul, en *politique* ou en *morale*, avait pu jusque-là satisfaire.

» Par Bazard et par Enfantin, l'opinion publique a été saisie du Saint-Simonisme. Gloire à eux! ils ont préparé les *leurs* à entendre, à comprendre enfin la voix du régénérateur *politique* et *moral*. Mais leur mission ne pouvait s'étendre au delà des limites mêmes de leur propre organisation. Nés démolisseurs en *politique* ou en *morale*, ils sont les derniers représentants du génie révolutionnaire qui, las de détruire, essaya un jour de reconstruire, et, de ce jour, vit tomber sa puissance.

» Ainsi que Robespierre, de gigantesque mémoire, proclama l'existence de l'être suprême au milieu des ruines amassées par l'athéisme révolutionnaire, de même Enfantin et Bazard sont venus rendre hommage à SAINT-SIMON, et lui apporter le tribut de leur influence *politique* et *morale*; mais ils ne pouvaient transformer *leur nature* jusqu'au point d'édifier eux-mêmes le temple de la *paix* et de la *famille* universelles. Hardis démolisseurs, SAINT-SIMON les avait jugés lorsqu'il promulgua cette loi invariable de l'humanité, que les instruments de la destruction ne pouvaient servir à la reconstruction.

» Et déjà, vous souvient-il, Enfantin et Bazard,

de ce jour mémorable où j'allais brusquement ressaisir mon héritage, alors que, malgré moi, vous prétendiez, au nom de SAINT-SIMON, saper la famille jusque dans ses fondements. Logiciens impitoyables, et toutefois privés de sentiments assez larges pour raisonner juste, vous vouliez enseigner, au nom de SAINT-SIMON, qu'à l'avenir l'enfant vagissant à peine serait arraché au regard même de sa mère délivrée, aussi bien qu'à celui du père, pour *abolir* plus sûrement, selon vous, tous les priviléges de la naissance. Je déclarai qu'en ce moment, vous n'étiez plus les chefs de la doctrine. Il suffit alors de ma voix puissante pour sauver votre cœur du vertige de votre esprit révolutionnaire; vous reculâtes devant moi, et je restai encore à l'écart; mon jour n'était pas venu.

» La crise de destruction finit en vous; la crise de réorganisation en *politique* et en *morale* commence en moi par SAINT-SIMON, dont je suis l'héritier *selon la fonction*.

» L'homme de *paix* et de *famille* peut seul installer dans le monde la *paix* et la *famille* universelles promises au monde par SAINT-SIMON.

» Cet homme est celui qui *seul* vécut deux ans de la vie du révélateur. Celui qui seul a pu s'écrier à la face de Dieu et des hommes :

« Du jour où SAINT-SIMON rencontra l'homme
» qui, amoureux de l'avenir, avait compris les scien-
» ces, senti les beaux-arts et pratiqué l'industrie;
» l'homme qui avait en lui, par le sang, la tradi-
» tion de Moïse; par le désintéressement, celle du
» Christ; du jour où cet homme, qui, savant et in-
» dustriel, avait connu, près des industriels et des
» savants, le secret de leur force et de leur faiblesse
» morale; du jour où cet homme, ce brûlé jusque
» dans ses entrailles par la flamme vivante de
» SAINT-SIMON, sentit pénétrer en lui une vie
» nouvelle, et reconnut en SAINT-SIMON, *chré-*
» *tien féodal*, un nouveau père; de ce jour fut en-
» fantée l'association de la famille universelle; de
» ce jour fut possible la réunion des juifs et des
» chrétiens au sein d'un *nouveau christianisme*,
» religion universelle. »

» ENFANTIN, BAZARD, hommes puissants, jaloux du progrès de l'humanité, l'enthousiasme de la religion ne vous fut pourtant pas donné. Jamais vous ne puisâtes à la source vivifiante du révélateur. Jamais vous ne sentîtes votre âme embrasée du feu nouveau que, pour le salut du monde, il alluma comme un phare resplendissant au milieu de l'effroyable et sublime tempête soulevée par les apôtres de la destruction.

» Vous pûtes faire accepter l'*autorité* à des esprits *indisciplinés*, fatigués et malades de scepticisme; vous en avez fait des *dévots*, des fanatiques; mais des hommes *religieux*, jamais. En ce moment, l'orientalisme et ses doctrines d'adoration stupide et de lâcheté sensuelle aveuglent tous les *enfantinistes*. Ceux qui se sont séparés avec BAZARD sont retournés à des travaux *individuels*.

» A moi d'inspirer l'enthousiasme aux apôtres saint-simoniens; à moi de passionner au nom de SAINT-SIMON, de faire éclater sa gloire au-dessus de toutes les gloires; à moi de commencer enfin l'œuvre *pratique* du NOUVEAU CHRISTIANISME.

» A moi donc tous ceux que la passion du bien général fait vivre; eux seuls peuvent accomplir de grandes choses; *souvenez-vous que pour faire du grand, il faut être passionné*, m'a dit SAINT-SIMON expirant. Viennent donc à l'œuvre les hommes et les femmes sains de CŒUR, d'*esprit* et de *corps*, vraiment *saints et saintes*, vraiment dignes de porter le glorieux fardeau de l'apostolat. Le génie des conspirateurs politiques est usé, leur œuvre est consommée. La société n'a plus rien à attendre ou à redouter d'eux. La critique du libéralisme *politique*, directement entreprise

par le saint-simonisme, est désormais complète.

» Quant à la conspiration morale des *enfantinistes*, elle n'ira pas loin, malgré tout le *talent* et toute la *dévotion* qu'elle a corrompus à son service. La RELIGION NOUVELLE aura bientôt triomphé des écueils qu'elle a dû rencontrer sur son chemin : la *communauté des biens* et la *communauté des femmes*.

» Et bientôt, par sa vive et puissante influence, la doctrine de SAINT-SIMON aura terminé, dans la *morale* comme dans la *politique*, la lutte de l'*oisif* et du TRAVAILLEUR, du *salon* et de l'ATELIER, de l'*amateur* et du PRODUCTEUR, du *mal* et du BIEN.

» Je publierai successivement tous les écrits de mon maître, ainsi que j'en ai reçu de lui la mission spéciale.

» J'imprime d'abord, en tête de ce volume, plusieurs fragments de l'histoire de la vie de SAINT-SIMON, écrite par lui-même à diverses reprises.

» Le monde a méconnu SAINT-SIMON, le monde va le connaître. Viennent ensuite trois œuvres importantes, monuments impérissables du développement de la conception saint-simonienne, dans la vie même du révélateur.

» La première est émanée de l'inspiration primitive et créatrice de SAINT-SIMON.

» SAINT-SIMON, il y a trente ans, vint appeler les hommes et les FEMMES à accomplir l'œuvre de la régénération sociale. Frappé des éclatants progrès accomplis au XVIIIe siècle par les successeurs de Newton, c'est aux *savants* qu'il s'adresse d'abord, aux *artistes* ensuite, pour réédifier le pouvoir *spirituel*, dont la chute est la seule cause du désordre qui agite toute l'Europe. L'organisation du pouvoir *temporel*, il ne la conçoit pas encore nettement; aussi les formes délibérantes, quoique déjà modifiées radicalement par son système d'élection, tiennent-elles encore une grande place dans ses plans de réorganisation. En un mot, la division des propriétaires et des non-propriétaires n'a pas encore fait place à celle des oisifs et des travailleurs.

» C'est en 1819 que le principe de la politique industrielle éclate dans toute son originalité, par la célèbre *parabole*, pour laquelle SAINT-SIMON fut accusé et acquitté en cour d'assises, le 20 février 1820.

» Enfin, le *Nouveau Christianisme*, testament du révélateur, élève au-dessus des institutions *spirituelles* et *temporelles* un pouvoir MORAL, inspirateur direct des beaux-arts, qui devient ainsi le lien de la science et de l'industrie, de la *théorie* et de la

pratique, de l'*esprit* et de la *chair*, de l'HOMME et de la FEMME.

» OLINDE RODRIGUES, *chef de la religion saint-simonienne.* »

Cette préface devait amener une réponse. Ce fut l'œuvre de celui des disciples fidèles d'Enfantin qui représentait, auprès de lui, ce qu'il appelait, *la persécution sainte de l'inférieur à l'égard du supérieur*, pour bien constater que sa dictature paternelle, accessible à la critique filiale, et tempérée par une affection et une confiance réciproques, laissait une large place à la liberté des remontrances cordiales et respectueuses. D'Eichthal écrivit à Olinde Rodrigues :

« RODRIGUES,

» Il est un homme parmi nous qui s'appelle ENFANTIN. Vous même l'amenâtes à votre MAITRE, alors que celui-ci était sur son lit de mort. Vous amenâtes à votre MAITRE, *serviteur fidèle*, celui qui devait être son HÉRITIER.

» Cet homme, amené par vous, plaça son nom avant le vôtre, dans l'association du *Producteur*. De lui *seul* partirent toutes les additions *importantes* faites alors aux conceptions économiques et historiques de Saint-Simon; par lui *seul* furent

maintenues l'union et l'harmonie entre tous ceux qui prirent part à cette œuvre.

» Bientôt cet homme nous *donna* le DOGME que nous avait annoncé Saint-Simon. Il nous donna une *politique* et une *théologie* nouvelles. Il fit plus; il vous révéla, comme à nous, ce qu'avait été VOTRE MAITRE, il vous le révéla par la bouche d'EUGÈNE, par la bouche de votre frère, dont il fut tant aimé.

» Alors, devenu *majeur*, l'héritier de Saint-Simon RÉCLAMA de vous l'héritage de son père, gardé par vous jusque-là comme un dépôt sacré. Il ne l'ACCEPTA pas, comme vous le prétendez aujourd'hui, ainsi qu'un prêt éphémère ; il le RÉCLAMA, dis-je, comme sa propriété *légitime*, qu'il se sentait puissance d'agrandir et d'améliorer. LUI-MÊME SE NOMMA chef, en assignant à Bazard une place à ses côtés. Vous lui donnâtes, avec nous, votre acclamation.

» Alors aussi la *famille nouvelle* reçut sa première institution. Alors nous eûmes, non plus un *maître*, mais un PÈRE ; non plus une *doctrine*, mais un APOSTOLAT. Alors, au sein de l'humanité, se manifesta une NOUVEAUTÉ SUBLIME. De jeunes hommes, tous pleins de la superbe indépendance du XIXe siècle, forts à bon droit de leur puissance scien-

tifique, se pressaient autour du PÈRE, insatiables de sa parole, de son regard, de sa tendresse. Tous ceux qui s'approchaient, s'en retournaient plus forts, plus satisfaits, remplis d'une vie nouvelle, désireux de grandes choses. Vous-même, RODRIGUES, vous avez partagé notre *dévotion* pour cet homme. Vous avez épanché, dans son cœur, vos joies et vos tristesses; vous l'avez aimé plus qu'aucun homme au monde, vous l'avez appelé VOTRE PÈRE; il y a peu de temps encore, au milieu de nous, vous lui avez demandé sa BÉNÉDICTION.

» Lorsqu'il y a deux ans, dans sa lettre sur le CALME, il dévoilait à ses fils la vie mystérieuse de celui qui gouverne les hommes, qui ne relève que de Dieu, qui n'a de PÈRE que Dieu, dont l'amour *descend* sur tous, et ne *remonte* qu'à Dieu même, vous vous êtes écrié : CELUI-LA est le CHEF RELIGIEUX de l'humanité.

» Lorsqu'il y a quelque temps, il fit connaître au monde cette parole nouvelle par laquelle il a proclamé, de sa voix d'HOMME, l'émancipation définitive de la FEMME, vous l'avez déclaré, à la face de tous, l'HOMME LE PLUS RELIGIEUX, L'HOMME LE PLUS MORAL DE SON TEMPS, LE DIGNE ET VRAI SUCCESSEUR DE SAINT-SIMON.

» Le même jour encore, en le voyant par son

CALME gouverner une foule que la téméraire protestation d'un de ses fils avait émue contre lui, saisi d'admiration, vous avez dit à ses enfants : « DEPUIS LE SERMON SUR LA MONTAGNE, L'HUMANITÉ N'A RIEN ENTENDU DE SI GRAND. »

» Et aujourd'hui, RODRIGUES, parce que cet homme, plein du sentiment de sa haute mission, et dans un profond amour pour nous, a entrepris de parfaire l'œuvre INCOMPLÈTE encore de votre MORALISATION, cet homme, s'il faut en croire votre témoignage, cet homme n'est qu'un *instrument de destruction* et un *conspirateur contre la morale.*

» RODRIGUES, de votre bouche, cette parole N'EST PAS BIEN.

» Écoutez encore!

» Interpellant ENFANTIN, vous lui dites : « Vous souvient-il de ce jour mémorable où j'allais *brusquement ressaisir* MON HÉRITAGE? il suffit alors de ma voix puissante pour sauver votre cœur du vertige révolutionnaire. Vous reculâtes devant moi. » — Il *m*'en souvient, RODRIGUES; car *moi* aussi *j'étais là;* et il *me souvient* aussi qu'avant de nous quitter, honteux vous-même de votre passagère insurrection, vous allâtes, fils repentant, demander à celui que vous appeliez VOTRE PÈRE, un baiser de pardon.

» Mais quel était donc cet héritage que vous prétendiez *brusquement ressaisir?* L'héritage véritable de Saint-Simon, n'est-ce pas un *héritage* VIVANT? Ne sont-ce pas les FILS qu'ENFANTIN lui a donnés? Et s'il en est ainsi, comment un pareil héritage peut-il à volonté se *ressaisir, se ressaisir* brusquement?

» Vous n'aviez point songé à cela, RODRIGUES, et c'est un oubli de même sorte qui depuis vous a égaré; vous ne savez point ce que c'est que cette *voix du peuple,* cette *voix divine,* sans l'*acclamation* de laquelle il n'y a point aujourd'hui d'autorité sainte, d'autorité possible. Élevé sous la tente du patriarche, vous y avez puisé vos maximes de conduite à l'égard de la FEMME et de l'INTÉRIEUR; et c'est parce que vous gardiez encore, dans votre pratique, l'empreinte fatale de cette éducation, que j'ai pu vous dire tout à l'heure, en toute justice, que votre MORALISATION était INCOMPLÈTE.

» Vous accusez NOTRE PÈRE d'avoir brisé le lien hiérarchique qui rattachait à vous plusieurs fonctionnaires importants; vous avez tort; ce lien, ce sont vos fils eux-mêmes qui ont voulu le briser, fatigués qu'ils étaient de votre brusque et inopportun commandement. Notre PÈRE n'a fait que sanc-

tionner leurs pressantes sollicitations lorsqu'il leur a permis de renoncer à vous obéir.

» Rodrigues,

» Il appartenait à celui qui, Juif comme vous, tient de sa race le langage du prophète, la parole de vérité ; à celui qui, le plus anciennement après vous, a dévoué sa vie à l'œuvre saint-simonienne; à celui qui, ayant raconté la vie de votre *maître*, vous a révélé un mystère demeuré par vous incompris ; à celui qui jamais n'a pu se rattacher directement à vous, parce qu'il se sentait *accablé* de votre *puissance*, mais non point ATTIRÉ par votre RELIGION ; il appartenait à celui-là de vous éclairer en ce jour sur vos erreurs passées, et aussi de vous parler d'*avenir*.

» En vérité je vous le dis :

» DISCIPLE DE SAINT-SIMON, vous ne connaissez pas l'homme qui a révélé au monde et à vous le nom DE VOTRE MAITRE.

» FILS de la famille *antique*, vous ne connaissez pas le PÈRE de la *famille nouvelle*, NOTRE PÈRE.

» Juif, vous ne connaissez point la FEMME, et vous n'attendez point sa parole; vous n'écoutez pas les *enfants*, et vous méprisez LA VOIX DU PEUPLE.

Eh bien ! la parole de la FEMME et la voix du PEUPLE seront assez puissantes pour faire retentir le monde du NOM DE NOTRE PÈRE.

« Écoutez !.. — GUSTAVE D'EICHTHAL, *apôtre.* »

Rodrigues se méprenait gravement, comme Bazard, sur le caractère et la puissance du mouvement qu'Enfantin imprimait au saint-simonisme, et sur la profondeur des traces que ce mouvement laisserait après lui. Ils ne voyaient l'un et l'autre, dans leur superbe et aventureux rival, et dans ses collaborateurs enthousiastes et persévérants, que des illuminés lancés à la poursuite d'une monstrueuse chimère, et en train de discréditer pour toujours le nom de Saint-Simon en le mettant au service d'une morale hypothétique et repoussante. Cependant, c'était du milieu de ces rêveurs, passés à l'état d'exaltation prophétique, et dont l'esprit semblait perdu à jamais dans les ténèbres de l'avenir; c'était du foyer où ces jeunes utopistes puisaient les ardeurs et l'audace de leurs conjectures, que devait sortir le plan général des réalités désirables et possibles dans le présent, le programme des choses les plus positives et des grandes entreprises industrielles du XIXe siècle. A l'heure même où Olinde Rodrigues livrait à l'impression son appel au schisme, Michel Chevalier, sous l'inspi-

ration du Père suprême Enfantin, comme il le dit lui-même, écrivait ceci dans *le Globe :*

Exposition du système de la Méditerranée.

POLITIQUE NOUVELLE.

« La plus grande lutte, avons-nous dit, qui ait jamais fait retentir la terre du fracas des armes, celle qui a fait verser le plus de flots de sang, celle qui comprend toute la période par laquelle a passé l'humanité depuis l'origine des temps historiques jusqu'à nous, c'est la lutte de l'Orient contre l'Occident. Le plan de pacification qu'attend le monde devra être la conciliation de l'Orient et de l'Occident. Ce sera la consécration politique de l'accord qui doit exister dans l'avenir entre la *matière* et l'*esprit*, qui jusqu'ici ont perpétuellement été en guerre.

» La Méditerranée avec ses rives a été le continuel champ de bataille où s'entre-déchiraient l'Orient et l'Occident. Depuis le débarqnement des Grecs en Troade jusqu'à la bataille de Navarin, la Méditerranée a été le principal chemin par lequel ils sont allés l'un à l'autre se chercher le fer à la main pour s'exterminer. « La Méditerranée, avons-
» nous dit, doit être désormais un vaste forum sur
» tous les points duquel communieront les peuples

» jusqu'ici divisés. La Méditerranée va devenir le
» lit nuptial de l'Orient et de l'Occident.

» La politique des Européens, dans l'antiquité, dès que l'Europe eût reçu le germe du progrès par les colonies qui l'apportèrent avec elles de l'Égypte et de l'Asie, a été la soumission des barbares et des Orientaux en particulier. Chez les Grecs, Bacchus, Agamemnon et Alexandre; chez les Romains, Caton, l'ennemi de Carthage, les Scipions, Lucullus, Sylla, Pompée, ont été les principaux praticiens de cette politique.

» La politique principale de la chrétienté vis-à-vis de l'Orient, tant que fut ardente la foi catholique, fut plus défensive qu'offensive, mais toujours belliqueuse : il s'agissait de *repousser* les infidèles, de *délivrer* les lieux saints. Les souverains pontifes, les apôtres des croisades, tels que Saint-Bernard et Pierre-l'Ermite, et les princes croisés, se sont surtout consacrés à la faire embrasser et mettre en œuvre, par les masses qu'ils gouvernaient de leur voix ou de leur glaive.

» Après la réforme, la lutte entre l'Orient et l'Occident perdit peu à peu de son intensité. L'Orient s'assit et sembla s'endormir. Les Occidentaux plus remuants, continuèrent à guerroyer les uns contre les autres. Depuis lors, la politique européenne la

plus élevée est celle qui a dicté le traité de Westphalie, que tous les traités subséquents n'ont modifié que dans ses dispositions secondaires. Elle a eu pour but et pour raison profonde, quoique ignorée cependant par beaucoup de ceux qui y ont pris part, l'abaissement de la féodalité, personnifiée dans le *Saint-Empire*. C'est particulièrement le cabinet français qui a présidé à ce mouvement politique par Henri IV, Richelieu, Louis XIV, la Convention et Napoléon[1].

» La politique pacifique de l'avenir aura pour objet, dans son application la plus immédiate, de constituer à l'état d'association, autour de la Méditerrannée, les deux massifs de peuples qui, depuis 3,000 ans, s'entrechoquent comme représentants de l'Orient et de l'Occident; c'est là le premier pas à faire vers l'ASSOCIATION UNIVERSELLE. La Méditerrannée, en y comprenant la mer Noire et même la Caspienne, qui n'en a probablement été séparée que dans une des dernières révolutions du globe, deviendra ainsi le centre d'un

1. La rivalité de la France et de l'Angleterre, qui occupe une si grande place dans l'histoire moderne, est un fait d'une moins grande généralité que la lutte dirigée contre le *Saint-Empire*. Aussi les politiques anglais, dans des cas pressants, ont-ils renoncé à leurs projets contre la France, en vue de la prééminence qu'ils auraient ainsi assurée à la cour impériale. Voilà pourquoi Henri IV trouva des secours près d'Élisabeth, et pourquoi, après Denain, la reine Anne fut si prompte à écouter des propositions de paix.

système politique qui ralliera tous les peuples de l'ancien continent, et leur permettra d'harmoniser leurs rapports entre eux et avec le nouveau monde.

» Considérons ce *système méditerranéen* sous le rapport industriel, car la politique est spécialement le règlement des intérêts des peuples et des individus sous ce rapport.

COMMUNICATIONS. — LES CHEMINS DE FER.

» L'industrie, abstraction faite des industriels, se compose de centres de productions unis entre eux par un lien relativement *matériel*, c'est-à-dire par des voies de transport, et par un lien relativement *spirituel*, c'est-à-dire par des banques. J'accepterai provisoirement la distribution des centres de production telle qu'elle existe aujourd'hui, et je ne parlerai ici que des communications. Il y a de si étroites relations entre le réseau des banques et le réseau des lignes de transport, que l'un des deux étant tracé, avec la figure la plus convenable à la meilleure exploitation du globe, l'autre se trouve par cela même pareillement determiné dans ses éléments essentiels.

» Les moyens de communications les plus faciles que l'homme emploie en grand aujourd'hui, indépendamment de la mer, que l'on rencontre toujours

dans les grands trajets, sont les rivières et canaux, et les chemins de fer. Les chemins de fer n'ont été observés jusqu'ici que du point de vue industriel abstrait. Ceux qui les ont étudiés étant des ingénieurs et ne prétendant pas à être autre chose, ont négligé la question politique et morale pour se renfermer dans la question technique. Lorsque, par exemple, ils ont comparé les chemins de fer aux canaux, ils ont été *exclusivement* préoccupés de mesurer les frais d'établissement et le coût du transport. La question de rapidité ne leur a apparu que comme secondaire, et ils ne l'ont examinée que sous le rapport de la marchandise. Aux yeux des hommes qui ont la foi que l'humanité marche vers l'*association universelle*, et qui se vouent à l'y conduire, les chemins de fer apparaissent sous un tout autre jour. Les chemins de fer le long desquels les hommes et les produits peuvent se mouvoir avec une vitesse qu'il y a vingt ans l'on aurait jugée fabuleuse, multiplieront singulièrement les rapports des peuples et des cités. Dans l'ordre matériel, le chemin de fer est le symbole le plus parfait de l'*association universelle*.

» Les chemins de fer changeront les conditions de l'existence humaine. Il y a vingt ans, ils n'étaient employés que pour le service intérieur de quelques mines : inventés d'hier, ils ont déjà éprouvé des

perfectionnements prodigieux relativement à leur tracé, à leur construction et aux moteurs destinés à les parcourir. Déjà, grâce aux admirables machines locomotrices, façonnées par les ingénieurs anglais, on peut aisément s'y transporter avec une vitesse moyenne de dix lieues (quarante mille mètres) à l'heure[1], et je ne doute pas que prochainement l'on arrive à dépasser cette vitesse, même par tous pays. Or, quand il sera possible de métamorphoser Rouen et le Havre en faubourgs de Paris, quand il sera aisé d'aller non pas un à un, deux à deux, mais en nombreuses caravanes, de Paris à Pétersbourg, en moitié moins de temps que la masse des voyageurs n'en met habiuellement à franchir l'intervalle de Paris à Marseille, quand un voyageur, parti du Havre de grand matin, pourra venir déjeûner à Paris, dîner à Lyon et rejoindre le soir même à Toulon, le bateau à vapeur d'Alger ou d'Alexandrie; quand Vienne et Berlin seront beaucoup plus voisins de Paris qu'aujourd'hui Bordeaux, et que, relativement à Paris, Constantinople sera tout au plus à la distance actuelle de Brest, de ce jour un immense changement sera survenu dans la

1. Les voyageurs parcourent la distance de Liverpool à Manchester, qui est de 52 kilomètres (13 lieues), en une heure et quart.

constitution du monde; de ce jour, ce qui maintenant est une vaste nation, sera une province de moyenne taille[1].

» L'introduction, sur une grande échelle, des chemins de fer sur les continents et des bateaux à vapeur sur les mers, sera une révolution non-seulement industrielle, mais politique. Par leur moyen et à l'aide de quelques autres découvertes modernes, telles que le télégraphe, il deviendra facile de gouverner la majeure partie des continents qui bordent la Méditerranée avec la même unité, la même instantanéité qui subsiste aujourd'hui en France. Or, entre tous les pays, l'Angleterre exceptée, la France est de beaucoup celui où il est le plus aisé de communiquer l'impulsion du centre jusqu'à l'extrême circonférence[2].

1. En ce moment, sur les routes bien servies du continent, les diligences parcourent deux lieues à l'heure. En ne comptant que dix lieues pour les chemins de fer, il en résultera que les distances seront à peine le cinquième de ce qu'elles sont aujourd'hui. Si bien que les habitants de deux points placés à cinq cents lieues l'un de l'autre se trouveront dans les mêmes rapports qui existent maintenant entre ceux de deux villes éloignées seulement de cent lieues, et que, par conséquent, la population d'un pays dont la superficie serait de deux cent cinquante mille lieues carrées sera de fait placée dans les mêmes circonstances qui celle qui occupe aujourd'hui un territoire vingt-cinq fois moindre.

2. Les chemins de fer, outre les avantages de l'ordre moral et politique, présentent encore, sur les canaux et rivières, l'avan-

» Et cependant, quelles que soient les merveilles qu'enfante déjà la vapeur sous les doigts de l'homme, il est encore novice à la manier et à l'appliquer, soit aux chemins de fer, soit à la navigation. Les machines à vapeur sont des appareils compliqués et fort incommodes par leurs poids, et les expériences les plus scrupuleuses constatent qu'à peine elles utilisent quatre à cinq pour cent de la force calorifique du combustible consommé. Que sera-ce donc lorsqu'une nouvelle inspiration scientifique, ramenant l'unité dans les théories aujourd'hui embarrassées et complexes, aura éclairé ce qui n'est que ténèbres, tourné à profit ce qui fait obstacle, et mis de l'ordre au sein du chaos?

tage matériel de n'être point sujets à chômages pendant l'hiver, pendant les basses eaux, et surtout celui de coûter moins à établir; on peut même les construire provisoirement, pour la première fois, à un prix extrêmement bas, sauf à les construire plus solidement lorsqu'il ont vivifié le pays qu'ils traversent. M. Litz annonce qu'aux États-Unis d'Amérique, il en a été tracé de construction légère, calculée pour dix années de service, en fer et en bois, et qui n'ont coûté que 7,500 dollars le mille (22,000 fr. le kilomètre). C'est bien moins que les routes royales de France avec leurs larges berges de boue. D'un autre côté, la rapidité de la course permet aux fabriques, dont les produits les parcourent, de ne se point mettre en avance et de fabriquer, pour ainsi dire, au fur et à mesure des besoins de la consommation. Avec les canaux, au contraire, il y a toujours une grande quantité de produits en route, qui courent risque de se détériorer, et dont la valeur constitue une énorme mise dehors.

» Les chemins de fer figureront donc au premier rang parmi les moyens de transport qui relieront les divers points du *système méditerranéen;* et déjà, comme un pressentiment d'avenir, les deux peuples les plus industriels du monde, l'Angleterre et l'Amérique du Nord, lorsqu'ils ouvrent des communications nouvelles, préfèrent généralement aujourd'hui les chemins de fer. »

SYSTÈME GÉNÉRAL.

» Or, maintenant, l'on peut considérer la Méditerranée comme une série de grands golfes, qui sont chacun l'entrée d'un large pays sur la mer. Dans chacun de ces golfes, il y aura à choisir un port principal, et presque partout il sera possible d'en trouver un sur l'axe de la plus importante des vallées aboutissant au golfe. Le port ainsi déterminé sera pris pour pivot d'un ensemble d'opérations dont la plus capitale serait un chemin de fer qui, remontant la vallée médiane, irait par dessus ou à travers le versant des eaux chercher une autre vallée de premier ordre, car les grands bassins des fleuves constituent généralement les divisions industrielles les plus naturelles. Et ses systèmes partiels, tous rattachés entre eux, constitueraient le système général.

» De la sorte, les grands courants d'eau seraient longés chacun par un chemin de fer, qui, en masse, leur serait parallèle, et le grand mouvement d'hommes et de produits qui aurait lieu le long de leur cours se trouverait partagé, de sorte que le chemin de fer ne porterait que les hommes et les produits légers, laissant à la navigation le soin de charrier les marchandises lourdes et encombrantes. Les communications secondaires seraient ensuite spécialement établies à l'aide de chemins de fer. »

ESPAGNE.

» L'Espagne, qui ferme la Méditerranée à l'une de ses extrémités, présente particulièrement un golfe en entonnoir mal clos, entre la côte de Valence et de Catalogne et les Baléares. Prenant Barcelone[1] pour point central de ce golfe, concevons un chemin de fer qui, rejoignant la vallée de l'Èbre, la remonte jusqu'à Saragosse, aille de là chercher le bassin du Tage, aborde Madrid et continue jusqu'à Lisbonne, à travers les plaines de la Castille, l'Estramadure et le Portugal. Celui qui établirait cette voie aurait consacré l'union du Portugal et de l'Espagne, car il n'y a d'association possible qu'entre

1. Le port de Tarragone, à moitié chemin de Barcelone aux bouches de l'Èbre, est cependant le port le plus sûr de la côte.

les peuples qui peuvent s'épancher matériellement l'un sur l'autre et vivre réellement de la vie l'un de l'autre. L'unité espagnole est fort imparfaite, quoique le gouvernement actuel la prépare tous les jours à son insu. Les douze royaumes d'Isabelle et de Ferdinand sont isolés, ont des lois diverses, des usages divers. Un autre chemin de fer qui, parti de Cadix, remonterait le Guadalquivir par Séville et Cordoue, rejoindrait Madrid, et irait vers Bordeaux par le bassin de la Garonne, s'il était possible; qui, lançant des embranchements à droite et à gauche de l'Èbre, liant ainsi le magnifique port du Passage avec Barcelone et Tortose, établirait la plus courte communication possible entre les deux mers[1]; qui, poussant d'autres bras, l'un à travers la vallée du Douero vers Porto, un autre vers les abondantes mines de charbon et de fer des Asturies, un troisième vers les riches mines de plomb de l'Andalousie[2]; un tel chemin, dis-je, avec tous ses rameaux et avec la grande voie de Barcelone à Lisbonne, serait comme un système de veines et d'artères le long desquelles la civilisation, circulant,

1. Il y a longtemps qu'un canal est projeté et même commencé dans ce but.

2. Ces mines, sises particulièrement près de Marbella, fournissent annuellement 32,000,000 de kilogr. de plomb. Ce sont les 3/7 de la production totale de l'Europe.

réveillerait l'Espagne assoupie, en relierait les membres disjoints et la ferait passer de la torpeur où ses gardiens l'ont plongée, afin qu'elle ne bondît pas hors du cercle tracé par le catholicisme, à cette enivrante activité qui tiendra sans cesse les populations en moiteur, sous l'empire d'une foi religieuse sanctifiant l'industrie, sur un sol riche et fertile, dans une atmosphère embaumée par les orangers et les aloès.

FRANCE. — ANGLETERRE.

» En France, le port principal du golfe de Lyon est Marseille [1] qui termine admirablement l'admirable vallée du Rhône. Il n'est personne qui, regardant la carte, n'ait rêvé quelque grande communication entre Marseille et le Havre, par Lyon et Paris, à travers les trois vallées du Rhône, de la Loire et de la Seine. La seule partie de cette belle voie qui pût présenter de sérieuses difficultés à vaincre, celle qui doit lier le bassin du Rhône au bassin de la Loire, est presque terminée aujourd'hui. Le plus haut avantage de cette grande communication serait certainement d'ouvrir à l'Angle-

1. Le port de Toulon est cependant beaucoup plus beau et plus sûr que celui de Marseille; mais Toulon étant port de guerre, le mouvement commercial s'est jusqu'à présent concentré sur la ville des Phocéens.

terre les abords de la Méditerranée. L'industrie jouera un beau rôle dans la régénération des peuples méditerranéens. La reine de l'industrie, l'Angleterre, ne saurait manquer d'apparaître avec éclat, dans les pacifiques croisades qui s'ébranleront en Occident, pour aller relever l'Orient à demi-enseveli sous des monceaux de ruines. Le chemin de fer du Havre à Marseille sera comme un pont jeté au-dessus de la France pour le passage de la puissante Albion, de ses ingénieurs et de ses trésors.

» Les principaux chemins de fer qui sillonneraient encore la France seraient : 1° celui de Toulouse à Bordeaux, qui continuerait sur Paris par Orléans, et qui, par Metz, Sarrebruck aux inépuisables mines de houille, Mayence et Francfort, irait tourner les Vosges et la forêt Noire pour entrer en Allemagne, et dont un embranchement rattacherait à Paris Mons, Bruxelles et Anvers; 2° ceux qui de Lyon rejoindraient les bassins de la Meuse et du Rhin, et descendraient jusqu'à Maestricht et Amsterdam; 3° celui qui poursuivrait la Loire jusqu'à Nantes, et de là irait rallier la superbe rade de Brest.

ITALIE.

» L'Italie, au territoire allongé, ressemble à un

messager de l'Europe vers l'Afrique et l'Asie. L'Italie à l'âme d'artiste, l'Italie voluptueuse et riante comme une fille d'Orient, aura une éclatante mission, dans l'ère qui s'ouvre pour les peuples de la Méditerranée. Mais l'Italie sans unité est condamnée à l'impuissance; l'Italie est bien morcelée; toutefois, le sentiment de l'unité l'agite jusqu'au fond des entrailles. L'emblème matériel de l'unité italienne sera un chemin de fer qui s'étendra de Venise à Tarente, par Florence, Rome et Naples, et auquel il sera facile de rattacher les points principaux du versant oriental des Apennins, ainsi que Livourne et les ports secondaires du versant occidental. Les derniers jours de Venise ne sont pas venus; ses lagunes qui se comblent et ses canaux qui s'engorgent, depuis qu'un lourd Autrichien la glace de sa présence, ne se changeront pas, comme les travaux des Sésostris et des Pharaons, en marécages fétides et impraticables. Qu'elles étaient brillantes les galères qui, portant la fleur des chevaliers de l'Occident, allèrent, après avoir en passant soumis Zara, asseoir Baudouin de Flandre sur le trône de Constantin et inaugurer le lion de Saint-Marc en Morée et dans les îles de l'Archipel! Eh bien! Venise lancera de son sein de nouveau des convois plus magnifiques. L'Adriatique est une pointe

poussée par la mer vers le cœur de l'Allemagne; c'est une rade par laquelle l'Allemagne laborieuse est appelée à répandre autour de la Méditerranée ses produits et ceux des terres scandinaves. Venise, qui est assise au sommet de l'Adriatique comme une reine au-dessus de sa cour, sera le centre auquel aboutiront les rayons en grand nombre dont chacun apportera les richesses de toute une contrée. De Venise partiront des chemins de fer qui iront, l'un vers Gênes, sa sœur, veuve aussi de son doge et de son ancienne liberté; l'autre à Turin, par Milan; un troisième vers Hambourg, la Venise de la mer du Nord, par l'une des vallées latérales du Danube, la vallée de la Moldau et celle de l'Elbe, où fleurissent de riches cités, Prague, Dresde, Magdebourg [1]. Venise et Trieste, sa voisine, seront deux des plus beaux bazars du monde.

ALLEMAGNE. — TURQUIE D'EUROPE.

» L'Allemagne, dans ce grand mouvement qui pousse instinctivement tous les peuples vers l'unité, est presque parvenue à se donner un lien intellectuel. Il y a, en Allemagne, deux grandes divisions: l'Allemagne du nord et l'Allemagne du midi; l'une

1. Il existe un chemin de fer entre la Moldau et le Danube.

revenant des doctrines du protestantisme ou d'individualisme à l'unité; l'autre plus particulièrement occupée de s'initier à l'individualisme, après être longtemps restée fidèle aux doctrines exclusivement unitaires du catholicisme.

» Toutefois, il y a, par toute l'Allemagne, un même parfum de poésie contemplative, mystique, lien flottant qui relie vaguement les âmes élevées de la Teutonie. Il y a, entre les savants des universités, un lien plus saisissable. Les souvenirs du *Tugend-Bund Buschenschaft* sont d'autres éléments d'amitié également répandus sur l'Allemagne du nord comme sur l'Allemagne du midi. Mais les communications matérielles sont peu actives sur la terre germanique ; elles y sont loin de la célérité et de la régularité à laquelle elles sont parvenues en Angleterre ou en France. L'unité commerciale de l'Allemagne n'existe pas. De beaux chemins de fer établis dans quelques directions principales seront des liens qui resserreront tous ces peuples qui parlent la même langue et qui ne s'entendent pas; qui ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, et qui restent de fait étrangers les uns aux autres. — Qu'on ouvre une voie qui, partant de Mayence ou de Francfort, où aboutirait celle de Cadix à Paris, prolongée par Metz, se

dirige vers Ratisbonne dans la vallée du Danube, aille de là, par Lintz, Vienne, Presbourg et Ofen, jusqu'à Belgrade, où le sang de l'Orient et de l'Occident a coulé avec une si effroyable profusion; qu'à Belgrade elle se bifurque et qu'elle se dirige, d'un côté, vers Sophia, capitale de la Bulgarie, où elle se bifurquera encore pour rejoindre Salonique, dans l'Archipel, et Constantinople par Andrinople; de l'autre côté, par Bucharest jusqu'à Odessa, principal établissement dans la mer Noire, créée hier par un Français, M. de Richelieu, et dont la population est déjà de 40,000 âmes. — Qu'une seconde grande voie, prenant, comme la première, son origine à Mayence ou à Francfort, se déroule à travers la plaine immense qui commence aux Flandres, qui se développe sur l'Allemagne du nord, dans toute la Russie et dans les steppes de l'Asie septentrionale jusqu'au Kamschatka ; qu'elle coupe à Dresde la ligne de Venise à Hambourg, et qu'elle s'avance par Breslau, Varsovie, Vilna et Riga, jusqu'à Saint-Pétersbourg; qu'on la rattache, par des embranchements, à Brême, dans le bassin du Weser; par le Hanovre, pays de mines, aux bouches de l'Oder, à Dantzick, qui clôt le bassin de la Vistule; qu'à travers la Silésie et la Gallicie, provinces magnifiques, deux de ces embranche-

ments relient, par Breslau, Berlin et le pays de Cracovie, le port d'Odessa à Stralsund, vers l'extrémité occidentale de la Baltique, et que l'un d'eux, se dédoublant pour traverser la Hongrie dans sa plus grande dimension, le long de la Theiss, noue les chemins du nord avec le système méridional établi autour de Belgrade. — Que des embranchements, partis de la grande voie du midi, aillent rejoindre les salines de la forêt Noire, circulent dans les plaines de la Souabe, remontent même jusqu'à Turin, s'il est possible, afin que le groupe du nord et le groupe du midi se déversent par cent issues l'un sur l'autre. — Et lorsque, par ce réseau symétriquement distribué autour de Dresde, qui est la ville des Français de l'Allemagne, ce beau pays, aujourd'hui emprisonné au milieu des terres, aura des portes ouvertes sur toutes les mers, sur l'Archipel, la mer Noire, l'Adriatique et la Caspienne ; lorsque les pacifiques bourgeois de Vienne, qui frissonnent encore au souvenir du grand vizir, Kara-Mustapha, pourront aller trafiquer à Constantinople, tout aussi commodément qu'un négociant de Paris va rendre visite à son correspondant de Lille; lorsque les savants de la Germanie, sentant leurs sens émoussés, pourront aller chercher des inspirations dans les jardins odoriférants de

Bujukdéré et de Térapia, sous le ciel enchanteur de la Propontide, tout comme le Parisien, qui a besoin de se distraire, va regarder à Dieppe le flux et le reflux de l'Océan ; lorsque l'académicien berlinois et l'étudiant de Gottingue pourront, en vingt-quatre heures, passer des salles de leurs universités aux collections du Jardin des Plantes, à une séance de l'Institut ou au musée du Louvre ; lorsque la grâce de l'Italie, la finesse des Hellènes et l'élégante aisance des Français, débordant incessamment sur l'Allemagne, se marieront avec la sincérité, la conscience et la bonté d'âme des Germains ; lorsque tout cela subsistera, qui peut dire quelles seront la splendeur, la richesse et la force d'association au sein de la Germanie ?

RUSSIE.

» Une portion des nations méditerranéennes se compose de populations passives, dont la docilité va sans efforts jusqu'au servilisme, et dont le progrès consistera surtout à être initiées à la vivacité française, à la mobilité italienne, à la dextérité bretonne. Tout sommeille chez ces nations, en masse les habitants y meurent, après avoir végété plutôt que vécu, sans s'être écartés hors de la vue de la chaumière qu'occupaient leurs ancêtres, semblables

aux mollusques dont la coquille est fixée à un rocher. Telles sont les races slaves, tels sont les paysans de l'Autriche, de la Hongrie et de la Bohême; telle est la maison moscovite. Dans l'ordre politique, le moyen le plus efficace de les réveiller de leur somnolence consistera à placer près d'eux les exemples d'un mouvement extraordinaire, à les exciter par le spectacle d'une prodigieuse vélocité, et à les inviter à suivre le courant qui circulera à leur porte, par l'intérêt le plus positif et qu'ils sentent le mieux aujourd'hui, celui du bénéfice industriel. Sous ce rapport particulier, les chemins de fer exerceront une influence décisive sur la civilisation d'une grande partie du monde, et spécialement de la Russie.

» La Russie est de tous les pays celui où la construction des chemins de fer serait le plus facile. Le sol de la Russie est plat, il est couvert de forêts qui fournissent abondamment des bois à l'aide desquels la construction de routes à ornières sera fort peu dispendieuse; c'est aussi celui où ils seraient le plus utiles. La Russie est baignée par de très-beaux fleuves : les deux Dwina qui courent au nord; le Dniester, le Dnieper, le Don et le Volga, qui ont leur pente au sud; aussi a-t-il été facile, à l'aide de quelques canaux, d'établir dans ce vaste territoire

plusieurs communications entre les mers qui le baignent au midi et celles qui le baignent vers le pôle ; mais ce sont des voyages sans fin, et d'ailleurs la gelée y rend la navigation impossible pendant plus de six mois. Les principaux ports de la Russie, dans la mer Noire, sont Odessa et Sébastopol ; dans la mer d'Azof, Taganrog, où mourut l'empereur Alexandre, et dans la mer Caspienne, Astrakan ; placés l'un entre les bouchés du Danube et du Dnieper, le second à l'embouchure du Don, le troisième aux bouches du Volga, Odessa et Astrakan surtout sont les centres d'un commerce immense. Les chemins de fer qu'il importerait le plus d'ouvrir, à travers ces terres à demi sauvages, seraient ceux qui rapprocheraient de ces deux ports les principaux points du territoire. On conçoit qu'une route en fer qui d'Odessa irait à Riga et à Pétersbourg par Kiew, qui d'Odessa continuerait ensuite vers Astrakan par Taganrog, qui d'Astrakan s'élancerait vers Saint-Pétersbourg par Moscou, à travers le long et large bassin du Volga, et pousserait jusqu'à Arkangel sur la mer Blanche, comprendrait les lignes les plus importantes du réseau vivifiant qui doit animer la Russie, et lui faire perdre le caractère engourdi d'un peuple cerné par les neiges.

ASIE ET AFRIQUE.

» Je passe à la Turquie d'Asie, à cette terre poétique où ont passé tant de peuples fameux, et sur le sol de laquelle se sont nivelés les débris de tant de grands empires. C'est là que l'imagination de nos pères avait placé le paradis terrestre avec ses ineffables plaisirs; c'est là que vécurent Abraham et Melchisédech, le grand-prêtre du Très-Haut; c'est là que s'élevèrent ces colosses de faste et de puissance, dont les grandes traditions ont perpétué la mémoire solennelle; là furent Babylone et Ninive; là se dessinent encore les grandes ombres de Sémiramis et de Bélus; là est l'empreinte de l'orgueilleux Nabuchodonosor. Les Chaldéens, fameux par leur science astronomique, les Lydiens aux richesses fabuleuses, le peuple d'Assur, le grand Cyrus et les rois des rois y ont apparu tour à tour dans leur voluptueuse magnificence. Puis les lieutenants d'Alexandre y implantèrent les merveilles d'Athènes et de Corinthe, et les califes, successeurs de Mahomet, y cultivèrent les sciences et les arts. C'est de là que partirent les Phéniciens pour leurs expéditions aventureuses; c'est de là que de florissantes colonies vinrent peupler le littoral de la Méditerranée; et tout cela n'est plus! De tous ces

trônes et de toutes ces dominations, il ne reste que poussière, et cette poussière n'a pas fécondé le sol. Cette terre, dont les délices avaient été successivement goûtés par tous les peuples, sur laquelle les Celtes grossiers et les non moins grossiers fils d'Othman étaient accourus s'abreuver de jouissances, est aujourd'hui flétrie. Il semble que, comme la Baies des Césars, elle ait dû expier par sa ruine les débauches dont elle fut souillée en des jours de dissolution. Aujourd'hui les villes y sont disséminées, les populations rares; l'Euphrate et le Tigre y coulent au milieu de décombres et de champs sans culture.

» La configuration de cette contrée permettrait d'y tracer un long chemin de fer qui se relierait au système que nous avons conduit jusqu'à Constantinople. Vis-à-vis la capitale des sultans, sur le Bosphore, est Scutari, l'ancienne Chrysopolis, la Ville-d'Or, car tout était d'or sur cette terre privilégiée. Ce chemin de fer, partant de Scutari, irait chercher l'Euphrate en remontant vers la mer Noire, traverserait sur la trace de ce beau fleuve les défilés du Taurus, entrerait ainsi dans la vaste plaine de la Mésopotamie, et arriverait aisément au golfe Persique par Bagdad et Bassora. Divers embranchements y rattacheraient, l'un Erzeroum et Trébisonde à l'ex-

trémité orientale de la mer Noire; un autre, Alep, la vallée de l'Oronte, le bassin du lac Asphaltide et le Caire en Égypte; un troisième pourrait probablement pénétrer jusqu'à Smyrne; un autre enfin, conduit par Téhéran et Recht, unirait le golfe Persique et la mer Caspienne par leurs points les plus rapprochés.

» Concevons maintenant qu'on poursuive un pareil système de travaux sur la côte d'Afrique, tout le long des Régences barbaresques, jusqu'à Ceuta, vis-à-vis Gibraltar; qu'on trace, par exemple, un chemin de fer depuis l'île d'Éléphantine jusqu'à Alexandrie, et que, par des embranchements, on fasse communiquer les oasis d'Égypte avec la vallée du Nil, on aura ainsi, tout autour de la Méditerranée, un premier réseau sur lequel on brodera des réseaux secondaires, de manière surtout à faire converger les communications vers les ports qui serviront de centre à chaque bassin. Concevons que, poussant devant soi la civilisation, l'Europe s'étende peu à peu sur l'Asie, par les Russes au nord, par les Anglais au midi, par la Turquie à l'ouest; supposons que, d'un côté les Américains y affluent à l'est; imaginons que, pour mettre en activité le double courant qui, de l'Amérique et de l'Europe, viendrait visiter la vieille Asie, l'on perce les deux isthmes de Suez et

de Panama, et représentons-nous, s'il est possible, le ravissant tableau qu'offrirait bientôt l'ancien continent.

AUTRES TRAVAUX.

» Et ce n'est pas tout. Concevons encore que les améliorations au régime des communications par eau marchent de front avec l'ouverture des chemins de fer, de sorte que tout puissant cours d'eau soit rendu navigable directement par des travaux opérés dans son lit, ou indirectement par le creusement du canal latéral.

» Concevons que des milliers de bateaux à vapeur sillonnent la Méditerranée dans tous les sens, de Sébastopol à Gibraltar, de Carthagène à Smyrne, de Venise à Alexandrie; que d'autres remontent les grands fleuves qui l'alimentent, et parcourant ses rives dentelées, fouillent tous les coins de l'Archipel grec, de l'Adriatique, de la mer Noire, de la Baltique, de la mer Caspienne, et des golfes Arabique et Persique.

» Concevons que, sur tout le territoire méditerranéen, l'agriculture soit rendue florissante, et que, particulièrement à cet effet, les nombreux canaux d'irrigation et de desséchement qu'elle réclame soient ouverts sans plus de retard; que la richesse

minérale soit exploitée conformément à un grand plan d'ensemble, que des fabriques de toute sorte façonnent les produits nécessaires au bien-être de l'homme.

» Supposons enfin un vaste système de banques qui répande un chyle salutaire, dans toutes les veines de ce corps à la dévorante activité, aux articulations innombrables.

» Admettons pour un instant que cette création gigantesque soit entièrement réalisée demain, et demandons-nous si, au milieu de tant de prospérité, il pourrait se trouver un cabinet qui, saisi d'une fièvre belliqueuse, songeât sérieusement à arracher les peuples à leur activité féconde, pour les lancer dans une carrière de sang et de destruction ; si alors il existerait des capitalistes qui, effrayés d'un avenir incertain, resserrassent leurs capitaux, et des populations affamées qu'on pût décider à l'émeute.

FRAIS DE RÉALISATION.

» Or, tous les chemins de fer que je viens d'esquisser, en y comprenant une foule d'embranchements que je n'ai pas indiqués, formeraient un développement d'environ 6,000 myriamètres (15,000 lieues de poste); et, à raison de 750,000 fr. le

myriamètre à double voie, ils coûteraient en somme quatre milliards cinq cents millions de francs[1].

1. On peut évaluer la dépense d'un chemin de fer, construit avec grande solidité et à double voie, à 800,000 fr. ou 1,000,000 de fr. le myriamètre. Je n'ai compté ici que 750,000 fr., parce que sur beaucoup de points il y aurait avantage à commencer par une construction provisoire, parce qu'une partie des chemins pourrait d'abord n'exister qu'à une voie, et parce que dans beaucoup de pays (notamment dans l'Allemagne et dans le Nord), on pourrait, en faisant entrer le bois dans la construction, obtenir une économie considérable.

Une partie des dépenses des travaux publics, chemins de fer, canaux et améliorations des fleuves, provient de la difficulté des percements et aplanissements. La science ne peut tarder à perfectionner les procédés dont on se sert aujourd'hui pour cet objet. C'est par la poudre à base de salpêtre qu'aujourd'hui l'on fait sauter les rochers qui hérissent les fleuves, c'est par elle qu'on s'avance dans les flancs des montagnes. Or, la poudre est ce qu'elle était il y a cinq cents ans, quoique depuis lors la chimie se soit enrichie d'innombrables découvertes. Il existe déjà des mélanges détonants qui lui sont bien supérieurs : tels sont ceux à base de chlorate de potasse; tels sont surtout les fulminates. Pendant la révolution, le gouvernement français fit faire des essais en grand avec la poudre de chlorate; on y renonça parce qu'elle était d'un maniement difficile, surtout dans les armées, où l'on opère précipitamment et sans précaution. Les fulminates, dont la force de détonation est plus que centuple de celle de la poudre à base de salpêtre, ne peuvent être approchés sans danger que par des doigts extrêmement habiles. Mais le progrès de la civilisation, sous le rapport industriel, consiste en ce que l'homme s'approprie les instruments qu'il n'avait pas su maîtriser d'abord, et dont la puissance est précisément en raison de l'adresse qu'ils exigent. C'est ainsi qu'il a fait des merveilles avec la poudre à canon qui avait tué son inventeur, c'est ainsi que la vapeur et le gaz, sous sa main, sont devenus des

» C'est à peu près ce qu'a emprunté la France depuis le commencement de sa révolution pour faire la guerre,

» Or, si on allouait pareille somme à l'amélioration du régime des eaux navigables et à l'établissement de canaux d'irrigation ou de desséchement dans toutes les contrées méditerranéennes ;

» Pareille somme à l'établissement d'un système unitaire de banques qui fécondât l'industrie dans toutes ces contrées ;

» Pareille somme, enfin, à la fondation d'un ensemble d'écoles, de gymnases, de musées, où toute la jeunesse recevrait, sans distinction de naissance, une éducation morale et professionnelle ;

leviers admirables. La science est actuellement dominée par des préjugés chrétiens. Ses théories, ses découvertes de détail ont été conçues sous l'empire de la croyance au mal *absolu*, à *Satan*, sous l'inspiration du *libera nos a malo*. Habituellement, les savants n'ont cherché qu'à *préserver* l'homme d'agents supposés essentiellement *mauvais*, tandis qu'il faudrait plutôt chercher à *utiliser* ces agents et les rendre *bons*. C'est ainsi qu'on a eu des *paratonnerres*, et que rien n'a été fait pour *tirer parti* de l'immense force que recèle l'atmosphère dans les moments d'orage. La doctrine de la *réprobation absolue*, ou, en d'autres termes, du dualisme *dieu* et *diable*, est donc à l'insu des savants dans la science, et c'est là ce qui l'arrête. Lorsque, au contraire, la science sera fondée sur la doctrine de l'*élection universelle*, sur la révélation DIEU EST TOUT CE QUI EST, elle rencontrera de magnifiques occasions de progrès là où jusqu'à présent elle n'a pu voir que des obstacles.

» La dépense totale s'élèverait a dix-huit milliards.

» C'est à peu près ce que l'Angleterre a emprunté depuis soixante ans pour faire la guerre.

» Les puissances européennes ont en ce moment sous les armes trois millions d'hommes, dont l'entretien, avec celui des places fortes et du matériel de guerre, peut être évalué à 1,500 millions de francs [1]. Si, pendant douze ans, cette somme était appliquée à la réalisation du plan que nous venons d'esquisser (et, certes, il ne faudrait pas un moins long intervalle pour l'amener à complète réalisation), le monde aurait changé de face sans que les peuples eussent augmenté d'un centime leurs budgets.

» Et si l'on tenait compte de la masse de produits que pourraient créer ces soldats, qui forment la partie la plus robuste et la plus alerte de la population, et qui retourneraient aux travaux industriels, si les gouvernements abandonnaient le système d'observation armée dans lequel ils épuisent les nations, pour s'associer en *confédération méditerranéenne;* si l'on tenait compte de l'immense développement que prendrait l'industrie, le jour même

1. L'entretien d'un fantassin coûte 500 fr.; celui d'un cavalier, 750.

où un congrès[1] aurait posé les bases de cette confédération ; de la sécurité qui, renaissant aussitôt, ranimerait le crédit éteint depuis Juillet, et le porterait en peu d'instants à une hauteur inouïe, on concevrait sans peine qu'en supposant indispensable de demander à l'impôt, pour les appliquer à l'œuvre pacifique, les 1,500 millions que dépense annuellement l'Europe pour entretenir ces trois millions d'hommes dans une oisiveté fort active, la charge serait légère aux populations. Mais il est évident que, pour une destination aussi morale, aussi utile, aussi glorieuse que l'affermissement d'une paix éternelle et l'avénement politique de l'industrie rehaussée de cent coudées, les gouvernements associés trouveraient à emprunter annuellement, aux conditions les plus avantageuses, une somme égale à ces 1,500 millions, et une somme double, s'il le fallait.

» Je suis convaincu que si on évaluait la dépréciation qu'a subie la richesse du monde depuis les événements de Juillet, le chiffre de cette dépréciation s'élèverait au moins aux deux tiers de la somme totale de 18 milliards qu'exigerait l'exécution entière de notre plan.

» Tel est le système politique que nous propo-

[1] En 1863, il a été proposé par la France et refusé par l'Angleterre.

sons à tous les hommes qui sont préoccupés de la crise européenne, aux méditations des diplomates et des gouvernants. Quelle que soit la bannière qu'ils aient suivie jusqu'à ce jour, quel que soit le principe qu'ils aient représenté dans les divisions du monde, ils trouveront satisfaction à leurs vœux dans la mise en pratique de notre plan. Tous y trouveront la fin de leurs tâtonnements et des incertitudes qui depuis dix-huit mois tiennent un congrès assemblé pour ne rien conclure. Dans une œuvre pareille il y a place pour tous les hommes de capacité, que leur chimère ait été le républicanisme, ou l'absolutisme, ou le juste-milieu; pour M. de Metternich comme pour lord Grey, pour M. Périer comme pour M. Nesselrode, pour M. de Chateaubriand comme pour lord Wellington; et voilà précisément pourquoi l'adoption de ce système sera la consécration de la paix du monde.

» Il y a place dans cette œuvre pour les savants dont les lumières ont à éclairer le plan, et dont les méditations en prépareront la réalisation et la rendront plus facile. Il y a place pour les hommes d'art de tous les pays, pour les ingénieurs qui, en Angleterre et sur le continent, ont recueilli et fait fructifier l'héritage des Riquet et des Watt. Il y a place pour les industriels aux mains desquels la

nature verse ses produits et qui les métamorphosent en cent façons pour l'embellissement de l'humanité et du globe qu'elle habite. Il y a place pour les commerçants infatigables qui, d'un pôle à l'autre, vont chercher ses produits, place de plus en plus large, de plus en plus commode pour le pauvre peuple des ateliers et des campagnes; place, et sur les premiers rangs, pour les banquiers dispensateurs du crédit, dépositaires de la richesse des individus et des États.

» Il y a place en vue de tous, place entourée d'or et de pourpre, place ornée de guirlandes de fleurs pour les poëtes, pour les hommes d'inspiration qui jusqu'ici, ne trouvant de grand dans la société que la guerre, ont chanté la guerre et ses scènes de deuil, et qui maintenant ont à chanter l'épithalame de l'Orient et de l'Occident. A leurs voix, que l'Italie et l'Espagne secouent leur léthargie; que les villes de la Grèce et de l'Asie sortent de leur sépulcre. Nouveaux Amphions, qu'ils donnent naissance à de riches cités, là où tant de grandes nations sont ensevelies pêle-mêle. Tyrtées pacifiques, qu'ils prêchent de pacifiques levées qui reportent le dépôt de la civilisation aux terres d'où l'Europe l'avait reçue; qu'ils aillent à la tête des peuples, enrégimentés en travailleurs, sur les bords

du Tage ou de l'Ilissus, aux ruines de Palmyre ou dans la plaine des Pyramides, faire un de ces pèlerinages dont l'idée est si souvent venue, dans leurs rêveries, caresser mollement leur imagination vagabonde, alors qu'ils aimaient à égarer leur pensée, afin de la délasser du prosaïque spectacle des sociétés modernes, pourries d'égoïsme, abîmées de décrépitude.

» Tel est notre plan politique.

» Combiné avec l'œuvre morale conçue par notre Père Suprême, dont il est la traduction matérielle, il doit assurer un jour le triomphe de notre foi.

» Michel Chevalier. »

Les conceptions industrielles, les idées de progrès matériel et d'expansion internationale, susceptibles de réalisation prochaine, se combinaient donc à merveille, dans l'esprit d'Enfantin et de ses disciples, avec les théories morales, frappées de suspicion ou de réprobation, comme fantastiques ou immorales. Ainsi les avertissements les plus utiles, les meilleurs conseils arrivaient à la puissance publique, du côté des hommes qu'elle s'efforçait, à cette heure même, de faire taire et de flétrir.

Mais ces hommes n'étaient pas de ceux qui se rebutent devant les obstacles ou les dangers. Ils avaient le bonheur de croire à quelque chose, dans

un temps où le scepticisme, dominant partout sous des formes diverses, déconcertait les intelligences et desséchait les âmes, au sommet comme au dernier échelon de la hiérarchie sociale. Ils avaient foi en Celui qui se sent vivre dans tout ce qui est; foi en Dieu, foi en l'humanité, foi en eux-mêmes. Loin de se condamner au silence, parce qu'ils étaient incompris et raillés, dédaignés ou persécutés, ils continuèrent donc d'enseigner hautement, infatigablement, leurs détracteurs inintelligents et leurs aveugles persécuteurs. Après l'exposition du système méditerranéen, le *Globe*, poursuivant le développement de la *politique nouvelle*, et rencontrant toujours devant lui les pouvoirs officiels, obstinés ou résignés à ne rien faire pour la guérison des plaies sociales, de plus en plus larges et béantes, le *Globe* s'exprimait ainsi, le 8 mars :

« Dans son voyage en Alsace, le roi Louis-Philippe a dit un mot qui peint parfaitement la situation du gouvernement vis-à-vis de l'industrie. Les magistrats de Mulhouse lui avaient énuméré les désastres de leur ville et les douleurs de la classe industrielle; *nos ateliers*, disaient-ils, *sont déserts et nos ouvriers sans pain;* à ce tableau, le roi fut profondément touché, mais sa réponse fut : *Je ne puis que gémir*. Et il disait très-vrai : les habitu-

des gouvernementales, telles qu'on les comprend généralement, ne lui permettaient guère de témoigner sa sympathie pour les travailleurs ruinés du Haut-Rhin, autrement que par des vœux stériles.

» Supposons qu'au moment où le roi Louis-Philippe venait de faire cette réponse aux magistrats alsaciens, un courrier, arrivé en toute hâte, fût entré dans la même salle, et lui eût dit : « Sire, les troupes françaises se gardaient mal dans leurs cantonnements ; les colonels ne s'entendaient point, le désordre était parmi les soldats ; quatre-vingt mille Austro-Sardes ont débouché à l'improviste par Montmélian ; Grenoble est pris, Lyon est bloqué, l'armée est à la débandade. » Supposons qu'à cette funeste nouvelle, le roi eût répondu par ces mots : *Je ne puis que gémir*, qu'en eût-on pensé? qu'en eût-il pensé lui-même? Et lorsque les industriels *ne s'entendent pas*, lorsque le *désordre* est dans l'organisation industrielle, lorsque une grande catastrophe vient les atteindre à l'*improviste*, lorsqu'ils sont *bloqués* par la faillite, n'a-t-on rien à leur dire que ces mots désespérants? n'a-t-on rien à *faire* pour les sauver de leur perte? Si les intérêts industriels sont reconnus supérieurs aux intérêts guerriers, conçoit-on tant de zèle pour la *guerre*, une si maigre sollicitude pour le *tra-*

vail? . . . . Nous, grâce à Dieu, nous n'en sommes plus à renouveler, en fait de *politique générale*, le rêve de l'abbé de Saint-Pierre. Nous avons plus qu'un vague SENTIMENT, nous possédons une CONCEPTION, avec sa *formule* et sa *figure*; nous pouvons tracer notre carte méditerranéenne, comprenant l'Europe entière, une partie de l'Afrique et de l'Asie. Qui aujourd'hui, en dehors de nous, a une politique seulement européenne découlant ainsi d'une pensée unique? Qui pourrait traduire ainsi ses principes politiques par une carte de géographie? Considérant les peuples méditerranéens dans leur ensemble, nous avons à leur proposer une *œuvre* gigantesque, c'est l'établissement d'un système de chemins de fer dont nous avons esquissé le principal réseau, qui changera toutes leurs relations, et triplera leur vie en les rapprochant prodigieusement les uns des autres, Travail superbe en qui se résume une complète régénération industrielle, et dont l'exécution est nécessairement liée à une reconstitution pacifique et successive de tout l'ordre social, afin que le monde, organisé jusqu'ici pour la guerre, c'est-à-dire pour la destruction et la violence, s'organise définitivement pour le travail, c'est-à-dire pour la production et la paix.

» En fait de *politique* plus spécialement *française*, nous avons de même une pensée nette : c'est la transformation de l'armée en un vaste système d'éducation professionnelle pour la masse de la population. Les régiments avec leurs costumes, leur musique, leur religion du drapeau, deviendraient alors de grandes écoles d'arts et métiers où les travailleurs trouveraient un fonds précieux de sentiment d'honneur et d'habitude de ponctualité. Le plan d'organisation de l'armée figurerait l'encyclopédie de l'industrie, et provisoirement les travaux créateurs n'excluraient pas les exercices militaires, pas plus que les études scientifiques de l'École polytechnique n'excluent maintenant l'apprentissage de la manœuvre ; ainsi l'impôt du sang serait changé en une initiation féconde ; ainsi le travail serait organisé et ennobli ; ainsi, parmi les travailleurs, il y aurait association de SENTIMENTS, d'*idées* et d'*efforts*, c'est-à-dire RELIGION.

» Voilà l'ébauche de notre conception de politique *générale* et de politique *intérieure*, notre avant-projet d'organisation du *travail* et des *travailleurs*. Nous avons déjà commencé à élaborer et à développer ces idées premières encore mal dégrossies ; nous continuerons infatigablement en rattachant à notre premier anneau, sauf modification,

toutes les institutions existantes, de manière à faire passer doucement la société de sa condition actuelle à l'ordre que nous lui apportons.....

» Les premiers, après les événements de Juillet, au milieu des cris de guerre, nous avons affirmé, nous avons répété presque chaque jour que l'acte diplomatique le plus important à accomplir, c'était l'alliance de la France et de l'Angleterre. En ce moment, cette alliance est dans les désirs de la partie la plus éclairée des deux nations, et elle est à peu près conclue. Nous laissons à M. de Talleyrand la gloire d'avoir fait prévaloir cette pensée à la conférence de Londres; nous revendiquons pour nous celle de l'avoir fait passer dans la presse et de l'avoir popularisée.

» Pendant quelques mois, nous avons mis à nu l'amortissement, nous l'avons analysé avec une imperturbable constance, et voici qu'à la discussion du budget, pour la première fois l'utilité de l'amortissement a été mise sérieusement en question à la tribune : cent soixante-treize voix se sont élevées contre lui; il disparaîtra à la session prochaine.

» Dans le *Globe* de 1831, nous avons réclamé avec non moins de persévérance l'établissement d'un impôt progressif sur les successions; par l'organe de M. Humann, la commission des recettes a dé-

claré adopter ce principe. Elle ne l'a appliqué qu'avec une réserve excessive; mais le principe est posé, et le Français est de tous les peuples le meilleur logicien.

» Il n'y avait pas quinze jours que nous avions démontré les avantages immenses que la France et la civilisation retireraient d'un chemin de fer du Havre à Marseille, et déjà M. d'Argout annonçait à la tribune que la concession lui en avait été demandée.

» Que ceci serve de pronostic à ceux qui douteraient de ce qui doit arriver dès que nos principales idées politiques auront été assez mûries pour être mises en œuvre. Ceux qui déjà nous connaissent savent que notre puissance MORALE va toujours précédant notre influence *politique;* ils ont vu comment l'autorité personnelle de notre PÈRE SUPRÊME et de ses fils a toujours été grandissant, si bien que nous avons toujours obtenu les moyens de réaliser nos projets dès qu'ils ont été réalisables. Ceux-là ont à rendre autour d'eux témoignage de nous et de notre avenir, jusqu'à ce que tous nous connaissent, nous aient vus, nous aient touchés; ce qui ne saurait plus tarder, car nous ne voulons pas d'un apostolat d'isolement ou de ténèbres. M. C. »

Oui, c'était à la clarté du jour, à la face du ciel,

et fortement serrés en phalange sacrée autour d'un chef vénéré, admiré, obéi et aimé de tous, que les apôtres saint-simoniens marchaient religieusement à leurs conquêtes pacifiques. Toutefois, cette admiration, ce respect, cet amour, en établissant parmi eux la plus puissante des disciplines, conservaient aux inférieurs, à l'égard du supérieur, l'indépendance de la pensée et la liberté de la parole. Nous en avons fait la remarque[1] à l'occasion du conseil privé que le duumvirat Bazard-Enfantin voulut placer entre lui et le collége. Il y eut alors quelques manifestations improbatives. L'entrée de plusieurs membres du second degré, dans le collége renouvelé, après la double séparation de Bazard et de Rodrigues, souleva aussi des réclamations qui furent néanmoins respectueusement hasardées. Le chef de l'Église de Metz, Félix Tourneux, officier d'artillerie[2], en prit l'initiative dans une lettre adressée à Enfantin lui-même. Après avoir demandé, pour l'Église qu'il dirigeait provisoirement, un chef libre de tous ses moments, il ajoutait :

« Encore deux mots. Je ne suis pas dans mon jour de flatterie ; l'état d'oppression permanente

1. Voir le 3me volume, pages 71 et 111.
2. Félix Tourneux occupe aujourd'hui un poste élevé dans la direction de l'une des voies ferrées de la France.

dans lequel me tient ma position et celle de la doctrine, à Metz, ont rendu à mon cœur un peu de son âpreté républicaine. Je veux donc faire ici acte d'opposition et vous dire que, *moi* personnellement, *je n'acclame point* à la promotion qui vient d'attirer plusieurs membres du second degré au sein du collége. Ce n'est pas ainsi qu'on remplace les Jules, les Transon, les Reynaud, etc. Cependant, je ne comprends pas tous dans ma proscription, je me contente de dire qu'en général à la tête de la doctrine se trouvent des hommes faibles. Mais il faut une tête. Songez donc que c'est celle de l'humanité. Par la seule composition de notre collége, nous pouvons écarter des hommes de mérite, et ce sont ceux dont nous avons besoin. Maintenant je dois ajouter que ce refus d'acclamation n'est que de vous à moi ; il est connu de Dévoluet seul. Je considère l'apostolat comme un temps de sacrifices, et je sais me soumettre à ses exigences...

» J'ai fait, vendredi dernier, une séance aux fouriéristes sur leur doctrine et la nôtre. Je leur ai fait voir que la différence entre eux et nous consistait en ce qu'il n'y avait pas chez eux place pour le dévouement ni pour la constance, qu'en conséquence, leur analyse passionnelle était incomplète ; ils ne veulent point de l'abolition de l'héritage, leur

dogme est spiritualiste; ils prennent l'association par la queue, lorsqu'ils s'imaginent de commencer par l'organisation de la commume, et non point par celle du globe; enfin ils négligent le développement historique de l'humanité et nient par là virtuellement la Providence. Du reste, leur loi *de la Série*, leurs *travaux attrayants* et tout ce qui s'ensuit est bon à prendre; nous l'avons déjà, en germe du moins, et il ne s'agira que d'appliquer lorsque les matériaux seront entre nos mains. Voilà comment j'envisage Fourier, comment il m'a toujours apparu. Ils m'ont dit que je ne le connaissais pas, que, du reste, en leur faisant une si belle part, j'étais loin de l'orthodoxie saint-simonienne. A qui cependant doivent-ils s'en rapporter, à Metz, au sujet de la doctrine? A nous probablement qui la représentons.— Mais c'est là, disent-ils, le dogme de l'infaillibilité papale; tu peux te tromper, etc.; causeries. —La séance s'est terminée ainsi; plus une discussion sur le libre arbitre et la Providence, dans leurs combinaisons à propos de notre axiome : « Toute » douleur est une condition de progrès. »

» Nous avons reçu ce matin la première leçon de Jules. De tous côtés, en ce moment, pleuvent sur la doctrine les accusations de mauvaise foi à l'égard de Fourier et des dissidents. Sans y croire, je vous

dirai hautement que beaucoup d'entre nous me semblent, à l'égard de Fourier, dupes d'une prévention que je n'ai jamais partagée. Je retrouve cette prévention dans le silence du *Globe* à l'égard de ce *grand* homme : il me semble se conduire, vis-à-vis de lui, comme les libéraux vis-à-vis de nous : conspiration de taciturnité. C'est en partie pour faire cesser un peu ces clameurs que je me suis cru obligé de consacrer, il y a huit jours, une séance aux fouriéristes, malgré que je sente tout ce que ma science et mon discours avaient d'incomplet. »

Le *Globe* répara bientôt l'oubli dont se plaignait le chef de l'église de Metz. Plusieurs articles furent consacrés à l'examen du système de Fourier. Nous extrayons quelques passages remarquables de l'un de ces articles, écrits par Adolphe Guéroult, qui faisait alors ses premières armes dans la presse.

« Sans doute, pour qui laisse errer ses yeux à la surface de l'époque, pour qui compare ces doctrines tremblotantes, minutieusement occupées de la stérile autopsie des systèmes, avec les audacieuses et vivantes théories du siècle dernier ; la carrière tumultueuse et passionnée des tribuns de la Constituante et de la Convention avec les routinières et somnolentes habitudes des orateurs politiques du jour, il y a là le sentiment d'une déchéance pro-

fonde, et le XIXe siècle n'apparaît que comme une caduque et agonisante prolongation du XVIIIe. Oui, c'est bien là un monde qui s'en va, qui s'éteint; monde sans amours et sans haines vigoureuses, à passions froides et petites, monde rabougri. Aussi bien laissons cheminer cette société aux tristes insignes, et cherchons plus à fond, car il ne peut y avoir de lacune dans le progrès, et les éléments de la rénovation doivent être depuis longtemps préparés. Grâce à nous, le temple commence à sortir de terre, mais remontons un peu à l'origine. Voyez sous l'Empire, au milieu du fracas de la conquête et à côté des pacifiques exploits de l'industrie et de la science, voyez commencer une élaboration intime et confuse, une germination sourde et latente, une recherche d'avenir, d'abord méprisée par le grand nombre comme une défiance injurieuse du présent. En dépit de l'éclat de la gloire militaire et de la prospérité intellectuelle et commerciale, un pressentiment obscur agite quelques hommes, les avertit que ce brillant édifice est le colosse aux pieds d'argile, que la société n'a pas de bases, qu'elle attend un renouvellement complet de toutes ses croyances morales, religieuses; qu'il faut une solution nouvelle à tous les problèmes sociaux, car on vit de routine, marchant sans principes, sans boussole, et

chaque jour une logique fatale entraîne quelques lambeaux des pratiques sur lesquelles la société repose dans l'abîme où se sont déjà engouffrés les sentiments et les croyances qui leur avaient servi de sanction; il faut de l'unité, il faut quelque chose qui puisse rassembler, rallier les élans d'une activité incertaine et divergente; il faut un point fixe sur lequel on puisse s'orienter, il faut un dogme, une religion nouvelle; c'est là ce que les esprits élevés de l'époque recherchent tous avec une conscience plus ou moins nette de leur œuvre.

» Tant que le mot de cette grande énigme n'aura pas été trouvé, vous verrez les vieilles croyances morales et religieuses, les vieilles institutions politiques survivre à tous les ouragans, se cramponner au sol, et meurtries, sanglantes, mourantes, désespérer, par la lenteur de leur vivace agonie, leurs ennemis épuisés par de stériles victoires. Les Bonald, les Montlosier professeront encore les doctrines de l'ancien régime dans la patrie des Babeuf et des Marat; Chateaubriand, dépouillant du cilice le vieux squelette de la foi pour le parer d'un ajustement mondain, fera admirer en France le génie du christianisme, comme si de Voltaire il n'eût jamais été question; et de Maistre, campé sur les hauteurs d'une imprenable orthodoxie, jetant un

regard de pitié sur le troupeau philosophique, couvrira de son mépris de gentilhomme chrétien tous ces maçons ignorants qui se donnent des airs d'architectes, et qui oublient que Dieu seul est l'architecte des nations ; magnifique protestation d'un athlète vieilli, mais assez vigoureux encore pour ne vouloir céder la place qu'à un successeur digne de le remplacer. Cependant, tandis que tous ces champions du passé regardent en arrière, madame de Staël, élevée dans l'indépendance protestante et agitée de pressentiments que son cœur de femme lui révèle, se tourne vers l'avenir, appelle, annonce une foi nouvelle, et raconte à la France les religieuses méditations de l'Allemagne, de l'Allemagne où tous les penseurs, Lessing, Kant, Fichte élaborent de vastes systèmes d'unité qui doivent se perfectionner encore entre les mains de Schelling, Hegel et Krause.

» En France aussi, de nombreuses idées fermentent; tandis que Saint-Simon, animé dans tous ses travaux du besoin de mettre un terme à la crise européenne, provoque inutilement dans la science une rénovation capitale par sa conception sur la méthode; produit sur l'industrie, la politique et l'histoire, les vues les plus hautes et les plus fécondes; remue les hommes et les idées, et se pré-

pare ainsi à ébaucher dans le *Nouveau Christianisme* une solution du passé et de l'avenir religieux de l'humanité, d'autres hommes, placés moins haut que lui, mais préoccupés aussi du besoin de la rénovation, taillent déjà quelques-unes des pierres qui doivent entrer dans la construction du nouvel édifice. Azaïs expose le système de l'*explication universelle;* Wronski dépose dans la *Philosophie mathématique*, et le *Sphinx*, le germe des conceptions transcendantes qu'il développe aujourd'hui dans le *Messianisme;* Aucar publie l'*Association intellectuelle;* Coissin, les *Neuf livres;* Senancour, dans son ouvrage de l'*Amour*, fait subir à la morale chrétienne une condamnation sévère, mais consciencieuse; et enfin, Charles Fourier met au jour, dans la *Théorie des quatre mouvements*, le système remarquable sur lequel nous appelons aujourd'hui l'attention de nos lecteurs. La plupart de ces hommes sont restés incompris. De plusieurs on a admiré le talent, puis on les a laissés là; les autres, stigmatisés du titre de rêveurs par le *positivisme* du siècle, ont à peine trouvé grâce auprès de quelques esprits éclairés, avides de nouveauté et d'invention. De ce nombre est M. Charles Fourier. Or, le jour est venu pour nous, disciples d'un homme qui vécut et mourut méconnu, si ce n'est de quelques-

uns, d'appeler la lumière et la justice sur les écrits d'un homme dont les idées ont un rôle important à jouer dans l'œuvre que nous accomplissons aujourd'hui. Si nous ne nous sommes pas plus tôt occupés de M. Fourier, c'est que l'examen de ses ouvrages n'était jusqu'à ce jour ni utile ni possible pour nous. Avant de faire connaître, d'apprécier, de juger, de classer des hommes par rapport au mouvement qui s'accomplit aujourd'hui dans la société, nous avions nous-mêmes à nous faire connaître, à constater nettement, aux yeux de tous les partis, notre valeur politique, morale, religieuse; à prendre un caractère, une attitude, un nom; maintenant que cette tâche est suffisamment avancée, il nous sera permis d'appeler sur d'autres la publicité que nous avons eue à conquérir pour nous. — AD. GUÉROULT. »

S'il eût manqué quelque chose encore à la notoriété du saint-simonisme, elle eût été merveilleusement servie et complétée par les tracasseries officielles. Les visites domiciliaires, les appositions de scellés, les mandats de comparution, les contraintes fiscales, se multipliaient et se combinaient comme si leurs auteurs avaient voulu étendre le retentissement de la doctrine qu'ils poursuivaient avec tant de rigueur.

Ce retentissement devint tel, en effet, que le jour-

nal allemand le plus répandu en Europe, la *Gazette d'Ausgbourg*, crut devoir publier un article très-sérieux et très-impartial sur le caractère et l'avenir probable du saint-simonisme et des saint-simoniens; article dont il nous paraît utile, après trente-quatre ans, de citer quelques passages remarquables par la justesse des appréciations.

« Jusqu'ici on n'a pu adresser aucun reproche fondé aux efforts pratiques des saint-simoniens, disait le publiciste allemand, aux moyens qu'ils ont employés; seulement on est effrayé à l'aspect de leurs principes, de la grandeur et de l'originalite de leurs formes. Mais convenons-en, la position actuelle de la société et les orages par lesquels elle a passé depuis quarante ans, ne sont pas de si petite importance que des remèdes légers et bénins puissent y porter remède ; et comme on nous crie de tous côtés que la réalité actuelle est si radicalement mauvaise et si profondément corrompue, il faut apparemment que le remède soit quelque chose de grand et de nouveau. L'abolition de la propriété héréditaire, dont l'existence est regardée par les saint-simoniens comme l'obstacle principal à tout progrès ultérieur, comme la sanctification éternelle de l'égoïsme, paraît d'abord une idée monstrueuse, contraire à toutes les idées reçues et à

tous les sentiments que l'éducation a implantés en nous. Cependant il ne faut pas concevoir la chose d'une manière si absolue. Les saint-simoniens ne dépouillent personne de sa propriété ; ils ont encore affaire aujourd'hui à des hommes pauvres, et ils ont organisé pour eux des maisons d'association et des services industriels où chacun est récompensé selon sa capacité et son travail, et où, suivant leurs principes, les avantages sociaux ne passent point après la mort aux descendants de celui qui les a possédés, mais à celui qui le remplace dans ses fonctions. Un autre principe devant lequel on recule au premier abord, est l'extirpation définitive du christianisme. A cette occasion j'avouerai que, suivant moi, le saint-simonisme n'est destiné à se constituer d'une manière stable que dans les pays où le christianisme a succombé sous les coups de l'incrédulité et du libre arbitre. Malheureusement chacun sait que c'est là le cas en France, et que la même disposition a jeté des racines profondes dans les classes éclairées et non éclairées de la population européenne. Mais, sous ce rapport encore, le saint-simonisme réveille plutôt qu'il ne les détruit les sentiments et les idées du christianisme, car les saint-simoniens sont pénétrés de la sublimité divine de la mission de Jésus-Christ, et j'ai vu plus de

vingt jeunes Français qui, d'antagonistes moqueurs du christianisme, sont devenus, grâce à l'influence des saint-simoniens, des admirateurs profonds et sincères de cette noble religion. La nouvelle doctrine a également touché aux relations matrimoniales, qu'elle veut transformer complétement, et personne ne niera que sous ce rapport le monde actuel est une triste arène de vices, de mensonges et d'ignobles immoralités. Cependant je ne prononcerai pas de jugement sur cette partie de la doctrine saint-simonienne, parce qu'il me semble qu'elle en est encore maintenant au milieu de son premier développement. Qu'adviendra-t-il de tous ces commencements si grandioses? Jusqu'où sont-ils destinés à s'étendre? C'est ce que je ne sais pas. En tout cas, ils s'étendront aussi loin qu'il sera possible, et il me paraît que cette possibilité est très-grande. Que deviendra l'ordre social dans lequel nous vivons? C'est ce que je sais tout aussi peu. Seulement je crois qu'il se maintiendra encore pendant un temps, et qu'il n'empruntera immédiatement au saint-simonisme que quelques améliorations importantes; ce qui pourra donner à ce dernier une grande force morale et une position honorable vis-à-vis de l'état social qu'il prétend transformer. La politique surtout nous paraît devoir

emprunter au saint-simonisme des avantages immenses. Depuis quarante ans, l'Europe est en proie aux révolutions et aux émeutes; les peuples et les États sont divisés en partis; les monarchies, grandes et petites, veulent devenir des États représentatifs, et ceux-ci aspirent à se changer en républiques : car, aux yeux de tous les publicistes éclairés, le système représentatif, système fondé sur la défiance et sur l'absence d'unité, a cessé d'être le *nec plus ultra* des conceptions politiques. Au milieu de ce mouvement de destruction, il est impossible de trouver une véritable halte, une solution réelle des problèmes sociaux ailleurs que dans la doctrine saint-simonienne, qui oppose à tous ces maux un remède radical, et qui déjà, comme il est facile de le voir dans le mouvement politique de Paris, a exercé une influence conciliatrice sur les hommes avancés des différents partis. Les saint-simoniens reconnaissent et admettent l'autorité, même celle qui aujourd'hui les persécute; ceci est un fait, et tous les gouvernements devraient leur en savoir gré. Un autre fait non moins incontestable, c'est que les saint-simoniens agissent sur les esprits avec une puissance qu'on rencontre rarement dans le monde. Leur foi, leur confiance en l'avenir, leur dévouement, l'activité et l'amour dont ils sont

pénétrés. méritent d'exciter l'admiration; et toutes ces qualités prouvent évidemment que leurs efforts se rattachent à quelque chose d'élevé et de profondément vrai. Une illusion, un produit de l'imagination ou du mensonge, n'auraient pas eu puissance de tenir ralliés, pendant deux mois, la dixième partie de pareils hommes. Et quand même leur école tomberait, quand même leur association se dissoudrait sous le poids des dissensions intérieures, quand même plusieurs de ses principaux membres seraient dominés par la vanité et le plaisir de régner, la vérité et la nouveauté de leurs idées n'en continueraient pas moins à porter leurs fruits, et même l'existence momentanée de cette noble association resterait dans l'histoire comme l'événement le plus remarquable des temps modernes; car, si le saint-simonisme est une illusion, c'est certainement l'illusion la plus sublime, la plus profonde et la plus puissante qui ait jamais apparu dans le monde. Du reste, j'avoue que jusqu'à présent je n'ai pas trouvé le moindre motif de suspecter la sincérité des intentions de ceux qui se sont placés à la tête de cette colossale entreprise. Ce que je serais plutôt disposé à craindre, c'est que ces hommes ne se confiassent trop à leurs propres forces et ne fussent un beau jour obligés de recon-

naître qu'ils n'étaient pas à la hauteur de cette œuvre inouïe.

» Vous voyez qu'en somme, quoique je n'aie pas une petite opinion de la valeur et des progrès possibles de la doctrine saint-simonienne, je suis loin d'être moi-même saint-simonien ; il me semble même impossible que je puisse jamais le devenir. Mais cette apparition extraordinaire attire mon attention par un charme irrésistible ; et c'est avec enthousiasme que je vais poursuivre mes études sur ce système dont je suis curieux d'observer le résultat pratique. Si vous y consacrez, comme moi, le temps de vos loisirs, je vous préviens que vous avez à y faire un profit immense. Il faut plaindre ceux auxquels la vue de ce système n'inspirerait qu'une réprobation sèche et superficielle. Contemplez donc avec moi ce spectacle grandiose, et dispensez-moi de le juger jusqu'à ce nous ayons vu ses développements ultérieurs [1]. »

Ce spectacle grandiose qui frappait, à l'étranger, les esprits réfléchis, ne devait pas échapper aux fortes intelligences et aux cœurs généreux qui s'étaient éloignés un instant du foyer doctrinal, à la suite de Bazard. Peu de jours après la protesta-

1. Cette correspondance a été attribuée à Henri Heine.

tion de Rodrigues, Henri Fournel adressa la lettre suivante à Enfantin :

« Père Enfantin,

» C'est publiquement que j'ai *renié* votre paternité et protesté contre votre autorité, c'est publiquement aussi que je dois déclarer que je suis complétement à vous. Vous savez quelle est *dans ma bouche* la valeur de cette simple parole. Mes preuves sont faites, elles sont irrécusables pour les plus fiers protestants ; ici je leur demande de mettre leur vie saint-simonienne à côté de la mienne.

» L'instant n'est pas venu, mais il viendra prochainement (du moins je le crois ainsi), *où toutes choses seront dites!* où je pourrai exposer à mes frères, à mes fils, toutes les douleurs que j'ai traversées pour passer des *qualifications les plus âpres, les plus injurieuses,* A LA FOI LA PLUS ABSOLUE, conquise après trois mois de méditations et d'isolement de toute hiérarchie.

» On a prétendu que j'avais raisonné à la manière d'Euclide, et que j'avais dit : « La foi saint-simonienne est avec le Père BAZARD ou avec le Père ENFANTIN; elle n'est pas avec le Père BAZARD, donc elle est avec le Père ENFANTIN ; » cette argumentation a en effet une grande valeur à mes yeux, mais je ne l'ai pas employée seule. On dit

bien vrai en affirmant que la foi saint-simonienne n'est point avec le Père Bazard; mais ceux qui m'ont prêté ce raisonnement exclusif devraient savoir que je ne suis pas seulement un calculateur d'idées, ils auraient dû admettre que ce n'était pas *seulement* par des *arguments* que j'avais été entraîné à reconnaître VOTRE SUPÉRIORITÉ. »

» Père Enfantin, disposez de moi.

» Votre fils, Henri FOURNEL. »

Cette lettre fut publiée dans le *Globe* et accompagnée de la pièce suivante :

Aux saint-simoniens.

« Notre père suprême *Enfantin* me charge de vous dire la joie que lui a fait éprouver le retour, dans la famille, de *Henri Fournel*, l'un de ceux qui, en novembre, avaient protesté contre son autorité. Mardi dernier, *Fournel* a renouvelé son acte de foi et a reçu le baiser paternel en présence de nous tous, qui, depuis longtemps, attendions son retour; car, dans la phase actuelle, où notre *Père suprême* a besoin d'être entouré d'hommes de *cœur*, celui-là avait sa place marquée, qui, le premier, avec sa femme, alors que notre organisation financière n'était pas constituée, celui qui était spontanément venu remettre aux mains des

chefs de notre hiérarchie d'alors sa fortune et sa fille. Aujourd'hui que notre œuvre réclame des hommes d'*exécution*, celui qui avait dirigé les plus grands ateliers que la France possède ne pouvait rester en dehors de nous. Réjouissez-vous avec notre Père suprême *Enfantin*, dont Fournel est un des fils les plus chers; avec moi qui jadis fus un moment lié avec lui pour une grande entreprise industrielle, et qui, de nouveau, l'ai pour associé, aujourd'hui qu'il s'agit de la réalisation des vastes plans industriels dont j'ai tracé l'esquisse; avec nous tous dont la foi a reçu de la sienne une nouvelle impulsion. Réjouissez-vous, en hommes religieux dont la joie redouble l'activité et l'enthousiasme.

» MICHEL CHEVALIER. »

Fournel avait été chargé, sous Bazard-Enfantin, de la direction de l'enseignement des ouvriers. En son absence, l'organisation primitive des industriels avait fait place à une constitution nouvelle, et, à sa rentrée, le degré des industriels était distribué en sections, comme suit :

DEGRÉ DES INDUSTRIELS. — INSTRUCTION POUR LA PROPAGATION.

Établissement des sections.

« Quatre centres de propagation de la religion

saint-simonienne, parmi les industriels, sont établis dans Paris.

Limite des centres ou sections.

» La première section est comprise dans les limites suivantes :

» La Seine, depuis la barrière des Bons-Hommes jusqu'au Louvre, le Louvre, la rue du Coq, la rue Croix-des-Petits-Champs, la place des Victoires, la rue Notre-Dame-des-Victoires, l'extrémité de la rue Montmartre, les boulevards jusqu'à la porte Saint-Denis, la rue du Faubourg-Saint-Denis (le tout inclusivement), les murs extérieurs, depuis la barrière Saint-Denis jusqu'à la barrière des Bons-Hommes.

» Passy, Neuilly, les Ternes, les Batignolles, Montmartre sont compris dans cette section.

» La seconde section est comprise dans les limites suivantes :

» Les boulevards, depuis la porte Saint-Denis jusqu'à la Seine, en passant par la Bastille et l'Arsenal inclusivement; la Seine jusqu'à la barrière de la Rapée, les murs extérieurs jusqu'à la barrière Saint-Denis, la rue du Faubourg-Saint-Denis jusqu'à la porte Saint-Denis exclusivement.

» La troisième section est comprise dans les limites suivantes :

» Les boulevards, depuis la rue Montmartre jusqu'à la Seine, par les portes Saint-Denis, Saint-Martin et la place Saint-Antoine; la Seine, depuis la gare de l'Arsenal jusqu'au Louvre, y compris toutes les îles ; le Louvre, la rue Croix-des-Petits-Champs, la place des Victoires, la rue Notre-Dame-des-Victoires, l'extrémité de la rue Montmartre jusqu'aux boulevards, le tout exclusivement.

» La quatrième section se compose de toute la partie de Paris située sur la rive gauche de la Seine. Elle comprend aussi Grenelle, Montrouge, etc.

Personnel de direction.

» Stéphane Flachat, ingénieur civil, chef de fonction.

» Holstein, négociant, sous-chef de fonction, administrateur.

» La direction et l'administration du degré des industriels est rue Monsigny, n° 6.

» Stéphane Flachat reçoit tous les lundis, mercredis et vendredis, de trois heures à six heures.

» Holstein reçoit les mêmes jours, de onze à cinq heures.

» Botiau, chargé de la comptabilité du degré des industriels, reçoit tous les jours, à son bureau, de onze à six heures, rue Monsigny, nº 6.

» Prévost et Dugelay, directeurs de la maison d'association de la rue Popincourt, nº 70, sont chargés de la fondation de toutes les autres maisons, sous les ordres directs des chefs de fonction.

PERSONNEL DE PROPAGATION.

Première section.

» Rigaud, médecin, directeur. Franconie, avocat, sous-directeur. Galle, commis-marchand, idem. Biart, professeur de langues, idem. Bernard, cordonnier, idem. Le centre de cette section est rue du Rocher, nº 6. Rigaud recevra tous les lundis, mercredis et vendredis, de sept heures à dix heures du matin, rue Monsigny, nº 6.

Deuxième section.

» Haspot, forgeron, directeur. Raimond Bonheur, artiste peintre, co-directeur. Clouet, tailleur, idem. Gallois, marchand tapissier, sous-directeur. Boisy, ouvrier ébéniste, idem. Le centre de cette section est rue Contrescarpe-Saint-Antoine, nº 70.

Troisième section.

» Lesbazeilles, médecin, directeur. Gautier, pro-

fesseur, sous-directeur. Reboul, négociant, idem. Vinçard, fabricant de mesures, idem. Fritz-Herrenschneider, idem. Mazelin, imprimeur, idem. Le centre de cette section est place de l'Hôtel-de-Ville, nº 7.

Quatrième section.

» Hippolyte Pennekère, commis-marchand, directeur. Charles Pennekère, garçon de caisse, sous-directeur. Constant Pennekère, imprimeur, idem. Bergier, ancien militaire, carreleur, idem. Le centre de cette section est place Sorbonne, au coin de la rue de Cluny.

Réception aux centres de section.

» Depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, tous les jours, excepté le dimanche, à compter de onze heures, on trouvera un des directeurs ou sous-directeurs de section, aux centres de section indiqués ci-dessus. »

HIÉRARCHIE DU DEGRÉ DES INDUSTRIELS.

» Le degré des industriels se divise en *visiteurs*, *aspirants*, fonctionnaires.

» La première entrée dans les séances du degré des industriels s'établit au moyen de *laissez-passer*, qui doivent être remis à la porte, par les porteurs,

naître qu'ils n'étaient pas à la hauteur de cette œuvre inouïe.

» Vous voyez qu'en somme, quoique je n'aie pas une petite opinion de la valeur et des progrès possibles de la doctrine saint-simonienne, je suis loin d'être moi-même saint-simonien ; il me semble même impossible que je puisse jamais le devenir. Mais cette apparition extraordinaire attire mon attention par un charme irrésistible ; et c'est avec enthousiasme que je vais poursuivre mes études sur ce système dont je suis curieux d'observer le résultat pratique. Si vous y consacrez, comme moi, le temps de vos loisirs, je vous préviens que vous avez à y faire un profit immense. Il faut plaindre ceux auxquels la vue de ce système n'inspirerait qu'une réprobation sèche et superficielle. Contemplez donc avec moi ce spectacle grandiose, et dispensez-moi de le juger jusqu'à ce nous ayons vu ses développements ultérieurs [1]. »

Ce spectacle grandiose qui frappait, à l'étranger, les esprits réfléchis, ne devait pas échapper aux fortes intelligences et aux cœurs généreux qui s'étaient éloignés un instant du foyer doctrinal, à la suite de Bazard. Peu de jours après la protesta-

1. Cette correspondance a été attribuée à Henri Heine.

tion de Rodrigues, Henri Fournel adressa la lettre suivante à Enfantin :

« Père Enfantin,

» C'est publiquement que j'ai *renié* votre paternité et protesté contre votre autorité, c'est publiquement aussi que je dois déclarer que je suis complétement à vous. Vous savez quelle est *dans ma bouche* la valeur de cette simple parole. Mes preuves sont faites, elles sont irrécusables pour les plus fiers protestants ; ici je leur demande de mettre leur vie saint-simonienne à côté de la mienne.

» L'instant n'est pas venu, mais il viendra prochainement (du moins je le crois ainsi), *où toutes choses seront dites !* où je pourrai exposer à mes frères, à mes fils, toutes les douleurs que j'ai traversées pour passer des *qualifications les plus âpres, les plus injurieuses*, A LA FOI LA PLUS ABSOLUE, conquise après trois mois de méditations et d'isolement de toute hiérarchie.

» On a prétendu que j'avais raisonné à la manière d'Euclide, et que j'avais dit : « La foi saint-simonienne est avec le Père BAZARD ou avec le Père ENFANTIN; elle n'est pas avec le Père BAZARD, donc elle est avec le Père ENFANTIN ; » cette argumentation a en effet une grande valeur à mes yeux, mais je ne l'ai pas employée seule. On dit

bien vrai en affirmant que la foi saint-simonienne n'est point avec le Père Bazard ; mais ceux qui m'ont prêté ce raisonnement exclusif devraient savoir que je ne suis pas seulement un calculateur d'idées, ils auraient dû admettre que ce n'était pas *seulement* par des *arguments* que j'avais été entraîné à reconnaître VOTRE SUPÉRIORITÉ. »

» Père Enfantin, disposez de moi.

» Votre fils, Henri FOURNEL. »

Cette lettre fut publiée dans le *Globe* et accompagnée de la pièce suivante :

Aux saint-simoniens.

« Notre père suprême *Enfantin* me charge de vous dire la joie que lui a fait éprouver le retour, dans la famille, de *Henri Fournel*, l'un de ceux qui, en novembre, avaient protesté contre son autorité. Mardi dernier, *Fournel* a renouvelé son acte de foi et a reçu le baiser paternel en présence de nous tous, qui, depuis longtemps, attendions son retour ; car, dans la phase actuelle, où notre *Père suprême* a besoin d'être entouré d'hommes de *cœur*, celui-là avait sa place marquée, qui, le premier, avec sa femme, alors que notre organisation financière n'était pas constituée, celui qui était spontanément venu remettre aux mains des

chefs de notre hiérarchie d'alors sa fortune et sa fille. Aujourd'hui que notre œuvre réclame des hommes d'*exécution*, celui qui avait dirigé les plus grands ateliers que la France possède ne pouvait rester en dehors de nous. Réjouissez-vous avec notre Père suprême *Enfantin*, dont Fournel est un des fils les plus chers ; avec moi qui jadis fus un moment lié avec lui pour une grande entreprise industrielle, et qui, de nouveau, l'ai pour associé, aujourd'hui qu'il s'agit de la réalisation des vastes plans industriels dont j'ai tracé l'esquisse ; avec nous tous dont la foi a reçu de la sienne une nouvelle impulsion. Réjouissez-vous, en hommes religieux dont la joie redouble l'activité et l'enthousiasme.

» MICHEL CHEVALIER. »

Fournel avait été chargé, sous Bazard-Enfantin, de la direction de l'enseignement des ouvriers. En son absence, l'organisation primitive des industriels avait fait place à une constitution nouvelle, et, à sa rentrée, le degré des industriels était distribué en sections, comme suit :

DEGRÉ DES INDUSTRIELS. — INSTRUCTION POUR LA PROPAGATION.

Établissement des sections.

« Quatre centres de propagation de la religion

je veux savoir leur VIE, comme ils sauront la nôtre. Je te confie cette tâche, je te la confie *publiquement*, afin que ceux qui veulent que la pensée ne soit point enchaînée et la parole bâillonnée, apprennent comment il est une *police* DIVINE qui s'avoue et se dévoile au grand jour, parce qu'elle a mission de veiller aux destinées du PEUPLE.

» Le temps est venu où nos PERSONNES, et non plus seulement nos *écrits* et notre *parole*, doivent être livrées au monde, et il faut que nous le saisissions nous-mêmes, ce MONDE, comme il nous saisira, au corps ; il veut nous arrêter, nous le ferons marcher, il veut nous étouffer, nous l'embrasserons ; il veut nous crucifier, nous lui donnerons la vie. Dieu ne destine plus ses apôtres au martyre, car son Verbe n'a plus d'anathèmes ; les docteurs de la vieille loi ne sont plus des *sépulcres blanchis* et des *juges pervers* livrés à la réprobation éternelle, mais ils ont besoin de *voir* et de *toucher*, afin d'AIMER. — ENFANTIN. »

XIX

(1832)

(Avril.)

Paris venait d'être envahi par une cruelle épidémie. Se précautionner contre ce fléau était la

préoccupation exclusive du moment. Tout le monde se mettait à la recherche des spécifiques.—Les saint-simoniens, calmes et confiants, au milieu de la panique universelle, appelèrent l'attention publique sur les causes du mal et sur les moyens de le prévenir; ils insérèrent ce qui suit dans *le Globe* du 2 avril :

LE CHOLÉRA A PARIS.

« Cette apparition si rapide, si inattendue du fléau, est de nature à frapper vivement l'imagination du peuple de Paris. Qu'on n'oublie pas que l'hygiène de cette ville est très-inférieure à celle de Londres, et que les ravages du choléra y doivent être certainement plus grands que dans cette dernière cité, où d'ailleurs il a été presque inoffensif. Londres n'offre rien d'aussi malsain, d'aussi misérable qu'une partie des quartiers qui avoisinent la Seine.

» Toutefois, s'il est vrai que l'état hygiénique de Paris soit une cause de progrès pour le mal, il faut se rappeler aussi que nul peuple n'est plus susceptible d'enthousiasme, de gaieté, de courage, que le peuple de Paris lorsque une haute pensée l'anime. Qu'un grand but soit assigné à son activité, qu'il soit appelé à de vastes travaux; qu'il

sente chez ceux qui le gouvernent de la fermeté, de l'énergie, une volonté inébranlable d'améliorer son sort; qu'un vaste programme d'entreprises utiles, fécondes, lui soit déroulé, et on ne le verra plus sur les places, morne, silencieux, se demander d'où vient le choléra, quelle main lui envoie ce fléau si imprévu, et quelle main sera assez puissante pour l'arrêter. Ce peuple qui s'enivrait à l'odeur de la poudre, que le sifflement des balles soulevait il y a dix-huit mois tout frémissant d'ardeur, et qui aujourd'hui tremble même devant un danger dont il ignore la nature et la cause; ce peuple qui aime les grandes choses, ce peuple si artiste et si brave, donnez-lui, donnez-lui une grande œuvre à faire, et vous le verrez devant le choléra ce qu'il fut devant les balles des Suisses, ce que la légion parisienne, cette légion des *petits hommes* pâles et maigres, fut à la promenade de l'Atlas et de Blidah; vous le verrez héroïque et dévoué, bravant le péril gaiement et de sang-froid, accomplissant la tâche qui lui aura été donnée avec une incroyable activité, et une indifférence non moins incroyable de ce fléau que grossissent à ses yeux les moyens mêmes que l'on emploie pour le combattre.

» De tant d'instructions médicales qui sont ré-

pandues, affichées de toutes parts, sur les moyens de se préserver du choléra, que peut conclure le peuple en effet, si ce n'est que les riches seuls peuvent employer ces moyens que la misère lui interdit. De cet ordre du jour du ministre de la guerre faisant distribuer aux troupes en garnison à Paris des rations plus abondantes et des vêtements plus chauds, que peut conclure le peuple, si ce n'est qu'une nourriture plus saine et de meilleurs vêtements sont nécessaires contre le fléau qui pèse sur lui; et quels moyens lui offre-t-on de s'acheter des vêtements et de se procurer plus de nourriture?

» Et ce n'est pas l'aumône qu'ici je demande pour le peuple.

» Je le répète, ce qu'il faut aujourd'hui au peuple ce sont de grands travaux qui puissent à la fois fortement agir sur son imagination, satisfaire son amour du grand, son désir du beau, et calmer en même temps sa misère. La France et Paris doivent aujourd'hui un grand exemple au monde et une magnifique réponse à l'Asie. Que l'Inde apprenne de nous comment se combat le fléau qui pèse sur elle si impitoyable, et qu'elle nous a envoyé; qu'elle apprenne que pour en préserver le peuple de la première ville d'Europe, on l'a appelé à réaliser de

superbes travaux; et le jour où l'Inde saura comment a fait la France ne sera pas loin du jour où l'Inde voudra l'imiter.

» Or, ces projets, d'une incontestable utilité, dont l'exécution même est une puissante garantie contre le fléau, et dont la nature est telle qu'ils puissent fortement agir sur l'esprit du peuple de Paris, ces projets existent depuis longtemps, ils ont été l'objet de longues études; pour les exécuter aujourd'hui, il ne s'agit plus que de vouloir.

EAUX DE PARIS.

» En première ligne est ce projet d'une distribution générale d'eau dans Paris, sur lequel nous avons déjà donné dans *le Globe* des renseignements étendus.

» De l'eau pour le peuple de Paris! de l'eau sur les places, dans les rues, les maisons, à tous les étages; des fontaines jaillissant de tous côtés, et répandant dans l'atmosphère une salutaire fraîcheur! De vastes bains non-seulement pour les riches, mais pour le peuple! des bains gratuits où il puisse venir se reposer de son travail, et retremper ses membres alourdis par la fatigue, inondés par la sueur! Voilà le meilleur, le plus beau, le plus sûr de tous les préservatifs contre une épidémie, fût-elle dix fois

plus active, plus redoutable, que ne peut l'être le choléra.

» L'exécution de ce projet permettrait aussi de doter la ville d'un système général d'égouts. La pose des tuyaux conducteurs de l'eau à distribuer nécessite, dans toutes les rues, des travaux de terrassement qu'il est tout naturel et très-économique de combiner avec les travaux et les terrassements nécessaires pour l'établissement des égouts. Cette seconde entreprise est d'ailleurs la conséquence immédiate de la première. Jeter à la surface de la ville une grande abondance d'eau fraîche et pure pour tous les besoins de l'hygiène et de la consommation, et, immédiatement après l'usage, absorber cette eau dans des voies souterraines qui l'entraînent hors de l'influence si rapidement désorganisatrice de la chaleur et de l'atmosphère, tel doit être, pour être complet, le système de distribution d'eau dans une ville.

» Des propositions très-avantageuses ont été faites à la ville de Paris pour l'exécution simultanée des deux entreprises. Si la Ville ne se croit pas capable d'exécuter rapidemment, et par elle-même, ces deux projets, si elle pense devoir en confier l'exécution à une compagnie (et malgré tout ce que ce système offre d'imparfait, c'est encore celui qui

devrait aujourd'hui obtenir la préférence), qu'elle se hâte donc de mettre un terme à des difficultés véritablement misérables dont on a surchargé jusqu'ici les négociations avec les compagnies.

RUE DU LOUVRE A LA BASTILLE.

» Ce vaste percement à travers les quartiers les plus malsains, les rues les plus étroites, les maisons les plus mal bâties de Paris, est depuis longtemps projeté. Les plans en furent soumis à l'Empereur, la campagne de Russie empêcha de les mettre à exécution.

» Cette magnifique rue, parallèle à la Seine, ouvrirait un débouché qui tous les jours devient plus nécessaire pour la circulation si active de ces quartiers; elle y jetterait de l'air et de la lumière; elle passerait à peu de distance de cette rue de la Mortellerie, qui a fourni au choléra ses premières et ses plus nombreuses victimes.

» L'imperfection notable, patente, de la loi actuelle d'expropriation a depuis la Restauration empêché l'exécution de cette entreprise. La ville de Paris toutes les fois qu'elle a essayé des travaux de cette nature a subi de la part des tribunaux une application exorbitante de cette loi; l'intérêt de la propriété l'a si étrangement emporté sur l'intérêt

public, dans l'esprit de juges complétement en dehors du mouvement et des besoins de la société, par l'abstraction constante où les jette la loi morte et les cinq codes, que la Ville doit reculer épouvantée devant tout projet important d'élargissement ou de percement de rues. L'élargissement du boulevard Saint-Martin, si longtemps empêché par un seul propriétaire qui, après avoir obtenu jugement contre la Ville, célébra sa victoire par une large inscription dont il entoura les vieux murs de sa maison, atteste les difficultés que dans l'état actuel des choses rencontrent des entreprises de la nature de celle que nous signalons ici.

» Mais si au lieu de chercher à *exproprier* les propriétaires, la Ville cherchait à les *associer*, et savait leur montrer l'immense intérêt que tous auraient à l'exécution de l'entreprise; toutes difficultés seraient levées, ou du moins les cas d'expropriation seraient tellement réduits, que rien ne s'opposerait plus à la réalisation de ce projet, l'un des plus utiles, sans aucun doute, qui puissent être conçus dans l'intérêt de la population parisienne.

» Nous ferons connaître très-prochainement nos vues sur les moyens d'opérer une association entre les propriétaires intéressés à cette grande entreprise.

ASSAINISSEMENT DES QUARTIERS AVOISINANT LA SEINE.

» Les quartiers qui avoisinent la rivière ne peuvent être assainis que par la destruction de la presque totalité des maisons dont se composent la Cité, les quais et toutes les petites rues adjacentes. Mais, pour opérer ce changement, il faudrait que la Ville prît enfin la résolution de ne plus permettre de stationnement de bateaux sur la rivière, et d'ordonner que le stationnement, et par conséquent toute la manutention des marchandises, eût lieu sur le canal Saint-Martin, au bassin de la Villette, à la gare de Grenelle, à Bercy, à la gare Saint-Ouen , en un mot, sur les ports nouvellement construits dans ou hors de Paris. Si cette mesure était prise enfin, toute la population des ports, cette population la plus pauvre, la plus faible de Paris, serait conduite à chercher de nouvelles habitations, et une bonne partie même quitterait l'intérieur de la ville pour aller habiter la banlieue, où elle trouverait, pour le même prix que celui qu'elle paie aujourd'hui, des logements plus sains et mieux aérés. Cette détermination prise par l'autorité municipale permettrait d'ailleurs d'enceindre entièrement la rivière de quais, et de supprimer les ports qui sont tous aussi malsains qu'incommodes. La rivière

alors, dans l'intérieur de Paris, serait complétement dégagée de tout encombrement de bateaux ; on pourrait songer enfin à en embellir les bords, ainsi que les essais faits autour des bains Vigier attestent qu'on peut le faire, et les quais deviendraient la promenade la plus saine et la plus agréable de Paris. »

Ainsi, les utopistes que l'on croyait perdus dans les nuages du mysticisme traçaient dès lors le plan des améliorations matérielles qui devaient faire de Paris une ville nouvelle, et y remplacer les rues étroites et obscures, les impasses et les carrefours infects, gîtes séculaires des miasmes pestilentiels, par de larges voies, de belles avenues et des squares entourés d'habitations bien pourvues d'air et de soleil et parfaitement salubres. Aussi, ces rêveurs incompris par un libéralisme irréfléchi et persécutés par un pouvoir aveugle, étaient-ils parvenus à attirer vers eux l'élite des esprits, essentiellement positifs, que les fortes études de l'École polytechnique avaient formés. Une série de lettres, adressées à Enfantin, à Michel Chevalier, à Isaac Péreire, etc., attestent cette sympathie particulière et significative des jeunes et savants ingénieurs de cette époque pour les idées saint-simoniennes.

« Je pars aujourd'hui avec Baudin et Malinvaud, disait l'un de ces hommes d'élite à Michel Chevalier

(7 avril 1832), pour faire une petite excursion au Havre et en Normandie ; je vous serais donc bien obligé si vous vouliez avoir la complaisance de dire un mot pour que ma nourriture quotidienne, le *Globe*, me soit envoyé au Havre, à partir de demain. Vous devez bien penser que nous ne manquerons pas de prêcher partout, suivant notre foi. — Malinvaud et Baudin prolongeront la tournée en Bretagne ; si vous avez besoin de nous, écrivez-nous, nous vous rendrons tous les services qui pourront dépendre de nous. — Votre dévoué camarade, LE PLAY. »

Un autre ingénieur, qui a *conquis un rang élevé* dans les œuvres de la science pratique, écrivait, peu auparavant, au directeur du *Globe :*

« La route du progrès, qui doit conduire la France à une paix stable et à une prospérité toujours croissante, cette route que les journaux de tous les partis ont la prétention d'indiquer à l'opinion publique, vous seuls, à mes yeux, l'avez clairement découverte, nettement décrite, et courageusement signalée à tous les cœurs généreux et à tous les esprits clairvoyants.

» Mon dévouement et mon concours, de quelque peu d'importance qu'ils soient, sont acquis pour toujours à votre doctrine.

» Veuillez me rappeler au souvenir du père Enfantin que j'ai eu le plaisir de connaître autrefois, et qui, j'ose l'espérer, ne m'a pas encore complétement oublié au milieu des nombreux fils qui l'entourent; veuillez aussi faire mes amitiés au père Lambert, mon ancien camarade d'école. — Je suis, avec une haute considération et un sincère attachement, votre dévoué serviteur. — AD. JULLIEN. »

Nous empruntons à une collection, qui est l'œuvre d'Enfantin lui-même, la liste, par ordre alphabétique, des anciens élèves de l'École polytechnique qui correspondirent alors avec le directeur du *Globe*, ou avec d'autres membres de la société saint-simonienne, y compris le chef suprême. Voici cette liste :

MM. Allou, ingénieur des mines. — Arrault, élève des mines, deux lettres. — Avril, ingénieur des ponts et chaussées, deux lettres. — Bardin, à Metz. — Baude, ingénieur des ponts et chaussées. — Baudry, *id.* — Beausire, capitaine d'artillerie. — Bigot, *id.*, trois lettres. — Bineau, ingénieur des mines, deux lettres. — Bonamy, à Cahors, deux lettres. — Bonnet, à Champmozon, par Plombières. — Bonnet, élève ingénieur. — Boucaumon, ancien élève de l'École polytechnique. — Boulanger, ingénieur à Roanne. — Paul de Boureulle, à Besan-

çon, deux lettres. — Burdin, ingénieur à Clermont. — Cantonnet, *id.* — Capella, ingénieur des ponts et chaussées. — Chaput, dessinateur aux ponts et chaussées. — Collet, capitaine d'artillerie. — Collignon, ingénieur des ponts et chaussées. — Comos, ingénieur. — Corrèze, lieutenant-colonel du génie, six lettres. — Costes, ingénieur. — Cotte (de la), chef d'escadron. — Couranes, ingénieur des ponts et chaussées. — Latil-Desroches, ingénieur, deux lettres. — Dessin, major du génie. — Devoluet, à Metz, quatre lettres. — Didion, ingénieur, deux lettres. — Drouot, *id.*, quatre lettres. — Duprey, *id.* — Ferdinand Durand, officier de cavalerie, deux lettres[1]. — Emy, ancien élève de l'École poly-

1. La collection d'Enfantin renferme deux lettres de M. Durand, l'une adressée à Enfantin lui-même, l'autre à Michel Chevalier. La seconde annonçait que le soldat était résolu à se consacrer tout entier à l'apostolat. Voici en quels termes sa résolution était exprimée :

« Mon cher Père,

» Votre lettre m'a rempli de joie, vous me jugez digne de marcher près de vous à la conquête pacifique du monde, de recevoir, pour la répandre ensuite, l'inspiration de notre Père. Votre lettre m'a grandi. Oui! je me sens digne de travailler à la grande œuvre, et de ce jour je quitte avec bonheur une route honorable et sûre pour vous suivre dans celle que vous me présentez comme pleine d'aspérités. Le brillant habit militaire plaisait à mon imagination, je me sentais fier de le porter, car sur cet habit est écrit : Gloire! dévouement! Mais combien celui que vous m'offrez sera plus brillant! Cette boue dont on le couvre au-

technique. — Faveaux, ingénieur. — Forestier, élève de l'École polytechnique. — Fourier, ingénieur des ponts et chaussées, à Angers. — Gillotin, *id.*, à Rennes. — Gouguet, officier d'artillerie, à Metz[1]. — Haillot, capitaine d'artillerie, à Strasbourg. — Hallotte, à Arras. — Hoches, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Grenoble. — Job, ingénieur, trois lettres. — Jullien, *id.* — Lacaves, *id.* — Lacordaire, *id.* — Laignière, *id.* — Lamoricière, officier à l'armée d'Afrique, deux lettres. — Laurent, chef d'atelier dans les Vosges.

jourd'hui, ces outrages dont on veut le salir, se changeront bientôt en une étincelante auréole; ces rires moqueurs dont on le salue se transformeront en de respectueuses acclamations, en actions de grâces. Que sont auprès d'un tel avenir les privations dont vous me parlez? Le célibat, compagnon de l'apostolat, je l'accepte. Ce Pain, sans lendemain assuré, je le mangerai comme un mets délicieux, car, sur la table qui le reçoit, Dieu a gravé en lettres d'or : Bonheur de l'humanité.

» Cher Père, je vous porterai ma démission dans quelques jours, afin qu'elle soit remise par notre Père Suprême au ministre de la guerre.

» Ferdinand Durand, officier au 9e régiment de cuirassiers. »

1. M. Gouguet donna sa démission en ces termes :

« Monsieur le maréchal,

» Depuis plusieurs mois, j'ai voué mon existence à la propagation de la religion saint-simonienne. Jusqu'à ce jour, mes occupations militaires m'avaient permis de remplir mes devoirs de saint-simonien. Aujourd'hui, appelé par le Père Suprême de notre religion, il m'est impossible d'exercer plus longtemps une fonction dans l'armée. Je vous prie d'accepter ma démission. »

çon, deux lettres. — Burdin, ingénieur à Clermont. — Cantonnet, *id.* — Capella, ingénieur des ponts et chaussées. — Chaput, dessinateur aux ponts et chaussées. — Collet, capitaine d'artillerie. — Collignon, ingénieur des ponts et chaussées. — Comos, ingénieur. — Corrèze, lieutenant-colonel du génie, six lettres. — Costes, ingénieur. — Cotte (de la), chef d'escadron. — Couranes, ingénieur des ponts et chaussées. — Latil-Desroches, ingénieur, deux lettres. — Dessin, major du génie. — Devoluet, à Metz, quatre lettres. — Didion, ingénieur, deux lettres. — Drouot, *id.*, quatre lettres. — Duprey, *id.* — Ferdinand Durand, officier de cavalerie, deux lettres[1]. — Emy, ancien élève de l'École poly-

1. La collection d'Enfantin renferme deux lettres de M. Durand, l'une adressée à Enfantin lui-même, l'autre à Michel Chevalier. La seconde annonçait que le soldat était résolu à se consacrer tout entier à l'apostolat. Voici en quels termes sa résolution était exprimée :

« Mon cher Père,

» Votre lettre m'a rempli de joie, vous me jugez digne de marcher près de vous à la conquête pacifique du monde, de recevoir, pour la répandre ensuite, l'inspiration de notre Père. Votre lettre m'a grandi. Oui! je me sens digne de travailler à la grande œuvre, et de ce jour je quitte avec bonheur une route honorable et sûre pour vous suivre dans celle que vous me présentez comme pleine d'aspérités. Le brillant habit militaire plaisait à mon imagination, je me sentais fier de le porter, car sur cet habit est écrit: Gloire! dévouement! Mais combien celui que vous m'offrez sera plus brillant! Cette boue dont on le couvre au-

technique. — Faveaux, ingénieur. — Forestier, élève de l'École polytechnique. — Fourier, ingénieur des ponts et chaussées, à Angers. — Gillotin, *id.*, à Rennes. — Gouguet, officier d'artillerie, à Metz[1]. — Haillot, capitaine d'artillerie, à Strasbourg. — Hallotte, à Arras. — Hoches, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Grenoble. — Job, ingénieur, trois lettres. — Jullien, *id.* — Lacaves, *id.* — Lacordaire, *id.* — Laignière, *id.* — Lamoricière, officier à l'armée d'Afrique, deux lettres. — Laurent, chef d'atelier dans les Vosges.

jourd'hui, ces outrages dont on veut le salir, se changeront bientôt en une étincelante auréole; ces rires moqueurs dont on le salue se transformeront en de respectueuses acclamations, en actions de grâces. Que sont auprès d'un tel avenir les privations dont vous me parlez? Le célibat, compagnon de l'apostolat, je l'accepte. Ce Pain, sans lendemain assuré, je le mangerai comme un mets délicieux, car, sur la table qui le reçoit, Dieu a gravé en lettres d'or : Bonheur de l'humanité.

» Cher Père, je vous porterai ma démission dans quelques jours, afin qu'elle soit remise par notre Père Suprême au ministre de la guerre.

» FERDINAND DURAND, officier au 9e régiment de cuirassiers. »

1. M. Gouguet donna sa démission en ces termes :

« Monsieur le maréchal,

» Depuis plusieurs mois, j'ai voué mon existence à la propagation de la religion saint-simonienne. Jusqu'à ce jour, mes occupations militaires m'avaient permis de remplir mes devoirs de saint-simonien. Aujourd'hui, appelé par le Père Suprême de notre religion, il m'est impossible d'exercer plus longtemps une fonction dans l'armée. Je vous prie d'accepter ma démission. »

— Le Basteur, officier d'artillerie. — Lecoq, ancien élève de l'École polytechnique, à Cognac. — Lefranc, capitaine d'artillerie, à Alger. — Lemaire, ingénieur. — Lemoyne, *id.*, deux lettres. — Lenglier, ingénieur des ponts et chaussées. — Le Play, ingénieur des mines. — Lévesque, ingénieur de marine. — Magdeleine, ingénieur en chef, deux lettres. — Malaure, ingénieur des ponts et chaussées. — Manès, ingénieur des mines, deux lettres. — Masquelez, ingénieur des ponts et chaussées. — Marquis, élève de l'École polytechnique. — Maulbon d'Arboumont, ingénieur en chef. — Meyssas, ingénieur. — Menu de Ménil, élève de l'École polytechnique. — Moneuze, ingénieur des ponts et chaussées, à Bar-le-Duc. — Marcel Mounier, élève de l'École polytechnique. — Montrond, ingénieur à Valence. — Montrecy Maréchal, ingénieur à Cosnes, deux lettres. — Parandier, *id.*, à Besançon, deux lettres. — Perrier, capitaine du génie, deux lettres. — Pleurre (de), ancien élève de l'École polytechnique, deux lettres. — Poirel, *id.* — Régi, ingénieur à Bordeaux. — Renaud, officier d'artillerie. — Regnard, ingénieur des ponts et chaussées. — Robin, *id.*, deux lettres. — Rougane, *id.*, deux lettres. — Sagey, ingénieur des mines. — Sebille, élève de l'École polytechni-

que. — Sertous, capitaine du génie. — L. Talabot, deux lettres. — Paulin Talabot, ingénieur, deux lettres. — Tallard, ancien élève de l'École polytechnique. — Tourneux, officier d'artillerie, douze lettres [1]. — Toulongeon, *id.*, à Marseille. — Vaneuhout, capitaine du génie, à Saint-Omer. — Varin, ingénieur des mines, deux lettres. — Vauquelin, ingénieur des ponts et chaussées, deux lettres. — Vauxonne, à Villefranche. — Vinard, ancien élève de l'École polytechnique, à Montbard. — Voltz, *id.*, à Strasbourg. — West, officier du génie, à Perpignan.

Ces hommes voués à l'application de la science, aux entreprises industrielles ou au métier des armes; ces ingénieurs des mines, des ponts et chaussées et de la marine, ces officiers du génie ou de l'artillerie, ne professaient pas tous sans doute éga-

1. L'exemple d'Hoart et de Bruneau fut également suivi par Tourneux, officier d'artillerie à l'école d'application de Metz, et l'un des plus zélés apôtres de la foi nouvelle. Il adressa, en avril 1832, la lettre suivante à M. le ministre de la guerre :

« Monsieur le maréchal,

» Jusqu'ici, les devoirs de ma profession n'avaient pas été incompatibles avec les travaux de l'apostolat saint-simonien, auquel je me suis voué désormais.

» Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement quelques instants *épars*, quelques efforts *incomplets*, c'est MA VIE TOUT ENTIÈRE que l'humanité réclame par la voix de mes pères; je lui obéis.

» Je vous prie d'accepter ma démission. — FÉLIX TOURNEUX. »

lement une foi pleine et entière pour les idées de Saint-Simon et d'Enfantin, mais ils éprouvaient tous, pour elles, une sympathie plus ou moins vive, mêlée d'une grande estime et d'une sincère admiration. Beaucoup faisaient des réserves sur la question religieuse et bornaient leur assentiment à la politique nouvelle du *Globe*, à ses vues économiques et financières, à ses théories sociales sur la conciliation indispensable de l'autorité et de la liberté; d'autres suivaient avec confiance et sans restriction le mouvement saint-simonien, quoi qu'ils restassent en dehors de la hiérarchie. Quelques extraits de lettres, venues de l'un de ces adhérents bien résolus, donneront une idée de l'importance que peut avoir la publication de cette curieuse correspondance :

« A Michel Chevalier,

» La lecture de vos admirables articles sur la politique générale m'a rappelé ce que j'écrivais à l'empereur Napoléon, en décembre 1813. Voici la réponse du duc de Feltre à cet égard :

« Sa Majesté l'Empereur m'a envoyé, mon-
» sieur, l'examen du Mémoire que vous venez de
» lui adresser au sujet de divers perfectionnements
» que vous proposez sur plusieurs parties de l'art
» de la guerre.

» Les circonstances ne permettent pas de s'oc-
» cuper des épreuves et expériences qui seraient
» nécessaires pour s'assurer de leur utilité ; mais
» votre Mémoire sera conservé pour y avoir recours
» dans l'occasion. La pureté de vos motifs fera
» toujours considérer votre travail avec intérêt. »

« La guerre n'a jamais été à mes yeux qu'un moyen de civilisation, et le titre de ce Mémoire, *quelques perfectionnements à apporter à la construction des bouches à feu,* n'était qu'un passeport. J'y supposais l'empereur n'aspirant à la conquête du monde que pour empêcher les peuples de s'entr'égorger. Aussi m'écriai-je d'un élan prophétique : *Paris doit être un jour la capitale du monde !* Pour arriver promptement à cette association générale, j'introduisais l'instruction dans l'armée, transformant l'officier en professeur et ingénieur, et le soldat en élève et ouvrier. Imitant les Romains qui ont laissé partout des traces de leur passage, j'employais l'armée à la construction des voies de communication, au desséchement des marais, au défrichement, etc., et, parce que les chemins en fer et les machines à vapeur que j'appliquais dès lors au mouvement des voitures et des vaisseaux rapprochent les distances, facilitent l'administration d'un grand empire et les découvertes

géographiques ; je relevais cette maxime de Montesquieu : *qu'un grand empire ne saurait subsister longtemps*, maxime aujourd'hui reconnue fausse.

» Après l'accusé de réception, je détruisis le manuscrit, en en informant Sa Majesté, afin qu'elle n'eût point à s'offenser des remontrances sévères et des idées que je suggérais ; et je le lui adressai, en conscience, sous triple enveloppe, pour qu'elle le lût la première, et que mes idées ne tournassent point, par trahison, contre nous. Les perfectionnements apportés de nos jours à la construction des bouches à feu me font craindre que ce Mémoire ne soit resté aux mains infidèles de quelque bureaucrate, et qu'on ne s'en serve, en désespoir de cause, pour vous accuser d'y avoir pris l'idée première de vos articles...

» J'ai toujours pensé que les progrès de notre ordre social dépendaient de la facilité des voies de communication. Aussi, me suis-je depuis fort longtemps occupé du perfectionnement, du traitement des minerais de fer et des chemins de ce métal. Ma spécialité n'est pas morale à mon insu. Métaphysicien avant tout, chez moi l'une est découlée de l'autre, et je me crois plus moral que spécial. Dès l'âge de treize ans, je ne croyais plus aux anciens

dogmes; aussi l'enfer n'eût pu me retenir, et j'eusse rougi de tout autre stimulant que le cœur où l'action providentielle s'exerce. Pourquoi mes premiers initiateurs craignaient-ils de me suivre dans cette large voie, qui fait de l'être humain un agent de la divinité, qui le met en communion continuelle avec elle, au lieu de la communion intermittente et passagère d'où résulte, avec l'antagonisme du bien et du mal, une moralité de nos actes fondée sur le bonbon et le fouet. Mais ils reculèrent devant les conséquences, et leur logique peu serrée laissant votre théorie incomplète, je restai à distance, persuadé qu'ils n'étaient pas initiés. »

M. Desroches-Latil expliquait ensuite comment il s'était rapproché des saint-simoniens, quand il s'était convaincu qu'ils reconnaissaient l'action universelle de la Providence. « Et qu'on ne dise pas, ajoutait-il, que ce fatalisme éclairé, providentiel et non aveugle, comme celui des Orientaux, nous conduirait à la paresse, à l'indolence, au vice, puisque nous ne sommes que des agents, et que l'action de Dieu sur nous est continuelle et même éternelle. Cette sorte de fatalité doit aider à rapprocher l'Occident et l'Orient. — D.-Latil. »

» *P. S.*—Le général Tarayre, qui doit être à Paris le 22 ou le 23 courant, ira vous voir; vous le trou-

verez bien grandi. N'oubliez pas qu'il combattit longtemps le fanatisme religieux, et que, resté pur et chef de doctrine, il ne voudrait peut-être pas avoir l'air de céder à d'autres qu'à lui; il n'est cependant pas susceptible..... »

Dans une nouvelle lettre (4 avril 1832), le même correspondant disait au rédacteur en chef du *Globe :*

« Il y a quelque temps, nous passions ici pour fous : après, nous sommes devenus dangereux, on aurait volontiers couru sur nous; aujourd'hui, on se tait. Les deux fortes têtes de l'endroit, Grandete et Rodat, commencent à croire qu'il y a lieu à examiner de plus près ces idées extraordinaires. Le dernier est très-fâché de la sortie qu'il a faite contre nous dans son *Propagateur* de janvier : encore quelque temps, et nous les aurons tous.

» Vous êtes *immoraux*, car votre indulgente morale, qui sanctifie tous les appétits en repoussant les désordres, est contraire à cette morale austère, qui n'est plus aujourd'hui qu'un masque d'hypocrisie. Vous êtes *désorganisateurs*, puisqu'à l'héritage selon la naissance vous substituez celui selon la capacité, que le libre et commode *laissez-faire* est remplacé par une prévoyance pleine de sollicitude, l'égalité par la hiérarchie, la concurrence par l'association universelle, l'antagonisme par

l'amour. Heureux les hommes qui désorganisent comme vous! — D.-L. »

Mais pendant que les savants élèves, les hommes sérieux et positifs, sortis de l'École polytechnique, manifestaient leur sympathie, même avec enthousiasme, pour les idées saint-simoniennes, il se trouvait encore des gens de lettres pour reprendre les anciennes moqueries du *Figaro*, et pour y ajouter l'injure et la calomnie. Un crime commis dans le Midi avait fait dire à un rédacteur de *la Gazette des Tribunaux* que le coupable s'était inspiré des doctrines du saint-simonisme. Enfantin réclama contre cette odieuse imputation, par l'organe de deux de ses disciples, qui lui adressèrent, à ce sujet, le rapport suivant :

« Père,

» Vous nous aviez donné mission d'aller trouver M. Darmaing, rédacteur de *la Gazette des Tribunaux*, pour lui faire sentir l'immoralité de l'acte qu'il avait commis en accompagnant de réflexions calomnieuses le récit du déplorable événement arrivé à Narbonne. Curton, quoiqu'en ait dit M. Darmaing, n'appartenait point à la hiérarchie saint-simonienne, et, sans se rattacher à notre association, il propageait, comme tant de personnes, dont la plupart nous sont souvent inconnues, quel-

ques-unes de nos opinions éparses et incomprises, ainsi que l'a trop attesté son horrible frénésie. Car, qui donc peut imaginer que nos théories aboutissent dans leur réalisation au suicide, au viol et à l'assassinat?

» Nous allâmes au bureau de *la Gazette des Tribunaux*, et de là au bureau du *Constitutionnel*. M. Darmaing, averti qu'on demandait à lui parler à lui-même, sortit de son cabinet, en nous priant d'y entrer, et nous apprîmes, de la personne que nous y trouvâmes, que celle qui s'échappait était M. Darmaing. Nous le rejoignîmes dans la rue.

» Barrault lui dit que nous venions au sujet des articles de *la Gazette des Tribunaux*, contenant sur le saint-simonisme les plus fausses et les plus outrageuses assertions, et le pria de remonter au bureau du *Constitutionnel*.

» M. Darmaing s'y refusa.

» Duveyrier lui dit qu'il ne pouvait, au moins, se refuser à venir chez le PÈRE SUPRÊME recevoir sa parole, et s'assurer par lui-même de ce qu'étaient la religion saint-simonienne et les saint-simoniens. M. Darmaing, croyant à tort que nous venions dans l'espoir d'obtenir de lui qu'il rectifiât ses prodigieuses assertions, déclara qu'il était résolu à n'insérer aucune rectification; qu'il avait le droit de nous attaquer dans nos doctrines et nos

personnes ; qu'à ses yeux, le saint-simonisme était une peste, et les saint-simoniens des perturbateurs, qu'il avait déjà dit beaucoup de mal de nous ; qu'il en dirait plus encore.

» Et comme Barrault lui dit : « Mais vous nous calomniez, et vous ignorez quelles sont nos doctrines et qui nous sommes ! » M. Darmaing répondit qu'il nous connaissait comme saint-simoniens, et qu'il ne dirait jamais autant de mal que nous en faisions. Nous insistâmes de nouveau pour qu'il nous accompagnât. M. Darmaing s'écria : « Surtout, messieurs, ne m'approchez pas ! » Que craignez-vous ? dit Barrault, nous sommes des hommes de religion et de paix.

« *Réponse*. — Je me moque de votre paix, de votre religion et de vous. » Alors, Duveyrier lui dit à haute voix : « Monsieur, nous sommes sur la terre pour faire justice, et vous la recevrez. »

» BARRAULT, DUVEYRIER. »

La publicité donnée à ce récit, dans *le Globe*, fut la meilleure des justices.

Un autre rapport, adressé à la même époque à Enfantin et inséré dans le journal de la religion saint-simonienne, portait ce qui suit :

« PÈRE, vous m'avez dit :

» J'ai besoin de savoir devant qui je paraîtrai,

» par qui je serai accusé, par qui je serai jugé.
» Accusateurs, juges et jurés, je veux savoir leur
» *vie* comme ils sauront la nôtre. Je te confie cette
» tâche; je te la confie *publiquement*, afin que
» ceux qui veulent que la pensée ne soit point en-
» chaînée et la parole baîllonnée, apprennent com-
» ment il est une *police divine* qui s'avoue et se
» dévoile au grand jour, parce qu'elle a mission
» de veiller aux destinées du *peuple*. »

» Père,

» J'accomplis la tâche que vous m'avez confiée et je viens commencer à vous en rendre compte.

» Les juges composant la chambre du conseil, qui décidera si vous devez être renvoyé à la chambre des mises en accusation, sont :

MM. Demetz, vice-président, faubourg Poissonnière, n° 58;
Fouquet, rue des Beaux-Arts, n° 10;
Pinondel, rue du Temple, n° 94;
Gaschon, rue Royale-Saint-Antoine, n° 18;
Gairal fils, rue Louis-le-Grand, n° 5;
Pérignon, juge-suppléant, rue de Londres, n° 19.

M. Barbou, juge d'instruction, rue Pavée-Saint-André, n° 5, fera le rapport;

M. Sagot, substitut, rue d'Enfer-Saint-Michel, nº 20, prendra des conclusions au nom de :

M. Desmortiers, procureur du roi, rue des Quatre-Fils, nº 16.

» Si l'affaire est renvoyée à la chambre des mises en accusation, elle sera jugée par :

MM. Brière de Valigny, président, rue Barbette, nº 11 ;
Silvestre père, conseiller, rue Saint-André-des-Arts, nº 41 ;
Gabaille, rue de Tournon, nº 16 ;
Jonod, rue de Lille, nº 4 ;
Chabaud, rue Garancière, nº 8 ;
Delapalme père, rue Saint-Pierre-Montmartre, nº 13 ;
Amelin, rue de la Pépinière, nº 20 ;
Terray, conseiller auditeur, boulevard de la Madeleine, nº 11.

» Les conclusions seront prises au nom de M. Persil, procureur général, rue du Four-Saint-Germain, no 44.

» Je ne connaîtrai les noms des juges et jurés qui composent la cour d'assises que lorsque l'époque de la comparution aura été fixée.

» En ce moment, je suis en mesure d'avoir prochainement des renseignements précis sur la *mora*-

lité de chacun de ces magistrats ; je ne tarderai pas à remettre entre vos mains les résultats d'une enquête régulière sur ce sujet important.

» Père,

» Vous saurez leur *vie* comme ils sauront la *vôtre* et celle de vos enfants.

» Votre fils vous embrasse avec amour.

» Michel Chevalier. »

Cette annonce publique d'une espèce d'information reconventionnelle, si bien faite pour donner la mesure de la vivacité des convictions et de l'exaltation des sentiments auxquels on s'attaquait ; cette ouverture d'une contre-enquête sur les représentants de l'autorité accusatrice, ne fit qu'irriter ceux que ce trait d'audace aurait dû amener à réfléchir sur la nature de la lutte judiciaire qu'ils allaient engager.

Mais, ni les rigueurs croissantes du pouvoir, ni les injures accumulées d'une certaine presse, ne purent ralentir l'ardeur apostolique d'Enfantin et de son intrépide phalange. A chaque événement, ce groupe d'utopistes était le premier à se faire réaliste, à conseiller, à provoquer des actes. Prompt à ouvrir la marche aux esprits pratiques, il traçait les voies à suivre, donnait le plan des travaux à exécuter et pressait la mise à l'œuvre. Le choléra,

ainsi que nous l'avons dit, décimait alors la population de Paris. Toutes les préoccupations politiques ou domestiques étaient dominées par la consternation universelle. Les uns se mettaient à la recherche des préservatifs et des remèdes; les autres, dans les classes peu éclairées, surtout, voulant remonter à la cause du mal, ne trouvaient rien de mieux que de se dire empoisonnés. *Le Globe* publia alors cet article :

« *Fin du choléra par un coup d'État.*

» Il n'est qu'une manière d'écarter le choléra, c'est d'agir sur le moral des masses. Toute personne dont la situation est satisfaisante n'a rien à craindre du fléau. C'est ainsi que nous, qui avons une foi et qui contemplons l'avenir d'un œil calme, nous ne pouvons en être atteints.

» Il y a donc lieu aujourd'hui à provoquer chez les masses une excitation morale qui les élève. Or, l'aumône *humilie;* voilà pourquoi toute la pratique usitée depuis que le mal s'est déclaré, reposant exclusivement sur l'aumône, est radicalement mauvaise.

» Il faut donc des mesures extraordinaires qui frappent le peuple, l'exaltent et l'emplissent d'espérance; il faut que des actes, d'une haute portée, soient produits. Mais comment la chose se ferait-

elle sans détermination extra-légale, c'est-à-dire sans coup d'État, car les Chambres sont à la débandade et on est obligé d'agir sans elles. D'ailleurs les Chambres, surtout celle des députés, n'ont pas le sens de ce qui est grand et opportun.

» Il faut un coup d'État, un coup d'État industriel.

» Au théâtre, on berne les médecins qui se consolent d'avoir tué leurs malades parce qu'ils les ont tués selon les règles de l'art; ceux qui tiendraient obstinément aujourd'hui aux règles de la légalité seraient aussi ridicules que ces médecins.

» Le système parlementaire a été institué pour entraver l'action du gouvernement, parce que le gouvernement était supposé mauvais *à priori;* et, en effet, les gouvernements modernes prêtent à cette supposition; d'où il résulte qu'un gouvernement qui se renferme dans les bornes du système parlementaire s'interdit toute action étendue; or, il faut au pouvoir, dans la circonstance présente, une action très-étendue.

» Si Paris était assiégé par les Cosaques, qui reculerait à l'idée d'un coup d'État de nature à sauver Paris? Le choléra, qui va toujours croissant, n'est-il pas pire que les Cosaques?

» On a fulminé contre Barnave, parce qu'il avait

dit : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe!* Et maintenant, dira-t-on : Périsse Paris, périsse la France, plutôt que le principe du régime parlementaire?

» Le coup d'État que nous réclamons est tout pacifique, il s'agit de chasser le choléra; il s'agit d'assurer l'existence du peuple entier, riches et pauvres, et de le doter d'une haute prospérité.

» Ce coup d'État consisterait à changer *par ordonnance* la loi d'expropriation, de manière à ménager l'intérêt du propriétaire, mais à réduire à très-peu de jours les interminables lenteurs que prescrit la législation actuelle. Il faudrait en outre, *par ordonnance*, des fonds pour l'exécution de grands travaux sur l'espace dont on se serait rendu maître par expropriation. On se procurerait ces fonds, soit par un emprunt, soit en appelant le concours des compagnies auxquelles on allouerait une prime, prélevée sur le fonds de l'amortissement.

» On pourrait ainsi, dans Paris, commencer, par exemple, sur trente points, la rue du Louvre à la Bastille, qui en assainira le plus sale quartier.

» On pourrait encore entamer immédiatement l'établissement des eaux de Paris.

» On pourrait enfin commencer, aux barrières,

les chemins de fer qui doivent conduire à Marseille et au Havre, à Nantes et à Strasbourg. Le chemin de fer de Paris à Pontoise, qui serait plus tard continué jusqu'au Havre, en partant de Paris, aboutit à Saint-Denis; rien ne serait plus aisé que de se mettre dès demain, 12 avril, à l'œuvre de Saint-Denis à Paris. Le terrain est tout nivelé. La route actuelle est trois fois trop large. Une des deux berges suffirait pour le chemin de fer.

» L'ouverture des travaux et leur inauguration se ferait avec pompe, et serait célébrée par des fêtes publiques.

» Tous les corps de l'État viendraient avec leurs insignes prêcher d'exemple. Le roi et sa famille, les ministres, le conseil d'État, la cour de cassation, la cour royale, ce qui reste des deux Chambres, y apparaîtraient fréquemment et manieraient la pelle et la pioche. Le vieux Lafayette y assisterait certainement plusieurs heures par jour. Les régiments viendraient y faire leur service en grande tenue, avec leur musique. Les escouades des travailleurs seraient commandées, par les ingénieurs des ponts et chaussées et des mines, par les élèves de l'École polytechnique, tous en grand uniforme. Le canon marquerait le commencement et la fin de la journée, et sonnerait les heures; des spectacles

seraient échelonnés de distance en distance, et les meilleurs acteurs tiendraient à honneur d'y paraître. Les femmes les plus brillantes se mêleraient aux travailleurs, pour les encourager.

» La population devenue ainsi exaltée et fière, serait certainement invulnérable au choléra. L'industrie serait lancée ; le gouvernement, qui aurait fait tant de belles choses, serait entouré de l'amour de tous ; il serait donc très-solide.

» Louis-Philippe, s'est fait peu d'amis avec l'ordre légal, qu'il essaie donc de ces hautes mesures extra-légales. — MICHEL-CHEVALIER. »

On lisait à la suite de cet appel à l'omnipotence royale : « *Devoir et mission de la presse.*

» La presse s'est concertée avec raison et courage contre les ordonnances de Juillet, elle l'a emporté. Les ordonnances étaient contre le progrès du peuple.

» La presse doit se concerter pour des ordonnances nouvelles, qui provoqueraient chez le peuple de Paris, une excitation morale salutaire, et lui donneraient largement du travail ; car le choléra s'entretient par l'inquiétude et la misère.

» Le gouvernement n'ose pas sortir de la légalité malgré le danger qui redouble, quoique proba-

blement il en ait bonne envie. Certainement, si les rédacteurs des journaux de l'opposition s'engageaient d'honneur, à appuyer le pouvoir au cas où il prescrirait par ordonnance de grandes mesures, propres à mettre fin au choléra, ses scrupules se dissiperaient.

» L'appui de la presse mettrait le gouvernement à l'abri de toute susceptibilité des délibérants. Après tout, les délibérants ont lâché pied : ils sont allés et ils vont chaque jour se barricader dans leurs familles contre le choléra.

» La puissance de la presse *unie* est incomparablement supérieure à celle des Chambres. La représentation nationale est bien plus réellement dans la presse, que partout ailleurs. Si demain la presse veut, par un mouvement d'ensemble attaquer largement le choléra, le choléra sera promptement vaincu, tandis que les Chambres n'ont même pas osé en balbutier le nom. Mais pour cela, il faut que la presse s'unisse, il faut qu'elle procède à des réunions pareilles à celles d'où sortit la généreuse protestation du 26 juillet.

» Je sais parfaitement à quel point, sont en ce moment poussées les préoccupations à notre égard, et à quel point les hommes qui ne nous connaissent pas, sont pour quelque temps encore prévenus

contre les salutaires avis qui émanent de nous. C'est par ce seul motif que j'ai renoncé à provoquer, en ma qualité de directeur du *Globe*, une réunion de journalistes, qui est cependant urgente. Mais j'appelle de tous mes vœux cette réunion; notre concours est assuré à ceux qui entreprendront de la former. Je suis prêt à aller trouver le premier écrivain qui se chargera, lui, de lancer l'appel. — MICHEL-CHEVALIER. »

Les saint-simoniens ne s'en tinrent pas là. Ils voulurent associer leurs efforts personnels, aux mesures prises pour faire cesser ou pour atténuer les ravages de l'épidémie. La lettre suivante fut adressée à M. le procureur du roi :

« Monsieur le procureur du roi.

» Notre *père suprême* désirerait consacrer la salle Taitbout, à une ambulance médicale, pendant tout le temps que durera l'affreuse maladie qui désole Paris.

» Je viens donc vous prier en son nom de faire lever les scellés apposés sur cette salle. Vous savez qu'elle est vaste et commode, bien aérée, bien éclairée par en haut, qu'elle est dans un quartier sain, et qu'elle réunit ainsi toutes les conditions nécessaires, à l'usage auquel nous la réservons aujourd'hui. Des médecins expérimentés qui font

partie de notre famille[1], s'y tiendraient en permanence, et nous nous chargerions de tous les frais de médicaments.

» C'est ainsi, monsieur, qu'après avoir indiqué, dans le *Globe*, des moyens généraux propres à garantir du fléau la partie saine de la population, nous serions heureux de contribuer à soulager les douleurs des malheureux que le mal a atteints. — Agréez, etc. — MICHEL-CHEVALIER. »

Cette lettre, datée du 9 avril, fut publiée deux jours après avec cette note : « Nous n'avons pas encore reçu de réponse. »

La réponse ne devait pas venir; elle se fit tacitement, par le maintien des scellés à la salle Taitbout. Les saint-simoniens toutefois, ne se lassèrent pas de conseiller le gouvernement qui les traitait si mal. Le *Globe* continua d'indiquer les améliorations capables de frapper la masse des esprits, et de faire reconquérir à la nouvelle royauté, une popularité moins factice et moins éphémère que celle

1. L'avis suivant fut répandu dans les quartiers voisins des salles Taitbout et Monsigny :

Religion saint-simonienne.

« Cinq médecins, MM. Jallat, Simon, Rigaud, Lesbazeilles, Plaix, membres de la famille saint-simonienne, sont en permanence, rue Monsigny, n° 6, prêts à se transporter chez les personnes du quartier qui viendraient réclamer leurs soins! »

dont la perte devenait chaque jour plus manifeste et plus déplorable, pour les conservateurs intelligents. Le 13 avril, on lisait dans cette feuille :

« *Projet de rapport du ministre des travaux publics, au roi Louis-Philippe.*

» Sire,

» La France veut la paix, et pourtant la même ardeur qu'elle épancha naguère sur les champs de bataille bouillonne encore dans son sein. Nous avons vu cette ardeur déborder en émeutes dans nos rues et sur nos places publiques ; nous l'avons vue, exaltée par la misère, servir le désespoir de plusieurs milliers d'hommes affamés qui réclamaient de *vivre* EN TRAVAILLANT, et ce grand enseignement avait été perdu pour nous.

» Sire, ce que j'ai appris de nouveau, c'est que la voix du peuple était bien en ce jour la voix de Dieu, et les mesures que je viens vous proposer aujourd'hui sont une réponse vraiment royale à la pétition sublime écrite sur le drapeau lyonnais. Oui, Sire, travailler et non combattre, produire et non détruire, tel est le grand secret de la politique du *jour*. Que d'immenses travaux soient donc ordonnés, non demain mais aujourd'hui même ; que des armées de *travailleurs* soient levées avec la même audace qu'en d'autres jours de deuil la Con-

vention fit sortir de terre quatorze armées de *combattants*. Voici l'ordonnance que je vous propose de rendre immédiatement. A votre décision, Sire, est attaché le salut de l'État.

Ordonnance.

» Une commission, composée de trente ingénieurs, suivra avec activité le projet si longtemps ajourné de la distribution des eaux de Paris, et commencera son exécution dans le plus bref délai. Il sera préparé de nouveaux travaux pour la partie de la population qui aujourd'hui vit de la distribution de ces eaux. Cinquante JEUNES ingénieurs traceront la grande ligne des chemins de fer du Havre à Marseille et de Strasbourg à Nantes. Des cadres sont ouverts dès ce jour pour enrôler tous les ouvriers qui se présenteront des divers points de la France. Deux cents millions sont nécessaires pour cette entreprise ; pour se les procurer le gouvernement négociera dix millions des rentes acquises par l'amortissement. Il sera procédé dans le délai de trois semaines à toutes les formalités d'enquêtes, d'avis des préfets, etc. Pour les terrains traversés toutes difficultés seront aplanies par des voies extra-légales, s'il est nécessaire, moyennant indemnité calculée sur la base de trente à quarante fois le revenu.

» Dix mille hommes, sous la direction de M. Mathieu de Dombasle, seront envoyés dans les départements de l'Ouest pour défricher les terrains incultes et perfectionner les moyens arriérés de culture qui sont encore en usage dans ces contrées. Vingt millions sont mis à la disposition du chef de cette colonie, qui sera le véritable pacificateur de la Vendée. Les Vosges et les Pyrénées seront replantées.

» Des fonds seront appliqués immédiatement au canal latéral de la Loire. Le canal de Nantes à Brest sera poursuivi avec activité.

» Deux nouvelles rues depuis longtemps en projet seront percées à Paris dans les quartiers qui ont le plus besoin d'être assainis : celle qui va du Louvre à la Bastille, et celle qui va du pont d'Arcole au parvis Notre-Dame.

» Les marchés seront terminés d'après les plans présentés en 1808 à l'empereur, qui voulait que *le peuple eût aussi son Louvre.*

» Les propriétaires de maisons recevront des indemnités calculées sur les mêmes bases indiquées ci-dessus pour les terrains livrés aux chemins de fer.

» Une commission permanente s'occupera de nouveaux projets à présenter, et de créer les

moyens de les exécuter. Les conseils généraux de tous les départements s'assembleront avant le 30 avril, et enverront à cette commission leurs observations et leurs requêtes sur les travaux d'intérêt local.

» Deux millions seront répartis entre les divers ministères pour augmenter le nombre des bourses dans les diverses écoles, qui seront toutes réorganisées sur un plan général.

» Telles sont, Sire, les mesures les plus urgentes; j'ai choisi à dessein des projets avec lesquels l'esprit public est familiarisé et dont la haute utilité est généralement sentie. Aux hommes qui bourdonneront le mot de LÉGALITÉ, vous direz : « Mon peuple » a faim, et vos éternels discours ne le nourrissent » pas ; » à ceux qui vous parleront de l'intérêt des propriétaires, vous apprendrez que l'intérêt des propriétaires c'est l'ordre et la paix ; à ceux enfin qui compteront les millions dont vous disposez, vous répondrez que la guerre d'Espagne a coûté quatre cents millions.

» Sire,

» Oubliez un peu la Charte et faites que le sang versé en Juillet soit une *vérité*. Au milieu d'une horrible tourmente de trois années, la Convention, bravant toutes les têtes couronnées, a soutenu la

guerre contre l'Europe conjurée, et a préparé ainsi l'œuvre d'un guerrier gigantesque. Vous, Sire, plus heureux que ces hardis démolisseurs, après la grande émeute des trois jours, vous avez rempli une mission conciliatrice et vous avez préparé la venue d'un NAPOLÉON PACIFIQUE, car tel est l'homme que la France incertaine et flottante attend avec anxiété. Il faut au fondateur de l'ère nouvelle la haute intelligence de Descartes, la foi persévérante de Hildebrand, l'audace confiante de Christophe Colomb. Si vous êtes cet homme, Sire, marchez! — HENRI FOURNEL, *apôtre, ingénieur des mines, ancien directeur du Creuzot.*»

Ce n'était pas seulement au dépositaire suprême de la puissance publique que les disciples d'Enfantin, sous la pression de son souffle inspirateur, adressaient leurs religieuses et philantropiques excitations. Ce cri *en avant* qu'ils poussaient vers le trône, ils le répétaient incessamment dans leurs entretiens, dans leurs écrits, dans leurs correspondances; ils se l'adressaient mutuellement à eux-mêmes, pour stimuler de plus en plus leur zèle apostolique dont l'ardeur si bouillonnante leur semblait encore laisser trop à désirer. Voyez plutôt ce que Gustave d'Eichthal écrivait, de Paris, à Edmond Talabot, alors en mission à Brest :

« Nous languissons, frère, nous languissons ! Nos yeux si ardents, errent dans le vague, cherchant à se fixer, nous demandant l'un à l'autre si rien de nouveau ne nous est apparu. Pour moi, te le dirai-je? mon pain m'est amer et mon sommeil me pèse; car je n'ai mérité ni mon pain ni mon sommeil : *Je n'ai point travaillé*. Je me lève le matin, triste de ne savoir que faire pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, et je me couche le soir, triste de n'avoir rien fait pour donner quelque joie au cœur de *notre Père*. Et cependant, frère, notre *langueur* n'est point de l'*abattement*. L'espoir se peint visiblement sur nos faces rêveuses; l'idée des difficultés, des difficultés grandes et prochaines qui nous pressent, effleure à peine notre esprit, et, sans savoir comment, nous sentons que nous les vaincrons, et nous sommes tranquilles. Notre rêverie me semble pareille à celle de l'adolescent alors que, cessant l'enfance et la jeunesse venant, il écoute en lui-même avec curiosité et en silence, les premiers bruissements de la vie nouvelle qui s'épanouit.

» Frère, il faut nous éveiller, il faut nous lever, il faut marcher; il faut montrer au monde *ce que nous sommes devenus*, l'étonner, le charmer, le changer, le remplir. Notre langueur, présage de

force, nous deviendrait mortelle si elle devait durer un moment de plus. Écoute ce que, au nom de *notre Père*, je vais te dire. La société marche à une rapide dissolution. Saint-Simon l'a prédit; nous l'avons répété; les signes en éclatent plus menaçants de jour en jour. Tu sais, ils se sont battus à Paris, à Lyon, à Grenoble. Le peuple a mis en pièces le trône de Charles X; il secoue rudement celui de Louis-Philippe. En même temps un horrible fléau, issu de la misère des masses, étend jusqu'à nous ses ravages, et met en effervescence tout ce qui reste de passions mauvaises et brutales dans l'humanité. Il y a peu de jours, Paris a vu de ses yeux des scènes hideuses de massacre; la vie humaine y a été moins sauve que dans un désert, patrie de hordes sauvages. Gisquet, le préfet de police, a peur de passer pour un empoisonneur de par Henri V ou la république; et afin de parer le coup, il lance, lui, au peuple, un réquisitoire, contre les empoisonneurs, en vertu de quoi cinq hommes sont assommés. Le maire Gassicourt, pour remède au choléra, à la misère, à la souffrance du peuple, l'engage officiellement à faire la guerre aux carlistes. Delort, le général, à Grenoble, de son autorité privée, remet en vigueur *le jugement par l'épée*. — Et, pendant ce temps nos députés légifèrent sur la navigation du

Rhin, sur la pêche de la baleine et de la morue. Périer a le choléra ; nos bourgeois *émigrent ;* Louis-Philippe *passe des revues*. Quélen, tremblant, apporte à ses ouailles, pour hôpital de convalescence, son château de Conflans, et il est honteusement éconduit comme suspect. Écoute, écoute mugir les oracles de cette épouvantable anarchie; chaque jour dix sibylles écumantes jettent aux vents les feuilles qu'elles ont noircies; et leur rage contre un passé qui les étouffe, contre un avenir qui leur échappe, scintille dans le cœur du peuple et l'agite d'horribles convulsions. Talabot, nous avons dit que nous ne *voulions plus de ce monde* qui nous fait mal; nous avons fait vœu de le changer, de le rendre semblable à nous, à nous *tels que nous devenons chaque jour, meilleurs* par le soin même que nous prenons de le convertir... Jamais plus d'ardeur ne nous a été nécessaire, car autour de nous le *temps presse, le sang coule*; et nous-mêmes nous péririons bientôt de marasme et d'inanition, si nous n'*activions* pas la vie qui est en nous, si nous n'accomplissions pas à la face du monde la mission que Dieu nous a donnée.

» Nous connaissons maintenant tout entier celui qui est au milieu de nous. A lui a été donné « d'arracher et de détruire, d'édifier et de planter. » En

lui toute vie humaine a son développement et son progrès; en lui est la *paix*, la *richesse*, la *science*, l'*avenir* du monde. — Nous le savons, et c'est ce qui fait notre force. Le *monde* l'ignore, et c'est ce qui fait sa faiblesse. — Nous devons apprendre au monde ce que nous savons et ce qu'il ignore.

» La *glorification de notre Père*, et j'ajoute aussi la nôtre, voilà aujourd'hui tout notre apostolat. L'évangile nouveau a commencé aux dernières séances de la salle Taitbout; il faut qu'il se continue. Jusqu'ici le peuple n'a vu que des fragments de nos ombres sur des chiffons de papiers; il faut qu'il voie nos faces, touche nos mains, entende nos voix, et surtout qu'il voie la face, touche la main et entende la voix de notre Père, afin qu'il s'arrête étonné lorsque de loin il l'apercevra s'avançant au milieu du cortége de ses fils. Maintenant va s'ouvrir le drame dont les journées de Bazard et de Reynaud ont été le prélude. Émeute dans la rue, querelle dans la famille, dès que la chose est grave, notre place y est; chaque injure aussi est un appel; au blasphémateur notre parole, notre face... Les occasions de nous montrer abondent.

» Mais pour que *notre Père* nous mène à cet aventureux apostolat, il faut le cortége, il faut l'es-

corte, notre troupe a besoin de se grossir. A ceux là donc, parmi ses fils, qui pour se lever n'attendaient qu'une parole de sa bouche, *notre Père* en ce jour donne l'ordre de quitter leurs fonctions du monde et de nous joindre. Parmi ceux qui d'ailleurs se sont approchés de nous, il nous commande de lever tout ce qui a taille d'apôtre. A toi donc, à toi, notre grand pêcheur d'hommes, pour les villes que tu parcours, commission spéciale. Si tu trouves autour de toi des hommes qui dans leur vie passée aient suivi à la Terre-Sainte Godefroy, Richard ou saint Louis; des hommes qui aient porté le manteau du Temple ou de saint Jean de Jérusalem, de Compostelle ou d'Alcantara, la croix sur la poitrine et le glaive au côté, quelque peu théologiens, beaucoup plus militaires, aimant le plaisir et pratiquant l'abstinence, aimant les femmes et pratiquant le célibat, aimant la vie et bravant la mort; pour tout dire enfin, courageux et dévots; si tu reconnais ces hommes sous leur enveloppe moderne, à leur démarche haute, à leur regard de feu, à leur parole ferme, aimable et sage, prends-les, frère, dis-leur de se lever et de te suivre, car une *croisade* nouvelle a commencé!

« Paix à l'Albigeois et paix au Sarrazin! amour à tous les hommes, amour à tous les peuples. Haut!

haut! l'étendard de la religion universelle, livrez aux vents ses flammes sinueuses, étincelantes; qu'elles aillent de leurs replis lointains battre les dômes de Rome et les flèches de Madrid, les tours de Berlin et de Londres, les minarets de Stamboul et ceux d'Alexandrie. Amour à tous les hommes! amour à tous les peuples!

» Voyez! il est au milieu de nous celui qui soulève cet étendard? Accourez! accourez! vous tous fils élus des nations! Accourez; *croisez-vous!* déposez vos glaives, tendez-vous la main; passez à ma droite, passez à ma gauche; placez-vous devant et derrière moi. Range-toi, milice sainte; en avant, suis ton *roi!* Paix à l'Albigeois et paix au Sarrazin! amour à tous les hommes, amour à tous les peuples. Vainement le monde se dresse, nous disputant le passage, il s'incline *étonné*, il se relève *pacifié*.

» Frère! Je me suis laissé entraîner par ma verve, et je ne m'en accuserai point : car celui-là n'est point apôtre qui ne se sent pas de verve dans le sang. Mais il s'agit en ce moment d'une véritable *affaire* entre nous; je veux donc te parler *langage d'affaire*.

» Tu vas te trouver à Brest environné d'un grand nombre d'anciens élèves de l'École polytechnique

placés dans les différents services de l'administration, de l'armée et de la marine, plusieurs déjà fort attachés à la doctrine. Tu sais que c'est parmi cette classe d'hommes surtout, que nous devons espérer de recruter des apôtres. Ils arrivent à nous, soit par leur intelligence largement développée, soit par la disposition religieuse qu'ils puisent dans le sentiment de la *fraternité polytechnicienne*. *Notre Père*, Michel, Lambert, Fournel, Hoart, Bruneau, et d'autres qui nous ont quittés; Margerin, Reynaud, Cazeaux, Transon, tous membres du collége, sont sortis de cette pépinière. Tu connais mieux encore que moi le nom de tous les anciens élèves qui dans les provinces nous sont sincèrement dévoués. Adresse-toi donc de préférence aux hommes de cette classe qui te paraîtront animés d'une sympathie véritable pour les maux du peuple, et d'un ardent amour de la gloire. Tâche aussi d'aborder les militaires, les hommes religieusement voués au culte de l'honneur.— A ceux-là, et à tous ceux qui auront un cœur pour te comprendre, dis ce que nous avons entrepris, ce que nous risquons, ce que nous souffrons. — Parle-leur de notre célibat et de notre vie de prolétaires. Dis-leur que nos ressources, toujours si précaires, sont en ce moment plus précaires que jamais, et

qu'il y aurait de quoi abattre des hommes dont la *foi* ne croîtrait point avec les obstacles. Dis-leur aussi comment ceux qui s'appellent nos adversaires se déchaînent de plus en plus contre nous. Nous avons procès avec Rodrigues, procès avec Bazard, — procès avec Louis-Philippe; les engagements les plus formels sont regardés comme nuls s'ils sont contractés envers nous; tu l'as vu par la conduite des frères Toché que nous avons signalée dans *le Globe;* enfin on ne se borne plus à nous acccuser de *folie ou d'escroquerie;* à propos de l'homicide et du suicide de Curton, il nous a été publiquement imputé de prêcher le viol et l'assassinat.

» Eh bien ! aux hommes choisis qui t'écouteront, tu diras que c'est en présence même de ces embarras et de ces dangers que nous nous sentons plus forts que jamais pour les appeler à nous et les associer à notre mission. Qu'ils viennent, qu'ils nous donnent leur *vie*, c'est la donner au *peuple;* il n'en manquera point après eux qui nous donneront leur argent. Rappelle aux élèves de l'École les journées de Vincennes et du Louvre. Il s'agit en ce jour d'un dévouement plus *salutaire* et plus *grand* à la fois; il s'agit de donner la *vie* au risque de recevoir la *mort*, car pour ceux auxquels il faut une chance

de mort, *elle y sera;* et si nous ne devons pas succomber, comme les apôtres chrétiens, ensevelis sous une grêle de pierres, c'est qu'à force de calme et d'intrépidité nous aurons fait tomber les pierres des mains d'un peuple égaré.

» Appelle donc, d'une voix forte, frère, tout ce que tu rencontreras d'*apôtres*. A tous, il faut cette vertu nouvelle qui résume en soi la *dévotion* et le *courage ;* du reste, les aptitudes peuvent être diverses. Il y a ceux qui s'occupent de perfectionner l'organisation du travail et préparent un immense développement des moyens d'échange et de communication entre les peuples. Il y a ceux dont la voix puissante commande sur la place publique à l'émotion d'une foule attentive. Il y a ceux dont la parole grave, calme et solennelle, captive l'esprit des hommes dans les entrevues et les négociations. Il y a ceux qui descendent au fond des cœurs pour y palper la joie et la tristesse, et y insinuer la religion. Il y a ceux qui rêvent l'avenir et le chantent afin qu'il soit réalisé. Il y a ceux enfin qui ne sont point encore venus, et qui doivent sur la toile et le marbre, par des concerts et par des fêtes, présenter au peuple les symboles vivants qui le passionneront pour sa future destinée. — Troupe sacrée dont tous les fils s'aimeront, car

tous seront aimés de *notre Père* et du *peuple*. — GUSTAVE D'EICHTHAL, *apôtre*. »

Chaque jour, *le Globe* renfermait un de ces appels apostoliques dont l'ensemble devait former ce que les saint-simoniens appelèrent *la prophétie :* qualification justifiée en effet par l'immense révolution survenue depuis dans l'ordre matériel, dont les progrès sont si nécessaires à ceux de l'ordre moral, au développement de la sociabilité humaine.

Après d'Eichthal, Duveyrier prit la plume et écrivit ces pages remarquables :

« LE PEUPLE. — LA MORT. — LA VIE.

» Au jour où l'Europe sentit à sa face orientale les étreintes douloureuses du mal d'Asie, les féodaux et les catholiques, qui ne voient que chutes, profanations et attentats dans le glorieux chaos où se refondent les races, les nations et les croyances rivales, laissèrent ainsi déborder leur colère en une longue litanie d'imprécations.

» Malheur à toi, nation superbe qui ne respectes rien de ce qui vieillit, qui dépouilles tes nobles et tes prêtres, et balayes jusqu'à trois fois, comme une vermine, les rois que tu n'as pas écrasés ! Tu t'es roulée à pleins flots dans le sang et la boue, et tu as ri des vengeances de ton Dieu. Malheur à toi, ton bourreau, le voici !

» Il a frappé de ses pieds invisibles les parois aux mille couleurs de la grande pagode. Il s'élance, il vole, et le doigt de Dieu le pousse plus vitement qu'il n'a poussé la nuée de Gomorrhe.

» Les marchands de Perse et de Syrie disaient dans leurs comptoirs, voyant le temple de Delhy sans pénitents, le char colossal privé d'attelage, ses roues immobiles et pures de sang humain ; les marchands disaient : Le mal est indien.

» Mais le fléau prit place à bord de leurs navires ; il se glissa sur les chameaux des caravanes, dans les flocons soyeux des toisons de cachemire ; il se suspendit aux rayons diaprés du soleil d'Orient ; il s'éleva dans les vapeurs des marécages et descendit au loin en fraîches rosées ; il perça avec les retentissements de la foudre l'air étouffant de plaines sans limites ; il tourbillonna dans les nuages de sable que l'ouragan enlève et rend au désert ; il se fit arabe, turc, tartare, et bientôt reposa, terrible, au sommet du Caucase.

» Les docteurs européens se dirent entre eux, voyant ces nations pâles et envenimées, voyant le poison au Nord et au Midi, sur les glaçons du Thibet et dans les parfums de l'Euphrate ; les docteurs se dirent : Le fléau est asiatique.

» Mais le fléau descendit le Caucase : il souffla

son venin sur la grande place de Moscou ; il s'enrôla dans les troupes de serfs que, de toutes les extrémités de l'empire, l'inflexible autocrate versait au Danube ; il circula jusque dans les artères brûlantes des hulans et des pandours, et il attendit là vos glaives tranchants, vaillants Polonais !

» Oh ! malheur ! voici le jour où l'homme fera divorce avec tous les embrassements de la terre, avec la famille, avec la cité, avec le monde pestiféré qui l'environne ; car la terre entière est livrée au fléau, et c'est lui, vraiment, qui peut dire que son royaume est de ce monde.

» Il marche ! il marche ! et de Finlande en Crimée, de Dantzig à Lemberg, il a déjà couché sur le sol une effroyable moisson ; et il t'envoie, nation orgueilleuse, le lugubre concert de ses milliers de cloches et l'odeur de ses morts : terrible menace qui t'enseigne le chemin qu'il a pris.

» Ainsi parlaient les derniers soutiens du passé, pour qui les délices de la cour et les tortures du martyre, Versailles et Golgotha, sont encore une religion.

» Ils avaient foi que Dieu vengeait les couronnes salies sous des pieds sanglants, et les croix d'or arrachées au plomb des cathédrales ; ils avaient foi que les souffrances populaires étaient un redou-

table châtiment, et voici qu'aux premières douleurs ils ont chancelé, leur pitié s'est émue ; ils ont versé l'huile sur les plaies, et n'ont pas craint de barrer, face à face, la justice de leur Dieu.

» Oh ! c'est qu'avant toutes choses ils sont nobles et bons ; s'ils ne peuvent contempler Dieu dans les trônes croulants, ils ne le voient point non plus dans les plaies populaires. Où donc est Dieu ?

» Sont-elles si vaines, nos prophéties ? Est-ce chose étrange de compter sur le génie des hommes et les richesses du monde, de croire qu'à force de courage et de persévérance le globe deviendra, par notre œuvre, salubre et fécond, et la race humaine pacifiée ; que toutes choses sont admirablement préparées pour l'universelle communion ? Catholiques et féodaux, si Dieu ne parle plus dans les douleurs du peuple, c'est qu'il veut parler dans ses travaux et ses fêtes ; si Dieu n'apparaît pas dans les trônes qui tombent, c'est qu'il édifie de son bras celui qui s'élève.

» Oh ! la mort ! craignez la mort ! Sans doute, quand on est athée, lâche, et qu'elle arrive sans gloire, elle est hideuse ; éloignez-la. Mais est-ce tout que de ne pas mourir ?

» La vie ! la vie ! pour le peuple ! O mon Dieu ! donnez-lui la vôtre, une vie de courage et de foi,

une vie d'amour, pure, énergique, incorruptible, éternelle; une vie d'ouvrier-géant, rayonnant la gloire et le plaisir.

» Elle a paru dans la capitale de France cette vie divine qui vient installer la religion du travail et des fêtes; elle a paru sous la figure d'un jeune homme, plus beau et meilleur que tous les hommes; elle a brillé sur son front grave, dans ses regards doux et son sourire; elle est tombée avec sa parole dans le cœur de ceux qui l'ont approché. Ils ont écrit, et la vie de mon Dieu a volé sur des feuilles légères que déposaient chaque jour les courriers dans les villes; ils ont parlé, et elle a circulé au sein des écoles, parmi les juges et les oisifs, les travailleurs, les soldats, et d'écho en écho a retenti à la tribune; elle a paru nue dans son temple; elle a voyagé dans tous les rangs du peuple, et bientôt prendra possession de lui et de la terre pour embellir et féconder leur sainte union. Elle s'étalera en rubans d'acier sur les routes où passeront les chariots avec un bruit de foudre; en canaux bordés de prés verts, à travers les sables jaunes et les marais croupissants; en gigantesques monuments qui seront le berceau et la retraite des petits enfants et des vieillards; en ateliers innombrables, en laboratoires, en académies, en ports, en

cités fraîches, somptueuses; elle s'étalera ainsi qu'une parure de noces sur le vaste corps de ta fiancée, peuple de France !

» Les peuples voisins sentiront à leurs flancs le contact d'un Dieu palpable et visible ; ils se retourneront pleins d'espoir sur leur couche de douleur, et ils lui tendront des bras suppliants. Ils diront : O mon Dieu n'aurons-nous point de part à la vie nouvelle que tu répands dans le monde? J'entends à mes côtés des concerts et des fêtes bruyantes ; des ponts s'élèvent, les campagnes se défrichent, les mines se creusent et versent aux rayons du jour leurs richesses. Je vois les villes immobiles, ainsi que des ruches en travail, et je suis à travers les bois et les moissons, les colonnes mouvantes des travailleurs disciplinés. La France épanouit au soleil un visage de santé, de bonheur, de richesse, harmonieux comme un ciel d'étoiles ! Oh ! c'est là ta vie, ta vie réelle, ô mon Dieu ! Nos cœurs et nos champs s'ouvrent béants pour la recevoir, car toute terre et toute nation t'appartiennent ? »

» Et la vie de Dieu surgira par familles d'apôtres, d'artistes et d'ambassadeurs de paix ; elle prendra place à bord des navires, elle circulera à travers les cordages et les mâts inclinés, sous leurs

carènes et dans les flots verts couronnés d'écume, dans les vents et les bouffées de vapeur qui pousseront l'équipage aux blancs rochers des Anglais; elle poussera ses rubans d'acier à travers les riantes vallées des Germains, sur la terre brûlée des Napolitains et des Espagnols; elle s'avancera en caravanes brillantes députées de la métropole européenne; elle pacifiera les querelles des familles, des partis et des peuples; elle assainira le sang des races vieillies, rendra leurs cœurs résolus et généreux; elle renouvellera la face du sol et le fera sourire de volupté.

» Alors, ô mon Dieu! ta vie qui remplit le monde et doit s'y montrer, ta vie sera suspendue sur tous les contours du globe; elle se dressera sur l'Europe, ainsi qu'un amas de grandes eaux, et elle se répandra en un déluge d'armées pacifiques plus nombreuses que toutes les hordes de guerriers que la voix des conquérants assembla; elle pénétrera les hauteurs glacées des montagnes et les déserts à l'haleine étouffante; elle apparaîtra comme une succession de royaumes sans fin chargés de villes, de récoltes, de temples et de populations joyeuses; elle se montrera dans les rochers berçant les navires entre leurs bras allongés au sein des mers, ou faisant jaillir de leurs cre-

vasses des jets étincelants de pierreries et de métaux ; elle unira par des mœurs douces, policées, les noires tribus de l'Afrique et du milieu de l'Asie assoupie, elle retentira comme un clairon dans le réveil des Hindous et des Chinois; elle apaisera les convulsions des républiques américaines, balayera leurs forêts séculaires, fouillera leurs mines, et couvrira de fleurs la guirlande de rochers qui lie, au sein des mers, comme un père à son fils, le monde ancien et le nouveau, et de l'étoile polaire à la croix du Sud, de la terre de glace à la terre de feu, la vie de mon Dieu aura tout rempli, toute la nature et tout le genre humain ; elle les aura enlacés ainsi que deux amants, et les fera rouler dans l'espace, leur couche nuptiale ajoutant aux harmonies du ciel le bruit de leurs soupirs et de leurs baisers.

» Et chacun y aura sa part, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; et les noirs et les blancs, et les maîtres et les serviteurs, et les peuples et les rois, et ceux qui vivent et ceux qui meurent, plus tôt, plus tard, tous y viendront.

» Peuple! peuple! reçois leurs aumônes! reçois-les pour tes femmes et tes enfants; réchauffe tes membres glacés et fuis la mort! mais est-ce tout que de ne pas mourir ?

» Oh! cherche la vie, la vie divine; une vie de courage, et de foi ; une vie d'amour, pure, énergique, une vie d'ouvrier-géant, rayonnant la gloire et le plasir ; car tu es le peuple élu pour engendrer à cette vie divine le globe entier et la race des hommes, *et tu portes dans tes entrailles* L'HOMME ÉLU *de qui tu la recevras*. Cherche, cherche, tu es l'aîné de la famille des peuples ; leurs douleurs t'arrivent suppliantes comme les cris d'agonie d'enfants qui se noient arrivent au cœur d'un passant afin qu'il s'attendrisse, se jette au fleuve et les sauve.

» Tu croyais avoir incarné en toi toutes les souffrances terrestres. A ta droite, à ta gauche, au-devant, en arrière, tortures de rois brisés et martyrs, tortures de nations et de colonies gémissantes; fléau de misère, fléau d'ignorance, abandon, barbarie, servitude, anarchie, tu pensais avoir tout éprouvé ; mais voici que de dessous tes pieds, du milieu de l'autre hémisphère, une nouvelle plaie a voyagé jusqu'à toi et est entrée dans tes chairs comme une morsure de serpent.

» Cherche, cherche, ô peuple ! éveille-toi, reprends courage, lève-toi dans ta force ! car UNE VOIX TE CRIE : « *Il n'y a plus trace de lie au fond du calice, et c'est au triomphe, et non au supplice, que cette fois tu vas courir*. — CH. DUVEYRIER. »

Cette série de manifestes, où se révélait tant d'amour de Dieu et de l'humanité, tant de foi et d'espérance, se produisait au milieu des poursuites actives du ministère public, sans que la hardiesse des propagateurs du saint-simonisme reçut la moindre atteinte de cette coïncidence. Loin de là, *le Globe* ne craignait pas d'ajouter parfois à ses enseignements religieux, à ses avertissements et à ses appels apostoliques, quelques traits mordants pour faire ressortir davantage la vanité de la politique routinière, l'impuissance des hommes d'État de Juillet, lesquels ne se préoccupaient que des besoins, des intérêts et de l'opinion des classes hautes ou moyennes, seules comprises alors dans *le pays légal.* C'est ainsi que, mettant un jour en regard le conservateur timide et obstiné et l'initiateur sans peur et sans reproche, il publia ce parallèle :

« *Le bourgeois. — Le révélateur.*

» Quand ils eurent chassé et lentement conduit au rivage le fils de leurs rois avec les deux rois qui étaient sa progéniture, ils appelèrent les docteurs de la loi et ils leur dirent : « Nous maudis-
» sions ce vieillard obstiné; car prétextant que
» nous étions un peuple fougueux qui va toujours
» courant se briser contre les rochers, il voulait
» nous mettre autour du corps une ceinture étroite

» et nous attacher aux pieds un boulet. C'est vous » qui nous avez excités contre lui et contre sa race. » Nous vous prions de nous rendre heureux; » car nous souffrons dans notre chair et dans notre » esprit, dans la chair et dans l'esprit de nos fils » et de nos filles.

» Si vous êtes venus dans nos ateliers, vous avez » vu ces masses de fer embrasé que nous retirons » des fournaises et que nous jetons entre les dents » des cylindres qui tournent plus vite que ne va le » vent. Il en jaillit un lait de feu qui s'écoule par » bouillons et qui se répand dans l'air en gouttes » étincelantes, et le fer sort des dents du cylindre » prodigieusement amaigri. En vérité, nous som- » mes comprimés comme ces masses de fer.

» Si vous êtes venus dans nos ateliers, vous avez » vu ces câbles des mines enroulés autour d'une » roue, qui vont chercher à douze cents pieds de » profondeur des blocs de pierre ou des montagnes » de charbon. La roue crie sur son essieu, le câble » s'allonge sous son énorme charge. Nous sommes » tirés comme le câble; mais nous ne crions pas » comme la roue, car nous sommes patients autant » que forts.

» Grand Dieu ! qu'ai-je fait ? dit le peuple abîmé » de douleur comme le roi David; qu'ai-je fait

» pour que mes fils les plus vigoureux deviennent » de la chair à canon, et que mes filles les plus » belles deviennent de la chair à prostitution ?

» La vigueur est-elle donc si abondante qu'on » en ait à paralyser ? La beauté est-elle donc si » commune en nos parages qu'on en comble des » bourbiers. » Les docteurs de la loi se mirent donc à dire : « En vérité, ce peuple souffre cruelle- » ment; qu'allons-nous faire pour ce peuple? »

» Ils firent un roi, et ils griffonnèrent un papier.

» Ils appelèrent ce papier *charte-vérité*. Les premiers mots étaient : *Tous les Français sont égaux devant la loi.*

» Ils dirent : « Que cet écrit soit parmi nous un » gage de concorde et d'union. »

» Et aussitôt il s'éleva une grande dispute parmi eux; et, après s'être violemment accusés les uns les autres, ils se séparèrent.

» Cependant d'autres vinrent à leur place. Ceux-ci furent salués par les acclamations de la multitude. On disait dans les journaux, dans les salons et dans les rues, que l'heure de la prospérité publique avait sonné.

» Leur premier mot fut : « Nous sommes une as- » semblée géante ; Napoléon nous vient au genou. » En s'élançant de tous ses muscles, il n'a pu planer

» que sur les Pyramides; en se haussant sur la
» pointe du pied, il n'a pu graver son nom que sur
» les cimes du Simplon et du mont Cenis. » —
» Leurs amis répétèrent : « C'est une assemblée
» géante. »

» Cependant les faiseurs de lois, après s'être ainsi annoncés, s'assirent sur leurs bancs, et pendant six mois ils parlèrent abondamment sans s'écouter les uns les autres.

» Et comme du dehors un grand nombre de voix leur rappelaient la détresse publique, ils se mirent un jour d'accord, afin d'accomplir une grande œuvre, et après mûre délibération, ils vinrent proclamer en face du peuple, ô prodige du génie! un réglement sur la visite des voitures par les commis des barrières, résultat sublime de leur touchante harmonie. Ce qu'ayant fait, ils furent essoufflés, et se reposèrent tout comme s'ils eussent arraché de leurs racines profondes, d'une main le mont Blanc, au milieu des Alpes, de l'autre, le mont Perdu au milieu des Pyrénées, et que les émiettant entre leurs doigts, ils en eussent semé la poussière dans les vallées, du nord au midi, afin d'établir une chaussée superbe entre les peuples du midi et les peuples du nord, de Cadix à Saint-Pétersbourg.

» Qui peut croire que cette comédie bourgeoise

doive encore durer? Les peuples sont-ils donc des enfants au berceau qu'on endort par un vain babillage?

» Il faut d'autres vertus que des vertus bourgeoises pour aller ramasser une nation qui s'est perdue dans les précipices, et pour la porter sur ses épaules à travers les roches, les marécages et les sables sur une terre de salut.

» D'où viendra-t-il le colosse de vigueur, de gloire et d'amour, qui, passant comme le Samaritain auprès de la France en pleurs, descendra pour la relever et la faire asseoir à ses côtés sur un char de triomphe?

» Il n'aura pas consumé sa vie à humer nonchalamment l'air frais au milieu de *ses* prés, de *ses* champs, de *ses* vignes. Son souverain bonheur ne sera pas de s'ébattre doucement au coin du foyer domestique, sa famille sera l'humanité, pour domaine il lui faudra le monde.

» Et tandis que les *révélateurs* des anciens jours ne trouvaient sur leurs pas que des peuples dévorés par des maîtres arrogants, lui, plus heureux, rendra grâce au père de famille de ce qu'il aura paisiblement géré l'héritage du Seigneur.

» Le temps est proche où aux yeux de tous un homme apparaîtra dont la vue fera tressaillir les

peuples. A son approche les puissantes cités, la ville de César et d'Hildebrand, celle d'Alexandre de Macédoine, celle de Constantin, celle du tzar Pierre, se lèveront saisies de respect comme des filles devant leur père. Du milieu des monceaux de décombres qui marquent la place où fut Babylone, Sémiramis montrera sa tête pour regarder passer le libérateur.

» Les villes le salueront, et il les saluera par un nom nouveau. Au-dessus de leur tête, il dressera un phare éblouissant de science, pour elles il parera la terre de toutes les merveilles de l'industrie, pour elles il embaumera l'air des parfums de l'amour et des arts. De son doigt comblant les vallées et abaissant les monts, il tracera entre elles des voies rapides, afin qu'elles soient unies, et qu'il n'y ait bientôt qu'une *vie*, qu'une *foi*, qu'un *chef* pour toute la terre.

» Émancipateur pacifique, il parcourra le monde, distribuant l'affranchissement au *prolétaire* et à la *femme;* car à sa voix la femme ne répondra que des paroles de vérité, et le mensonge, c'est l'esclavage.

» Il dira au désert de devenir une terre féconde, et le désert obéira : à sa voix, les reines de l'Orient, Babylone et Palmyre, renaîtront plus splendides, car il n'y aura plus d'anathème.

» Celui-là portera-t-il sur la face la *quiétude* du *bourgeois* ou le calme du *révélateur*. — Michel CHEVALIER. »

Le journal de la religion nouvelle ne pouvait guère publier entièrement tout ce qui se disait ou s'écrivait alors dans la famille saint-simonienne sur ce titre de *révélateur* appliqué d'abord à Saint-Simon, et reporté ensuite sur Enfantin. Parmi les principaux apôtres, il s'en trouvait qui pressaient le Père suprême d'oser proclamer le caractère divin de sa mission, dût-on l'entendre dans le sens des antiques croyances. A ceux-là, Enfantin apparaissait non pas seulement comme le continuateur du Christ, mais comme le Christ lui-même, dans toute sa grandeur divine, humainement développée, à travers les siècles. Un jour (2 mars 1832), celui des disciples qui avait fait dire de lui au maître qu'il représentait *la sainte persécution que le supérieur éprouve de la part de l'inférieur*, avait abordé le chef suprême, pour lui communiquer, sous forme de rêve ou de vision, ce qu'il puisait dans les excitations de sa foi exaltée. Voici le récit[1] de cette

(1) En marge de la copie de ce récit, Enfantin écrivit la note suivante.

« Cette visite de Gustave fut l'occasion d'une commotion religieuse très-vive pour toute la famille. Quelques-uns en furent presque complétement bouleversés, Rochette, par exemple, et

communication extraordinaire tel que le disciple l'a écrit lui-même et qu'il a été copié par Enfantin pour être conservé dans les archives saint-simoniennes :

« Ce matin, à six heures et demie, j'entrai chez le Père, dit d'Eichthal, il se réveilla, et me demanda ce qui m'amenait. — Père, je crois que nous ne vous connaissons pas. — Que veux-tu dire ? As-tu besoin de ma confession ? — Non, Père, ce que j'ai à vous dire, le voici. J'ai eu cette nuit une de ces *révélations* dont je vous ai souvent dépeint le caractère, espèce d'*illumination* vive et soudaine, qui m'arrive en plein état de veille, me laisse toute liberté de locomotion et de raisonnement, mais qui me remplit de Dieu, de la vue de l'avenir, et fait frissonner de joie et pleurer tout mon être. Celle-ci est la plus grande de toutes celles que j'aie jamais eues.

Bourdon, d'autant plus que Gustave s'était chargé de leur communiquer lui-même son inspiration.

» Gustave a omis une chose dans son récit, c'est que, dès les premiers mots, il me résuma son rêve, et que je lui répondis : Eh bien, laisse-moi dormir encore une heure, j'ai besoin de sommeil, je me suis couché à deux heures ; et je dormis, en effet, encore une heure.

» Cette note est le *titre* le plus important de la vie apostolique de d'Eichthal près de moi ; c'est par elle qu'il sera *nommé*. Sa vie tout entière y est *écrite*. »

(Sainte-Pélagie, 14 janvier 1833.)

tant, où par un vœu solennel tu as su manifester en toi-même et en tes fils la plus haute vertu d'abnégation et de devoir, JÉSUS est en TOI, se réjouit en TOI.....

» Père ! en effet n'est-il pas vrai que le RÉVÉLATEUR, au moins la future moitié du RÉVÉLATEUR nouveau, c'est toi? N'ont-ils pas raison ceux qui, comme Buchez et quelques autres, prétendent que Saint-Simon n'a été qu'un PRÉCURSEUR, et que la révélation définitive partira de ce COUPLE dont l'avénement doit enfin constater l'égalité religieuse de la femme et de l'homme?...

» Père, je te disais dernièrement, je disais à tes fils : d'où vient qu'aucun de nous n'a encore rendu à notre PÈRE la parole nouvelle, la parole de vie qu'il nous a donnée dans ses derniers enseignements? Eh bien, je viens aujourd'hui comme un *coryphée*, au nom de tous tes fils, te rendre cette parole : ÉCOUTE, tu nous a dit :

« Depuis le jour où un homme, sous l'influence de la foi saint-simonienne, a pu écrire ce que j'ai écrit dans la *lettre sur le calme*, depuis ce jour, il y a eu véritablement un CHEF RELIGIEUX dans la société, dans la FAMILLE saint-simonienne.

» Dimanche, je vous rappelais, en vous parlant du christianisme, que les premiers disciples du

Christ, les Évangélistes et même les Pères de l'Église, faisaient naître en vous une admiration beaucoup plus grande, je dirai plus, une sympathie beaucoup plus vive que celle qui existe jusqu'à présent de vous à moi, et de moi à vous. Aussi le monde prétend-il que nous ne sommes pas religieux, et cependant nous prétendons, nous, apporter au monde une *nouvelle religion*. Nous, plus encore que les chrétiens, nous venons dire : la *religion* consiste à relier les hommes entre eux et l'humanité au monde. Il semble dès lors que le lien qui existe devrait apparaître plus *vivant* qu'il n'est apparu entre les chrétiens, et que nous-mêmes, nous devrions sentir ce lien d'une manière beaucoup plus *vive* que nous ne le sentons.

» Nous avons foi que lorsque l'humanité doit accomplir de grandes choses, ce sont de grands hommes qui les accomplissent. Quand nous ouvrons un livre et que nous y voyons le nom de Grégoire VII, de Charlemagne, de Napoléon, nous éprouvons un *sentiment que la doctrine ne peut encore nous inspirer*. Le provoquer ce sentiment, par les réflexions que je fais en ce moment, je le sais, cela ne suffit pas. Le provoquer en disant : nous serons grands un *jour*, et l'humanité nous *bénira*, c'est un *espoir*, mais la *réalité* n'est pas là. Et cepen-

des hommes dans les profondeurs d'un ciel mystique, conviant à des noces lointaines une mystique épouse; mais toujours, en la personne du couple sacré qui porte en lui les mânes de la dynastie passée, les germes de la dynastie à venir, sur ce trône, majestueux comme une tombe et riant comme un berceau, COUPLE INITIATEUR, tu revivras PRÉSENT aux yeux de tous, et les élans de cœur des hommes vers toi, pendant la suite des siècles, dépasseront de bien loin les pieuses joies de la dévotion chrétienne pour JÉSUS; car, sur ta face auguste, le sourire caressant habite à côté de la touchante tristesse; car tu aimes la *beauté* à l'égal de la sagesse; car tu portes en ton cœur, pour tous et pour chacun, le mystère du PROGRÈS, non pas celui de la *prédestination*; car tu te glorifies de *recevoir*, non pas seulement de *donner*; et ton *infaillibilité sainte* redescend sur l'humanité toute entière, qui par toi et avec toi chaque jour de plus en plus s'initie au divin amour.

» Et nous savons maintenant pourquoi jusqu'ici nous n'avons point encore eu parmi nous le lien qui unissait les *Évangélistes*, les *Apôtres*, les *Pères* de l'Église chrétienne. C'est que nous n'avons point encore eu parmi nous la vie qui fait toutes ces choses. En vain nous demandions à

notre *passé* ce qui appartenait encore à notre avenir.

» Il y a deux ans, moi-même, parlant de la puissance des sympathies religieuses, j'ai dit : « *Voyez ce Christ,* voyez ces apôtres dont le cœur brûlait d'une charité si ardente pour Dieu et les hommes. Mais en même temps que leurs affections personnelles étaient vives et touchantes! quel amour paternel égala jamais celui du maître pour ses disciples? quel amour filial celui des disciples pour le maître? et lorsque le bien-aimé s'inclinait sur le sein de Jésus, lorsque sa tête, belle d'une sainte mélancolie, gonflée par l'inspiration divine, rayonnante des grandeurs futures de l'humanité, s'approchait amoureusement de la tête du divin époux, quelle amitié fit jamais naître d'aussi sublimes épanchements, d'aussi ravissantes émotions. »

» Voilà ce que j'appelais, voilà ce que je prophétisais, voilà, PÈRE, ce que tu nous donneras. Désormais tu n'es plus pour moi le même être, une atmosphère divine circule entre toi et moi, ce MESSIE que nous supposions avoir été en Saint-Simon et dont en vain nous cherchions à retrouver l'influence sanctifiante en nous-mêmes, maintenant je le sens en toi, dans ton avenir au moins, et j'ap-

pelle la FILLE de DIEU qui doit s'asseoir à tes côtés, pour fléchir le genou devant votre dualité sainte.

» Maintenant un mot de moi-même.

» Depuis mon enfance, j'ai marché suivant toujours l'axe des grandes révélations du passé ; successivement juif et chrétien, allant au-devant de la terre promise ou montant vers le *ciel* des élus ; c'est pourquoi quand j'ai rencontré Saint-Simon, je me suis placé tout d'abord au cœur de la révélation nouvelle, versant autour de moi l'esprit religieux dont j'étais plein, et allant puiser à la source vivante celui dont j'avais besoin. C'est pour cela qu'il m'a été donné, ô mon PÈRE, le jour où RODRIGUES proclama ton premier avénement, de constituer dans la famille la religieuse *communion du baiser*. C'est pour cela qu'entendant la parole religieuse s'échapper des lèvres de TRANSON, je me suis écrié : *gloire à Dieu* ? C'est pour cela que j'ai pu, avant tout autre, concevoir la vie de SAINT-SIMON et raconter à tes fils une vie de révélateur. C'est pour cela que j'ai pressenti, prophétisé ton élévation par-dessus BAZARD et RODRIGUES, et que dans la lutte terrible que nous avons traversée, ma foi en ta destinée n'a point chancelé un moment; c'est pour cela enfin qu'aujourd'hui j'ai *parlé*.

» Père, tu m'as, devant tes fils, rendu ce témoignage que j'étais l'homme de la vie intime duquel tu alimentais le plus ta propre vie ; c'était m'exalter à leurs yeux et aux miens, et aujourd'hui que je te conçois plus grand que jamais, le témoignage que tu as rendu de moi ne m'accable pas. Plus que jamais il me semble que je suis et dois être partie intégrante pour ainsi dire de ta puissance révélatrice. Je crois être à tes côtés comme un miroir du monde, dans lequel tu aimes à observer, sous des formes réduites, l'œuvre que tes mains accomplissent. Père! le don de *prophétie*, cette puissance de concentrer en soi comme en un ardent foyer mille rayons émanés des points divers de l'espace et du temps, de manière à pressentir les effets de la vie divine, cette puissance a été autrefois dévolue à la race juive ; elle a fait sa grandeur entre les nations. Les chrétiens ne la connurent point, ils n'eurent d'autre prophétie que celle du passé, le commentaire et l'interprétation. Aujourd'hui que la race juive est de nouveau appelée dans le temple, le don de prophétie doit de nouveau prendre place parmi les dons religieux, l'avenir doit avoir ses DANIEL et ses ISAIE. Lorsque RODRIGUES est apparu au milieu de nous dans un état d'exaltation si extraordinaire à nos yeux, si plein cependant de jets subli-

mes, nul doute que dans ce moment, la puissance prophétique particulière à sa race, sous une forme plus ou moins normale, se manifestait en lui.

» Et moi aussi, Père, n'est-il pas vrai (et c'est là ce qui me lie à toi), j'ai en moi un don de prophétie, une puissance de pressentir l'avenir des hommes et des choses. Ma mission est de tourner sans cesse autour de toi, errant dans tous les lieux, montant ou descendant les âges, recueillant en moi des impressions variées que je viens soumettre ensuite à l'ardeur nourrissante de ton inspiration, afin que l'oracle en jaillisse.

» Père, je te rends grâce! car toi seul donnes à ton fils puissance et vie parmi les hommes; toi seul sais exciter, modérer, gouverner la flamme qui s'agite en son sein; toi seul le rassures contre l'incrédulité du monde, contre son propre étonnement; toi seul enfin peux donner un libre cours à sa parole et faire servir la fougue incessante de son génie au succès de la mission divine que tu poursuis parmi nous.

» Ainsi je parlai, et le Père me répondit:

» En l'absence de la femme, je ne puis me nommer; à plus forte raison tu ne le peux pas. »

Bientôt (12 avril 1832), une autre voix s'é-

leva et vint presser Enfantin de parler et d'agir comme chef de l'humanité par mission divine; c'était celle de Barrault, qui criait au Père suprême :

« Père, Vous êtes le messie de Dieu et le roi des nations.

» Or, Jérusalem voit son Christ, et ne le connaît pas; car son Christ n'a point encore visité la Galilée.

» Le triomphe est la fête du retour.

» Paris a contemplé votre face et écouté votre voix; la France sait seulement votre nom.

» Votre popularité ne peut plus croître à Paris, qu'elle n'ait commencé en France.

» Ici nous pesons à la bourgeoisie, et nous sommes légers pour le peuple; le peuple ne porte que des géants.

» Ici nous ne pouvons plus grandir.

» Le choléra nous a trouvés imitateurs de l'archevêque de Paris, il nous manquera bientôt par le ralentissement de ses ravages; qu'il fasse sa moisson et mûrisse la nôtre; mais notre heure n'est pas la sienne.

» Le procès est déjà au-dessous de votre dignité toujours croissante : laissons l'avocasserie aux libéraux; le tribunal ne serait digne de nous que s'il

devait nous mener à la croix, à l'échafaud ou au trône.

» Une recrue d'hommes nouveaux nous mettra-t-elle donc en mesure d'entreprendre à Paris quelque chose de grand et d'imprévu? Peu viendront.

» Et entre eux peu feront couler dans nos veines un sang frais, chaud, vivant!

» A nous la France pour nous rajeunir! la France avec ses climats divers, ses cités, ses ateliers, ses villages, ses ports, ses plaines, ses montagnes; et nous à la France, pour l'initier à un spectacle inconnu, celui d'hommes religieux, entourant d'amour, de respect, d'obéissance, leur père, leur roi, leur maître!

» Nous avons éloigné femmes et enfants, fait un vœu de célibat; nous allons liquider le journal et jusqu'à la famille. Vite en campagne! une promenade en France? la promenade à Paris sera plus belle ensuite!

» Le moment est venu où doivent se constituer l'apostolat régulier et l'apostolat séculier.

» Laissez à Paris quelques enseignements, une correspondance, des livres, votre politique à débiter, un journal, vos portraits, et cachez-leur votre visage.

» Que tous se parent de vos dépouilles en votre absence; qu'ils obéissent à leur insu à votre inspiration; et lorsque lassés de leur anarchique dissolution, engagés à demi dans votre voie, ils sentiront le besoin d'un guide, d'un sauveur, vous vous montrerez, et ils vous salueront.

» Car la France, et non plus seulement Paris, vous connaîtra.

» Que vos fils vous précèdent dans chacune des grandes villes de France et les préparent à vous recevoir. Talabot est à Brest; Bouffard à Toulouse, Flachat va partir. N'est-ce pas déjà un commencement d'exécution ?

» Nous avons besoin d'hommes et besoin d'argent : nous ne pouvons en avoir aujourd'hui qu'en nous montrant, *nous!* nos livres et nos journaux ont produit leur récolte.

» Que la France vous voie, vous entende; que l'Europe retentisse du bruit de vos pas dans chacune de vos cités; à ce prix seulement l'intronisation !

» A ce prix seulement la venue de la femme ! Vous l'avez appelée; montrez-vous, et que de tous côtés accourre à son oreille le bruit de votre bonté, de votre sagesse, de votre beauté.

» Et dans cette aventureuse expédition de notre apostolat en France, deux provinces nous récla-

ment surtout, le Midi et l'Ouest, aux populations catholiques et ferventes de fanatisme.

» Nous avons dit que nous ferions la paix avec les légitimistes et les catholiques; allons à eux, qu'ils voient un roi, un messie! un pacificateur!

» Ainsi agrandis par tous ces travaux, et forts de l'ascendant que nous aurons exercé et de l'inspiration que nous aurons recueillie, nous retrouverons Paris, déjà nourri de notre parole dans sa bourgeoisie et dans son peuple.

» Père, vous oserez alors; nous vous suivrons; nous vous suivrons, rajeunis nous-mêmes et avec des hommes nouveaux. Et la volonté de Dieu sur vous s'accomplira. »

Le lendemain, Barrault reprenait la parole et disait :

« Père, nous avons, par vous et avec vous, conquis à nos fronts d'apôtres l'auréole de la science.

» Une sanction nous manque aux yeux de tous et surtout du peuple, celle du danger, de la douleur, du courage.

» J'aurais peine à accepter pour vous, *aujourd'hui*, l'éclat d'une vie magnifique au milieu de Paris, et moins encore celui du diadème.

» Père, Dieu ne veut pas que la couronne d'épines déchire une seconde fois votre front : mais

les plaies antiques se rouvriront, avant qu'elles s'effacent à jamais sous le bandeau deux fois sacré de prêtre et de roi !

» Nous avons donné au monde le plan d'une organisation sociale nouvelle, celui de vastes travaux méditerranéens, français, parisiens, et l'indication de toutes les mesures transitoires propres à en favoriser l'exécution ; votre nom et ceux de quelques-uns de vos enfants y sont attachés. Nous ne pouvons plus être oubliés.

» Partons, et laissons faire la société ; nous avons à nous continuer et à grandir ailleurs, car je n'espère pas *d'un voyage messiaque* seulement un grand retentissement en Europe, mais une inspiration féconde pour vous et pour vos enfants, et enfin la propagation plus large et plus facile de nos doctrines pendant votre éloignement. J'affirme qu'à cette magnifique croisade sont attachées nos destinées.

» L'Orient porte aujourd'hui deux grands hommes, l'homme de l'*esprit* et celui de la matière : Mahmoud et Mohammed ; ils verront votre face, Père, et *ils vous reconnaîtront*, non plus dans la crèche et sur les genoux de sa mère, mais fort, grand, glorieux entre des hommes forts, grands et glorieux ; ils verseront à vos pieds l'or, l'encens

et la myrrhe, vous seul pouvez les réconcilier, et faire entamer par leurs forces réunies l'accomplissement de grands travaux : le sultan et le pacha sentent la puissance d'un regard, l'énergie d'un mot; ils vous verront, vous entendront, un firman précisera l'exécution; les ingénieurs d'Europe accourront : la hiérarchie orientale se prêtera à une prompte réalisation et commencera ainsi à se transformer.

» Pacificateur de l'Orient qu'ensanglantent aujourd'hui les Turcs, les Égyptiens, les Persans, vous pèserez du poids de vos bienfaits dans la balance politique de l'Europe et du monde. L'Orient attend de l'Occident quelque chose de grand; Byron et Napoléon vous y ont précédé, avec leur poésie et leur courage, vous montrerez à l'Orient le calme fécond et majestueux qui n'appartient qu'à vous.

» Jérusalem vous reverra, ô mon Père, vous remonterez sur le Calvaire, et nous tomberons à vos genoux, et c'est de là que vous reviendrez en Europe, après avoir été adoré par les mages de l'Orient, accompagné d'apôtres de toutes les nations, véritablement transfigurés par vos œuvres, véritablement ressuscités de la tombe, et vous élançant glorieux, continuant à travers les nations le voyage

que jadis la croix limita, et portant, mais non plus dérisoirement, le sceptre et la couronne! Et cependant l'Europe, saisie de nos doctrines, en sera gonflée et agrandie comme une pâte où fermente le levain.

» L'Europe que nous aurons sillonnée de notre marche aura gardé l'empreinte de nos pieds, et la moisson aura crû dans chacun de nos pas !

» Et cependant Paris aura continué son éducation par *le Globe*, la *Revue encyclopédique*, d'autres journaux, et par les drames et les romans qui propageront, sans nom, les doctrines *politiques* et *morales* marquées de notre *sceau*. Toutefois la fondation d'un centre saint-simonien entre le quartier Latin et le faubourg Saint-Germain, l'abandon de l'Athénée et des cours d'histoire, d'économie politique, de littérature, de philosophie et d'art, que feraient, avec quelque licence d'hérésie, Lherminier, Edgar Quinet, Sainte-Beuve, Guéroult, Bra, Reynaud, etc., auront saisi la jeunesse de toutes les écoles; enfin la distribution de feuilles populaires aura ému le peuple de votre nom et cependant la France, outre le mouvement qui lui aura été imprimé par Paris, aura reçu des journaux de département une salutaire impulsion.

» L'application des forces orthodoxes de nos cen-

tres aux provinces royalistes et catholiques aura augmenté notre puissance et notre popularité.

» Et lorsque la France et Paris, sous votre inspiration, avouée ou méconnue, auront ainsi commencé l'accomplissement de votre loi :

» Père, vous apparaîtrez aux yeux de tous, ayant un pied en Orient, et l'autre en Occident.

» Père, vous régnerez, et ne régnerez pas seul ; la FEMME sera venue ; vous l'aurez trouvée, car vous l'aurez cherchée.

» En vous écrivant ces choses qui se pressent en moi, je sens se réveiller mon ardeur, et je comprends quatre ans de ma vie employés à des rêves aventureux.

» Père, je suis à vous. — BARRAULT. »

Des accents d'une tout autre nature avaient frappé presque en même temps les oreilles d'Enfantin. Un de ses disciples de Belgique venait de publier une protestation dont la franchise n'était pas toujours malheureusement assez exempte d'exagération, d'injustice et d'amertume. Le dissident belge s'exprimait ainsi :

« *A Monsieur* ENFANTIN,

» Monsieur, je ne suis plus votre fils, car je n'ai plus en vous la foi absolue dont vous faites votre pierre de touche.

» J'aurais pu me taire et m'épargner à moi la peine de faire cette déclaration, à vous celle de la lire; mais j'ai mieux aimé parler : je dois à mes amis de la Belgique, comme à ceux de France, l'explication des motifs de ma retraite.

» Après les preuves de dévouement et de courage que j'ai données à la doctrine; après les efforts que j'ai faits pour elle dans un pays où le titre de saint-simonien est un titre à la haine et au mépris, et mon empressement à accourir ici pour m'instruire de sa situation, l'on comprendra, j'espère, que ma résolution, fruit d'une conviction profonde, éclairée de tout ce qui pouvait la fixer, a quelques motifs sérieux.

» Ces motifs, ce sont surtout vos idées sur l'autorité et les moyens de gouvernement qui mènent droit au despotisme et à la fourberie; ce sont vos idées sur la femme et le nouveau droit du seigneur, qui mènent droit à la promiscuité et à l'avilissement de l'espèce.

» Vous vous *posez révélateur* de la morale qui doit régler les rapports individuels des hommes avec l'autorité et les rapports des sexes. Cependant vous consentez à n'arrêter définitivement cette morale que lorsque vous sera arrivée la femme à laquelle vous faites appel.

» *Alors seulement la foi sera obligatoire.*

» Ni alors, ni aujourd'hui, je ne veux ni ne puis vous donner ma foi; car je ne reconnais personne comme mon *révélateur* futur, quelle que soit l'époque à laquelle il fixe la force obligatoire de ses révélations.

» D'ailleurs j'ai d'autant plus de raison de ne pas croire à votre morale *future*, que je repousse votre morale *présente*, qui, selon toutes les probabilités, sera aussi celle de votre femme, si jamais vous en avez une; votre femme, dont l'appel est une jonglerie.

» Vous avez dit que le règne de l'abnégation est aboli : sachez donc ne point vous étonner que je ne vous fasse pas bon marché de ma conviction.

» Mon imagination n'est pas assez hardie, mon sentiment de l'être pas assez borné, pour renfermer la *vie* dans l'établissement de la rue Monsigny, et je souris de pitié en lisant dans tous vos enseignements cette variante de la parole d'un autre orgueilleux : L'HUMANITÉ, c'est moi.

» Blasphème contre lequel je proteste de toutes mes forces. Je souris plus doucement quand vos brebis me demandent comment je me porte, et me regardent avec anxiété dans les yeux, se figurant

qu'on doit être éternellement malade quand on n'est pas entièrement d'accord avec vous. Je dois, à ce que vous appelez les dissidents, la justice de déclarer qu'ils n'ont jamais suspecté ma santé pour avoir approché un enfantiniste ou avoir dîné à votre table.

» Bref, je crois que ce qui reste à faire, pour achever l'œuvre théorique de Saint-Simon, ne se fera point instantanément et par un seul homme; même il me semble qu'il ne sera point trop du concours de tout ce que l'Europe renferme dans son sein d'hommes avancés, pour produire cette seconde partie de la doctrine sociale de l'avenir.

» J'admets qu'il peut vous appartenir, à Bazard qui le sent, et à vous qui ne le sentez pas, de provoquer la discussion sur ce nouveau terrain, d'en poser les premiers termes, mais rien de plus.

» Vous *exigez* LA FOI *en vous*, et vous vous étonnez qu'on ne voie pas déjà en vous l'homme plus grand que Napoléon. Ne serait-il pas mieux de donner à cette foi l'occasion de naître, et, lorsqu'elle est née, l'occasion de s'affermir?

» A mes yeux vous avez fait tout le contraire.

» Dans le moment même où vous prétendiez à ma confiance entière, vous vous défiiez de mes rapports avec Bazard, madame Bazard, Dugied,

Carnot, Reynaud, Leroux, Transon, Jules Lechevalier, Charton, Laurent, Lacordaire, Saint-Chéron,etc. Redoutiez-vous donc l'examen ?

» Vous avez amené la dissension en voulant vous établir *Loi vivante*, en voulant proclamer un nouveau *droit du seigneur*, en prétendant *réaliser*, c'est-à-dire en voulant abandonner l'apostolat, qui était très-actif, pour envahir *actuellement* le monde matériel par des emprunts successifs et des travaux de plus en plus considérables. Aujourd'hui que, grâce surtout à cette dernière prétention, qui renfermait une promesse d'amélioration *immédiate* pour le peuple, promesses si enivrantes pour ceux qui à Paris où dans les provinces ne connaissaient point le degré de développement de la doctrine et les dispositions du monde extérieur à son égard; aujourd'hui que, grâce à cette promesse, vous avez *conquis* le trône de la rue Monsigny, vous reconnaissez (mais *tacitement*) l'erreur qui vous a fait expulser tant d'hommes forts, dont le grand tort est de ne pas avoir pu courber la tête et s'effacer devant vous, et dont quelques-uns ont préféré le besoin, dans l'indépendance, à la splendeur factice dans l'asservissement; et vous sentez votre impuissance à exécuter vos plans industriels. Votre droit du seigneur s'est transformé en un appel à la

femme, qui révèlera avec vous quand vous jugerez qu'il en sera temps ; et pour voiler votre *loi vivante,* vous parlez d'une *loi écrite,* qui ne sera en réalité que l'expression sténographiée de celle-là.

» D'abord vous avez voulu faire de l'humanité un couvent, et de la rue Monsigny sa première habitation, dont les cases s'étendraient successivement comme un bas de laine sur le globe tout entier. Aujourd'hui, voyant l'état matériel de votre société (si société il y a), vous dites qu'il faut laisser dans le monde extérieur les saint-simoniens que le *défaut de fortune* (séance du 12 février) ou les liens de famille empêcheraient d'arriver, *et ne faire sauter le fossé qu'aux autres.* Serait-ce bien là, avec votre dogme de la *loi vivante* et votre *droit du seigneur,* qui en est à l'état de doctrine secrète, le moyen de réaliser la prédiction de Michel Chevalier, que dans quatre ans vous serez aux Tuileries ? Je conçois qu'avec des idées aussi folles vous ne prétendiez pas faire acte d'abnégation et de sacrifice en catéchisant la France et l'Europe jusqu'à cette époque.

» Je dois inférer de vos deux derniers enseignements que vous vous apprêtez à expulser de votre établissement les prolétaires, les faibles, et à vous ôter ainsi le moyen d'aller aux prolétaires, comme

en expulsant les hommes forts de savoir et d'éloquence vous vous êtes ôté le moyen d'aller aux hommes forts. »

« *Banqueroute!* Banqueroute d'hommes et d'argent....

» Voilà où l'on arrive quand on prétend renfermer la vie de l'humanité dans un homme, et sa voix dans une gazette; voilà où l'on arrive en jouant le révélateur, en singeant la papauté, en se plaçant en dehors du réel, en se jetant à corps perdu dans une logique que le sentiment ne retouche pas.

» *La foi!* Me crierez-vous encore : *Vous croyez au diable, à Satan!* Eh non, je ne crois pas au mal comme existence absolue; mais que signifierait donc le progrès s'il n'y avait pas toujours du mal à rejeter et du bien à atteindre?

» Votre propre erreur vient de ce que votre orgueil vous fait tout rapporter à vous, au chef; de ce que réellement vous ne sentez pas Dieu, la vie universelle. Vous dites sans cesse que Dieu est tout ce qui *fut* et tout ce qui *est;* moi je dis qu'il est non-seulement ce qui *fut* et ce qui *est,* mais aussi ce qui *sera.* Posée de cette manière, vous ne trouverez plus la définition de Dieu un argument aussi facile.

» Saint-Simon nous a appris beaucoup de grandes

choses[1]; nous en avons accepté beaucoup d'autres comme conséquences de celle-là; je continuerai à les enseigner avec bonne foi et simplicité, par la presse, l'écriture et la parole; mais il est des choses qui sont encore à dire; là commencent les nouveaux travaux, là finit votre autorité pour moi.

» A cette occasion, monsieur, je suis aise de vous exprimer ma reconnaissance pour ce que vous avez fait pour la propagation de la religion saint-simonienne; je vous appuierai volontiers quand votre but et vos *moyens* ne seront pas contraires à mes sentiments; mais, croyant quelque peu à la spontanéité dans l'homme, j'ai dû combattre la fausse voie dans laquelle je vous vois engagé, parce qu'elle me paraît de nature à retarder les véritables progrès, et à éloigner tous les hommes qui ont le sentiment de leur dignité, et toutes les femmes qui ont quelque pudeur.

» Je vous prie, monsieur, de vouloir agréer mes salutations. — T... »

La spontanéité individuelle exagérait évidem-

1. Comme tous les dissidents qui avaient suivi Bazard dans sa retraite, M. T... protestait de son attachement persévérant aux grandes choses qu'il avait apprises de Saint-Simon. Cette persévérance est d'autant plus remarquable qu'elle est mise en relief, dans sa lettre, par le voisinage de quelques qualifications et sarcasmes à l'usage des adversaires les plus malveillants et les moins éclairés du saint-simonisme.

ment la critique chez les uns comme l'enthousiasme chez les autres. D'un côté on criait à Enfantin, vous êtes trop timide, marchez donc en avant, osez vous proclamer la personnification vivante de l'humanité, le verbe particulier de la divinité ; d'autre part, on lui reprochait d'aller trop vite et trop loin; on lui jetait à la face l'accusation de tout immoler à son orgueil, de tout rapporter à sa personne, d'incarner l'humanité en lui, de se dire le messie privilégié de Dieu, de se croire Dieu lui-même.

Entre ces deux appréciations contradictoires, Enfantin, en garde contre l'illusion aussi bien que contre l'irritation, conservait toute la supériorité qu'il tirait de sa foi, de son inspiration et de son calme. Il savait bien qu'il n'était pas Dieu, qu'il ne pouvait pas se faire passer pour Dieu, bien qu'il se sentît, plus que personne, vivre en Dieu, et qu'il eût la prétention d'être le premier par ses sentiments, par sa pensée et par son œuvre, sur l'échelle des êtres humains ayant conscience de leur participation à la vie universelle. Tant pis pour ceux qui auraient cherché à l'entraîner au delà des limites qu'il se posait à lui-même ; tant pis pour ceux aussi qui lui attribuaient une ambition et un orgueil sans bornes, faute de comprendre le vrai sens et la portée nullement surnaturelle des mots

révélation et *mission divine*[1] dans la bouche des adorateurs de L'ÊTRE CONSCIENT QUI EST TOUT CE QUI EST. Personne, nous le répétons, ne sentait plus profondément et ne proclamait plus hautement qu'Enfantin ce que le saint-simonisme apportait au monde sur la connaissance de Dieu, et personne ne disait avec plus de conviction que le chef suprême :

Nul de nous n'est hors de lui;
Mais AUCUN DE NOUS N'EST LUI.

Sans doute les disciples d'Enfantin, qui croyaient nécessaire et opportun de stimuler son audace, n'entendaient pas autrement que lui le dogme

1. Dans notre *Avant-propos* (t. I[er], p. XII), nous avons dit, appuyés sur la parole même d'Enfantin, comment le saint-simonisme avait entendu le mot *révélation*. Nous croyons utile de reproduire ici cette explication.

« La révélation, pour les saint-simoniens, ne saurait être autre chose que l'inspiration qui, à chaque époque, fournit, au génie de l'homme, les sentiments et les idées au moyen desquels il remplit successivement les conditions attachées, dans les plans divins, au développement de la perfectibilité humaine.

» Cette révélation est donc permanente et progressive. De plus, elle n'est pas seulement le résultat de l'inspiration spontanée et particulière des hommes de génie en qui elle se manifeste, elle participe aussi de l'influence des siècles passés et des progrès antérieurs, aussi bien que du mouvement contemporain au milieu duquel elle se produit, et elle ne se propage et ne se fortifie qu'en se conformant, dans son interprétation et sa pratique, à l'inspiration collective des générations qu'elle traverse, qu'en mettant largement à profit le reflet lumineux du monde vivant qu'elle soulève et qu'elle aspire à mener. »

saint-simonien. Il leur semblait seulement que la mission de leur maître prendrait un caractère plus divin, une autorité plus religieuse, en se rattachant davantage, dans ses manifestations extérieures et par la forme de ses révélations et de ses symboles, à la tradition chrétienne. C'était, en quelque sorte, une légende prématurée qu'ils demandaient; aussi, voyez ce que leur répondait Enfantin.

« Quand le Père se fut de nouveau réveillé, dit d'Eichthal, et que j'eus fini de lui débiter ma parole, il se leva, et, mettant ses bas, il me dit : « HOMO SUM[1]. »

A la note de Barrault, du 13 avril, Enfantin a ajouté ces lignes en marge de la copie qu'il a écrite lui-même et conservée dans ses archives :

« Cette note, et celle qui précède (celle du 12), expriment un sentiment que Barrault a sans cesse et très-religieusement reproduit à chacune des crises éprouvées par la famille. A chaque fois ma réponse fut toujours la même : — *Je ne sens pas que le temps soit venu.* — Et en effet, la France nous devait au moins la prison avant de nous montrer au monde. »

1. Ce complément du récit de d'Eichthal a été ajouté par lui-même en marge de la copie de sa narration écrite par Enfantin et déjà citée.

Enfantin écrivait cela sous les verrous de Sainte-Pélagie, le 14 janvier 1833.

Revenons à 1832.

Le choléra sévissait toujours dans Paris, et tandis que Barrault et d'Eichthal pressaient Enfantin, dans l'intimité, de donner à sa parole et à ses actes une forme plus hardie et plus éclatante afin de frapper plus vivement et de remuer plus universellement le vieux monde, Duveyrier s'emparait du cri de douleur et d'effroi perpétué par les ravages du fléau, pour ramener l'attention publique sur les misères de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, pour faire rougir la classe dirigeante et le pouvoir sorti de son sein, de leur attitude négative, en face des plaies héréditaires aggravées par les souffrances accidentelles; pour montrer à l'égoïsme oisif et à l'optimisme officiel, combien leur fortune, leur puissance et leur sécurité étaient intéressées à l'extirpation des vices et des maux qui engendraient les émeutes et les insurrections en même temps que les pestes, et qui formaient le lourd patrimoine de l'immense majorité des travailleurs. *Le Globe* avait proposé de combattre la panique pour atténuer les progrès de l'épidémie, en relevant le moral des populations par l'ouverture de grandes entreprises et même par des

fêtes. Cette idée ayant été vivement repoussée par quelques feuilles conservatrices, le journal saint-simonien répondit :

« Ceux qui ne comprennent pas qu'au milieu d'une horrible contagion nous pressions de toutes nos forces l'ouverture de vastes et sublimes travaux, par des fêtes qui soient pour le peuple un signal de l'ère de bien-être, de santé et de gloire qui s'ouvrirait pour lui, et une vive impulsion qui l'entraîne avec enthousiasme ; ceux-là, que proposent-ils? que font-ils? quelle idée neuve leur a suggéré cette nouvelle fiole de poison ajoutée au calice d'amertume du peuple? vers quel but ont-ils dirigé l'influence bienfaisante que la presse pourrait exercer dans leurs mains ?

» Hélas! ils ont été semblables en face du fléau à ces juges et à ces bourreaux contre lesquels ils n'ont pas assez d'anathèmes; à ces graves régulateurs de l'hygiène publique, qui ne connaissent de remède aux maladies sociales que l'air des cachots pour l'esprit gangrené des faussaires, et le fer rouge qu'ils impriment sur les chairs qui ont failli.

» Mais PRÉVENIR le délire de l'âme et des sens, faire justice à tous, et TARIR ENFIN A SA SOURCE la contagion des vols et des assassinats!... Oh? vraiment, c'est une idée folle ! pure vision ! Les juges

et les bourreaux ne sont pas des rêveurs. Ils ont été semblables en face du fléau, ces conseillers du peuple, aux conseillers du roi devant l'ulcère des travailleurs.

» Quand l'émeute gonfle et se répand dans la rue, le conseil s'assemble et fait venir ses murailles hérissées de fer, et l'émeute est cernée, foulée jusqu'au sang dans un triple cordon de baïonnettes.

» Mais remonter à l'écume bouillonnante, à la plaie qui brûle et déborde. Aller aux greniers des villes, aux huttes des champs, aux hangards, aux ateliers misérables, là où il n'y a ni pain ni travail assuré, et TARIR ENFIN A SA SOURCE la *contagion* de l'émeute et de la faim, oh ! vraiment pure vision ! les conseillers du roi ne sont pas des rêveurs.

» Hélas, hélas ! le nouveau clergé de l'esprit des peuples, ces hommes qui ne tiennent par le cœur à rien de ce monde, qui se jouent de tout, qui rient d'un rire amer, et se dandinent sur le sol branlant sous leurs pas, ils tournent dans leurs doigts, en sifflant, le sceptre du monde, et croient le tenir pour l'éternité dans leurs mains. Et ils ne savent pas qu'il fut arraché des tiennes, grand Dieu des chrétiens, parce que tu ne venais que verser le baume sur l'ulcère des hommes, et non le guérir. »

Quand *le Globe* s'exprimait, avec cette véhémence et cette hardiesse, il était à la veille de clore sa carrière apostolique. Distribué gratuitement à ses lecteurs, son existence était subordonnée aux ressources financières de la famille saint-simonienne, comme aux convenances et à la marche de l'apostolat. Le 19 avril, la lettre suivante, publiée en tête du journal, annonça qu'il allait cesser de paraître.

A monsieur Enfantin, chef de la religion saint-simonienne.

« Monsieur,

» Au moment où vous allez cesser la publication du *Globe*, je veux que, sans connaître mon nom, le monde apprenne qu'une femme, qui toujours a voulu vivre retirée de la société et qui a été conduite par une bien douloureuse circonstance au milieu d'une grande réunion d'hommes qu'elle aurait fuis sans elle; je veux, dis-je, que le monde sache que cette femme, après plusieurs mois passés près de vous, ne peut ni quitter ni abandonner les hommes admirables qu'elle a vus accomplir avec un si noble dévouement des travaux immenses dans le but d'assurer le bonheur de l'humanité.

» Pour vous préparer dans la méditation et le recueillement à réaliser un progrès nouveau, vous

voulez abandonner les soins fatigants d'un journal quotidien, et livrer ainsi votre brillant héritage du *Globe* à ceux qui seront assez forts pour s'en servir.

» Moi qui ne me suis pas encore senti la force d'imiter votre entier dévouement, mais qui vois avec joie mon fils au milieu de vous, je me trouve heureuse d'être, par ma fortune, en position de contribuer à vous aider dans le règlement de vos intérêts financiers.

» Je vous ai déjà avancé des sommes importantes, et m'occupe d'en mettre de nouvelles à votre disposition.

» Ces fonds, joints à d'autres rentrées, assureront, je l'espère, votre service pendant trois mois ; d'ici là d'autres seront fiers comme moi, j'en suis certaine, de vous aider non-seulement à repousser les obstacles que l'ignorance sur vos personnes et des préventions ont accumulés contre vous, mais encore de vous fournir les moyens d'accomplir l'œuvre que vous aurez conçue dans votre retraite. »

Cette lettre, publiée sans signature, était de madame Petit, mère d'Alexis Petit, l'un des membres les plus capables et les plus dévoués du second degré.

Le lendemain, 20 avril, *le Globe* termina son œuvre d'apostolat par ce manifeste :

AU MONDE.

MOI, PÈRE DE LA FAMILLE NOUVELLE,

« Avant de commander le silence à la voix qui chaque jour annonce au monde qui NOUS SOMMES, je veux qu'elle dise qui JE SUIS.

» DIEU m'a donné mission d'*appeler* le PROLÉTAIRE et la FEMME à une destinée nouvelle.

» De faire entrer dans la SAINTE FAMILLE HUMAINE tous ceux qui jusqu'ici en ont été *exclus*, ou seulement y ont été traités comme *mineurs* ;

» De réaliser l'ASSOCIATION UNIVERSELLE que les cris de *liberté* poussés par tous les *esclaves*, FEMMES ou PROLÉTAIRES, appellent depuis la naissance du monde.

» J'ai parlé d'abord au PROLÉTAIRE.

» Au nom de SAINT-SIMON, mon Maître, je lui ai annoncé la destruction de tous les PRIVILÉGES DE LA NAISSANCE, qui écrasent le TRAVAILLEUR, et le livrent au bon plaisir de l'OISIVETÉ ;

» La fin des GUERRES qui le déciment, et qui arrosent de son sang la terre déjà baignée de ses sueurs et de ses larmes ;

» Le terme de cette CONCURRENCE haineuse qui

enfante la banqueroute et la misère, le crime et l'échafaud.

» J'ai dit. Mais je parlais pour être entendu surtout par ceux qui les premiers devaient entendre ; par ceux qui ont puissance d'affranchir et qui dominent, d'associer et qui divisent, de moraliser et qui perdent.

» J'ai dit : et ils se sont efforcés de ne pas m'écouter ; mais ma parole est entrée malgré eux dans leurs oreilles, et s'échappe à leur insu de leur bouche.

» Je puis donc leur laisser aujourd'hui le soin de la répandre.

» Hommes de tous les partis, je vous ai entraînés sur un terrain nouveau ; je vous y laisse ; vous avez besoin de vous y voir face à face, et d'y chercher vainement le guide qui vous y a conduits.

» Je vous affirme que, dès ce jour, il n'est plus d'autre POLITIQUE pour vous que celle qui nous a été enseignée par NOTRE MAITRE, et que depuis sept années nous avons proclamée sans relâche.

» Le gouvernement PARLEMENTAIRE et son mysticisme *bourgeois* se meurent ;

» La RÉPUBLIQUE et son anarchie *populaire* ne peuvent naître ;

» La LÉGITIMITÉ et ses *privilégiés* de château ne ressusciteront point ;

» TOUTES LES INSTITUTIONS SOCIALES DOIVENT AVOIR POUR BUT L'AMÉLIORATION DU SORT MORAL, PHYSIQUE ET INTELLECTUEL DE LA CLASSE LA PLUS PAUVRE ET LA PLUS NOMBREUSE;

» *A chacun le* TRAVAIL *selon sa* VOCATION, *et la* RÉTRIBUTION *selon ses* ŒUVRES.

» Voici la CHARTE d'ÉGALITÉ et de PRIVILÉGE de l'avenir.

» Il n'est plus d'autre POLITIQUE, vous dis-je; car du moment où j'aurai cessé de mettre *chaque jour* sous vos yeux cette feuille où depuis seize mois, je fais graver en caractères toujours nouveaux la CHARTE D'AVENIR; du moment où *le Globe*, que je vous ai contraints à lire en vous le *donnant*, aura cessé de paraître, chacun de vous retrouvera chez lui quelques lambeaux de cette feuille, qu'il lira haut comme son œuvre. Encore une fois je vous affirme qu'il n'est plus d'autre POLITIQUE; car notre héritage est un arsenal où ceux qui veulent *détruire* trouveront des armes plus puissantes que toutes celles qu'ils ont employées jusqu'ici, et c'est aussi un trésor de force et de richesse où ceux qui veulent *conserver* et *construire* trouveront des matériaux plus beaux que les plus beaux débris du passé, plus solides que les mesquins replâtrages de nos jours.

» J'ai parlé ensuite aux FEMMES.

» Je leur ai demandé d'écouter avec bienveillance, avec respect, l'homme dont la vie est consacrée à détruire la PROSTITUTION.

» De recevoir avec bonté, avec amour, la parole de cet homme qui veut aussi délivrer le monde de l'ADULTÈRE;

» De m'entendre et de m'aimer, enfin, moi, qui ai la sainte prétention de sauver le faible de la *violence*, parce que je suis FORT; et le fort de la *fraude*, parce que je suis. VRAI.

» Or il est encore bien des hommes qui considèrent l'ESCLAVE, le SERVITEUR et le PROLÉTAIRE comme leur PROPRIÉTÉ, et qui réclament la *fidélité* et le *dévouement* de cette propriété vivante, en échange de la protection hautaine et du méprisant patronage qu'ils exercent sur elle : toutefois le nombre de ces hommes a diminué chaque jour devant la prédication de la FRATERNITÉ chrétienne.

» Mais depuis la fille des ROIS jusqu'à celle du PEUPLE, je ne sache point qu'il existe une FEMME de laquelle l'homme ne se croie en droit d'exiger *fidélité, dévouement, obéissance*, en échange de l'insultante TUTELLE que sa superbe *raison* et sa *force* brutale daignent accorder à l'être qu'il regarde comme un enfant sans *force* et sans *raison*. Devais-je

donc m'étonner d'entendre couvrir de cris outrageants l'appel d'affranchissement et d'égalité que j'adressais aux femmes? Oh! non; je me confiais encore plus au retentissement de ces injures d'HOMME, lancées contre le libérateur de la FEMME, qu'à l'éclat de ma parole même.

» Je livre aux FEMMES cet héritage de LIBERTÉ. Je sais quelle a été jusqu'à ce jour la puissance destructive de ce mot de LIBERTÉ, jeté au milieu d'esclaves enchaînés et baillonnés; mais, grâces à DIEU, les esclaves ici, ce sont des femmes, et ce n'est point par le désordre et la brutalité qu'elles triomphent.

» Une phase de ma vie est aujourd'hui accomplie; j'ai PARLÉ : je veux AGIR. Mais j'ai besoin pendant quelque temps de repos et de silence. Une nombreuse famille m'entoure, l'APOSTOLAT est fondé.

» Je prends quarante de mes fils avec moi; je confie à mes autres enfants le soin de continuer notre œuvre dans le monde, et je me retire.

» Je me retire dans le lieu même où s'est passée mon enfance, sur l'une des hauteurs qui dominent PARIS; car je veux encore entendre et voir ce berceau du nouveau monde, et j'aime aussi à retrouver les souvenirs de ma vie passée, elle est bonne et douce à revoir.

» L'homme qui vous parle a vécu au milieu de vous, sa vie n'a pas été solitaire ; il a été connu de beaucoup d'entre vous, et, parmi ceux-là, il n'en sait pas un seul qui ne l'ait aimé : pourtant cet HOMME est livré aujourd'hui aux risées et aux calomnies du monde.

» Sa mère le berçait d'un nom de bonheur, parce qu'il souriait en venant à la vie ; DIEU entourait ses jeunes ans de plaisirs et de richesses ; son frère, enfant de poésie, le nourrissait d'harmonie et de lumière, et son enfance et sa jeunesse étaient heureuses au milieu d'enfants et de jeunes hommes à qui son amitié était douce : pourtant aujourd'hui, cet HOMME, vous l'abreuvez de sarcasmes et d'outrages.

» Il a *su* ce que savent les hommes de SCIENCE, il a vu et *fait* ce que font les hommes d'INDUSTRIE ; il a paru dans vos réunions et dans vos fêtes, et jusque sur vos champs de bataille, avec ses frères de votre GRANDE ÉCOLE ; tous, vous êtes venus à lui avec amour, parce que vous sentiez qu'il vous aimait ; tous, vous avez eu confiance en lui, parce que vous lisiez dans son âme ; et voilà qu'aujourd'hui, parce que cet HOMME prétend, AU NOM DE DIEU, MORALISER votre vie, voilà que vous lui jetez le mépris et l'injure.

» Celui qui fut AIMÉ de vous ne vous demandera

pas *raison* de votre *inconséquence;* il attendra et agira.

» Songez que l'homme qui annonce au monde ce que je vous promets, et qui, en si peu de temps, a fait partout retentir sa parole, songez que celui-là ne peut être accusé d'insanie; car ses accusateurs, en s'occupant autant de lui, auraient confessé d'avance leur propre folie; écoutez donc encore une fois, avant que je me retire du milieu de vous.

» Vous n'avez plus d'AUTELS, les TRÔNES sont ébranlés, les FAMILLES se déchirent; DIEU, les ROIS et l'AMOUR ne sont plus. Une RELIGION nouvelle, une POLITIQUE nouvelle, une MORALE nouvelle, voilà ce que je vous apporte; et moi seul je pouvais vous les donner, parce que vous m'avez aimé et parce que je vous aime.

» L'homme qui ose parler ainsi doit être écouté; car il a déjà prouvé qu'il savait se faire entendre.

» Vous avez sa *parole*, vous aurez bientôt ses *actes*.

» Mais, je vous le répète, je veux me reposer et me taire; car, pour parler vous-mêmes, vous avez besoin de mon silence.

» Je me retire donc avec mes enfants; gloire à eux, qui aident si puissamment leur PÈRE à accomplir la volonté de DIEU!

» Chers enfants,

» Ce jour où je parle est grand depuis dix-huit siècles dans le monde ; en ce jour est mort le DIVIN LIBÉRATEUR DES ESCLAVES.

» Pour en consacrer l'anniversaire, que notre sainte retraite commence ; et que du milieu de nous, la dernière trace du SERVAGE, la DOMESTICITÉ disparaisse.

» ENFANTIN. »

A ce manifeste, *le Globe* ajoutait les pièces suivantes [1] :

CONVOCATION.

« Notre Père suprême nous ordonne, à nous ses apôtres, membres de son collége, de convoquer à Paris, pour le 1er juin, tous les hommes et toutes les femmes qui nous aiment et qui mettent en nous leur espoir.

» Nous romprons à certains jours notre retraite pour les réunir autour de nous et leur annoncer la vie nouvelle que nous aurons conçue ; qu'ils se préparent à passer un mois près de nous pour recevoir l'inspiration des œuvres à faire ; que sur leur route, pèlerins nouveaux, ils proclament le but de leur saint voyage.

1. Ce dernier numéro du *Globe* renfermait en outre trois articles fort remarquables : l'un de Michel Chevalier, l'autre de Barrault, le troisième de Charles Duveyrier.

Michel Chevalier.	Barrault.
Duveyrier.	D'Eichthal.
Fournel.	Hoart.
Bouffard.	Talabot.
Lambert.	Stéphane Flachat.

» Nos bureaux, notre caisse, notre centre de correspondance, restent rue Monsigny, nº 6, siége de notre administration, dont la direction est confiée à Isaac Péreire pendant le temps de notre retraite.

» Notre Père nous a chargés de tenir la salle de l'Athénée, place de Sorbonne, qui est construite en amphithéâtre, à la disposition des *savants* qui auraient à faire des cours publics, et de la leur livrer *gratuitement*.

» Nous demandons aujourd'hui à M. le procureur du roi l'autorisation de disposer de la salle Taitbout, afin de la remettre *gratuitement* aux *artistes* pour des concerts ou des expositions de tableaux. »

Le même jour, Enfantin écrivit à Stéphane Flachat :

« Mon cher enfant, j'ai à t'adresser une grande parole ; écoute-moi. J'aurai besoin pour le temps de notre retraite, peut-être pour celui de notre

voyage, d'avoir ici deux hommes prêtres *séculiers*, chargés de notre famille de France : la métropole appellera par eux notre retour ; leur voix et leur présence, et leurs écrits, seront des prophéties de la réapparition du messie : Bouffard et toi, me semblez ces hommes.

» Tu as fait plus que tu ne devais ou plutôt tu *ferais* plus que ton devoir, si après avoir réfléchi à la grandeur de la tâche que je t'indique ici, tu me répondais que l'apostolat *régulier* est ta place, entraîné que tu serais par le seul désir d'être à mes côtés.

» La mère Petit consent à opérer les payements de nos dettes passées, pendant les trois mois de retraite [1].

» Ménilmontant nous coûtera peu.

» Corèze donne sa démission ; Rousseau est bien, mais sa femme sera un grand obstacle.

» Bouffard a besoin encore de courir jusqu'à Toulon, tu es donc nécessaire ici ; d'ailleurs Dubois de Nancy est au milieu de nous, reviens donc avec les démissions de Metz et avec les démission-

1. La dette saint-simonienne fut liquidée et éteinte, en 1845, par un acte public passé devant Me Huillier, notaire, entre Mme Petit et Gustave d'Eichthal, qui fit un versement de 60,000 francs, produit d'une dernière cotisation.

naires eux-mêmes ; à moins que le voyage d'Arlon puisse se faire très-rapidement, et encore j'aime mieux te voir promptement...

» Nous voulons partir vendredi (Vendredi Saint) pour Ménilmontant, et finir *le Globe* le même jour. Lagarmitte est parti pour l'Allemagne, un peu en fuyard. Le célibat était, je crois, trop lourd pour lui La famille va bien, Talabot est revenu.

» Je t'embrasse. — ENFANTIN. »

Le 20 avril devait être marqué encore pour Enfantin par un événement d'un autre ordre, par le coup le plus violent qui pût l'atteindre dans ses affections privées, par la mort de sa mère que le choléra emporta en quelques heures.

A ce moment, Rodrigues, en homme de cœur qui avait toujours senti la puissance des affections de famille, fit taire en lui le dissident pour laisser parler le vieil ami et écrire ce billet et l'envoyer à Enfantin :

« Dieu, qui nous avait réunis pour son œuvre, nous a séparés aussi pour son œuvre, gloire à Dieu ! nous sommes forts, et nos sentiments d'autrefois ont bien su fléchir devant l'œuvre. Mais Dieu qui vous avait donné une tendre mère vient de vous la retirer. Je l'ai vue auprès de vous quand vous souffriez, et, homme, je m'en souviens, et

je vous le dis parce que vous êtes un homme, et que vous comprendrez ce bref témoignage du passé.

» Adieu, continuez votre œuvre, et moi la mienne. — Rodrigues. »

Enfantin était un homme en effet. Nous avons vu qu'il s'en souvenait au milieu de la plus grande exaltation que la pensée religieuse eût provoquée autour de lui; il s'en montra plus pénétré que jamais quand la mort vint frapper si soudainement à ses côtés la femme qu'il chérissait le plus au monde. Son premier soin fut de songer à son père, alors à Genève, et de faire partir son ami Holstein pour aller aider le vieillard à porter le poids de cette cruelle épreuve. Il écrivit ensuite à ce père accablé :

« *Prosper à Barthelemy Enfantin.*

» Pauvre Père, que de douleur sur toi! Je n'ai pu t'écrire encore, je ne pouvais pas mettre sur le papier de nouvelles larmes pour toi, j'aimais mieux te sentir dans les bras d'Holstein et près d'Émilie, parlant de moi, que pleurant sur une lettre de ton fils. Je t'ai envoyé ton second fils Holstein; Holstein qui vous aime comme Auguste vous aimait; Holstein que la pauvre mère nommait son enfant et qui lui disait mère; embrasse-le bien, père, em-

brasse-le aussi pour moi, car il a bien souffert de notre douleur.

» Jallat était près de moi, me donnant le bras dans notre douloureuse cérémonie. Père, si tu crains quelquefois pour mon avenir, l'affection qui m'a entouré ces jours-ci est faite pour te rassurer. Les journaux (*la Gazette de France* elle-même) ont dit cet entourage d'amour qui venait consoler ton fils souffrant, au moment même où le monde, dans son erreur, nous croit pourtant, nous saint-simoniens, prêts à disparaître. Une foule considérable, tête nue, par un soleil brûlant, dans un ordre parfait, calme et religieux, me suivait; plus de trois cents m'accompagnèrent encore en ordre jusqu'à Ménilmontant, là, sur la pelouse, je leur fis pour quelque temps mes adieux, demandant à ceux qui durant l'année avaient perdu une femme dont ils étaient aimés, de venir m'embrasser, six vinrent pleurer sur moi.

» Combien aussi, cette chère Aglaé, ta fille aussi, a été bonne dans tous ces jours de tristesse! Sa santé délicate l'a seule empêchée d'aller avec Holstein près de toi. Elle est venue ici hier, avec la mère Petit, nous faire leurs adieux pour le temps que nous allons passer retirés à Ménilmontant que mes fils en ce moment rapproprient et réparent.

Quarante restent près de moi comme *le Globe* l'a annoncé; Michel et Bouffard tiendront à Paris la direction de tous nos intérêts et de la portion de la famille qui reste rue Monsigny pour l'enseignement du peuple et la propagation en France et à l'étranger de notre foi. — Ici, par le travail manuel, l'exercice et l'air, nous prenons le repos d'esprit qui nous était nécessaire et que la santé de plusieurs exigeait, non pas la mienne; car malgré nos travaux et mon chagrin actuel, malgré la crise nerveuse que ce jour cruel m'a occasionnée[1], j'ai une santé comme la tienne, père; tu m'as donné ta force prodigieuse, comme cette pauvre mère m'a donné son imagination ardente, tendre, généreuse.

» Adieu, père; Ménilmontant a été pour la doctrine un lieu où tous mes enfants ont commencé à puiser la vie que je leur donne, vie d'amour et de

1. Le jour de la mort de Mme Enfantin, lorsque son état était désespéré, mais que l'agonie n'avait pas encore commencé, Enfantin fut pris d'uue crise de larmes et de sanglots qui dura plusieurs heures. Devenu plus calme, il dit à ses disciples :

« La perte de ma mère est pour moi une grande douleur; toutefois, dans ce que j'éprouve, il y a autre chose que la violence du chagrin, il y a un effet physique : comme ma mère vivait en son fils, elle meurt en lui. »

Cette mort n'était d'ailleurs pour lui qu'une transformation, douloureusement accomplie.

bonté ; ils l'ont puisée lorsqu'ils t'ont avec Jallat, sauvé la vie. Ménilmontant est encore aujourd'hui un lieu de grand enseignement pour eux. Je veux qu'ils y reçoivent de moi tout ce que ma mère m'a donné de bonté et d'exaltation dans l'âme.

» Je t'embrasse. — P. ENFANTIN. »

Rodrigues n'avait pas été le seul dissident à qui la mort de madame Enfantin eut fait éprouver et exprimer un vif sentiment de sympathie pour la grande douleur de son fils. Transon, retiré à Versailles, avait écrit à mademoiselle Sainte-Hilaire :

« Ma chère Aglaé, je viens d'apprendre le malheur qui est arrivé à Enfantin, je sens qu'il doit bien souffrir et vous aussi. Je sens qu'en dehors de toutes les questions qui m'ont éloigné de lui, il reste un lien pour moi qui durera ; car, entre plusieurs je lui dois, à lui particulièrement, de m'avoir fait sentir tout le prix d'une bonne mère ; je lui dois d'aimer la mienne plus tendrement qu'auparavant. Pourquoi, mon Dieu, tant d'illusions ont-elles été détruites ! Je sens que nos regrets d'être ainsi dispersés seront cuisants, à chaque douleur qui affligera l'un de nous. Mais sans doute tous ceux qui seront de bonne foi *se retrouve-*

ront un jour. Adieu, je vous embrasse et vous aime. »

Mademoiselle Sainte-Hilaire répondit :

« Merci, Transon, de votre souvenir. Mais celui qui a pu vous apprendre à aimer votre *mère*, dites, ne lui donnez-vous pas, au fond de votre cœur, le titre de *père?* et s'il n'en est pas ainsi, comment donc l'aimez-vous encore? Ah! sachez-le bien, il mérite toujours vos respects, et c'est vous faire bien petit que de ne pas sentir qu'en le nommant il doit être plus pour vous qu'un camarade.

» Pardon, mon cher Transon, je vous ai aimé comme mon frère, je vous exprime un peu vivement ce qui me blesse en vous, lorsque je ne voudrais n'avoir qu'à vous remercier d'avoir partagé notre douleur.

» Les douleurs de celle que nous aimions sont passées; les nôtres nous rapprochent de celui que vous ne connaissez pas encore, et cependant il vous vous a appris à aimer votre mère plus tendrement. Il y a bien des choses dans ces paroles.

» Les femmes ne vont point à Ménilmontant; elles se retirent chacune chez elle ; et c'est chez moi que vous me trouverez si vos pas vous portent de ce côté.

» Mille tendresses affectueuses à votre excel-

lente mère : moi aussi, on m'a appris à l'aimer.

» AGLAÉ. »

Mlle Sainte-Hilaire reçut aussi, à l'occasion de la mort de Mme Enfantin, une lettre d'une parente de cette dame, Mme Émilie M....., alors à Genève avec son mari; lettre où se trouvaient très-bien appréciées les qualités essentielles de madame Enfantin et la mission grandiose de son fils. Voici un extrait de cette lettre :

« Mademoiselle, j'ai besoin de pleurer avec vous l'aimable et excellente amie que nous avons eu le malheur de perdre..... Non, sûrement, vous ne m'étiez point inconnue; l'amie de madame Enfantin ne pouvait pas m'être étrangère. Combien de fois nous avons parlé de vous dans ces longues soirées d'hiver où j'étais si bien accueillie par notre excellente amie, et que de larmes nous avons versées ensemble! Je lui parlais d'une fille adorée..... elle me parlait de son Auguste, et les larmes que faisait répandre une triste conformité de peines étaient adoucies par l'amitié; mais ce qui tourmentait cette bonne mère, c'était l'avenir de son fils, sur lequel elle avait reporté toute sa tendresse et toutes ses espérances. Il ne sera jamais heureux, me disait-elle souvent; jamais il ne jouira du bien qu'il veut faire aux hommes. Je cherchais à la

rassurer, je lui montrais un avenir plus heureux, les hommes devenus meilleurs, la pensée agrandie, et TOUT CELA L'OUVRAGE DE SON FILS! Comme alors elle me serrait la main et me regardait avec cet air caressant que vous lui connaissiez, comme pour me remercier du bien que je lui faisais. Cependant sa santé s'altérait visiblement. Tous les jours son visage était inondé de larmes. Je meurs ici, me disait-elle, je ne peux plus vivre loin de mon fils; engagez M. Enfantin à me laisser partir. Combien j'ai de regret de ne l'avoir pas détournée de ce projet; mais nous étions loin de prévoir que cet horrible fléau allait fondre sur cette malheureuse ville, et que cette bonne mère serait une de ses victimes. Pauvre petite Augustine, j'ai pensé bien souvent à elle; sa perte est grande, mais je suis rassurée sur son compte depuis que je sais qu'elle trouvera en vous, mademoiselle, une seconde mère; dites-lui que j'apprendrai toujours de ses nouvelles avec plaisir. Je ne vous parle pas de M. Enfantin, je ne l'ai pas encore vu; mon mari a craint pour moi une trop forte émotion; combien j'ai regretté de ne pouvoir vous remplacer dans ces tristes soins; mais il a été entouré de tous ceux de l'amitié. L'arrivée de M. Holstein a été pour lui l'arrivée d'un fils. Ces messieurs sont à Lau-

sanne depuis hier ; j'espère que demain ils dîneront avec nous. Dites, je vous prie, mademoiselle, à M. Prosper, que je suis extrêmement sensible et fière des sentiments qu'il veut bien conserver pour moi ; il a besoin de courage pour son entreprise. Ses grandes pensées se propageront, je n'en doute pas ; elles prépareront à l'Europe une régénération ; alors on adressera des remerciements à ces jeunes gens vertueux et courageux qui ne craignent pas d'encourir le blâme de leurs contemporains pour améliorer le sort des siècles à venir. — Recevez, mademoiselle, etc. — Émilie M. »

M. Enfantin père répondit à son fils :

« Je n'ai donc plus que toi au monde, cher Prosper ! quel coup de foudre, et combien j'étais loin de m'y attendre ! C'est comme à l'occasion de mon pauvre Auguste, il était mort lorsque nous lisions sa dernière lettre. La meilleure des femmes et des mères m'écrit le 19, et le 21 elle n'est plus, et je l'apprends au moment où je finissais une lettre de quatre pages pour toi. — Pour moi, plus de consolation, mon ami ; que puis-je faire maintenant en ce monde ? La mort, la mort seule peut mettre fin à mes peines ; mais le sort ne m'a pas assez poursuivi, ce n'est que lorsque je serai anéanti que je ne souffrirai plus. Il serait cependant bien temps

que le sort me laissât un moment tranquille. Je te sais bien bon gré de m'avoir envoyé Holstein. Je ne crois pas que je puisse me décider à aller à Curson. J'ai trop besoin de te voir, de pleurer avec toi la perte que nous avons faite. Adieu, mon ami; je suis trop accablé pour pouvoir t'en dire davantage. Adieu. — B. ENFANTIN. »

Enfantin reçut la lettre de son père à Ménilmontant, où il s'était retiré avec ses disciples restés fidèles, le jour de l'enterrement[1] de sa mère. Le récit de cette cérémonie et de l'installation immédiate de la famille saint-simonienne dans sa retraite, se trouve dans la lettre suivante, écrite à Holstein, à Genève, par Stéphane Flachat, sous l'inspiration d'Enfantin :

« Mon cher Holstein, le Père a reçu ta lettre hier ; elle lui a fait du bien ; il t'en remercie, t'embrasse et te recommande de le tenir bien au courant, et de lui écrire souvent et longuement.

» Tu nous as quittés, cher frère, au moment où nous partions pour la cérémonie. Tu avais pu juger déjà de la foule qui venait s'empresser de donner

1. Ce jour-là, il ne restait plus rien dans la caisse saint-simonienne. M. d'Eichthal père, informé de cette pénurie, envoya un billet de mille francs à Enfantin pour payer les frais des funérailles. Mme Petit pourvut aux autres charges.

par sa présence témoignage au Père de sa reconnaissance ou de son respect. Plus de mille personnes l'ont accompagné jusqu'au Père-Lachaise, et une grande partie a suivi jusqu'à Ménilmontant. Je crois que tu ne sais pas dans quel ordre nous avons marché.

» Ollivier, Rigaud, Ch. Pennekère et Bergier étaient aux quatre coins du poêle. La voiture était suivie de douze de nos fils sur deux files écartées, puis le Père appuyé sur Jallat; Michel et Barrault, Fournel, Talabot, Duveyrier, d'Eichthal, Lambert, moi et toute la famille, et tous les assistants quatre par quatre. La tenue de tous a été superbe; pour celle du Père, rappelle-toi le 27 novembre. Cette cérémonie a produit une grande sensation, et je suis sûr qu'en nous voyant, bien des hommes ont compris, plus que par nos plus belles prédications, le sentiment religieux qui nous anime.

»Arrivés à Ménilmontant, le Père nous a tous fait ranger en cercle autour de lui, et il a parlé quelque temps sur notre retraite; puis, par une de ces inspirations qui n'appartiennent qu'à lui, il a appelé à venir l'embrasser tout homme, connu ou inconnu, qui dans l'année aurait perdu une femme qui lui avait été chère. Beaucoup sont venus; tu penses si cette communion a été touchante.

» Depuis ce jour, le Père n'a point quitté Ménilmontant; dès le soir, le collége y a couché aussi, et successivement, à mesure que les hamacs et les lits de sangle arrivaient, et que les chambres étaient disposées, le reste de la famille, ou du moins les autres membres appelés à la retraite, sont venus s'installer. C'est fini aujourd'hui, et les portes sont fermées depuis deux jours.

» Nos premières journées se sont employées à mettre en état la maison et le jardin, et déjà ni le jardin ni la maison ne sont reconnaissables. Nous nous sommes tous mis à l'œuvre, badigeonneurs, peintres et colleurs, jardiniers, terrassiers ; pas de métier que nous n'ayons fait, nous trompant quelquefois, nous perfectionnant tous les jours, et d'une très-jolie force aujourd'hui. Au moment où je t'écris, les *ouvriers* sont dans les deux escaliers, c'est par là que nous finissons ; on les peint, on les frotte, et tout l'intérieur sera fini. Nous nous mettrons ensuite à l'extérieur de la maison ; nous voulons lui faire un chemin superbe, et en même temps le jardin s'achèvera sous la direction de Fournel et de moi, aidés principalement de Toché, Rousseau, Petit et Ch. Pennekère. Nous avons déjà fait disparaître le mur qui faisait séparation dans le jardin, ainsi qu'une partie de la haie,

ce qui donne au jardin de l'air et de la grandeur.

» Je te parle de nos œuvres, frère, comme nous les faisons, *gaiement*. Je n'ai pas besoin de t'ajouter que cette gaieté et notre zèle tiennent à notre foi et à notre conviction de l'importance de l'œuvre que nous accomplissons. Venus ici pour constituer définitivement le noyau de la famille universelle et l'apostolat qui doit la prêcher au monde, nous savons, nous sentons ce qu'il y a de religieux dans tous ces travaux *domestiques*, accomplis sans *domestiques* et sous la *règle* d'une *hiérarchie* toute d'*amour*. Nous voyons-là un moyen de nous assouplir tous à une vie mâle, active, courageuse et ordonnée ; de nous donner des habitudes d'ordre, d'obéissance et de commandement. Surtout nous sentons que cette vie solitaire, ou du moins isolée du monde, va nous obliger de nous replier sur nous-mêmes, et nous forcer à abandonner ce qui nous pourrait rester encore de contrainte, de gêne, les uns entre les autres, pour nous initier à une communion de plus en plus intime, profonde, sacrée, et telle que nous pourrons bientôt dire en toute vérité : *Nous formons une famille.* Alors nous pourrons parler de notre père comme il convient de le faire, afin que le monde le connaisse, et nous

saurons en parler alors de telle façon, que le monde nous croira et viendra à nous.

» Nous avons passé les premiers jours un peu en confusion, il y avait tant à faire et un si grand désir de faire vite, que la règle n'était pas possible à imposer pour les premiers jours, mais hier nous avons eu réunion et les premiers jalons ont été posés.

» Je vais tâcher de te les faire connaître; tu suppléeras facilement à ce que je pourrais oublier d'un peu important, tu nous sais assez pour cela.

» Rigaud est chargé du service général de la maison; il a sous ses ordres, pour le matériel et le linge, Bruneau et Simon, et pour le service de table, un des membres de la seconde section du collége, et Desessarts et Toché. Toutes les semaines un des apôtres est de service, excepté Bouffard et Michel qui sont à Paris, comme tu sais, mais venant nous voir tous les jours; et d'Eichthal et Lambert qui, pour des motifs fort différents, ne sont propres, ni l'un ni l'autre, à un service et à un commandement réguliers. L'apôtre de service est adjoint à Rigaud pour surveiller tout le service, et pour faire, notamment à l'heure des repas, le service de la table des Pères, et son service personnel le matin et le soir.

» Nous dînons dans le jardin ou dans la grande

salle suivant le temps, la famille sur deux longues tables, et l'apostolat sur une table qui forme le fer à cheval avec les deux autres. Je t'en fais ci-contre une très-jolie figure, afin que tu *nous voyes*. Quand on aime bien, je sais que l'on veut se représenter ce qui se passe.

» Le service est fait par les personnes que je viens de te nommer, et de plus par les fils de l'apôtre de service; je te dirai tout à l'heure, comment nous nous sommes partagé la famille.

Nous nous levons à cinq heures; nous déjeunons à sept, nous dînons à une heure, nous soupons à sept et nous nous couchons à dix heures. L'apôtre de service, Rigaud, et le membre de la seconde section du collége inspectent la maison le matin et le soir, afin de voir si les chambres sont convenablement tenues, si tout le service personnel est bien fait, etc.

» Michel et Lambert vont nous faire un cours d'astronomie, de géographie et de géologie. C'est la science *du monde*. C'est la grande initiation pour nos poëtes; nous avons à faire une cosmogonie nouvelle; la science n'y peut être étrangère.

» Fournel fera quelques leçons d'exploitation; j'en ferai sur les canaux et les sondages. David, le musicien, et Rogé, nous apprendront la musique;

il y a de superbes voix dans la famille, et je crois que bientôt nous chanterons de très-beaux chœurs.

» Voici comment les apôtres ont groupé la famille autour d'eux :

Le Père a autour de lui : Ollivier, Rigaud, Broët, Jallat.

Barrault. — Retouret, Mercier, Bergier, Rochette.

Talabot. — Machereau, Tourneux, Auguste Chevalier.

D'Eichthal. — Rousseau.

Duveyrier. — Rogé, Cavel, David, Justus.

Lambert. — Petit, Poujat.

Fournel. — Bottiau.

Moi. — Franconie, Ch. Pennekère.

» Simon, Henry, Raymond Bonheur, Toché, Desessarts, Desloges, sont logés dans de petites chambres ; tous, excepté Raymond, sous les ordres de Rigaud ; Husson le cuisinier et François son aide font également partie de la famille, et sont aussi sous les ordres de Rigaud. Maire m'interrompt pour emporter cette lettre à Paris ; j'ai cependant bien des choses à te dire ; je reprendrai cette lettre un de ces jours. Nous t'embrassons et t'aimons tous. »

A la douleur de perdre sa mère se joignit alors

pour Enfantin le regret d'être abandonné par un de ses disciples bien-aimés, Lagarmitte, auquel il adressa cette admonition d'une nature toute paternelle :

« C'est ma faute, mon pauvre enfant, si tu nous a quittés, au moment où, dans la retraite, nous allons préparer nos *corps*, notre *chair*, à la sainteté de l'apostolat nouveau. C'est ma faute, et tu l'as bien senti, puisque dans ta lettre à Michel, tu n'as pas dit un seul mot de moi et pour moi. C'est ma faute, car tu m'avais livré ta vie mauvaise, c'était pour que je la rendisse bonne en la mêlant avec la mienne. Je ne l'ai pas fait comme je l'aurais voulu, ni comme je l'aurais dû, puisque je me sens aujourd'hui forcé, poussé de Dieu à t'écrire.

» Cher enfant, je t'ordonne, mais aussi je te prie de songer sans cesse à moi ; Dieu m'a donné mission, durant une phase de ma vie, de veiller à TOUS, et m'a condamné par là à négliger un peu CHACUN. Il me tarde de mourir de cette vie TOUJOURS SOCIALE, TOUJOURS PUBLIQUE, il me tarde... car j'attends ce moment comme j'attends une femme. Sans elle, je me sentirai toujours faible devant les faiblesses de *chacun* de mes fils, et pas assez fort devant la force de *chacun* d'eux : je te prie donc de songer à l'*imperfection* de ton père, *à ce qui*

lui manque, lorsque toi-même tu te sens imparfait et vide d'amour.

» Appelle donc partout la femme de ton père, ta mère, qui doit donner des mères à tous les enfants isolés qui cherchent l'ombre et la solitude; appelle-là de toutes les forces de ton âme, et dis-lui, pour qu'elle t'écoute, qui est ton père, et comment il t'aime.

» ENFANTIN. »

FIN DU SIXIÈME VOLUME

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint Germain.

